LiRE magazine littéraire

GRAND ENTRETIEN

Camille Laurens se confie à Claire Chazal

NUMÉRO COLLECTOR

LES 100 LIVRES de l'année

JEUNESSE

Enid Blyton
Une bibliothèque pas si rose

EXTRAITS EXCLUSIFS

Martin Amis,
Andreï Makine,
Sylvain Prudhomme...

RTL

Numéro double 491-492
décembre 2020 - janvier 2021 www.lire.fr

L 19817 - 491 - F: 8,90 € - RD

LES FILMS DU LENDEMAIN
PRÉSENTE

CHARLOTTE GAINSBOURG

NIELS SCHNEIDER

SUZANNA ANDLER

UN FILM DE
BENOIT JACQUOT

D'APRÈS MARGUERITE DURAS

ET AVEC JULIA ROY ET NATHAN WILLCOCKS

SCÉNARIO BENOIT JACQUOT D'APRÈS LA PIÈCE DE MARGUERITE DURAS, ÉDITIONS GALLIMARD, 1988 IMAGE CHRISTOPHE BEAUCARNE SON NICOLAS CANTIN OLIVIER GOINARD MONTAGE JULIA GRÉGORY ASSISTANT MISE EN SCÈNE ANTOINE SANTANA SCRIPTE GENEVIÈVE DUFOUR
DÉCOR PASCALE CONSIGNY COSTUMES ELSA CAPUS MAQUILLAGE THI LOAN NGUYEN COIFFURE CHARLOTTE ARGUILLÈRE RÉGIE SARAH BELOT DIRECTRICE DE PRODUCTION AUDE CATHELIN DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION ANTONINE MEURET-GOSSELET PRODUCTION DÉLÉGUÉE KRISTINA LARSEN
PRODUCTION EXÉCUTIVE LES FILMS DU LENDEMAIN AVEC LA PARTICIPATION DE CINÉ + EN ASSOCIATION AVEC COFINOVA 16 DÉVELOPPÉ EN ASSOCIATION AVEC CINÉVENTURE DÉVELOPPEMENT 5 COFINOVA DÉVELOPPEMENT 3 MARON PRODUCTION 8 SOFICINÉMA 12 DÉVELOPPEMENT
AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR EN PARTENARIAT AVEC LE CNC DISTRIBUTION FRANCE ET VENTES INTERNATIONALES LES FILMS DU LOSANGE

Le Monde LIRE: **AU CINÉMA LE 13 JANVIER 2021** Télérama les films du losange

N° 491-492 DÉCEMBRE 2020 - JANVIER 2021

LIRE magazine littéraire

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

L'ACTUALITÉ 7

LE DOSSIER 26
Enid Blyton, la daronne perchée

LES 100 LIVRES DE 2020 40

LE GRAND ENTRETIEN 42
Camille Laurens par Claire Chazal

. Littérature française 48
. Littérature étrangère 58
. Rééditions/Études littéraires/Poésie 66
. Polars/Science-fiction/Résilience 68
. Jeunesse 70

L'UNIVERS D'UNE ILLUSTRATRICE 72
Rébecca Dautremer

. Bande dessinée 74
. Essais/Documents 76

NOTRE SÉLECTION DE BEAUX LIVRES 92

LA VIE DES IDÉES 98

LES EXTRAITS DE LA RENTRÉE HIVERNALE 105

LA LANGUE FRANÇAISE 124

LES LIVRES DE MA VIE 130
Éric Naulleau

LA CHRONIQUE DE

SYLVAIN TESSON *Par les livres ou par les champs* 6
STÉPHANIE HOCHET *Souvenir de lecture* 39
FABRICE D'ALMEIDA *Une autre histoire* 91
MARYLIN MAESO *Philosophie* 103
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 122
PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 129

Couverture : Delius

Ce numéro comporte un encart bon de commande hors-série *Lire* sur l'ensemble des abonnés, et un livret de poésies pour la vente au numéro et les abonnés France Métropole, Belgique et Suisse.

FRANCK FERVILLE/AGENCE VU - ULLSTEIN BILD/ULLSTEIN BILD VIA GETTY IMAGES - MINNEAPOLIS INSTITUTE OF ARTS / GIFT OF LOUIS W. HILL, JR

EN COUVERTURE

p. 26

LE DOSSIER
ENID BLYTON

p. 42

LE GRAND ENTRETIEN
CAMILLE
LAURENS

p. 92

NOTRE SÉLECTION
BEAUX LIVRES

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

C'est une année particulière – oui, particulière. Alors que la Covid-19 n'en finit pas de gangrener notre quotidien, 2020 ne fut effectivement pas de tout repos. Au-delà des paramètres sanitaires et économiques, la présente situation nous a ainsi menés à nous poser cette question : un livre est-il un « produit de première nécessité » ? Ou un bien « non essentiel » ? En dehors du flou évident sur la définition, le livre est ainsi devenu, outre le désir légitime de culture ou de divertissement, un symbole de résistance des Français face aux décisions politiques. Mais il a révélé des différences et inégalités plus générales – géants virtuels contre petites boutiques, grandes enseignes physiques contre librairies de quartier. Entre concurrence exacerbée (malgré le prix du livre unique et un livre numérique qui peine à décoller), hausse des loyers et désertion de certains centres-villes (avec une immense disparité territoriale), ces dernières connaissaient déjà bien des difficultés et, dès lors, ont particulièrement ressenti une forme d'injustice, un acharnement du sort. Aussi, osons un peu de mauvais esprit : parmi ces dizaines de millions de Français qui se déclarent officiellement « grands lecteurs » et extrêmement attachés aux librairies indépendantes, combien ont, dans les faits, vraiment franchi les portes de celles-ci ces trois derniers mois (si tant est qu'il en existe à proximité…) ? Est-ce parce qu'il est devenu immédiatement inaccessible que le livre devient soudain si nécessaire et désirable à leurs yeux ? Au fond, ne serait-ce pas justement parce qu'il n'est pas de « première nécessité » que le livre n'en est que plus « essentiel » ?

C'est dans ce contexte que nous avons composé ce numéro, consacré aux « 100 livres de 2020 ». Avec, pour emblème, l'admirable *Fille* de Camille Laurens, évocation subtile de la condition féminine et de l'évolution de la société française, qui concilie ambition littéraire et capacité à toucher un très large public. On remerciera d'ailleurs la nouvelle jurée Goncourt d'avoir signé l'avant-propos du recueil de poèmes, *Ce besoin d'aimer pour aimer,* offert avec ce numéro. Par ailleurs, *Fille* viendra sans doute en contrepoint à la vision du monde d'Enid Blyton, la créatrice de *Oui-Oui* et du *Club des Cinq,* à laquelle nous consacrons aussi un dossier. La période des fêtes étant un moment où l'on se remémore son enfance, nous avons souhaité replonger dans cette œuvre moins innocente qu'il n'y paraît. Mais qui a donné le goût de la lecture à tant d'entre nous. Et donné envie de fureter dans les librairies. Lorsqu'elles sont ouvertes.

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de Lire à tarif préférentiel.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de La Fontaine au Roi
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** facebook.com/Lire.Magazine.Littéraire
- **Instagram** @lire.magazine.littéraire
- **Twitter** @lire_ML

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS
au capital de 325 000 euros
Siège social
15 rue de la Fontaine au Roi,
75011 Paris. Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Paris
Président/Directeur de la publication
Jean Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau

Assistante de la rédaction
Sabine Dard

Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions, Blandine Perrois

Graphisme
Jonathan Blezard, Élise Godmuse, Thomas Hamel

Iconographie
Janick Blanchard

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt

Grand entretien
Claire Chazal

Chroniqueurs
Fabrice d'Almeida, Philippe Delerm, Stéphanie Hochet, Marylin Maeso, Éric-Emmanuel Schmitt, Sylvain Tesson

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Philippe Chevallier, Camille-Élise Chuquet, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Antoine Faure, Aurélie Gille Comte-Sponville, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Virginie Girod, Emmanuel Hecht, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Gladys Marivat, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Juliette Savard, Audrey Sovignet, Mina Soundiram, Camille Thomine

Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

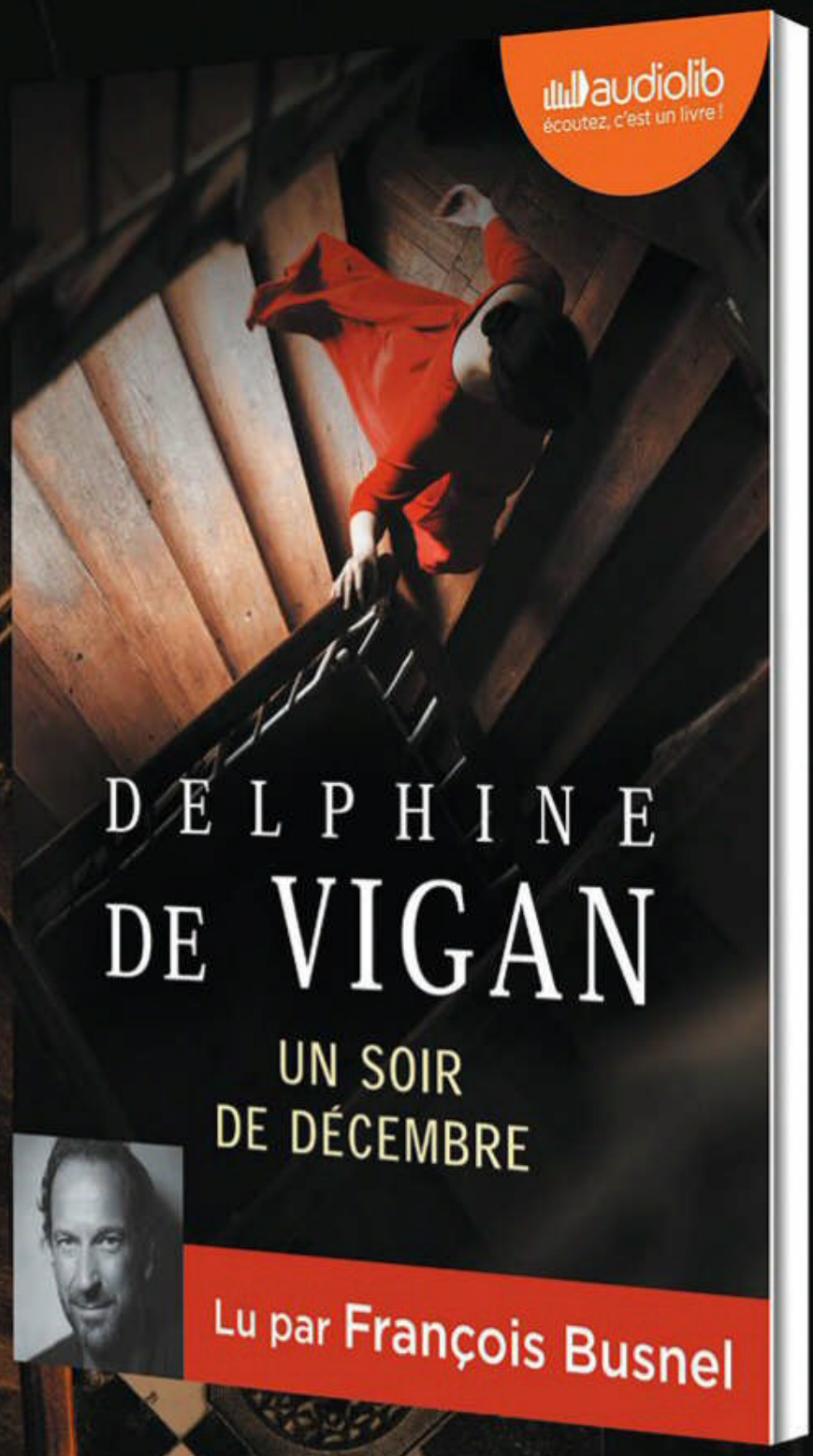
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS. © EMC2
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directeur commercial : Christian Stefani (93 79)
Publicité littéraire : Quentin Casier (97 54)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
45 avenue du Général Leclerc
60643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 €
(France métropolitaine)

AUDREY SOVIGNET



QUAND LA PASSION S'ÉTEINT,
LE PASSÉ RALLUME LA FLAMME.

ÉCOUTEZ
UN EXTRAIT

PLUS DE 900 LIVRES AUDIO DISPONIBLES
EN LIBRAIRIE ET SUR WWW.AUDIOLIB.FR

audiolib
écoutez, c'est un livre !

MEMORY

SYLVAIN TESSON

CHRONOS CONTRE LA FÉE CLOCHETTE

Les personnages de *Rien pour demain* s'affranchissent des époques. Ils disparaissent, reviennent, se rencontrent. Certains sont de pures créations, d'autres des figures historiques, des penseurs, des artistes. Le réel et l'imaginaire fluctuent, se croisent, conversent, rien ne presse, tout se tresse, tout viendra. C'est la définition d'une tapisserie, c'est-à-dire d'un vrai livre. C'est aussi la définition du temps, sujet de l'ouvrage. Bruno Remaury livre ici une méditation raffinée sur la bataille que l'homme moderne, pauvre lapin muni de sa montre à gousset, entreprend contre l'éternel retour des choses.

La bataille est mythologique. D'un côté Chronos, le dieu du temps qui entraîne les hommes à la mort, mais enjoint chaque génération à reprendre la valse, immuablement stable. De l'autre, notre modernité qui veut abolir la fluctuation des heures et proclame sottement la perpétuelle jeunesse pour se maintenir sur la fine pointe de l'instant, quitte à accepter une vie d'employé d'usine, suant sa stérilité sur le bord de l'abîme. D'un côté, le temps circulaire : Monet peignant le même nénuphar, les moines psalmodiant le même introït, Pénélope revenant au même ouvrage. De l'autre, la démence des futuristes, les obus de 1914 battant la mesure de l'enfer, et Peter Pan, pauvre éternel enfant, éternellement condamné à n'être jamais autre chose que lui-même.

Bruno Remaury décrit (avec cette même science de l'entremêlement de l'imaginaire et du documentaire qu'il avait exprimée dans son précédent essai, *Le Monde horizontal*) la grande rupture anthropologique du rapport au temps. Soudain, les Modernes s'aperçurent qu'ils avaient un compte à régler avec Chronos et qu'il fallait *« l'empoigner aux épaules et le secouer »*. Remaury ne désigne pas une date précise de ce grand chambardement. Après tout, on aurait pu remonter au néolithique, à Copernic ou à Magellan. Mais il identifie quelques-uns des responsables qui ont précipité Chronos à terre. Parmi eux, il y a un astronome qui découvre un jour que les étoiles explosent. Rien n'est donc fixe, rien ne saurait durer ! Ni les astres ni les civilisations. Les hommes sortent à ce moment-là de *« la ronde sans cesse recommencée des jours et des saisons, de l'alternance du labeur, des fêtes, de la prière »*. Un physicien nommé Eddington affirme en 1927 que le temps possède *« une propriété unidirectionnelle »*. Le temps serait donc une flèche ! Non plus *« un élément fixe et immuable, mais une chose qui pouvait varier et avec laquelle l'on pouvait jouer »*. Et la modernité va se charger de jouer ! Commencent alors les temps de la robotisation de l'homme et de la civilisation horlogère.

La guerre de 1914 broie les hommes avec des méthodes de métronome. Les cadences des usines achèvent le travail des tranchées. La communication prend le relais avec son hachoir mental. C'est le triomphe de l'obsolescence et de l'efficacité. C'est la folie, la fête, la foule, la machine, l'instant, le tic-tac, la modernité en somme, cette rencontre de la montre-bracelet et de l'économie compétitive. Et la démence culmine avec Internet dans le *wonderland* cauchemardesque de l'instantané. *« Ainsi c'est cela, le temps moderne, un présent permanent qui a oublié la notion de recommencements pour se transformer en une suite ininterrompue d'instants, un temps dans lequel nous sommes tout entiers occupés à cultiver l'oubli et, tel le lapin blanc, à courir plus vite afin de nous maintenir sous le jour permanent de l'événement. »*

Ô ! Paradoxe des âmes modernes qui appellent de leurs vœux ce progrès dont elles n'auront de cesse ensuite que de combattre les effets. Il y a un antidote : lire les longues phrases alluviales de Remaury. Lentement, bien entendu. Et recommencer.

RIEN POUR DEMAIN,
BRUNO REMAURY,
174 P.,
JOSÉ CORTI, 17,50 €

AUDREY SOVIGNET

L'ACTUALITÉ

Lætitia Dosch interprète le rôle d'Hélène dans l'adaptation de *Passion simple.*

MAGALI BRAGARD/LES FILMS PELLÉAS

À la folie, passionnément

En adaptant pour le grand écran le roman d'Annie Ernaux, *Passion simple,* la cinéaste Danielle Arbid filme les gestes d'une femme prise dans les pulsions troubles du désir.

Malgré le succès de ses livres et l'aura dont elle jouit, Annie Ernaux a rarement été adaptée au cinéma, beaucoup plus au théâtre. Sans doute est-ce difficile d'imaginer un romanesque propre au grand écran quand les mots de l'écrivaine conviennent mieux au récit vivant sur scène. Un seul livre l'a été doublement, *L'Occupation,* sous le titre *L'Autre* : sur les planches avec Romane Bohringer (très réussi) ; au cinéma avec Dominique Blanc, mis en scène par Patrick-Mario Bernard et Pierre Trividic (réussi aussi). Intelligemment, le duo de cinéastes avait justement refusé d'en faire « trop » et choisi la retenue extrême, le non-dit, les silences – mais l'entièreté de leur cinéma est ainsi faite. Danielle Arbid, elle, adaptant *Passion simple* (Gallimard, 1992), opte pour un cinéma plus organique, un récit viscéral, charnel, afin de raconter la passion, quasi l'obsession, d'une femme pour un homme, qui décide de s'abandonner à lui et de l'attendre, et de l'attendre encore quand lui rejoint son épouse et se fait désirer.

Passion simple est le portrait d'Hélène (elle vit seule avec son fils) qui sombre, qui le sait et qui s'en satisfait (jusqu'à quand ?). Arbid porte sur cette femme un regard très simenonien : *« comprendre sans juger ».* Une retenue morale, pourrait-on dire, qui donne au film une force qui va bien au-delà de la bienveillance. Un respect, plus sûrement. Enfin, *Passion simple* est porté par Laetitia Dosch, magnifique actrice qui sait jouer de rien (regards, gestes) pour signifier un glissement progressif vers des eaux troubles.

Éric Libiot

***Passion simple,* de Danielle Arbid, sortie prévue en salles le 6 janvier 2021.**

« Clique et rapplique ! »

Devant la vague automnale de Covid-19, qui voit les portes de leurs boutiques fermer pour la seconde fois, les libraires se sont organisés et ont tenté de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Réceptionner les livres et les déballer.

La scène a des airs de « déjà-vu ». En cette veille d'Halloween, les files d'attente s'allongent devant des vitrines où les livres ont été recouverts de toiles d'araignées, comme un clin d'œil de mauvaise augure à la fermeture des commerces non essentiels dont font, une nouvelle fois, partie nos librairies. Depuis le premier confinement, des initiatives ont néanmoins fleuri chez des commerçants jamais en manque d'inspiration, qui, pour beaucoup, ont adopté le « click and collect » – ou « cliquer-retirer » pour les anglicismophobes. Si, au printemps, seules 400 librairies sur les 3 300 existantes avaient eu recours à ce mode de distribution, elles sont désormais 1 400 à l'avoir intégré dans leur logistique. Le principe ? Le lecteur commande ses livres en ligne, par e-mail ou par téléphone, qu'il ira ensuite chercher sur rendez-vous dans la librairie de son choix. Une démarche a priori gagnant-gagnant, puisqu'elle permet aux libraires de maintenir une activité et au lecteur confiné d'assouvir sa soif de lectures. Mais qui ne suffira pas à combler le déficit de ventes, d'ordinaire beaucoup plus importantes à l'approche des fêtes de Noël, en dépit des nombreux « achats de soutiens » de clients fidèles.

QUID DE L'ÉCHANGE AVEC LE CLIENT ?

Le retrait en magasin induit par ailleurs une logistique différente de celle à laquelle sont habitués les libraires, qui ont le sentiment d'être réduits à traiter la commande, la préparer et à la remettre à l'acheteur. *« Le contact humain me manque, j'ai l'impression de gérer une start-up et une usine »,* explique Sylvia Whitman de Shakespeare and Company à Paris. Si elle se réjouit d'être *« dans l'action »* et met un point d'honneur à honorer les demandes de ses clients très mobilisés pour aider la librairie anglophone qui a perdu 80 % de son volume de ventes à la suite du premier confinement, la libraire a dû arrêter le « cliquer-retirer » jusqu'au 1er décembre, tant il est difficile de soutenir le rythme. Quatre employés sont mobilisés pour préparer un colis, qu'il contienne un poche à 2 euros ou dix livres à 20 euros. *« C'est un travail de titan, et ça n'est pas notre métier de rester devant l'ordinateur toute la journée, puis de courir comme des lapins pour trouver les ouvrages »,* abonde Hélène des Ligneris. La directrice de La Machine à Lire déplore une perte de la moitié de son chiffre d'affaires alors que ses équipes travaillent à plein temps.

Depuis le 30 octobre, les clients de l'enseigne bordelaise peuvent venir retirer leur commande, être livrés par la poste ou à bicyclette. Mais quid de l'achat au hasard d'une flânerie en ville un samedi, ou d'une déambulation dans les allées d'une librairie ? Et de l'échange essentiel avec le lecteur pour le guider vers LE texte qui le fera rêver ? À l'instar de La Machine à Lire, les libraires prodiguent des conseils lors de permanences téléphoniques, via leurs sites Internet et réseaux sociaux, ou dans leurs vitrines au moyen de sélections « rentrée littéraire » ou « spécial Noël ». *« Les newsletters proposant des conseils de lectures ont elles aussi un effet direct sur les ventes »,* note Romain Plyer, secrétaire général des Libraires Ensemble, dont les adhérents ont remarqué une hausse des commandes de l'ordre de 40 % le jour d'envoi de ces conseils.

Malgré ces initiatives, la réalité des ventes trahit un engouement pour une quantité restreinte de titres. Dont *L'Arabe du futur 5* de Riad Sattouf, paru une semaine après la fermeture des librairies, et qui est un succès général. Ce qui n'est pas le cas des prix Femina et Médicis, desservis par une annonce en catimini et le report du Goncourt et du Renaudot. À La Machine à Lire, on note le succès du nouveau roman de Laurent Mauvignier – dont l'œuvre a fait l'objet d'une vitrine –, d'ouvrages de sciences humaines ainsi que de classiques comme *Le Bruit et la Fureur* de Faulkner. Enfin, conséquence de la désertion des touristes étrangers, *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf a détrôné *Paris est une fête* d'Hemingway comme meilleure vente de la librairie Shakespeare and Company.

LE RETRAIT EN MAGASIN N'EST PAS UN MODÈLE DURABLE

Très prudents lors du premier confinement, de nombreux libraires insistent aujourd'hui sur leur capacité à rouvrir dans le respect du protocole sanitaire. Pourtant, si la grande distribution s'est elle aussi tournée vers le « cliquer-retirer » pour remédier à la fermeture de ses rayons livres, les ventes ne dépassent pas 10 % du chiffre habituel à l'espace Culture de l'Hyper U

Préparer la liste des commandes.

LA MACHINE À LIRE

de Chantonnay, en Vendée. *« Une partie de notre clientèle est âgée et n'utilise pas Internet,* indique Julie Fabre, libraire. *Je partage la volonté de préserver les petits commerces, mais dans un rayon de cinquante kilomètres, vous ne trouverez pas d'autre commerce proposant des livres. Il est certain qu'une partie de nos habitués se sont redirigés vers les plateformes de ventes en ligne. »*

Attaqué pour « abus de position dominante » par la Commission européenne, Amazon est sous le feu des critiques. Y compris d'Intermarché qui a mis en place un « drive solidaire ». « Désolé Amazon », disaient les encarts publicitaires diffusés dans la presse nationale et régionale. L'enseigne de grande distribution veut permettre au libraire d'une ville qui n'a pas la capacité de passer en « cliquer-retirer » de proposer ses livres aux clients locaux dans le drive de l'Intermarché de sa commune. Le 9 novembre, plus de 140 librairies y avaient adhéré.

Présenté comme une alternative viable, le retrait en magasin n'est pas un modèle durable pour les librairies. De nombreuses voix réclament leur réouverture, pointant du doigt les pays – dont la proche Belgique – où elles sont restées ouvertes parce que considérées comme des commerces essentiels. **Laëtitia Favro et Gladys Marivat**

La Machine à Lire, à Bordeaux, a réalisé une vitrine sur l'œuvre de Laurent Mauvignier.

LA FIN D'ANNÉE SERA GRAPHIQUE !

AVENTURE, ROAD-TRIP, RÉCIT HISTORIQUE, COMÉDIE ROMANTIQUE...

LA FUITE DU CERVEAU
PIERRE-HENRY GOMONT

Inspiré d'un fait réel, le vol du cerveau d'Einstein, ce *road-trip* burlesque est une réflexion sur la complexité de l'âme humaine.

MALGRÉ TOUT
JORDI LAFEBRE

L'amour n'a pas d'âge ! Et si vous deviez attendre toute une vie pour retrouver votre âme sœur ?

COMÉDIE FRANÇAISE
MATHIEU SAPIN

Mathieu Sapin interroge les liens entre l'Art et le Pouvoir avec la finesse et l'autodérision qui font sa patte.

DARGAUD

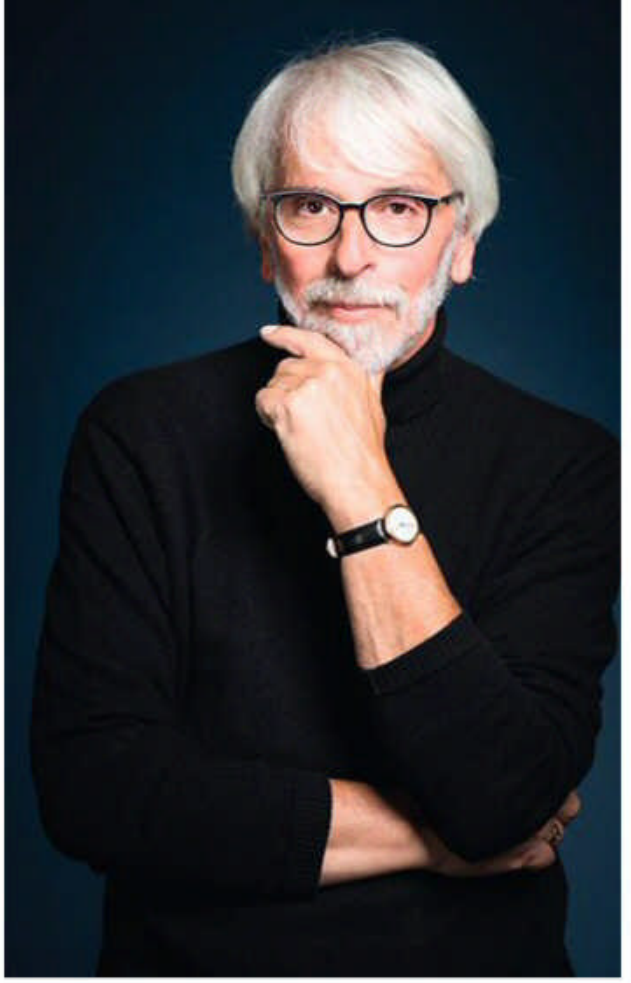
DISPONIBLES EN LIBRAIRIE
GRÂCE AU CLIQUE ET COLLECTE

Nouvelles gorgées de Delerm

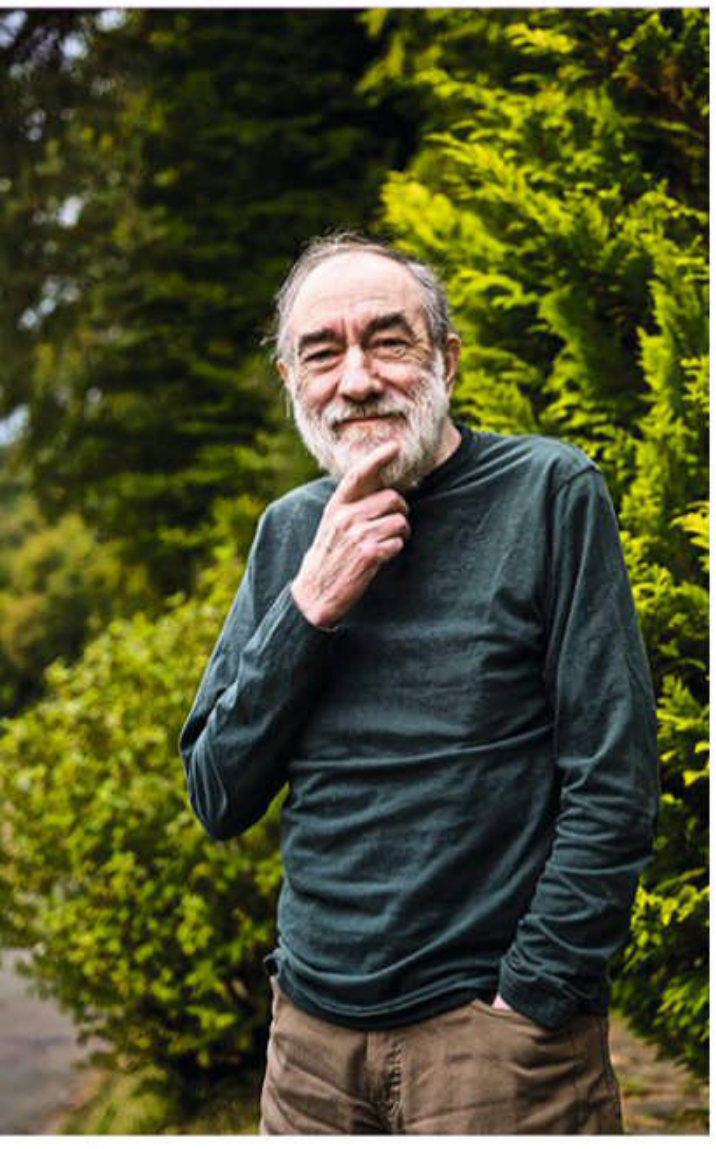
Notre chroniqueur Philippe Delerm commence l'année avec un nouveau livre. Des textes ciselés, comme toujours, mais différents…

On peut faire bref et avoir du relief. C'est ce que prouvent tous les nouveaux écrits de Philippe Delerm. Quelques mois à peine après avoir été honoré d'une édition intégrale de ses ouvrages dans la prestigieuse collection « Bouquins » (Robert Laffont, septembre 2020), l'écrivain poursuit sur le chemin qui a toujours été le sien : le texte très court, sur la crête du détail, de l'intime, de l'infime, de ces *« toutes petites choses. Des sensations infimes, des phrases du quotidien, des gestes, des bruits, des odeurs, des atmosphères »*. Car, plaide-t-il : *« Écrire et vivre, c'est la vie en relief, une opération qui s'est imposée lentement. Transformer en sujet ce qui n'en est pas un, la perspective est délicieuse. »* Il sera ici beaucoup question d'enfance : des parfums de glace à la transmission du père au fils, en passant par le goût du spectacle et de l'inattendu. Du temps qui passe, aussi, et de la manière dont on le verbalise : ces femmes dont on dit *« elle a dû être très belle »*, le baccalauréat passé par l'auteur en 1969, la voix des êtres aimés qui sont décédés. On y découvre des vitrines d'alcools forts, des courses de voitures, nombre de films et d'écrivains – à commencer par Paul Léautaud, dont on sait que Delerm le vénère. Bien d'autres thèmes, encore. Par lesquels notre collaborateur crie et écrit le sens que prennent ses envies, *« mettre la meilleure partie de soi dans ces petits parallélépipèdes rectangles qu'on appelle livres »*.

Hubert Artus



LA VIE EN RELIEF,
PHILIPPE DELERM,
240 P., LE SEUIL, 17,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.



In memoriam

Ces vers posthumes de Jean-Claude Pirotte (longtemps chroniqueur « poésie » pour *Lire*) sont le fruit de deux ans d'écriture durant lesquels il joue les trompe-la-mort et remonte le fil de sa vie.

Il aura écrit jusqu'au bout. Chaque jour, inlassablement, sans relâche. Au gré des moments de grâce et des mauvaises nouvelles. En dépit de la maladie, de la mort qui toujours un peu plus approchait. Au cours des deux années qui ont précédé son décès le 24 mai 2014, le grand poète belge Jean-Claude Pirotte – ancien chroniqueur de *Lire* – a rédigé la bagatelle de cinq mille poèmes. *« Si vous en lisez un par jour, il vous faudra plus de treize ans »* pour en venir à bout, s'amuse sa compagne, la romancière et traductrice Sylvie Doizelet, à qui nous devons la publication de cette somme d'ampleur exceptionnelle, *Je me transporte partout*. Des souvenirs de l'enfance jusqu'au seuil du tombeau, Pirotte s'y raconte au fil d'un journal très personnel, composé en tercets, en quatrains, en dizains, et souvent en sonnets. Une existence entière se déploie au rythme balancé de ses vers délicats et perçants. Porté par leur musicalité, on regarde le miroir de ses difficiles jeunes années en Wallonie, la passion pour son métier d'avocat, les vagabondages et les tourments qui suivirent sa condamnation à la prison pour complicité d'évasion. Enserrant entre ses mots l'impalpable légèreté de la lumière, Jean-Claude Pirotte ne cesse de surprendre et d'émouvoir, trouvant dans la simplicité, la profondeur, et dans le poids du réel, les lueurs d'un songe vital, qui ne renonce jamais : *« Je vais mourir en écrivant/le dernier rêve de l'enfant/qui est encore dans mon corps. »*

Estelle Lenartowicz

JE ME TRANSPORTE PARTOUT. 5 000 POÈMES INÉDITS (2012-2014),
JEAN-CLAUDE PIROTTE,
712 P., LE CHERCHE-MIDI, 29 €

HERMANCE TRIAY/SEUIL – PASCAL BASTIEN/ED. DU CHERCHE-MIDI

La révélation d'une romancière

« Un magnifique roman sur l'exil. Un petit bijou. »
LE PARISIEN

« Par la grâce d'un livre, les racines refleurissent. »
COURRIER DE L'OUEST

« Un émouvant premier roman autour d'une lignée de femmes frondeuses, marquées par le déracinement. »
ELLE

« Un texte délicat, poétique et poignant. »
RTL

« Racé comme du Almodóvar. Un coup d'éclat et un coup de maître. Une écrivaine démente. »
LE POINT

« Une réussite. »
CAUSETTE

« Le partage est la morale de ce récit ardent. »
LE MONDE DES LIVRES

« Cette épopée ne s'oublie pas. »
LE FIGARO

« Une fresque familiale vibrante. »
VERSION FEMINA

« Un superbe premier roman. »
EUROPE 1

JC Lattès

L'esprit Denoël

À l'occasion de son 90e anniversaire, retour sur l'histoire tumultueuse de la maison fondée par Robert Denoël. Qui cherche aujourd'hui à imposer son identité.

Pour commencer, bon anniversaire ! En effet, abritées aujourd'hui dans le giron du groupe Madrigall coiffé par Antoine Gallimard, les éditions Denoël ont passé le cap des 90 ans. Elles reviennent sur le devant de la scène à l'aube de cette décennie. Avec, pour symbole, l'attribution du prix Médicis 2020 de l'essai à *Fin de combat*, sixième volume de l'autofiction du Norvégien Karl Ove Knausgaard. Quelques semaines plus tôt, le récit de Line Renaud, *En toute confidence*, sorti début octobre, a d'emblée conquis les lecteurs. C'est la rançon de l'orientation donnée à cette *« petite maison d'édition généraliste »*. Sa directrice, Dorothée Cunéo, à la barre depuis août 2019, insuffle *« le nouvel esprit Denoël »*, entité qui reste *« autonome et indépendante »* de la maison mère.

L'HOMME DE TOUS LES GENRES

Toutefois, l'histoire montre que les relations avec Gallimard à l'époque du fondateur Robert Denoël, trublion de l'entre-deux-guerres, furent mouvementées.

Robert Denoël

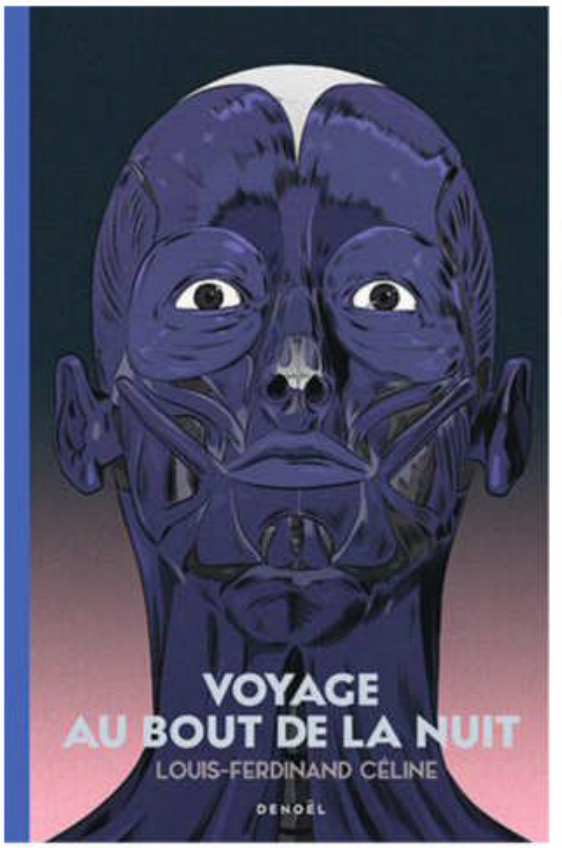
D'origine belge, ce garçon né en 1902, sixième enfant d'une famille de seize, avait d'abord publié avec enthousiasme en 1929, à l'enseigne de sa librairie Les Trois Magots, *L'Hôtel du Nord* d'Eugène Dabit. Le primo-romancier encouragé par Roger Martin du Gard, proche de Gaston Gallimard, avait participé aux frais d'édition. Surpris par les ventes rapides du roman distingué par le Prix Populiste, Dabit céda aux propositions alléchantes de Gaston Gallimard et quitta son jeune éditeur.

UNE ASCENSION MÉTÉORITIQUE

Lancée en 1930 avec l'aide d'un riche Américain, Bernard Steele, la maison qui s'intitulait « Denoël et Steele » jusqu'en 1937 explora tous les genres, joua des coudes dans la course aux prix littéraires (17 adjugés de 1930 à 1945) et découvrit des talents. Le plus connu est le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, couronné par le prix Renaudot en 1932 à défaut du Goncourt, objet d'une grosse polémique. Denoël soutint son auteur fétiche sans ciller, prenant la plume pour le défendre dans l'opuscule *Apologie de "Mort à crédit"*, et assumant ses pamphlets antisémites.

> « UNE MAISON D'ÉDITION DOIT ÊTRE LE MIROIR DE SON ÉPOQUE »

Plus tard, Denoël, profitant d'une brouille avec Gaston Gallimard, lui ravit des romans d'Aragon et plusieurs livres d'Elsa Triolet, lauréate du prix Goncourt 1945 pour son recueil de nouvelles, *Le premier accroc coûte deux cents francs*. Au catalogue étonnant d'éclectisme, on relève Nathalie Sarraute (pour son roman *Tropismes*), Freud, Marie Bonaparte, Staline, Franklin D. Roosevelt, Mussolini, Barjavel (également chef de fabrication dans la maison), Lanza del Vasto, Cendrars et le premier livre de Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, publié sans nom d'éditeur (« Monte-Carlo, aux dépens d'un amateur ») par l'entremise de Jean Cocteau. Habile en affaires, tenace, audacieux, doté d'une « science de la publicité », Denoël courait après l'argent. Pour avoir accepté un actionnaire allemand et publié le roman de Lucien Rebatet *Les Décombres*, best-seller des années noires, il dut rendre des comptes à la Libération. Mais une balle tirée dans le dos à Paris le 2 décembre 1945 mit un terme à son ascension météoritique et à son procès d'épuration. Céline salua son *« malheureux Bobby »*. Le mystère de « ce bas crime » demeure. Et une filiale des éditions Gallimard, ZED, racheta en 1951 la quasi-totalité des parts de l'ancien concurrent.



Couverture de l'édition collector de *Voyage au bout de la nuit*, réalisée par Ugo Bienvenu.

UN HABILLAGE AU GOÛT DU JOUR

Pour fêter leur bel âge, la maison Denoël fait paraître trois éditions collector avec des couvertures confiées à des artistes contemporains : Ugo Bienvenu pour le *Voyage de Céline*, l'affichiste canadien Gary Pullin pour *Sueurs froides* de Boileau-Narcejac, et Lou Doillon pour *Just Kids* de Patti Smith. Un habillage au goût du jour qui nous renvoie à ce qu'écrivait Robert Denoël sur son métier lors du dixième anniversaire : *« Une maison d'édition doit être le miroir de son époque, non pas un miroir abandonné au bord d'une route, mais un miroir orienté vers le talent, quelle qu'en soit l'origine ou la direction. »*

Olivier Cariguel

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET - DR

L'ADAPTATION DES ŒUVRES DE VERNON SULLIVAN ALIAS BORIS VIAN EN BD

Glénat RETROUVEZ TOUTES NOS NOUVEAUTÉS SUR WWW.GLENAT.COM

DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

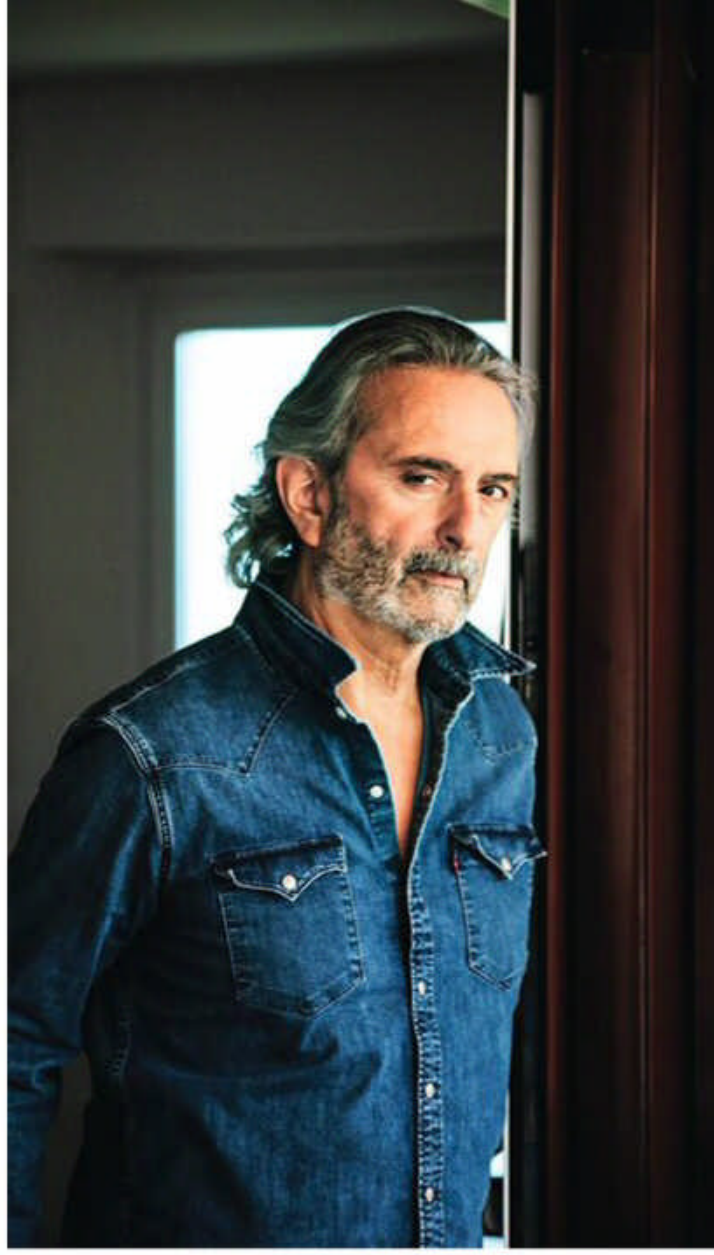
Rançon populaire

Le populisme est-il autre chose qu'une mode ? Dans *Contre le peuple*, le philosophe Frédéric Schiffter tourne brillamment en dérision ce concept fumeux, et les cyniques qui en font commerce.

Avant toute chose, souvenons-nous de Baudelaire : *« Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple excepté pour le bafouer ? »* Sur ces précisions, ajoutons-en une autre : il ne faut pas confondre esprit critique et mépris de classe. En l'occurrence, Frédéric Schiffter n'appartient pas à l'élite, ou alors à celle de la pensée, qui ne pèse plus vraiment aujourd'hui. Professeur de philo installé sur la Côte basque, il a passé sa vie à lire, à écrire et à surfer ; pas à martyriser des ouvriers. Quand il s'attaque ici au peuple, ce ne sont pas les gens de peu qu'il fustige, mais l'idée que s'en font les politiciens, gendelettres et autres folliculaires qui aimeraient transformer en créneau électoral ou en gagne-pain ce *« vent de bouche »*, ce *« blabla »*.

Qui sont ces *« manieurs de baudruches verbales »* cherchant à créer *« un effet hypnotique sur les esprits sans esprit »* ? Ils se reconnaîtront. S'adressant *« aux gens qui ne se piquent de rien »*, Schiffter cite Marx : *« L'aristocratie financière, dans ses méthodes d'accaparement comme dans ses réjouissances, n'est rien d'autre que l'incarnation du lumpenprolétariat au sommet de la société bourgeoise. »* Qui est du peuple, qui n'en est pas ? Nous ne sommes plus au XVIIe siècle : le biotope bourgeois ayant tout envahi, il n'y a plus qu'une plèbe riche et une plèbe pauvre. La plèbe littéraire, elle, serait bien incarnée par Michel Onfray, *« le Surhomme bas-normand »* – qui n'est pas ménagé par Schiffter : *« L'Université populaire de Caen était à la philosophie ce que la soupe du même nom est à la gastronomie. »* Au fond, son succès s'explique facilement : comme l'écrivait Péguy, esprit distingué qui aurait rougi d'être récupéré par les populistes, *« la popularité n'est que la décoration de la démagogie »*.

Louis-Henri de La Rochefoucauld



CONTRE LE PEUPLE,
FRÉDÉRIC SCHIFFTER,
112 P., SÉGUIER, 14 €

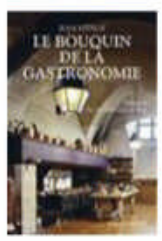
Gastronomie

Du goût et des couleurs

C'est un tabac annoncé si l'on en croit le succès des premiers : François-Régis Gaudry, le célèbre critique gastronomique cathodique, a décliné son émission de radio, du dimanche à midi sur France Inter, en un petit empire littéraire. Nouveau venu dans la collection, *On va déguster l'Italie* est une encyclopédie foutraque pour, non pas déguster, mais se gaver d'Italie – un pays cher au journaliste. Les secrets de la carbonara ? Quelle est la véritable histoire de la pizza ? Léonard de Vinci était-il végétarien ? Au sommaire : tous les produits emblématiques de la Botte, des adresses, tours de main, anecdotes croustillantes… et, bien sûr, une centaine de recettes testées et approuvées.

Dans un autre registre, un autre succès annoncé, *Le Bouquin de la gastronomie*. *« Ce livre est la résultante de trois passions dévorantes : la gastronomie, la bibliophilie et l'histoire. Médecin, je les ai menées de front depuis bientôt cinquante ans. »* Jean Vitaux a ainsi sélectionné les textes en choisissant à la fois des livres écrits par des cuisiniers et par des gastronomes. On retrouvera l'incontournable Brillat-Savarin mais aussi Maupassant, Proust, ou encore Flaubert. Le gratin, somme toute.

Les plus grands sont également au menu du *Paris des pâtissiers,* beau recueil d'une centaine de recettes sucrées réunissant la crème de la crème des pâtissiers français. Philippe Conticini, Cédric Grolet, Pierre Hermé en tête de gondole, mais aussi Claire Damon ou Yann Couvreur ; des têtes d'affiche confirmées ou jeunes pousses de la pâtisserie tricolore, classées selon la boussole (Paris Centre, Sud, Nord-Ouest, Est) nous livrent leurs meilleurs tours de main et leurs plus belles réussites caloriques. Cerise sur le gâteau, l'auteur François Blanc régale avec son carnet d'adresses. **Mina Soundiram**



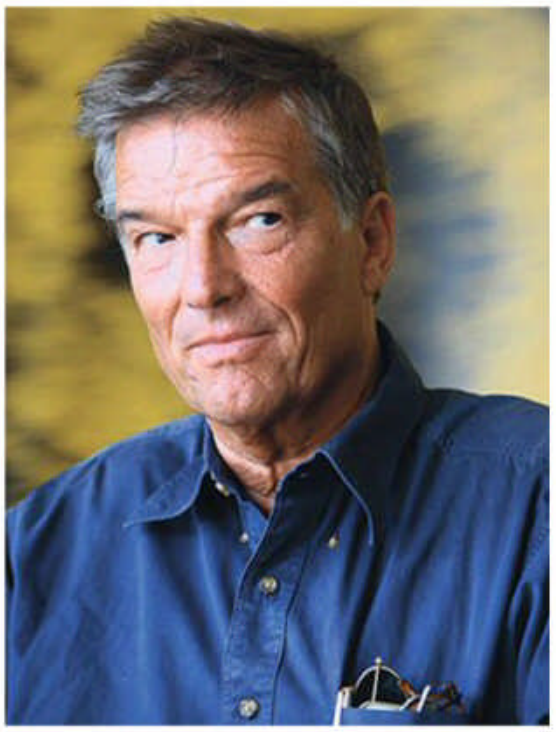
LE BOUQUIN DE LA GASTRONOMIE,
JEAN VITAUX, 1 088 P., ROBERT LAFFONT/ BOUQUINS, 31 €

ON VA DÉGUSTER L'ITALIE,
FRANÇOIS-RÉGIS GAUDRY, 432 P., MARABOUT, 42 €

LE PARIS DES PÂTISSERIES,
FRANÇOIS BLANC, 366 P., ALAIN DUCASSE/ LES ÉDITIONS CULINAIRES, 39 €

GABRIELLE DUPLANTIER/SÉGUIER

LES FILMS PELLÉAS PRÉSENTE
Le magnifique portrait d'une femme en lutte contre la force de son désir
CINEUROPA
Sobre, fiévreux et viscéral
TROIS COULEURS
FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020
LAETITIA DOSCH SERGEI POLUNIN
PASSION SIMPLE
UN FILM DE DANIELLE ARBID
AU CINÉMA LE 6 JANVIER
D'APRÈS L'OUVRAGE D'ANNIE ERNAUX
© GALLIMARD, 1992
CINE +
LE JOURNAL DES FEMMES
LIRE magazine
folio
© Photo : MAGALI BRAGARD



« Suzanna Andler, fais-en un film, je te le donne ! »

Avant de devenir le cinéaste à succès que l'on connaît, Benoît Jacquot fut l'assistant réalisateur de Marguerite Duras dans les années 1970. Au moment où sort en salles l'adaptation de la pièce *Suzanna Andler*, le metteur en scène évoque librement sa manière de transposer la langue durassienne à l'écran.

Quand vous est venue l'idée de porter à l'écran *Suzanna Andler* ?

• **Benoît Jacquot.** C'était à l'époque où j'étais son assistant réalisateur, dans les années 1970. Marguerite passait beaucoup de temps dans sa voiture ; or, je déteste ça – un comble pour un assistant réalisateur, car c'est logiquement l'inverse… La patronne me conduisait ! On passait des heures ensemble d'un lieu à un autre pour des repérages. Et nous discutions beaucoup, de tout, de rien. Et, un jour, j'ai évoqué *Suzanna Andler*, pièce qui me plaisait beaucoup et qu'elle laissait de côté. Si elle avait pu la faire oublier… J'adore qu'elle s'empare d'un argument de boulevard, de personnages de pure convention et d'une situation classique, et qu'elle en fasse quelque chose de complètement différent, porté par les mots et la syntaxe. Peu de temps avant de mourir, elle m'a dit : *« Tu te souviens de ce que tu disais de* Suzanna Andler *? Eh bien, fais-en un film, je te le donne ! »* J'ai dit oui, sans réfléchir. Elle est partie, l'urgence s'est fait moins ressentir. Puis, il y a quelques années, le scénariste Jérôme Beaujour m'a rappelé cette promesse. Eh bien, faisons-le. J'ai appelé Charlotte Gainsbourg, qui a accepté, et la machine s'est lancée toute seule…

Comment avez-vous défini, justement, avec cette dernière, la manière d'incarner la langue durassienne, à la fois théâtrale mais pas totalement ?

• **B.J.** Avant même qu'elle le lise, j'ai dit à Charlotte : *« Tu vas voir, c'est un rôle que tu pourrais chanter. »* Il y a en effet une mélopée, une incantation très particulière qui, connaissant son registre, lui allait comme un gant. Au départ, elle était méfiante car elle sépare strictement son activité de chanteuse de celle d'actrice. Mais après avoir lu le texte et, très rapidement, elle avait trouvé la note juste.

En concevant cette adaptation, avez-vous cherché à rendre hommage au cinéma de Duras ? À « emprunter » à son œuvre ?

• **B.J.** C'est une question que je me posais naturellement, et à laquelle ma scripte, Geneviève, qui a aussi été celle de Marguerite, m'a répondu : *« C'est bien de toi, mais elle en serait dingue ! » [rires]* Je le dis en toute modestie, bien sûr. Mais voilà, je cherchais à atteindre cet équilibre. Pendant ce tournage d'ailleurs très durassien, il y avait cette équipe, peu nombreuse. Nous étions tous enfermés dans une maison libre pour plusieurs semaines et nous tournions tous les jours avec une durée de tournage dictée par la lumière. On voulait faire un film hivernal, un film d'apparitions qui induise quelque chose d'un peu spectral. La demeure visitée ressemble d'ailleurs à une maison hantée. Ainsi, cette espèce de concentration qui était la nôtre, c'était comme une cérémonie vaudou pour rappeler Marguerite. Marguerite, es-tu là ?

Propos recueillis par Baptiste Liger

***Suzanna Andler*, de Benoît Jacquot, avec Charlotte Gainsbourg, Niels Schneider, Julia Roy… Sortie prévue en salles le 13 janvier.**

HORS-SÉRIE *LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE*

Marguerite Duras à la lettre

C'est une voix, une langue unique, qu'on reconnaît en quelques mots. Qu'on l'adore ou qu'on la déteste, Marguerite Duras aura rapidement imposé sa personne et son style dans la littérature du XXe siècle et, déjà, influencé plusieurs générations d'écrivains. Au moment où sort au cinéma l'adaptation de *Suzanna Andler* par Benoît Jacquot, nous vous proposons de replonger dans son œuvre et son univers à travers un numéro hors-série consacré à l'auteure de *L'Amant*. De sa jeunesse en Cochinchine à ses frasques journalistiques en passant par ses combats politiques, ses histoires d'amour ou l'attribution du Goncourt en 1984, la vie de Marguerite Duras est ici naturellement relatée, et évoquée par quelques-uns de ses proches (Enrique Vila-Matas, Dominique Noguez…). Mais il est aussi question de ses textes les plus célèbres ou méconnus, et de ses films. En outre, cette édition spéciale vous propose de retrouver quelques entretiens hauts en couleur avec cette femme de lettres et de tempérament.

Disponible chez vos marchands de journaux ou sur *lire.fr*.

MARCO ABRAM/LES FILMS DU LOSANGE – CAROLINE DUBOIS/M6

Dix de chute !

Après la récente bande dessinée aux éditions Paquet, la télévision s'empare à son tour, cinq ans après la mini-série diffusée sur la BBC, du phénomène des *Dix petits nègres* d'Agatha Christie – désormais rebaptisé *Ils étaient dix*. Habitué aux badinages « agathachristiens » avec les *Petits Meurtres d'Agatha Christie*, Escazal Films s'engouffre dans la brèche, assumant une tonalité plus sombre que sa série phare. Un zeste de *Scream*, une lampée de *Saw* et un soupçon de *Lost* pour la structure en flash-back revenant sur le passé des dix personnages, telle est la recette de cette relecture qui reprend la structure du roman matriciel, avec une pointe de perversité en plus.

Et qui mieux que Pascal Laugier (*Martyrs*, *Ghostland*) pour mettre en scène cet éprouvant jeu de dupes ? Sur le papier, *Ils étaient dix* et son casting éclectique (Samuel Le Bihan, Romane Bohringer, Guillaume de Tonquédec dans des rôles à contre-emploi) avaient tout pour plaire. À l'écran, c'est une tout autre histoire ! À force de multiplier les références, *Ils étaient dix* finit par ne plus trop savoir à quel genre se vouer. Débutant comme un réjouissant jeu de massacre en milieu tropical, cette mini-série vire rapidement à un ersatz de *Koh-Lanta*, les personnages passant plus de temps à se disputer qu'à chercher l'assassin ! D'où un thriller très banal où les comédiens font ce qu'ils peuvent pour donner un peu de matière à des personnages trop sommairement esquissés. Les amateurs de thriller n'ayant jamais lu le roman d'Agatha Christie devraient se laisser prendre au jeu malgré des indices grossièrement exposés ; les autres devraient s'ennuyer ferme ou s'amuser devant les libertés prises ici et là. Confondre vulgarité et vulgarisation, c'est tout le problème d'*Ils étaient dix*, qui démontre par l'image qu'adapter n'est pas jouer ! **Ilan Ferry**

(Disponible sur Salto et diffusé prochainement sur M6)

ZAPPING

LE FILM

Avec *Doctor Sleep*, Mike Flanagan réussit un pari risqué : offrir une suite à *Shining*, qui n'ait pas trop à rougir de son écrasant aîné.

(Disponible sur Canal +)

LA SÉRIE

Pour sa seconde et dernière saison, la série *Castle Rock* se penche sur le cas d'Annie Wilkes, la flippante infirmière de *Misery*, quelques années avant qu'elle ne devienne casse-pied !

(Disponible en DVD dès le 2 décembre chez Warner Home Vidéo)

LE DOCU

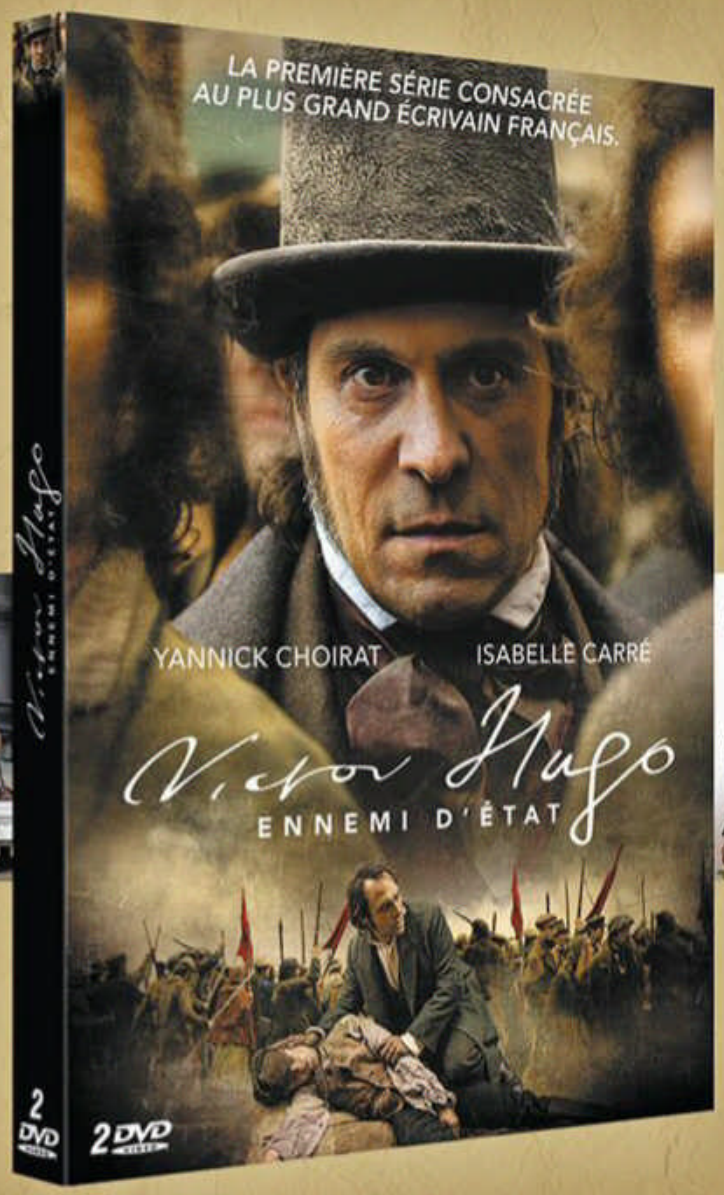
You don't Nomi revient sur *Showgirls*, le sulfureux film de Paul Verhoeven qui connut un échec critique et public retentissant lors de sa sortie en 1995.

(Disponible sur OCS) **I.F.**

LA PREMIÈRE SÉRIE CONSACRÉE
AU PLUS GRAND DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

"Luxueusement réalisé et excellemment interprété." LE FIGARO TV MAGAZINE

"Un magnifique travail de reconstitution... La forme est là. Le fond aussi." L'EXPRESS



DISPONIBLE EN ÉDITION 2 DVD
LE 2 DÉCEMBRE 2020

LIRE magazine · RIMINI EDITIONS · ESC DISTRIBUTION

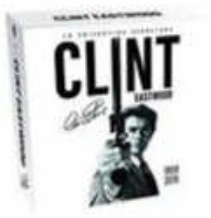
Leçons de maîtres

Les grands cinéastes savent reconnaître les grands écrivains et, surtout, les trahir suffisamment pour réaliser de grands films. Claude Chabrol et Clint Eastwood, pour prendre des exemples dans l'actualité, ont plusieurs fois adapté des romans pour en faire des œuvres personnelles : peintures de mœurs pour l'un, récits héroïques pour l'autre. Dans le coffret de cinq titres chabroliens proposés par Carlotta on trouve deux romancières au générique : Ruth Rendell pour *La Cérémonie* et Charlotte Armstrong pour *Merci pour le chocolat*. Soit deux grandes dames du roman psychologique – avec une dimension sociale supplémentaire pour Rendell – que Chabrol repeint à l'écran avec une acidité certaine (*La Cérémonie* est d'ailleurs l'un de ses meilleurs films). Trois autres films complètent ce coffret : *L'Enfer, Rien ne va plus* et l'excellent *La Fleur du mal*.

Clint Eastwood, lui, n'écrit jamais les scénarios, mais un film de « Clint » se reconnaît entre mille ; c'est l'histoire d'un homme obsédé par le rêve américain autant que par son propre rêve. Dans le coffret de l'intégrale du cinéaste et de l'acteur en 63 films ! (mais il existe d'autres coffrets moins ambitieux et moins chers), on trouve forcément ceux passés par la case adaptation : *Les Proies* (Thomas Cullinan), *La Sanction* (Trevanian), *Chasseur blanc, cœur noir* (Peter Viertel), *Sur la route de Madison* (Robert James Waller), *Créance de sang* (Michael Connelly), *Mystic River* (Dennis Lehane)… Pas mal, non ?

Éric Libiot

SUSPENSE AU FÉMININ
CLAUDE CHABROL,
CARLOTTA,
5 FILMS, 50 €



INTÉGRALE CLINT EASTWOOD
WARNER, 63 FILMS,
300 €

Le cinéma et la télévision ont toujours aimé raconter la vie plus ou moins secrète des écrivains, avec force reconstitution historique. L'actualité des sorties DVD du moment nous permettra ainsi de redécouvrir le mini-feuilleton – diffusé pour la première fois en 1978 - de Stellio Lorenzi, *Émile Zola ou la Conscience humaine* (Elephant Films), avec Jean Topart dans le rôle de l'auteur de « J'accuse ». On citera aussi *Charles Dickens, l'homme qui inventa Noël* de Bharat Nalluri (Metropolitan) qui revient sur la création du célèbre « Un conte de Noël » et le fameux personnage de Scrooge.

Mais on insistera surtout sur la remarquable mini-série de Jean-Marc Moutout, *Victor Hugo, ennemi d'État*. Nous voilà lors de la révolution de 1848 et du Second Empire qui pointe le bout de son nez, en compagnie de l'écrivain (campé par Yannick Choirat), lui-même tiraillé dans sa vie privée (pour ne pas dire amoureuse). Comment l'homme de lettres, ancien monarchiste, va-t-il devenir un adversaire trop féroce du nouveau pouvoir politique et, en premier lieu, de Louis-Napoléon Bonaparte ? Une jolie réussite, dans le genre.

Baptiste Liger

VICTOR HUGO, ENNEMI D'ÉTAT
JEAN-MARC MOUTOUT,
FRANCE 2 / RIMINI

ET AUSSI

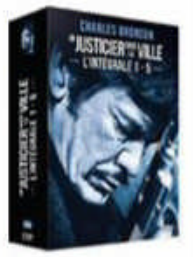
COFFRET « FORBIDDEN HOLLYWOOD » (Warner)

Ce coffret reprend dix films qui, entre 1929 et 1935, ont montré les États-Unis dans toute leur crudité et leur vérité avant que le code Hayes ne vienne mettre le holà en établissant des règles « morales ». Un régal pour cinéphiles (signé Brown, Curtiz, Dieterle…) et pour les autres. **E.L.**

COFFRET « LES CONTES MERVEILLEUX PAR RAY HARRYHAUSEN » (Carlotta)

Référence historique des effets spéciaux, Ray Harryhausen est l'un des plus grands noms de l'animation en volume (*Le Choc des Titans*). Dans les années 1940-50, il avait signé une série de courts-métrages à partir de contes célèbres avec des marionnettes prenant vie – notamment *Le Petit Chaperon rouge*, *Raiponce* ou *Hansel et Gretel*. Et la magie opère. **B.L.**

COFFRET « UN JUSTICIER DANS LA VILLE » (Sidonis)



Avant de devenir un classique du film de vengeance des années 1970 – qui connaîtra quatre suites avec Charles Bronson – *Un justicier dans la ville* était un roman du prolifique Brian Garfield. Outre la tronche burinée de « Charlie », on sera toujours saisi par l'atmosphère poisseuse des deux premiers volets. Et les trois suivants, décomplexés dans la violence, amuseront les aficionados du second degré. **B.L.**

L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI de John Huston (Wild Side)

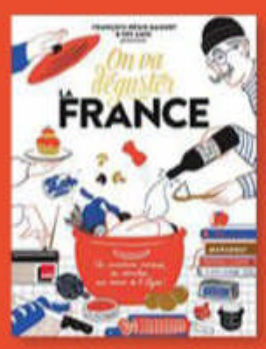
Pour rendre hommage au talent de Sean Connery, voilà l'édition prestige, avec bonus à la pelle, de l'adaptation du roman de Kipling, *L'homme qui voulut être roi*, par John Huston, avec Michael Caine. Les deux acteurs jouent deux anciens soldats devenus aventuriers, en route vers un royaume mythique dont ils veulent devenir les souverains. Magnifique parabole sur le pouvoir et les illusions. **E.L.**

DENIS MANIN/QUAD TÉLÉVISION/POINT DU JOUR/FTV

FRANÇOIS-RÉGIS GAUDRY
& SES AMIS
présentent

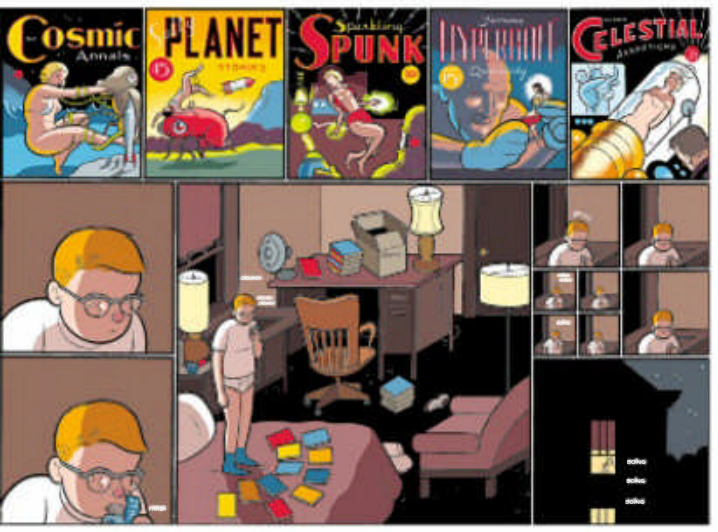
Disponible en librairie

RETROUVEZ ÉGALEMENT...



MARABOUT

SUIVEZ NOTRE ACTUALITÉ



Les choses de la vie

Rusty Brown : nouvel album du génial Chris Ware, nouvelle bande dessinée monumentale et ambitieuse, nouveau chef-d'œuvre. Pas moins.

Il est sans doute inutile de présenter Chris Ware à ses (nombreux) fans qui surveillent ses nouvelles productions comme le lait sur le feu, ayant sacré ce génie du 9e art depuis un bail, en tout cas depuis la publication en France de *Jimmy Corrigan,* œuvre unique et monumentale qui secoua le monde de la BD en 2002 – il obtint le Prix du meilleur album à Angoulême, en 2003. Le pays d'Astérix, de Tardi et de Larcenet découvrait alors un type capable de tout ; notamment, avec *Building Stories,* de produire un album, qui n'en est d'ailleurs pas un, plutôt un coffret de quatorze récits enchâssés en des livres de différents formats. Nul doute que *Rusty Brown,* nouveau bébé warien, trône déjà dans leur bibliothèque. Mais il reste toutes celles et ceux pour lesquels Chris Ware n'est rien. C'est dommage. À moins de considérer le plaisir que vous allez bientôt connaître – ce qui n'est pas rien.

Pour résumer : Ware, la cinquantaine, a révolutionné la bande dessinée, sans qu'il y ait forcément un rapport. Fan de Proust, de Borges et Perec, il raconte les destins d'hommes et de femmes, en les imaginant comme des morceaux d'architectures métaphysiques. Il découpe ses pages en cases de différentes tailles, parfois une quarantaine par planche, pour y insérer un récit qui se déploie dans les détails minuscules et ainsi mettre en lumière les choses de la vie. Celle de Rusty Brown en tête, gamin mal-aimé qui rêve de super-héros, mais aussi celles de ses profs et de ses camarades de classe que Ware explore à force de flash-back et d'univers picturaux différents. *Rusty Brown* est un album exigeant, comme toujours avec Ware, ambitieux, obsessionnel, qui n'a rien à envier aux écrivains capables d'interroger leur propre forme artistique et d'en rendre compte avec intelligence. Rarement la bande dessinée avait acquis autant de noblesse.

Éric Libiot

RUSTY BROWN, **CHRIS WARE,** 356 P., DELCOURT, 49,95 €

Un anniversaire juste parfait !

À l'occasion de son vingtième anniversaire, le gargantuesque *20th Century Boys* de Naoki Urasawa ressort dans une superbe réédition collector, dont les deux premiers volumes (sur onze) sont d'ores et déjà disponibles. Labellisées « Perfect », ces nouvelles éditions bénéficient de l'apport de pages en couleur, d'une traduction revue et d'une fin inédite reprenant la conclusion de l'adaptation cinématographique sortie en 2008. L'occasion idéale pour (re)découvrir ce chef-d'œuvre pop d'une densité folle, traduisant avec une formidable acuité le désespoir d'une génération bercée par les mangas japonais et les riffs de guitare de T-Rex. Abordant des thèmes graves comme la propagande ou le millénarisme, cette œuvre crépusculaire et mélancolique, où plane l'ombre d'une apocalypse certaine, est à relire absolument ne serait-ce que pour se rappeler le pouvoir évocateur de son auteur. Indispensable.

Ilan Ferry

20TH CENTURY BOYS, PERFECT EDITION VOL. 1 & 2, **NAOKI URASAWA,** 416 P., PANINI MANGA, 16 €

Voyage au cœur de Dune

Un ouvrage riche et passionnant autour du chef-d'œuvre de Frank Herbert, et de ses différentes adaptations.

En attendant la sortie du *Dune* de Denis Villeneuve (prévue en France pour septembre 2021), *Dune, le Mook* vous propose une première plongée dans l'univers foisonnant imaginé par Frank Herbert en 1965. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur *Dune* sans jamais oser le demander. Telle est l'ambition de ce superbe ouvrage proposant de nombreuses analyses et interviews. Richement illustré, ce *mook* (contraction de « magazine » et de « book ») est le fruit du travail titanesque de plus d'une soixantaine de personnes – artistes, éditeurs, essayistes, illustrateurs, journalistes, romanciers, scénaristes, scientifiques, spécialistes, universitaires, vidéastes, tous experts en leur domaine, mais surtout véritables passionnés de *Dune*. Une passion qui se ressent tout au long de ce pensum aux nombreuses grilles de lecture. Ce *mook* a été financé grâce à une campagne participative ayant attiré pas moins de 5000 souscripteurs, preuve de l'engouement que continue de susciter le livre, cinquante ans après sa première publication française. Le cinéma n'est pas en reste puisqu'une partie de l'ouvrage est consacrée au *Dune* maudit de David Lynch ainsi qu'à la version avortée d'Alexandro Jodorowsky. Soit autant de clés pour appréhender au mieux ce qui reste encore aujourd'hui une pierre fondatrice de la SF.

I.F.

DUNE, LE MOOK, **COLLECTIF,** 256 P., L'ATALANTE & LEHA, 22,50 €

CHRIS WARE 2019 © 2020 DELCOURT POUR LA VERSION FRANÇAISE

Dommage que le resto qui marche le mieux pendant la crise ce soit le nôtre.

Plus que jamais, on compte sur vous.

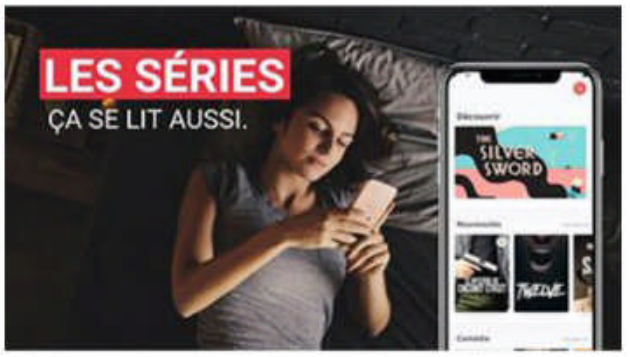
Coluche

Faites votre don
sur **restosducoeur.org**
pour faire barrière
à cette grande épidémie
de précarité.

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

Lecteurs en série

L'application littéraire Rocambole compte bien redonner ses lettres de noblesse au roman-feuilleton et espère bâtir un ambitieux Netflix du livre.



On le croyait désuet et ringard, on pensait même qu'il avait définitivement disparu, mais il semblerait que le roman-feuilleton n'ait pas dit son dernier mot. Rocambole, une jeune pousse française, s'est en effet inspirée de cette forme littéraire pour développer une nouvelle plateforme de lecture numérique. Ses fondateurs, Camille Pichon, jeune diplômée en lettres passée par l'édition numérique, et François Delporte, spécialiste en investissement et entreprenariat, ont développé une application mobile au concept simple : offrir aux utilisateurs des séries littéraires fragmentées en épisodes de cinq minutes, à lire lors d'un trajet de métro, une pause café au travail ou dans la salle d'attente d'un médecin. La plateforme déploie une offre imposante de contenus originaux et exclusifs : au total, ce sont près de 60 séries qui sont déjà disponibles sur l'application et, chaque semaine, deux nouvelles œuvres viennent s'ajouter au catalogue.

Conçue sur le modèle des géants du streaming, Rocambole est décrite comme le Netflix du livre. Une comparaison que mettent volontiers en avant ses créateurs. Hébergée à la Station F, dans le plus grand incubateur du monde, la jeune entreprise compte bien surfer sur la vague. Après une levée de fonds de 350 000 euros, elle veut séduire un public toujours plus large en améliorant la qualité de son offre. L'objectif est désormais de renforcer son catalogue en s'ouvrant notamment à la non-fiction et d'attirer des auteurs reconnus. Car c'est aujourd'hui le défi majeur de la plateforme : inciter les grands noms de la littérature française à se prêter à l'exercice du roman-feuilleton. **Léonard Desbrières**

Livres audio **par Christophe Rioux**

Yoga
d'Emmanuel Carrère, lu par Thibault de Montalembert,
ÉCOUTEZ LIRE
GALLIMARD

Avec Thibault de Montalembert, Emmanuel Carrère a trouvé son double idéal pour dire à haute voix ce texte inclassable : le comédien entraîne sur la fausse piste du développement personnel, puis dynamite la frontière entre roman et autofiction.

Imagine Pablo
de Pauline Caupenne et Elsa Daynac,
MUSÉE PICASSO

Le podcast Imagine Pablo permet de garder un lien intime avec le peintre. Célébré depuis l'été par les expositions « Picasso poète » et « Picasso et la bande dessinée », le Maître paraît presque revivre à travers un voyage sensoriel et immersif au cœur de ses œuvres majeures.

Les Évasions particulières
de Véronique Olmi, lu par l'auteure,
AUDIOLIB

Cette saga familiale restitue toute une strate historique, de Mai-68 à la nuit du 10 mai1981. Comédienne et dramaturge, Véronique Olmi avait déjà lu l'un de ses précédents livres, le best-seller ***Bakhita.*** Trois ans après, et dans un genre différent, la magie opère toujours.

ET AUSSI...

LE PODCAST
CALLIOPÉE

Deux fois par mois, le podcast Calliopée s'intéresse, aux grands sujets de société contemporains par le biais des classiques de la littérature. Présenté par l'auteure et journaliste Daphnée Breytenbach, il propose un éclairage intelligent et novateur. Au menu, des émissions passionnantes comme celle sur le mouvement Black Lives Matter, disséqué au travers du chef-d'œuvre de Toni Morrison, *Beloved*, ou encore celle sur le Brexit vu par les romanciers anglais.

calliopee.podcast

LE COMPTE INSTAGRAM
LIVREFOISPLUS

Enfin un compte Instagram qui donne la parole à tous les acteurs du monde du livre. Libraires, attaché(e)s de presse, éditeurs, auteurs : ils nous racontent et nous montrent à travers un cliché le livre qui a changé leur vie. Une belle idée pour alimenter sa bibliothèque idéale et découvrir les visages de ceux qui vous font lire.

#livrefoisplus

SUR YOUTUBE
ARTE BOOK CLUB

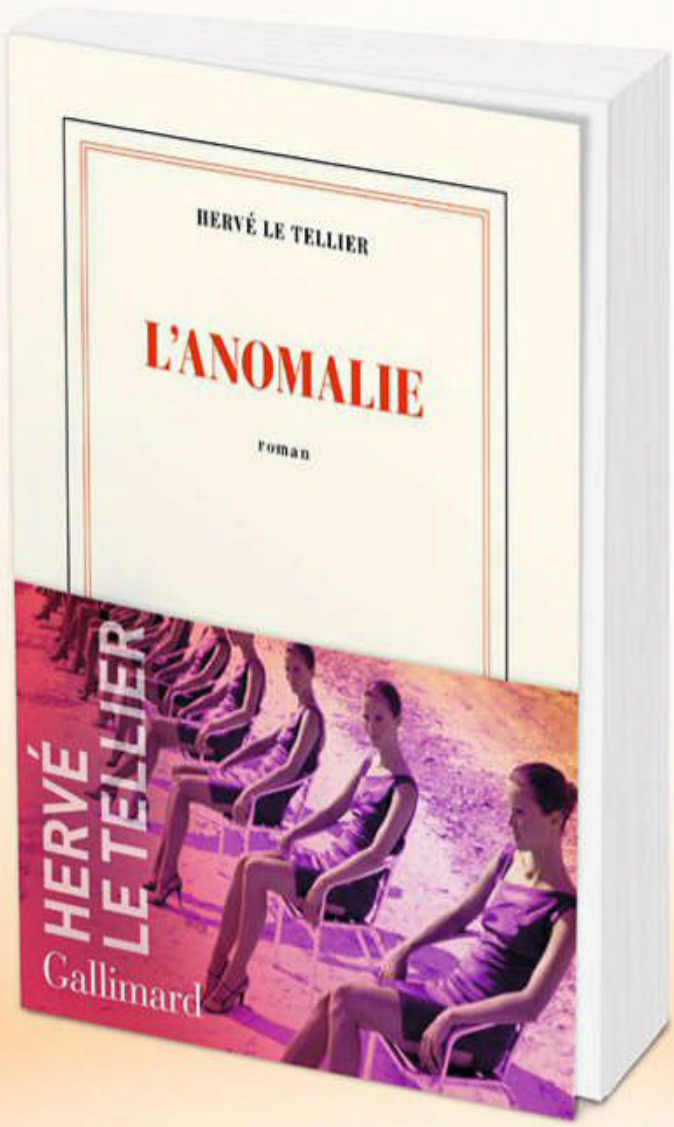
En plein confinement, Redek et Pierrot, les deux animateurs de la chaîne YouTube littéraire Le Mock, ont lancé en partenariat avec Arte une série de book clubs dans lesquels ils échangent avec un invité sur les grands classiques de la littérature. Au programme, une discussion avec la journaliste et auteure Eva Bester autour du *Joueur d'échecs* de Stefan Zweig ou encore un échange passionnant avec Marie Richeux autour du chef-d'œuvre de Steinbeck, *Des souris et des hommes.* Après cinq numéros menés tambour battant, on n'a malheureusement rien à se mettre sous la dent en cette rentrée. À quand une nouvelle émission ?

L.D.

DR

Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire



OFFRE EXCEPTIONNELLE

1 AN 49€ SEULEMENT

+

EN CADEAU

LE NOUVEAU ROMAN D'HERVÉ LE TELLIER

L'ANOMALIE

Roman virtuose où la logique
rencontre le magique,
L'Anomalie explore cette part
de nous-même qui nous échappe.

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***L'ANOMALIE*** pour 49€ seulement au lieu de ~~99€~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 28/02/21 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

OMLML491

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

23/Léna Situations

On se plaint que les jeunes ne lisent plus, mais imagine-t-on un lycéen s'infliger nombre de titres misérabilistes (tant sur le fond que sur la forme) parus en septembre ? Auteurs français, faites un effort ! Résultat des courses : cet automne, les nouveautés promises à tous les lauriers ont été écrabouillées par un manuel de développement personnel pour ados que personne n'avait vu venir. À part Emmanuel Carrère, tous les romanciers de la rentrée (Amélie Nothomb comprise) ont dû, pour le moment, s'incliner devant les chiffres de ventes faramineux du *Toujours plus* de Léna Situations : 30 000 exemplaires écoulés la première semaine, plus de 100 000 aujourd'hui (certes pas majoritairement dans les librairies indépendantes, si l'on en croit notre classement, se concentrant sur celles-ci), et ce n'est pas fini… Depuis EnjoyPhoenix, on n'avait plus connu pareil phénomène. Dans leurs derniers romans, Éric Reinhardt et Alice Zeniter essayaient de comprendre quelque chose à Internet. Léna Situations (de son vrai nom Léna Mahfouf) n'a pas besoin de leur expertise : elle est déjà une vedette sur YouTube et Instagram, où elle compte plus de deux millions d'abonnés.

Lucide, la jeune fille de 22 ans l'écrit dès les premières pages de son livre : *« Promis, ce sera rapide, je ne suis pas Proust. »* Il n'y a en effet ici aucune littérature. Suivent ainsi des souvenirs de collège, des illustrations, des conseils pour survivre aux amitiés toxiques, réussir une colocation ou pour gagner de l'argent, des tests à réaliser soi-même pour faire le point et repartir du bon pied – le QCM n'était pas forcément un genre prisé par le géniteur de *La Recherche*. Ricaneurs, s'abstenir : la jeune Léna Situations ne donne pas de moins bonnes pistes que bien des gourous du bonheur factice ou des romanciers trop positifs pour être honnêtes, certes médiatiquement plus présentables ou installés. Mais dont on rêverait qu'ils en fassent « toujours moins ».

Louis-Henri de La Rochefoucauld

TOUJOURS PLUS,
LÉNA SITUATIONS,
152 P., ROBERT LAFFONT,
19,50 €

CHARLOTTE SZCZEPANIAK

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 15 novembre 2020, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Riad Sattouf**	L'Arabe du futur (t. 5). Une jeunesse au Moyen Orient 1992 1994	Allary	BD
2	**Wilfrid Lupano & Paul Cauuet**	Les Vieux Fourneaux (t. 6). L'oreille bouchée	Dargaud	BD
3	**Jul & Achdé**	Un cow boy dans le coton	Lucky Comics	BD
4	**Serge Joncour**	Nature humaine	Flammarion	Littérature
5	**Mr Tan & Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle et la Galaxie des bizarres	Bayard Jeunesse	BD
6	**Hervé Le Tellier**	L'Anomalie	Gallimard	Littérature
7	**Riad Sattouf**	L'Arabe du futur (t.1)	Allary	BD
8	**Jean Teulé**	Crénom, Baudelaire	Mialet Barrault	Littérature
9	**Tiffany McDaniel**	Betty	Gallmeister	Littérature
10	**Ken Follett**	Le Crépuscule et l'Aube	Robert Laffont	Littérature
11	**Emmanuel Carrère**	Yoga	P.O.L	Littérature
12	**Roxanne Moreil & Cyril Pedrosa**	L'Âge d'or (t. 2)	Dupuis	BD
13	**Olivier Norek**	Impact	Michel Lafon	Polar
14	**Laurent Mauvignier**	Histoires de la nuit	Minuit	Littérature
15	**Chloé Delaume**	Le Cœur synthétique	Seuil	Littérature
16	**Cynthia Fleury**	Ci gît l'amer	Gallimard	Essais
17	**Yuval Noah Harari, David Vandermeulen & Daniel Casanave**	Sapiens (t. 1). La naissance de l'humanité	Albin Michel	BD
18	**Riad Sattouf**	L'Arabe du futur (t. 4). Une jeunesse au Moyen Orient (1987 1992)	Allary	BD
19	**Michel Onfray**	Vies parallèles. De Gaulle Mitterrand	Robert Laffont	Essais
20	**Marc Levy**	C'est arrivé la nuit	Robert Laffont	Littérature
21	**Mathias Enard**	Le Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs	Actes Sud	Littérature
22	**Riad Sattouf**	L'Arabe du futur (t. 2)	Allary	BD
23	**Léna Situations**	Toujours plus + +	Robert Laffont	Pratique
24	**Laure Adler**	La Voyageuse de nuit	Grasset	Littérature
25	**Maxime Chattam**	L'Illusion	Albin Michel	Polar
26	**David Foenkinos**	La Famille Martin	Gallimard	Littérature
27	**Philip Kerr**	Métropolis. La dernière aventure de Bernie Gunther	Seuil	Polar
28	**Renaud Girard & Jean-Loup Bonnamy**	Quand la psychose fait dérailler le monde	Gallimard	Essais
29	**Elizabeth Jane Howard**	La Saga des Cazalet (t. 2). À rude épreuve	La Table ronde	Littérature
30	**Rébecca Dautremer & John Steinbeck**	Des souris et des hommes	Tishina	BD
31	**Xavier Dorison & Félix Delep**	Le Château des animaux (t. 2). Les marguerites de l'hiver	Casterman	BD
32	**Riad Sattouf**	L'Arabe du futur (t. 3.). Une jeunesse au Moyen-Orient (1985 1987)	Allary	BD
33	**Erri De Luca**	Impossible	Gallimard	Littérature
34	**Camilla Läckberg**	Des ailes d'argent	Actes Sud	Polar
35	**Mathieu Sapin**	Comédie francaise. Voyages dans l'antichambre du pouvoir	Dargaud	BD
36	**Léa Salamé**	Femmes puissantes	Arènes	Essais
37	**June Pla**	Jouissance club. Une cartographie du plaisir	Marabout	Pratique/ Divers
38	**Camille Laurens**	Fille	Gallimard	Littérature
39	**Marie-Hélène Lafon**	Histoire du fils	Buchet Chastel	Littérature
40	**Pierre de Villiers**	L'équilibre est un courage	Fayard	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Categorie
1	**Marc Elsberg**	Black out	LGF	Polar
2	**Collectif**	13 à table ! Édition 2021	Pocket	Littérature
3	**George Orwell**	1984	Folio	Littérature
4	**Gaël Faye**	Petit pays	LGF	Littérature
5	**Valérie Perrin**	Changer l'eau des fleurs	LGF	Littérature
6	**Christophe Gavat**	Cap canaille	Fayard	Polar
7	**Akira Toriyama & Toyotaro**	Dragon Ball Super (t. 12)	Glénat	BD
8	**Kohei Horikoshi**	My Hero Academia (t. 26)	Ki Oon	BD
9	**Melissa Da Costa**	Tout le bleu du ciel	LGF	Littérature
10	**Virginie Grimaldi**	Chère mamie au pays du confinement	LGF	Littérature

L'INVENTION SURRÉALISME

DES "CHAMPS MAGNÉTIQUES" À "NADJA"

BnF Exposition Hiver 2020 - 2021

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

BnF François-Mitterrand Paris 13e | bnf.fr

En partenariat avec BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE JACQUES DOUCET

LIRE magazine · Le Monde · Télérama · culture

Vernissage de l'exposition « Dada Max Ernst » à la librairie Au Sans Pareil, Paris, le 2 mai 1921
© Bibliothèque littéraire Jacques Doucet 2020 | BnF, délégation à la Communication

IMAGO/LEEMAGE

ENID BLYTON
LA DARONNE PERCHÉE

Oui-Oui dans *Lire Magazine littéraire* ? Et pourquoi pas ? N'avons-nous pas découvert l'héroïsme chevaleresque dans *Le Club des Cinq* avant de le retrouver dans les chansons de geste ? N'avons-nous pas rencontré le merveilleux dans *Oui-Oui,* longtemps avant d'ouvrir nos premiers contes fantastiques ? Diffusées à des centaines de millions d'exemplaires, les œuvres d'Enid Blyton (1897-1968) ont formé des générations de lecteurs. Lesquels se sont empressés de les oublier : qui se risquerait à citer les *Oui-Oui* parmi les ouvrages fondateurs de son imaginaire – hors le pédopsychiatre et spécialiste des littératures jeunesse, Patrick Ben Soussan, qui y a découvert l'Œdipe et répond à nos questions page 33. N'en doutez pas : la plupart des écrivains d'aujourd'hui doivent leurs premiers émois littéraires à ce petit lutin à bonnet pointu… Certes, *Oui-oui, Le Club des Cinq, Le Clan des Sept* pâtissent aujourd'hui d'une réputation contrastée. D'un côté, les voix du passé nous disent ces lectures sans danger – édifiantes, même, puisque nos enfants y apprennent de nouveaux mots et de belles valeurs humaines. D'un autre, des voix du présent soulignent quels clichés racistes et sexistes peuvent transmettre ces œuvres… Ces clichés s'expliquent toutefois par la personnalité d'Enid Blyton, femme conformiste née en une époque qui ne l'était pas moins – mais aussi femme mystérieuse, agitée par un inconscient prodigieusement fécond, et capable d'étonnantes licences. Une femme dont l'œuvre mérite d'être étudiée : comme l'île du roman inaugural du *Club des Cinq,* elle contient des trésors cachés… **Alexis Brocas**

SOMMAIRE

Une vie en enfance 28
Petite histoire du *Club des Cinq et le Trésor de l'île* 30
Entretien avec Patrick Ben Soussan 33
L'œuvre du temps perdu 34
Jeunesse sous influence 36
Quand le petit écran remporte le grelot 38
La Bible selon Blyton 38
Souvenir de lecture par Stéphanie Hochet 39

UNE VIE EN ENFANCE

Petite fille brillante, adolescente réfugiée dans l'écriture, épouse et mère insaisissable, Enyd Blyton n'a jamais voulu quitter le monde de l'enfance, consacrant son existence à imaginer des histoires pour les plus jeunes. Référence mondiale de la littérature jeunesse, elle a laissé une œuvre impressionnante, souvent décriée, mais qui a marqué des générations de lecteurs.

Il y a, en Enid Blyton, un mystère qui résiste à l'analyse, une dualité un peu effrayante. Elle est « *un enfant* », assène un psychologue. « *Qui pense comme un enfant, et écrit comme un enfant.* [Elle] *n'a pas de dilemmes moraux.* » Un enfant qui, à la tête d'un empire éditorial sans *équivalent*, a vendu plus de 600 millions de livres. Fille aimante, épouse modèle, mère dévouée ? Elle a snobé les funérailles de ses parents, privé son premier époux de ses rejetons et ruiné sa carrière. On lui prête une vie paisible – bridge, potager, animaux –, elle pourrait être la Beatrix Potter de son temps… « *Arrogante*, juge au contraire Imogen, sa fille cadette, *anxieuse, prétentieuse, très douée pour chasser de son esprit les choses difficiles ou désagréables, dépourvue de tout instinct maternel.* » Peut-être, mais récoltant sans relâche des fonds pour nombre d'œuvres caritatives. « *Juste et aimante, fascinante au quotidien* », déclare par ailleurs Gillian, son aînée.

Son œuvre ? Protéiforme, chatoyante, puisant à mille sources, de la mythologie aux contes de fées, des histoires animalières aux récits d'aventures – un tourbillon. Travail simpliste, rétorquent ses contempteurs, raciste, misogyne, dégoulinant de bons sentiments, sans valeur littéraire. Les bibliothécaires se pincent le nez, la BBC refuse de diffuser les adaptations radiophoniques de ses ouvrages (« *sa capacité à produire du contenu médiocre relève du génie* », avance un responsable des programmes), elle se défend avec mollesse. « *Les gens qui me critiquent ne savent pas de quoi ils parlent.* » De fait, elle n'écrit que pour la marmaille ; l'avis des adultes lui importe peu, elle se trouve à la tête d'une armée béate mais considérable : derrière Jules Verne, Agatha Christie et William Shakespeare, cette grande prêtresse inoffensive est la quatrième auteure la plus traduite au monde. Enid Mary Blyton naît le 11 août 1897 dans un petit appartement du sud de Londres. Sans tarder, ses parents déménagent à Beckenham, dans le Kent – elle y passera l'essentiel de son enfance.

Le cottage de Old Thatch où Enyd a grandi, au bord de la Tamise.

SON ŒUVRE ? PROTÉIFORME, CHATOYANTE, PUISANT À MILLE SOURCES

Elle a deux frères, mais c'est son père qui occupe le centre de sa vie. Art, musique, littérature, promenades dans la nature… Il l'initie « *aux fleurs, aux oiseaux, aux animaux sauvages* ». Un jour, encore bébé, elle contracte la coqueluche. Les quintes de toux la déchirent, les médecins la donnent perdue. Toute une nuit, son père la berce contre lui ; sauvée ! Avec sa mère, les choses sont plus délicates. Cette grande femme aux cheveux corbeau, que les arts ou la flore indifférent, regrette que sa fille ne participe pas davantage aux tâches ménagères, et voit d'un mauvais œil la relation privilégiée qu'elle entretient avec son père.

L'ÉCOLE, UN PARADIS CONFIT

L'école est en face de la maison. Il y a de petites chaises, un chien, des images au mur… Un paradis confit. Enid est une fillette joueuse, dotée d'une excellente mémoire. Elle joue aux échecs, lit *Alice au pays des merveilles, Les Quatre Filles du docteur March* ou *La Princesse et le Gobelin,* son préféré. En 1907, elle entre à l'école pour filles de St. Christopher. Populaire, énergique, elle remporte des tournois de tennis, excelle en composition anglaise. Chez elle, par contraste, l'ambiance est morose. Ses parents, qui ne se sont jamais vraiment entendus, finissent par se séparer. Son père part vivre avec une autre femme. Il est en voyage, raconte-

CATERS NEWS AGENCY/SIPA – MARY EVANS/BRIDGEMAN IMAGES

t-on. La petite se sent trahie. Cloîtrée dans sa chambre, elle passe son temps à « griffonner », envoie des récits et des vers à des magazines, collectionne les lettres de refus. Une perte de temps, peste sa mère. Enid joue très bien du piano, elle pourrait devenir musicienne ; elle caresse d'autres projets. Devenue adulte, elle rompt pratiquement tout contact avec sa génitrice. En 1917, l'un de ses poèmes est accepté par *Nash's Magazine*. Il a pour titre *Have you ?*

Have you heard the night-time silence, just when all the world's asleep, and you're curled up by your window, all alone ?

D'abord professeur dans une école pour garçons du Kent, Enid devient gouvernante dans le Surrey. 1922 voit la publication de son premier ouvrage : *Child Whispers,* un mince volume de poésie. Le 28 août 1924, elle convole avec Hugh Alexander Pollock, qui travaille dans l'édition. Le couple part habiter à Chelsea avant de revenir, en 1926, à Beckenham. On ne quitte pas l'enfance : l'enfance est un dieu prolixe, un monde sans limites, toutes les fables sont là, il suffit d'écouter et de taper à la machine.

L'ÉCRITURE EST SON ROYAUME

En 1929, madame et monsieur s'installent à Old Thatch, un cottage au bord de la Tamise – une maison de livre d'images. Deux filles leur naissent, Gillian et Imogen, 1931 et 1935. Enid contribue à des magazines, des revues. Les histoires s'empilent, elle n'a guère de temps à consacrer à ses enfants et à son mari. Ce dernier, dépressif, commence à boire ; Enid écrit plus encore, en pilote automatique. Durant la guerre, elle rencontre

Enid Blyton avec ses deux filles, Imogen et Gillian, et son mari Kenneth Waters, en 1949.

Kenneth Fraser, un chirurgien, qu'elle épouse en secondes noces (1943). Les filles ne reverront jamais leur père. Dans son autobiographie, Enid ne fait aucune allusion à lui – c'est comme s'il n'avait jamais existé.

À partir des années 1940, son rythme devient impressionnant. Inhumain, grinceront certains. Les séries fleurissent. *L'Arbre* (1939), *Belles histoires* (1942), *Le Club des Cinq* (1942), *Les Cinq Détectives* (1943), *La Famille Tant-Mieux* (1945), *Jojo Lapin* (1948), *Le Clan des Sept* (1949) et *Oui-Oui* (1949), pour n'en citer que certaines – traduites en français. Dans les années 1950 (l'apex de sa créativité), soucieuse de garder le contrôle, la désormais célèbre auteure crée Darrell Waters Ltd., sa propre société. Sans oublier le bimensuel *Enid Blyton,* tout entier consacré à ses productions. En parallèle, elle assure la promotion de ses clubs pour aider les enfants aveugles, paralysés – et les animaux.

À la fin des années 1950, les critiques se multiplient, plusieurs séries s'arrêtent, les problèmes de santé s'accumulent, essoufflement, faiblesse cardiaque – bientôt démence. Enid voudrait retourner à Beckenham, avec son papa et sa maman. A-t-elle jamais quitté le pays des jouets ? Kenneth meurt le 15 septembre 1967, la laissant désarmée. Ses filles sont loin ; elle entre en maison de retraite à Hampstead et, trois mois plus tard, s'éteint *« dans son sommeil »,* comme on dit, rejoignant les ruines glorieuses d'un royaume intérieur qui, aujourd'hui encore, génère chaque année des millions de dollars.

Fabrice Colin

VOYAGE AU CŒUR DE L'INNOCENCE

C'est une anecdote présentée comme authentique : un jour, sur le fauteuil du dentiste où du gaz hilarant lui est administré, Enid Blyton s'envole à travers le temps et l'espace. À la vitesse de la lumière, elle traverse mille dimensions et parvient en un lieu d'ineffable sagesse, où des êtres supérieurs lui révèlent le secret du Grand Tout. Afin de s'assurer qu'elle ne le divulguera pas, ils l'effacent de son esprit. *« Je me suis retrouvée sur ma chaise, à sourire joyeusement, totalement submergée par ce que je pensais avoir été une véritable et bouleversante révélation. »* Enid Blyton est une femme pratique. Une reportrice plongée dans les collines bigarrées de son inconscient – son *« under-mind »,* comme elle l'appelle –, un monde aux contours précisément délimités, régi par les seules lois de l'innocence. *« Je ferme les yeux,* explique-t-elle, *je fais le vide dans mon esprit et j'attends, et mes personnages apparaissent* [...], *la première phrase vient toute seule, je n'ai pas besoin de penser à quoi que ce soit »* – surtout pas. **F.C.**

GEORGE KONIG/KEYSTONE FEATURES/HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES

Le château de Corfe, dans le Dorset, qui a inspiré à Enyd Blyton le décor de son île au trésor.

PETITE HISTOIRE DU CLUB DES CINQ ET LE TRÉSOR DE L'ÎLE

En raison du talent de son créateur et du savoir-faire commercial de ses éditeurs, l'intérêt pour le *Club des Cinq* ne s'est jamais démenti depuis 1955, année de la publication en France de la première traduction de la série créée par Enid Blyton pendant la Seconde Guerre mondiale. Retour sur un phénomène littéraire et commercial.

En septembre 1942, dans une Angleterre entièrement mobilisée par la guerre, paraissait *Five on a Treasure Island,* un roman d'aventures destiné aux enfants et aux préadolescents. En créant les « Five » – un groupe de quatre enfants fort dégourdis et leur chien –, dont les histoires se déroulent en temps de paix, Enid Blyton redonnait à ses jeunes lecteurs d'alors une part de l'imaginaire dont ils avaient été privés par la guerre. Déjà reconnue comme auteure pour la jeunesse, elle envisageait à l'origine de ne publier que six romans de ces aventures. Le succès fut tel qu'elle finit par en rédiger vingt et un. Rebaptisée en 1951 *The Famous Five,* la série fit la conquête d'un public croissant de jeunes lecteurs en Europe, aux États-Unis, puis partout dans le monde. Le dernier titre de la série, intitulé *Five are Together Again,* a paru en Angleterre en 1963. C'est sous le nom de « Club des Cinq » que les Famous Five se sont fait connaître en France.

DE LA VERSION ORIGINALE…

C'est en 1955 que les éditions Hachette publient dans la « Nouvelle Bibliothèque Rose » un premier volume de la série sous le titre générique *Le Club des Cinq*. Paradoxalement, il ne s'agit pas de la traduction du roman de 1942, mais de celle du deuxième *(Five Go Adventuring Again,* 1943). *Le Club des Cinq et le Trésor de l'île* ne sera en fait traduit qu'en 1962.

Commençons donc par le commencement, autrement dit par *Le Club des Cinq et le Trésor de l'île*. Si la version française n'a paru qu'en quinzième position, *Le Trésor de l'île* n'en demeure pas moins, selon la chronologie romanesque, le premier, comme l'indique habilement la quatrième de couverture de l'édition française :

> LES LIEUX STIMULENT LEUR IMAGINATION ET EXCITENT LEUR GOÛT POUR L'AVENTURE

« Il fut un temps où François, Mick et Annie ne connaissaient pas encore leur cousine Claude, où Dagobert n'était qu'un pauvre chien errant. » C'est en effet dans cette histoire qu'est raconté comment le groupe des Cinq s'est formé.

Le roman s'ouvre sur une discussion familiale à propos des prochaines vacances. Dans l'original anglais, Mr et Mrs Kirrin, les parents de Julian, Dick et Anne, annoncent à leurs enfants qu'ils doivent se rendre en Écosse pour les vacances et qu'en conséquence ils doivent renoncer au séjour habituel à Polseath, une station balnéaire des Cornouailles. Une alternative est trouvée : les enfants iront au Kirrin Cottage, la propriété de leur oncle Quentin Kirrin et de leur tante Fanny, située à… Kirrin, une autre station balnéaire dans le Dorset. Quentin y est en outre propriétaire de la petite île de Kirrin et du château qui s'y trouve. Sur place, Julian, l'aîné du groupe, 12 ans, un garçon fort intelligent et responsable, Dick, le cadet de 11 ans, et Anne la plus jeune de la fratrie, 10 ans, font connaissance avec leur cousine Georgina, 11 ans, véritable garçon manqué – *tomboy* en anglais – dont les manières sont un peu rudes : elle ne répond que si on l'appelle George et n'a qu'un seul ami, son chien Timothy, Timmy ou Tim.

… À L'ADAPTATION FRANÇAISE

Dans la traduction française, personnages et lieux sont transposés. Julian Kirrin s'appelle François Gauthier, son frère Dick, Michel dit Mick, et Anne devient Annie. Georgina Kirrin, rebaptisée Claudine Dorsel, ne répond que si on l'appelle Claude et porte le nom de Dorsel, car, dans la version française, la mère de Claudine, Cécile, est la sœur du père des Gauthier. Ainsi les enfants des Five s'appellent-ils tous Kirrin, tandis que, dans le *Club des Cinq* – par souci de clarté ? –, il y a les trois Gauthier et Claudine Dorsel. Quant au chien de celle-ci, *« grand, gros sans race définie*[1] *»*, il répond au nom de Dagobert, abrégé en Dag ou Dago.

DR

Illutration de Jeanne Hives, édition de 1963.

On change également de toponymie : les Gauthier doivent renoncer à aller en famille à Grenoble – *« centre d'excursions charmantes »* en montagne – car les hôtels sont complets, Mme Gauthier devant accompagner son mari pour *« un voyage d'affaires »* dans le Nord. *« Vous êtes assez grands pour vous débrouiller seuls »,* précise-t-elle. M. Gauthier propose de les envoyer chez les Dorsel, que les enfants n'ont vus qu'une fois. L'idée semble d'abord saugrenue à Mme Gauthier : son frère, Henri Dorsel, est un scientifique austère, qui passe son temps à étudier, aspire au calme et ne prise guère la compagnie des enfants. En fait, la sœur de M. Gauthier, Cécile Dorsel, s'en était entretenue avec ce dernier : elle aime les enfants et souhaite que la compagnie d'enfants de son âge rende Claude, *« dont l'existence est un peu trop celle d'une sauvageonne »*, un peu plus sociable.

VACANCES À PLOUMENECH

L'idée d'aller à la mer remplit les enfants Gauthier d'enthousiasme. Tous partent en voiture : direction et la villa des Mouettes, les parents repartant aussitôt pour Lyon afin de préparer leur voyage dans le Nord. Les Gauthier ne font pas tout de suite connaissance avec Claudine. *« L'étrange cousine »* est allée voir son chien, *« son plus grand ami »*. On apprend vite que Claude, farouche et *« coléreuse »,* possède en plus d'un sacré caractère *« un cœur d'or »*. Les premiers contacts sont un peu rugueux, mais très vite les enfants sympathisent, d'autant plus que les lieux, chargés d'une *« atmosphère de mystère »,* stimulent leur imagination et excitent leur goût pour l'aventure. Ils projettent d'aller visiter la petite île de Kernach et son château en ruines – pendant français ou breton de *Kirrin* – dont Mme Dorsel est propriétaire par héritage et qu'elle a *« léguée »* (en paroles seulement) à sa fille. L'accès en est malaisé : il y a *« quantité d'épaves dans le coin »* à cause des récifs, même s'il n'en reste qu'une seule de visible de l'autre côté de l'île. C'est celle d'un bateau appartenant à un trisaïeul de Claude et transportant *« de grosses barres d'or »* qui, malgré de nombreuses recherches, n'ont jamais été retrouvées.

LE PACTE FONDATEUR

Par étapes, les Cinq nouent une solide amitié. Claude leur a confié son secret : depuis que son père l'a chassé de la maison, elle voit Dagobert secrètement. Les parents Dorsel avaient accepté que leur fille recueille ce chien errant alors qu'il avait un an. Mais ses aboiements et sa manie de mâchonner tout ce qu'il pouvait avaient conduit Henri Dorsel à cette décision radicale. Claude, bouleversée, dut le confier à un jeune pêcheur, consacrant tout son argent de poche à payer une pension pour son chien. Aussi, lorsque François tente de lui offrir une glace, Claude refuse : elle n'a pas assez d'argent pour lui rendre la pareille. L'aîné des Gauthier propose alors de tout mettre en commun, bonbons, glaces, *« possession »* de l'île et du château, l'épave mystérieuse… Le pacte fondateur des Cinq était scellé.

On notera au passage que, *Le Trésor de l'île* ne figurant qu'en quinzième position dans la version française, la traductrice a jugé nécessaire d'ajouter à la fin du *Club des Cinq* (le premier titre de la série française) une scène racontant le pacte fondateur du Club qui ne figure pas dans la version originale anglaise : les Cinq forment un cercle et François, l'aîné, déclare avec solennité : *« Nous tous, Claude, Annie, Dagobert, Mick et François réunis ici nous décidons de constituer le Club des Cinq* […]. *Nous promettons de nous aider, de nous protéger, de garder le secret »* (*Club des Cinq,* 1955). Mais revenons au *Trésor de l'île*.

DE MIRACLE EN MYSTÈRES

Bon marin, bonne rameuse, Claude conduit les Cinq jusqu'à l'à-pic de l'épave, visible avec *« son mât brisé »* par temps calme quand les eaux sont claires. Puis, ils visitent le château et l'île qui offrent des terrains de jeu dont, aujourd'hui encore, tout enfant rêverait. Une tempête formidable les surprend alors qu'ils sont encore sur l'île. C'est une tempête *« miraculeuse »,* car elle fait remonter l'épave « de » Claude à la surface. Les enfants retournent tôt le lendemain sur les lieux et récupèrent, avant que pêcheurs et curieux ne viennent la fouiller à leur tour, un petit coffre de bois avec une serrure portant les initiales, H.K. du nom de Henri de Kernach, le fameux trisaïeul dont l'or a disparu. Ils parviennent non sans mal à l'ouvrir en le jetant du haut de la villa des Mouettes. Le coffre de bois contient un autre coffret plus petit, en étain celui-là, qui abrite d'autres énigmes : un journal de bord, des papiers et un vieux parchemin jauni par le temps, en fait une vieille carte que Claude identifie comme étant celle du château de Kernach. Elle comprend en déchiffrant le parchemin qu'il est question de lingots… Il y aurait donc un trésor caché sur l'île de Kernach.

CHASSE AU TRÉSOR PALPITANTE

Mais l'oncle Henri, croyant faire une bonne affaire, décide de vendre le coffret – confisqué aux enfants – à un antiquaire attiré par l'émoi suscité par la réapparition de l'épave. Bientôt, l'antiquaire revient pour proposer d'acheter l'île et le château pour en faire un hôtel. La suite montrera que l'acheteur, un certain Gustave *« je-ne-sais-plus-qui »,* pour reprendre l'expression de l'oncle Dorsel à la fin de l'histoire, s'avérera être un *« malhonnête antiquaire »*. Pour l'heure, la situation est grave : le trésor risque de devenir la propriété d'un autre. Après en avoir délibéré, Claude et les enfants Gauthier décident de ne rien dire aux parents et demandent la permission d'aller camper un jour ou deux dans leur île. Le temps de réaliser la vente ne laisse que quelques jours aux enfants pour fouiller les oubliettes du château et mettre la main sur le trésor.

***Le Club des Cinq et le Trésor de l'île*, adapté par la télévision anglaise en 1978.**

DR

On assiste ainsi aux fouilles et aux diverses péripéties qui conduisent les Cinq jusqu'au cachot où ils trouvent les lingots d'or. Mais entre-temps, des malfaiteurs se sont rendus sur place… Il faudra beaucoup de sang-froid, d'à-propos et d'ingéniosité à François, Claude, Mick et Annie ainsi que l'aide opportune de Dagobert pour échapper aux voleurs et pour prévenir les parents Dorsel. Les gendarmes arrêteront les malfaiteurs, dont le chef était l'antiquaire véreux. L'oncle Dorsel a fini par comprendre qu'il s'était largement trompé sur les enfants en général, sur sa fille et ses neveux en particulier. En bon scientifique, qui sait reconnaître ses erreurs (nombreuses à vrai dire dans le récit), il félicite les Cinq pour leur courage et leur jugement. Cela d'autant plus que sa femme (lui-même dans la version anglaise) « hérite » du trésor. Une seule exigence est imposée par Claude : désormais, Dag pourra vivre à la maison.

UN PROTOTYPE POUR LES AUTRES RÉCITS

Le Trésor de l'île est exemplaire de la technique romanesque d'Enid Blyton. En suivant quasi exclusivement l'ordre objectif des événements et en se focalisant sur un seul point de vue – celui des Cinq quand ils sont ensemble, celui d'un des protagonistes lorsqu'il agit séparément ou parfois celui de ceux qui attendent le retour de celui qui agit –, la narration place le lecteur toujours au cœur de l'action. Ce dernier est tenu en haleine par la multiplication des obstacles surmontés par les Cinq. Les événements sont imbriqués les uns dans les autres, à l'instar des fameux coffrets du Trésor de l'île ; et la manière dont les enfants retournent les situations en leur faveur contribue à flatter les jeunes lecteurs.

Ce premier récit fournit le prototype narratif de la série. Toutes les histoires commencent par un prélude qui précise l'occasion qui réunit les Cinq le plus souvent au Kirrin cottage (ou à la villa des Mouettes) : en général le début des vacances avec, outre le plaisir pour les enfants de reconstituer le Club des Cinq, des perspectives alléchantes comme la randonnée, le camping ou les sports d'hiver. Une fois le décor planté, l'action commence en général par la découverte d'un certain nombre de faits à élucider : présence insolite de deux forains (*Le Club des cinq* [LCdC] *et les Saltimbanques,* n° 5) ou de gitans (*LCdC et les Gitans,* n° 9), éléments mystérieux liés à un lieu, à des comportements suspects, à des phénomènes étranges, comme les trains fantômes ou une simple prémonition. L'enquête conduit généralement les enfants à rencontrer des ennemis menaçants. Les Cinq sont ensuite amenés à confondre les auteurs de divers méfaits : trafic d'objets volés (*LCdC et les Saltimbanques*), d'œuvres d'art (*LCdC et le Secret du vieux puits*, n° 20), enlèvement ou séquestration d'un enfant (*LCdC contre-attaque,* n° 3 *; LCdC se distingue,* n° 15), d'un savant (*LCdC en roulotte, n° 11*), d'aviateurs pour motif d'espionnage (*LCdC et les Papillons*, n° *16*), d'une vieille dame dans le cadre de l'exploitation illicite d'un métal radioactif dans (*LCdC aux sports d'hiver, n° 17*).

Le récit met en valeur l'ingéniosité et la détermination des enfants – agissant le plus souvent seuls jusqu'au dénouement –, supérieures à celle des adultes, vertus qu'ils doivent au fait de former un groupe uni, un « club ». C'est cette structure narrative réitérée qui crée l'effet de série et que le jeune lectorat aspire à retrouver d'histoires en histoires. Pour autant, Enid Blyton ne réécrit pas toujours la même histoire, elle sait introduire des variantes et les combiner avec soin. On ne saurait donc donner raison au regretté Marc Soriano qui voyait dans les œuvres Enid Blyton « *une littérature de série complètement vide de contenu*[2] ».

UN FILON INÉPUISABLE ?

Après la mort d'Enid Blyton (1968), Hachette s'attacha à exploiter le filon. Déjà, l'auteure avait elle-même repris le procédé des aventures d'un groupe d'enfants en créant, en 1949, la série *The Secret Seven* (*Le Clan des Sept*) version simplifiée du *Club des Cinq*. Ayant racheté les droits, les éditions demandèrent à Claude Voilier, l'une des traductrices françaises, d'écrire vingt-quatre volumes supplémentaires. Ce qu'elle fit de 1971 à 1985, faisant évoluer les Cinq aux quatre coins du monde.

Dans les années 2000, de nouvelles traductions et adaptations réduites de la série, supposées mieux convenir à des générations censées être moins enclines à la lecture virent le jour dans une collection modernisée paradoxalement appelée : « Les classiques de la bibliothèque rose ». Les nostalgiques des anciennes versions y ont vu le symptôme de la baisse du niveau du lectorat plutôt que la confirmation du succès d'une série qui les avaient enchantés jadis [*voir encadré*]. De fait, le vert paradis des lectures enfantines semble avoir perdu un peu de son charme suranné.

Jean Montenot

---

1. Enid Blyton, *Le Club des Cinq* et *le Trésor de l'île*, Hachette, « Bibliothèque rose», 1971. Toutes les autres citations proviennent de cette édition.
2. Marc Soriano, *Guide de littérature pour la jeunesse*, Flammarion, 1975.

LE « CLUB DES CINQ » N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT

Si certains trouvaient pauvres le style et le vocabulaire des anciennes versions du *Club des Cinq,* où l'on trouve pourtant des mots comme « à-pic », « boutade » ou des expressions comme « pleuvoir à seaux », que diraient-ils des nouvelles traductions et des réécritures de la série ? Elles vont toutes dans le sens d'un appauvrissement systématique du vocabulaire (saltimbanques et gitans disparaissent, les situations et les caractères sont lissés dans le sens du politiquement correct et de l'affadissement). On dote même les personnages de téléphones portables et l'on a vu dans Claude une sorte de personnage *queer* ou transgenre. Mort du passé simple (après tout, on ne l'emploie plus guère), on remplace le « nous » par le « on ». Les descriptions sont réduites au minimum (pourtant assez sobres dans l'original) au profit de la narration des actions (cela ne renforce même pas l'aspect thriller des romans). Paradoxalement, on a escamoté dans ces nouvelles versions rétrécies les illustrations en pages intérieures, élément pourtant important du succès de la série dans les années 1960. Le prix à payer, sans doute, pour que la nostalgie demeure ce qu'elle était et qu'on puisse encore se lamenter sur la baisse de niveau.

J.M.

« ENID BLYTON A UN PETIT CÔTÉ DR JEKYLL ET MR HYDE »

Patrick Ben Soussan* est pédopsychiatre, responsable du département de psychologie clinique à l'Institut Paoli-Calmettes, à Marseille. Fin connaisseur du monde d'Enid Blyton, il a écrit de nombreux articles spécialisés et publié un grand nombre d'ouvrages. L'un des chapitres de son livre *Qu'apporte la littérature jeunesse aux enfants ? Et à ceux qui ne le sont plus s'intitule « C'est Oui-Oui qui m'a fait découvrir l'Œdipe ». Entretien.**

Les premières éditions des livres d'Enid Blyton, datées, ont été mises au goût du jour. Pour quelles raisons ?

• **Patrick Ben Sousssan** Les grandes séries d'Enid Blyton sont très ancrées dans l'Angleterre charmante et désuète de la période édouardienne aux grandes guerres – les volumes sont publiés de 1942 à 1963 en Angleterre. Et puis n'oublions pas qu'Enid Blyton est un temps institutrice avant de se consacrer à l'écriture, et qu'elle est très british de tradition, et résolument conservatrice, dirons-nous. Dans ses livres, on retrouve l'ambiance particulière des cottages anglais, le goût des vacances, des jeux de plage, et des scones à la *clotted cream*. Tout cela ne parle plus beaucoup aux enfants d'aujourd'hui et leurs parents trouvent bien mièvres ces témoignages d'un temps révolu et cette écriture jugée simpliste voire simplette. En 2010, un dépoussiérage de son œuvre est orchestré : *Le Club des Cinq* en a fait les frais. On a changé des titres, des mots, des phrases ; substitué le présent au passé simple, remplacé le « nous » par «on ». La cure de jouvence qu'a connue l'œuvre d'Enid Blyton la défigure plus qu'elle ne la rend accessible aux plus jeunes.

Autre legs de cette époque, son œuvre souffre de clichés racistes, sexistes et homophobes…

• **P.B.S.** Oui, pour Enid Blyton, le monde est blanc-blond, les filles et les garçons sont clairement identifiables par rapport à leur sexe; les ségrégations spatiales sont habituelles : filles à l'intérieur, garçons dehors ; le profil psychologique des filles est plus positif – mais elles

pleurent et râlent comme la petite Annie du *Club des Cinq,* véritable fée du logis de 10 ans, alors que les garçons, eux, sont des aventuriers, comme Mick. Clichés et stéréotypes sont légion – les romanichels sont des voleurs, les Noirs sont souvent les méchants. Mais ne faut-il pas lire les livres de Blyton comme des témoignages « littéraires » sur une société donnée, une époque, une culture ? Et ne pas la lire et la juger avec nos critères de culture et de société d'aujourd'hui ? Pourquoi dès lors s'obstiner à réécrire régulièrement ces livres, les remettre au goût du jour – certains crieront même à la « révision idéologique » !

Pourtant, la vie privée d'Enid Blyton n'aurait-t-elle pas contredit l'aspect conservateur de sa production ?

• **P.B.S.** Sa vie privée n'a été que peu exposée, pour n'en garder que le politiquement correct. Pourtant, l'autobiographie de sa fille Imogen Smallwood la présente comme émotionnellement immature et souvent malveillante. Les Mémoires d'Ida Crowe Pollock, dernière épouse de son premier mari, lui prêtent des relations homosexuelles avec la nurse de ses enfants. Et beaucoup l'ont décrite comme une redoutable femme d'affaires qui *« a su créer une marque autour de son nom »*.

Des versions pornographiques de ses livres ont même été révélées…

• **P.B.S.** Enid Blyton a un petit côté Dr Jekyll et Mr Hyde. On a retrouvé des manuscrits, décalques en version un brin scabreuse de *Oui-Oui*. Un court extrait : *« Le Père Noël allongea Oui-Oui sur le capot de son auto, baissa sa culotte et commença à faire rebondir son gros ventre sur les petites fesses de son chauffeur. »* Un essayiste américain, Nick A. Mortamer, est parvenu à consulter ces inédits qui étaient secrètement conservés au National Center for Children's Books. Enid Blyton avait écrit une vingtaine de tapuscrits de cette veine polissonne et grivoise, signés « Bleedon Enid ». Il en a tiré un livre, *L'Étrange cas du Docteur Blyton*. Mais cet ouvrage n'est jamais paru, sous la menace de procès des ayants droit. Vous imaginez, Oui-Oui, héros d'un porno *soft* ? Comme quoi la conservatrice british, raciste, sexiste et homophobe n'a pas fini de nous surprendre !

Propos recueillis par Olivier Cariguel

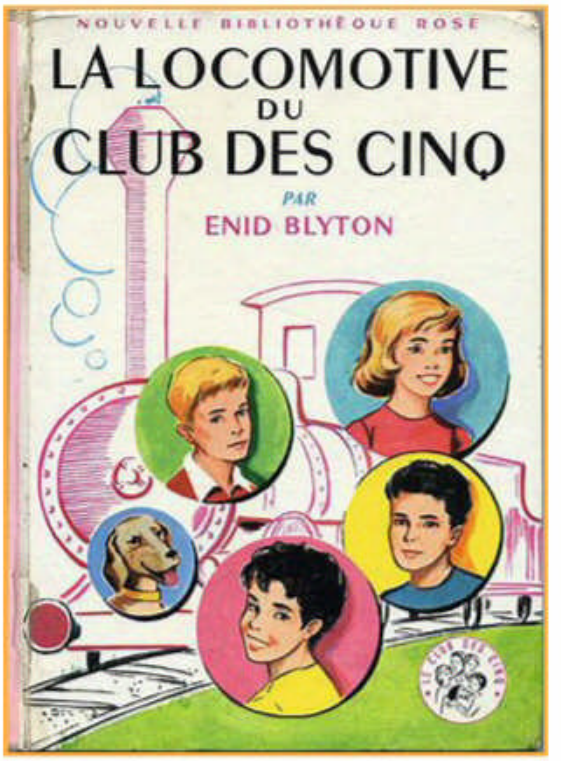
**** A lire : *Qu'apporte la littérature jeunesse aux enfants ? Et à ceux qui ne le sont plus*, par Patrick Ben Soussan (Érès).***

DR/ERÈS

L'ŒUVRE DU TEMPS PERDU

Par Aurélie Gille Comte-Sponville*

Les écrits de la prolifique Enyd Blyton sont empreints de nostalgie, les progrès apportés par les Trente Glorieuses ayant eu peu de grâce à ses yeux. Elle a su néanmoins capter l'esprit de son époque dans des séries sans cesse actualisées pour coller au mieux à la nôtre.



Année 1955. Annie a réuni 130 francs. Comme de nombreux enfants de la classe moyenne, elle reçoit des étrennes et parfois même de l'argent de poche avec lesquels elle achète des friandises... et des livres. Ce jour-là, elle découvre un roman : *Le Club des Cinq*, dans la collection « Ségur-Fleuriot ».

Nous sommes au début triomphant des Trente Glorieuses et de la société de consommation ; les éditeurs ont compris que les *baby-boomers* constituaient une cible idéale. Les collections se déclinent à l'envi pour eux et certains auteurs se distinguent, parmi lesquels la prolixe Enid Blyton. Mais au-delà du divertissement promis par ces petites aventures sérielles qui présentent *« une seule et même intrigue mille fois déclinée »* (Laurence Decréau, *Ces héros qui font lire,* 1994), l'œuvre de Blyton nous offre aussi une clé d'accès à son époque.

Illustration de Simone Beaudoin.

Nombre de ses textes sont en effet ancrés dans une réalité certes simplifiée et sans doute lénifiante, mais dans laquelle il est possible de reconnaître la société de son temps. Ainsi, le premier roman, paru en 1942, *Le Club des Cinq et le Trésor de l'île,* fait discrètement écho aux angoisses liées à la guerre : l'île de Claude est menacée par des bandits qui veulent s'en emparer et que les enfants combattent ; leur triomphe serait-il la mise en abyme cathartique des angoisses britanniques au sujet de l'Occupation ? Si cette référence a échappé au lecteur français (ce roman ne paraît qu'en 1961 en France), le remarquable travail de transposition des traducteurs a floué de nombreux lecteurs qui ont reconnu sans peine une Bretagne fantasmée. Plus généralement, c'est l'air du temps qui s'inscrit en filigrane : chez Blyton, on s'envoie des cartes postales, on roule à bicyclette et on déguste force sandwiches dans la campagne !

CLAUDE, UNE HÉROÏNE FÉMINISTE ?

Les romans de Blyton reflètent aussi la place des femmes dans la société. Une lecture contemporaine de ses livres révèle un sexisme d'époque. Dans *Oui-Oui,* les filles sont féminines, comme Mirou ou M^elle^ Chatounette, ou réduites à des fonctions stéréotypées : Mélissa est vendeuse et Mme La Quille ne se promène qu'avec ses Quillons. C'est François qui mène les Cinq et Pierre le clan des Sept – série où les filles, effacées, sont en infériorité numérique. Cependant, prise dans son contexte, l'œuvre témoigne d'une évolution de la condition féminine à travers Claude, du *Club des Cinq : « C'est bien Claudine. Mais Claude a horreur d'être une fille et, pour lui faire plaisir, nous l'appelons Claude, ce qui fait plus masculin »,* explique tante Cécile aux trois cousins médusés dès le premier roman (dans la version originale, Georgina se fait appeler George). Elle porte

LES ROMANS DE BLYTON REFLÈTENT AUSSI LA PLACE DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ

les cheveux courts, s'habille comme un garçon et, surtout, elle prend des initiatives, s'impose face à son cousin, à une époque largement patriarcale. Sa cousine Annie constitue son double inversé : féminine, coquette, souvent effrayée, elle idolâtre son grand frère protecteur.

L'ATTRAIT POUR LES BANDES

Mais les jeunes lecteurs se reconnaissent également dans les bandes d'enfants qui essaiment dans la littérature de jeunesse (Voir « Bandes d'enfants », *Cahiers Robinson* n° 30, 2011). Or, c'est une réalité sociologique qui correspond à l'époque. Après la guerre, *« il va s'agir d'occuper la place laissée vide par l'adulte ou d'être en position de responsabilité nouvelle »* (Pierre Huerre, *L'adolescence n'existe pas,* 2003). Dans deux articles publiés dans

DR

Melle Chatounette, Oui-Oui et Potiron.

Le Monde en juillet 1963, Edgar Morin défend ce *« monde des copains »,* qu'on retrouve dans les noms choisis pour la traduction française des séries : un « club » pour les Cinq, un « clan » pour les Sept. En France, les illustrateurs successifs du *Club des Cinq* (Simone Baudoin, Jeanne Hives et Jean Sidobre) ont d'ailleurs su faire évoluer les personnages et leurs codes vestimentaires pour que les lecteurs se reconnaissent en eux.

UNE LECTURE PÉDAGOGIQUE

L'œuvre de Blyton témoigne aussi d'un intérêt renouvelé pour l'enfant. Nourrissant le projet de devenir professeure, l'auteure a suivi un enseignement inspiré de la méthode Fröbel et Montessori, qui place le jeu au cœur de la pratique. Comment s'étonner dès lors qu'elle ait créé la série *Oui-Oui* qui vit au Pays des jouets ? Jeux et vacances constituent aussi souvent le point de départ de l'aventure dans les autres romans. Sur le plan pédagogique, la lecture sérielle est confortable pour l'enfant. Les personnages sont récurrents et ont le mérite de ne pas vieillir : ils reviennent de tome en tome, tels que le lecteur les a laissés dans le précédent roman. Cette réitération des personnages, et dans une certaine mesure de l'intrigue, propose un horizon d'attente rassurant pour l'apprenti-lecteur, favorisant presque à son insu son engouement pour la lecture.

LE ROMAN DE LA NOSTALGIE

Plus généralement, ces romans nous parlent d'une enfance idéalisée au sortir de la guerre. Les actions se déroulent dans des lieux souvent archaïques ou sauvages, de vieux châteaux, des chapelles ou des moulins délabrés, des îles ou des landes désertiques. Pourtant, les lecteurs de l'époque sont engagés dans une vie qui se modernise au rythme des Trente Glorieuses, avec ses H.L.M., ses supermarchés ou ses cinémas. Cette nostalgie d'un espace utopique idéal sur lequel le temps ne semble pas avoir de prise, traversé par des enfants aux éternelles culottes courtes, peut correspondre à une nostalgie plus profonde, celle d'une enfance perdue – que l'on peut retrouver à travers la lecture.

Année 2020. Pour 5,95 euros, Annie achète *Le Club des Cinq* pour son petit-fils. Il n'aime pas lire. Même si la nouvelle traduction ne lui plaît guère (quelle idée d'avoir abandonné le passé simple !), elle espère qu'il parviendra comme elle à la conclusion de Graham Greene : *« Peut-être les livres n'ont-ils d'influence profonde sur notre vie qu'au cours de l'enfance.* [...] *Que tirons-nous aujourd'hui de nos lectures qui puisse égaler l'exaltation et la révélation de ces quatorze premières années ? »* (« L'Enfance perdue », préface à ses *Essais,* 1951).

***Aurélie Gille Comte-Sponville est professeure agrégée de lettres modernes. Elle a soutenu sa thèse « Modernité et archaïsme des lieux dans les romans d'enquête et d'aventure pour la jeunesse pendant les Trente Glorieuses en France » en 2016.**

DES ROMANS INJUSTEMENT DÉSAVOUÉS

L'éclairage porté par l'œuvre de Blyton sur son époque n'est pas ce qui fonde son seul intérêt. Pourtant, les ouvrages pour la jeunesse, surtout ces romans d'aventures qui prennent la forme de romans policiers sans en être et où le mystère est souvent résolu par la chance, n'ont pas été épargnés par la critique. Dans une *Enquête sur le roman policier* publiée en 1978 par les Bibliothèques de la Ville de Paris, Marie-Noëlle Carof fustige ce genre hybride : *« Combien de chasses au trésor dans les souterrains d'un château sans nom avons-nous dû subir et devront encore subir les jeunes lecteurs ?* [...] *Depuis quand Claude a-t-elle 11 ou 12 ans dans* Le Club des Cinq *? »* Ce reproche est pourtant l'un des facteurs qui justifient l'intérêt de la recherche pour cette littérature. Dans *D'Asimov à Tolkien. Cycles et séries dans la littérature de genre* (2004), Anne Besson souligne que le roman à énigme se prête à un traitement sériel. Au-delà de l'argument commercial qui justifie la pratique, la série incite à lire. C'est donc un phénomène de société qui mérite l'attention de la recherche littéraire – et pourquoi pas sociologique ; il suffit de mesurer l'importance que revêtent aujourd'hui les plateformes de vidéos à la demande pour comprendre que le mécanisme sériel relève de l'addiction. **A.G.C.-S.**

DR - DR

***Pug Peter*, album pour enfant d'Edith Nesbit.**

JEUNESSE SOUS INFLUENCE

Avec plus de 600 millions de livres signés Enid Blyton vendus dans le monde, la probabilité que les auteurs jeunesse actuels en aient eu un exemplaire entre les mains est très forte ! Petit tour d'horizon du rayonnement international d'une des reines du genre.

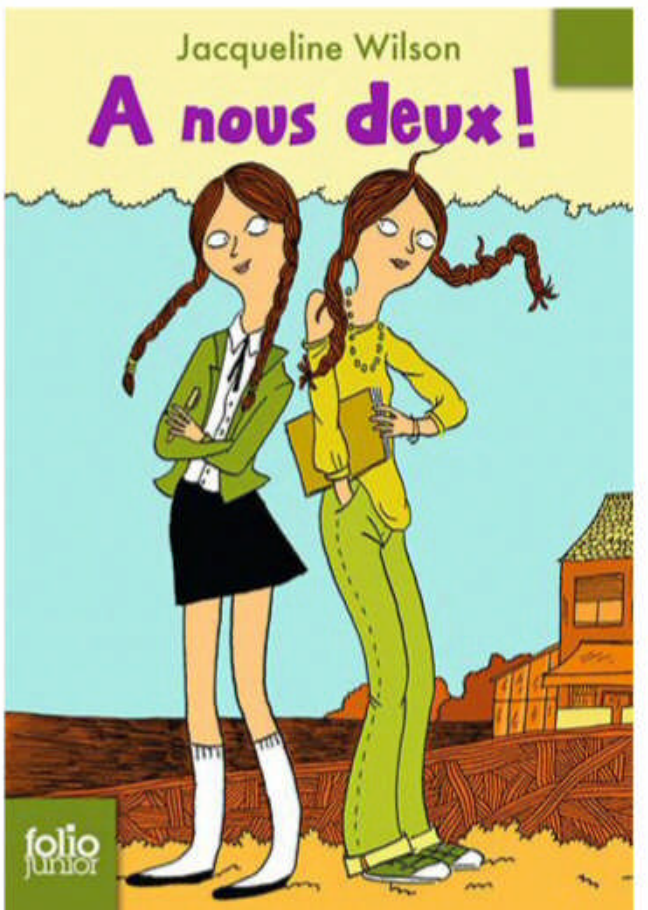
Des centaines de millions d'ouvrages estampillés Enid Blyton sont passés entre les mains de dizaines de générations d'enfants partout dans le monde… dont certains sont devenus des auteurs. *« Elle a écrit très longtemps, laissé plus de 600 titres traduits dans une centaine de langues. C'est monumental. Sa popularité est telle que tous les auteurs jeunesse, et dans de nombreux pays, peuvent être influencés par elle ! »* prévient Virginie Douglas, universitaire et spécialiste de littérature jeunesse anglo-saxonne. *« Si Edith Nesbit* [1858-1924] *publiait déjà des séries pour la jeunesse, Enid Blyton a vraiment porté ce modèle à une ampleur inédite. Elle a aussi popularisé d'autres codes en littérature jeunesse »*, détaille-t-elle. *« Même J.K. Rowling s'inscrit dans cette tradition avec* Harry Potter. *Elle revient avec un groupe d'enfants et leur laisse une grande part de liberté en éloignant les adultes, rendant ainsi possibles de "vraies" aventures. »* Cette fine connaisseuse cite aussi l'exemple de Jacqueline Wilson, véritable star en Angleterre et largement publiée en France. *« Un livre comme* À nous deux ! *fait référence aux titres d'Enid Blyton* Les Jumelles à Saint-Clar *et* Malory School. *Ces séries sont un peu moins connues en France car la* school story *est un genre à part entière dans la littérature jeunesse anglo-saxonne. »*

SIMILITUDES ET MODERNISATION

Cette filiation ne concerne pas seulement les compatriotes de Blyton ! En Suède, la journaliste et romancière Katarina Mazetti *(Le Mec de la tombe d'à côté)* est l'auteure des *Cousins Karlsson*, dont le premier tome est sorti en 2012. Quatre cousins et leur chat se retrouvent pour passer l'été sur une petite île suédoise. Le pitch en rappelle un autre… *« Elle a rafraîchi et modernisé* Le Club des Cinq. *Les deux filles sont des battantes et les deux garçons n'ont pas systématiquement le pouvoir de décision. L'action se passe sur une île, les adultes sont quasiment absents, et les cousins affrontent des situations rocambolesques en poursuivant de vrais escrocs »*, détaille Soizig Le Bail, son éditrice française d'origine, chez Thierry Magnier. *« La nature est aussi très présente et le rapport au temps rappelle la narration de Blyton. »* ajoute-t-elle. Pour continuer à voyager, outre-Atlantique, une série populaire comme *La Cabane magique*, comporte elle aussi son lot de similitudes. *« J'ai rencontré une seule fois son auteure, l'Américaine Mary Pope Osborne. Elle ne m'a pas parlé d'Enid Blyton mais les ressemblances sont là : la récurrence des enfants héros, leur âge, l'absence d'autorité parentale, les aventures… »*, raconte sa traductrice attitrée Marie-Hélène Delval, elle-même auteure d'une série "blytonienne", *Les Traqueurs de cauchemars*.

Ces romancières anglaises, américaine et suédoise ont certainement en commun d'avoir lu Enid Blyton petites filles ! Et il en est de même dans l'Hexagone, où il se vend encore en France 400 000 exemplaires du *Club des Cinq* chaque année… *« Les lectures d'enfance ont une tessiture très spéciale*, glisse discrètement Malika Ferdjoukh. *Elles laissent beaucoup plus de traces qu'on ne le croit. »* Cette auteure

> « LES LECTURES D'ENFANCE LAISSENT BEAUCOUP PLUS DE TRACES QU'ON NE LE CROIT »



MARY EVANS/BRIDGEMAN IMAGES – DR

française publie de nombreux ouvrages pour la jeunesse. Elle raconte avec bonheur et gratitude à quel point ses lectures du *Club des Cinq* ont comblé son enfance, se souvenant même avoir téléphoné depuis le bistrot de son quartier aux éditions Hachette pour connaître l'adresse de cette mystérieuse Enid Blyton à qui elle souhaitait écrire une lettre ! *« J'ai vraiment l'impression que cela a ordonné des chemins de ma vie »,* confie Malika Ferdjoukh.

Jean-Philippe Arrou-Vignod, romancier et éditeur chez Gallimard jeunesse, évoque le même rapport intime et fondateur avec Claude, François, Mick, Annie et Dagobert. *« C'est LA série qui m'a fait devenir lecteur et auteur »*, assure-t-il. L'influence est là, un peu comme si elle pétrissait leurs écrits, virant même parfois à de troublantes réminiscences. Ainsi Malika Ferdjoukh a-t-elle prénommé Enid l'une des héroïnes de sa célèbre série *Quatre sœurs* ! *« Pourtant, le prénom m'est venu en regardant le film* Artistes et Modèles [de Frank Tashlin, 1955], *mais quand je l'ai entendu, il m'a semblé être si familier, si parfait pour mon personnage. Dans mon histoire, une tempête s'abat sur la maison comme dans* Le Club des Cinq en vacances *dans lequel un arbre s'effondre sur La Villa des mouettes. Un autre livre d'Enid Blyton a une place à part dans mes lectures* L'Île de la nuit. *En fait, ces lectures sont un socle inspirant. »*

DES ENFANTS D'UN AUTRE SIÈCLE

C'est peut-être dans sa série *Le Club de la pluie* que le lien de filiation se dévoile le plus. *« L'histoire se passe dans un pensionnat à Saint-Malo, en Bretagne. Un groupe d'enfants se forme et enquête. »* Quant à Jean-Philippe Arrou-Vignod, il publie depuis trente ans *Enquête au collège. « Dans cette série, une bande d'internes élucident des mystères. Ce pensionnat, je le compare un peu à l'île de Kernach. C'est une espèce de lieu magique délivré des adultes, un peu lointain, et dans lequel les enfants peuvent vivre selon leurs propres règles,* analyse-t-il. *J'aime aussi que les personnages soient incomplets seuls et qu'ils existent vraiment ensemble. »* Celui qui, petit, a joué au Club des Cinq avec ces frères a naturellement ponctué ses écrits de références à sa série fétiche. Ainsi dans *Les Histoires des Jean Quelque-Chose,* Jean D., personnage dans lequel Jean-Philippe Arrou-Vignod a mis beaucoup de

***Les Cousins Karlsson*, la série jeunesse de Katarina Mazetti.**

AURORE DAMANT/THIERRY MAGNIER

lui, cite régulièrement *Le Club des Cinq*.

Pour autant, le romancier, qui a relu Enid Blyton avec ses yeux d'adulte et d'éditeur, est aujourd'hui plus nuancé sur ses textes. *« J'ai été frappé par la lenteur de l'action et du mouvement narratif avant que surgisse l'aventure. »* Si l'inspiration est réelle et prend parfois des atours d'hommage, il tient à écrire pour des enfants d'un autre siècle. *« Mes lecteurs ont besoin de davantage de rythme, d'ellipses, d'accélérations du récit… »* L'autre différence est de taille. Presque idéologique. *« Elle se situe autour de la place de l'adulte qui écrit. Cette littérature pour enfant était conçue par une adulte qui avait des intentions éducatives et les jeunes héros ne sont vus que par elle. Aujourd'hui, on s'est complètement libérés de cela et les enfants sont des personnages à part entière. »* Une petite révolution.

LES LIMITES DE SON AURA

« *Lors de rencontres, quand j'explique à quel point* Le Club des Cinq *est une référence pour moi, je vois parfois le regard des bibliothécaires ou celui des professeurs, se troubler légèrement !* » raconte avec malice Malika Ferdjoukh. Bien au-delà d'une simple jalousie de son succès et de son sens des affaires, Enid Blyton a – en son temps et encore aujourd'hui – été critiquée et prise de haut. Certains de ses textes ont été pointés du doigt car présentant des positions sexistes et parfois même racistes. *« Au sommet de son impressionnante production, il lui a aussi été reproché d'appauvrir les intrigues et la qualité de langue. C'est d'ailleurs davantage le cas dans les traductions que dans les textes originaux »*, rappelle Virginie Douglas. *« Des bibliothécaires anglaises, dans les années 1950, l'ont même complètement bannie de leurs rayonnages. Pour autant, je ne pense pas que des auteurs aient construit leur style en prenant volontairement le contre-pied du travail de Blyton,* ajoute l'universitaire. *Même chez Roald Dahl, qui est plus subversif et qui n'a jamais explicitement évoqué Enid Blyton, on peut constater que le romancier place les enfants au centre de toute dans son œuvre. Lui aussi a été critiqué. Il répondait exactement comme sa consœur Enid Blyton, s'affranchissant complètement du regard des adultes ! Comme elle, il revendiquait sa volonté d'écrire ce que voulaient lire les enfants. Seuls leurs critiques à eux comptaient à leurs yeux d'auteur jeunesse… »*

R.B.

QUAND LE PETIT ÉCRAN REMPORTE LE GRELOT

Si le grand écran l'a plutôt boudé, l'univers d'Enid Blyton a en revanche largement inspiré la télévision. Dans les pays anglo-saxons mais aussi… en Allemagne.

Si l'un des romans les plus célèbres d'Enid Blyton s'intitule *Les Sept font du cinéma,* force est de constater que son œuvre a pourtant davantage intéressé le petit écran que le grand – tout du moins en France. En effet, aucune des adaptations des histoires de la Britannique n'a eu l'honneur des salles dans l'Hexagone. Et ça n'est pas faute, pourtant, d'avoir inspiré les producteurs d'un peu partout. Dès 1955, *Oui-Oui* a droit à une première incarnation, dans une série de huit épisodes. Le pantin au grelot connaîtra ainsi plusieurs versions de ses aventures, avec un « pilote » jamais confirmé en 1957, puis des séries complètes en 1992, 1998 et 2001.

Le Club des Cinq n'est pas en reste, pour plusieurs générations. Après deux premières moutures britanniques du *Trésor de l'île* et du *Secret du vieux puits* à la fin des années 1950, les Allemands proposent deux autres volets (*En péril* et *En embuscade*) en 1969-1970. Les Anglais reprennent la main quelques années plus tard avec vingt-six épisodes, avant une autre transposition quantitativement équivalente dans les années 1990, coproduite par… l'Allemagne ! Le match du *Club des Cinq* avec la culture germanique n'était pas fini : la société Constantin Film reprend en effet la franchise *Fünf Freunde* (pour reprendre l'intitulé local) et sort quelques volets, entre 2012 et 2020, dans les cinéma d'outre-Rhin et en Autriche*. Au fil du temps, d'autres ouvrages d'Enid Blyton ont connu des représentations télévisuelles – citons notamment *Le Clan des Sept, Deux jumelles, Arthur et Cie* ou, tout récemment, *Malory School*. Mais il ne faudrait pas oublier un biopic, tourné en 2009 pour la BBC, *Le Roman d'Enid Blyton* de James Hawes avec Helena Bonham Carter. Qui reçut d'ailleurs un International Emmy Award pour ce rôle – bienvenue à elle au club… des primés !

Baptiste Liger

LA BIBLE SELON BLYTON

Relégués en arrière-plan par ses sagas les plus célèbres, les contes d'Enid Blyton, adaptés de l'Ancien et du Nouveau Testament, constituent une partie de son œuvre qui reste mal connue.

Coincé entre *Oui-Oui, Le Club des Cinq* et *Le Clan des Sept, Tales from the Bible* fait quelque peu figure d'intrus. Pourtant, la bibliographie de la Britannique compte bel et bien des ouvrages consacrés à la Bible. Ou, plus précisément, adaptés de la Bible, tous écrits au cours des années 1940. L'auteure s'est toujours approprié un large registre de thèmes et de genres romanesques : poésie, essais, écrits pédagogiques, suspense, contes de fées. Ainsi, dans les années 1930, avait-elle puisé dans divers mythes et légendes britanniques, gréco-romains, ou bien nordiques pour (ré)écrire *Les Chevaliers de la Table ronde, Robin des Bois, Contes de la Grèce antique, Les Aventures d'Ulysse*.

Cette décennie en partie consacrée à ces diverses mythologies éclaire ce qui, dans la suivante, la mena à s'intéresser aux récits bibliques. D'autant plus que cette protestante – peu pratiquante, ses deux mariages furent uniquement civils – fut, un temps, tentée de se convertir à la foi catholique.

DES HISTOIRES COURTES SUR JÉSUS

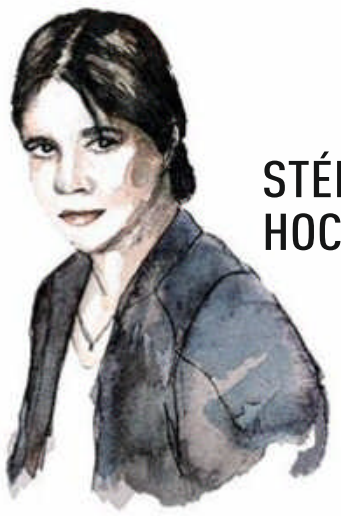
En 1942, elle publia *The Land of Far-Beyond,* où elle réécrit quelques épisodes de l'Ancien Testament, mettant en scène, comme héros, des enfants contemporains. L'année suivante, *The Children's Life of Christ* allait plus loin : on y trouve en effet cinquante-neuf histoires courtes relatives à la vie de Jésus. En 1944, ce fut *Tales from the Bible*. Puis, en 1948, *The Boy with the Loaves and Fishes*.

Ce dernier a été traduit en français *(Le Garçon, les Pains et les Poissons),* ainsi qu'une bonne moitié de tous ces récits. rassemblés dans des versions illustrées par des éditions religieuses. Se promener sur le site de ces maisons permet de retrouver les références de ces ouvrages. Ces textes sont donc très peu connus chez nous, et il faut fouiller Internet pour en lire des extraits ou en voir des illustrations. Enid Blyton adapta, pour les jeunes enfants, les épisodes célèbres de l'Ancien Testament (l'arche de Noé, David et Goliath) puis du Nouveau Testament – les principaux épisodes de la vie du Christ y sont, des Rois mages à la Résurrection, en passant par les miracles et la multiplication des pains.

Cette partie de l'œuvre est nettement plus pédagogique que littéraire. On y retrouve le désir de l'écrivaine de faire de ses histoires des leçons de bonne moralité à l'attention de ses petits lecteurs.

Hubert Artus

CONSTANTIN FILMS



STÉPHANIE HOCHET

JUSTE UNE ILLUSION

GUÈRE SENSIBLE À L'UNIVERS D'ENID BLYTON, NOTRE CHRONIQUEUSE S'EN EXPLIQUE

Si j'en crois un récent texte du Net au sujet d'Enid Blyton, il s'agirait pour l'heure de déboulonner sa statue. Je n'ai rien contre le déboulonnage des statues. Encore faut-il que statue il y ait. Comprenons-nous : loin de moi le désir de me livrer à la défense et à l'illustration des mérites d'Enid Blyton. C'est plutôt le contraire. Mais quand je lis, sous la plume de cette rédactrice du Net, un rapprochement entre Enid Blyton et la comtesse de Ségur, les bras m'en tombent. On peut ne pas aimer ou critiquer les œuvres de la comtesse de Ségur précisément parce qu'on peut parler d'œuvre. Dans le cas d'Enid Blyton, j'ai plutôt envie de paraphraser Revel, disant que ses écrits n'atteignent pas le niveau qui autoriserait à en dire du mal.

J'avais 9 ans quand j'ai vu l'une de mes amies, à l'école, lire un album du *Club des Cinq*. Je lui ai demandé si c'était bien. Sa réponse m'a laissée perplexe : *« Oui ! Ce livre m'a appris le mot "corridor". »* Le mot « corridor » me laissant assez indifférente, j'ai pensé m'épargner cette lecture. Mais je l'ai lu quand même.

Eh bien, si je ne l'avais pas lu, cela n'y aurait rien changé. J'ai un souvenir plutôt précis des livres que j'ai lus pendant mon enfance, sauf des deux ou trois histoires du *Club des Cinq* que j'ai déchiffrées à l'époque. Faites le test : si vous avez lu un *Club des Cinq* quand vous aviez l'âge (ou même après), êtes-vous capable de raconter précisément ce qui s'y passe ? C'est du sable qui coule entre les doigts. On vous présente comme une enquête une vague démarche qui ne mérite pas ce nom, on vous vante des vertus d'esprit d'équipe qui n'y sont d'aucune utilité. C'est du néant déguisé en mouvement. Les couvertures participent à cette illusion : on y voit toujours les quatre enfants et le chien Dagobert pris dans un élan. Ils courent. Si on s'aventure à lire l'épisode, le lexique du dynamisme et du déplacement se révèle pléthorique. Si on lit jusqu'au bout, force est de reconnaître que ce n'est pas la montagne qui accouche d'une souris, mais le monticule qui accouche d'un protozoaire. Se livrer à un examen idéologique du *Club des Cinq*, c'est pousser l'art du soupçon dans ses retranchements les plus absurdes.

Enid Blyton, c'est aussi *Oui-Oui*, destiné aux tout-petits. C'est plutôt mieux. Si l'on compare le vide d'un *Oui-Oui* avec la vacuité d'un *Club des Cinq,* le premier me paraît plus sympathique. Le bonnet rouge et la voiture jaune y sont pour beaucoup, je pense. Plus tard, les Guignols de l'info créeront une version politique de Oui-Oui sous les traits du premier secrétaire du PCF, Robert Hue (« Oui-Oui au pays des idées »). Une façon efficace de critiquer l'idéalisme béat de la gauche.

Au fond, Enid Blyton, c'est un grand message d'espoir à tout point de vue. D'abord parce qu'on peut bâtir un succès à ce point durable en librairies avec si peu de chose. Ensuite parce que cela n'a traumatisé personne. Enfin, et surtout, pour cette conclusion que je tiens pour imparable : en littérature jeunesse, tout ce que l'on a écrit avant Enid Blyton et tout ce qu'on écrira après Enid Blyton est et sera forcément supérieur. À une époque où il y a si peu de raisons de se réjouir, je trouve que ce constat vaut son pesant de cacahouètes.

AUDREY SOVIGNET

LES 100 LIVRES* qui ont fait 2020

Il est l'heure du bilan, pour une année qui ne fut pas, c'est le moins que l'on puisse dire, de tout repos. Mais celui-ci, lorsqu'il est question de livres, peut s'incarner dans un titre majeur. Ainsi le dernier roman de Camille Laurens, *Fille,* s'est-il facilement imposé, au-delà du symbole, comme « le livre de l'année » pour l'équipe de *Lire Magazine littéraire.* En moins de 250 pages, celle qui est devenue jurée Goncourt a réussi ici une formidable prouesse, avec une œuvre bien plus ambitieuse qu'il n'y paraît. À travers le parcours de son héroïne (qui lui ressemble beaucoup…), Camille Laurens nous interroge sur la condition féminine au long de plus d'un demi-siècle, montre en quoi les mœurs et les idées ont évolué au fil du temps (ce qu'il reste à faire en termes d'égalité hommes-femmes, aussi), le tout avec, par petites touches, une peinture de la société française. Mais en dehors de toutes ces considérations et d'une belle leçon de style, il y a là aussi un épatant portrait de femme, un jeu entre fiction et réalité, et une réflexion sur les mots et leur sens – qu'est-ce qu'être une « fille » ? Qu'est-ce que cela signifie et implique ?

Outre ce coup de maître(sse), le présent dossier mettra en avant une centaine d'ouvrages, très variés, parus depuis le 1er janvier dernier, cherchant moins à relever du palmarès que d'un état des lieux plus général. Il y a bien sûr les coups de cœur de la rédaction, qu'ils soient signés de plumes bien connues (Jean Echenoz, Salman Rushdie, Colum McCann, Laure Adler…) ou de jeunes pousses prometteuses (Miguel Bonnefoy, Daniel Kehlmann…). Sont aussi présents des titres ayant provoqué le débat (*Le Consentement* de Vanessa Springora, *Manières d'être vivant* de Baptiste Morizot…) et de grands succès de librairies (le thriller de Joël Dicker en tête). Bref, de quoi revisiter 2020, de se souvenir de ces derniers mois et, peut-être, de se plonger dans quelques bouquins. En premier lieu, bien sûr, *Fille* de Camille Laurens. Notre livre de l'année.

Baptiste Liger

Sommaire

LE GRAND ENTRETIEN
Camille Laurens..... 42

LITTÉRATURE FRANÇAISE..... 48

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE..... 58

RÉÉDITIONS, ÉTUDES LITTÉRAIRES, POÉSIE..... 66

POLAR, SF, RÉSILIENCE..... 68

JEUNESSE..... 70

L'UNIVERS D'UNE ILLUSTRATRICE
Rébecca Dautremer..... 72

BD..... 74

ESSAIS ET DOCUMENTS..... 76

*Cette sélection a été établie avec la complicité de nos partenaires RTL et Sens Critique.

DELIUS

Camille Laurens

« LES ÉCRIVAINS EXPRIMENT CE QUE LA RÉALITÉ IMPRIME EN NOUS »

par Claire Chazal

LE LIVRE DE L'ANNÉE 2020. C'est l'histoire d'un mot. Ou plutôt, les histoires qui peuvent découler de celui-ci. Et c'est particulièrement évident lorsqu'il devient, comme une clé, un manifeste, le titre d'un roman : *Fille.* Tout est une question de définition, et Camille Laurens le sait mieux que quiconque, prenant ici le soin non seulement d'expliciter ce mot dans ses significations les plus variées, mais de le mettre à l'épreuve des faits. Plus exactement, de montrer ce qu'il a impliqué, dans la vie de son héroïne, qui ressemble à l'auteure (mais pas totalement), née un beau jour de 1959 à la clinique Saint-Agathe – avec cette infirmière qui annonce aux parents cette formule rituelle : *« C'est une fille. »* Elle s'appellera, tiens donc, Laurence – prénom qui convient aux deux sexes… Nous allons ainsi la voir grandir, dans cette famille bourgeoise rouennaise, où les valeurs et repères traditionnels sont bien ancrés (les petites filles jouent à la poupée, les petits garçons au ballon). Le corps de Laurence va évoluer, les regards des autres sur elle, aussi. Sa vie va connaître de grands moments de joie et de chagrin, et elle comprendra que son identité sexuelle est un élément essentiel de son destin. Comment s'en affranchir ? Le faut-il ?

UNE ŒUVRE D'UNE GRANDE AMBITION, À PARTIR D'UNE HISTOIRE SIMPLE

À partir d'une histoire très simple, banale et universelle, Camille Laurens réussit une œuvre littéraire d'une ambition considérable, mais jamais démonstrative (notamment sur la question féministe). Elle n'a pas son pareil pour nous mettre face à des expressions a priori anodines mais lourdes de sens, et faire le portrait d'une société française en pleine mutation. Plus théorique qu'il n'y paraît (et pas seulement parce qu'il oscille entre le « je », le « tu « et le « elle ») sans jamais sacrifier au plaisir de lecture, *Fille* n'oublie pas de jouer avec les codes du roman et se réinvente dans chacune de ses parties jusqu'à sa pirouette finale. Du grand art, signé de la nouvelle jurée Goncourt avec laquelle nous revenons sur ce livre non seulement admirable, mais important. ●●●

Baptiste Liger

■ ***FILLE***
CAMILLE LAURENS
(GALLIMARD)

L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*

FRANCK FERVILLE/AGENCE VU

••• ***Fille*, qui a marqué l'année 2020, est un livre à la fois personnel et en prise avec notre époque. À travers trois générations de femmes, celle de Laurence, née dans les années 1960, de sa mère et de sa fille, vous racontez l'histoire du féminisme, et de sa transmission. Ce n'est pas la première fois que vous vous emparez de ce thème-là. Pourquoi y revenir aujourd'hui ?**

• **Camille Laurens** Adolescente, j'ai assisté, non pas à la première vague féministe, car je n'ai pas connu les suffragettes, mais à celle des années 1970. Je lisais Gisèle Halimi et je participais à tous ces mouvements, je manifestais, etc. Aujourd'hui, les manifestations pour le mariage pour tous, les mouvements LGBT et MeToo, le fait que j'aie une fille, aussi, avec qui j'ai beaucoup discuté de ces sujets m'ont donné envie de faire une sorte d'état des lieux de la question sur une soixantaine d'années. D'ailleurs, l'idée du roman vient de là, quand je me suis aperçue que ma fille et ses copines ne savaient pas ce qui s'était passé avant. Quand on parle avec des jeunes de 20 ans, on a parfois l'impression qu'elles ont réinventé le féminisme avec MeToo alors qu'il y avait déjà beaucoup d'acquis, de conquêtes ; c'est ce que je voulais montrer. Mais le vrai déclencheur a été le mouvement MeToo. La libération de la parole m'a fait prendre conscience que les femmes de ma génération ont été habituées à supporter beaucoup de choses, alors que, pour les filles d'aujourd'hui, c'est tolérance zéro ! Elles ne tolèrent plus, par exemple, d'être interpellées dans la rue par des garçons. À nous, ça nous paraissait normal…

Vous explorez dans ce livre, de manière souvent cocasse, le langage, assez limité, réservé au sexe féminin. Ce qui permet une certaine respiration dans certains passages, parfois très durs…

• **C.L.** Oui, car c'est la fonction qu'a l'humour pour moi dans mes livres : quand je traite un sujet tragique ou triste, j'aime qu'à un moment on puisse voir la part de dérision ou d'autodérision à travers un autre angle. L'humour permet d'appréhender une situation autrement. Je m'intéresse beaucoup à la psychanalyse mais, au-delà de ça, je pense qu'il y a beaucoup d'inconscient dans la langue. On utilise tous les jours des mots, des expressions, sans y penser parce que cela fait partie de notre quotidien. À force d'y réfléchir, c'est devenu ma passion. J'ai la passion du dictionnaire, des différents sens de la langue, des couches de langage, cette espèce de sédimentation au fil des siècles et puis selon les milieux sociaux, les générations. Par exemple, « garce », qui est un mot qui m'a beaucoup frappée enfant, et qui est le féminin de « garçon », est devenu une injure. Aujourd'hui, quand on emploie ce terme, on ne pense pas forcément à l'étymologie. Je ne sais pas à quel moment précis « garce » a changé de bord car, au XVIe siècle, ce n'était pas péjoratif et, tout d'un coup, ou progressivement, il a muté en injure.

« C'EST LA LANGUE QUI FOURNIT LES MATÉRIAUX DU PATRIARCAT »

Pourquoi, selon vous, le champ lexical autour du féminin est-il plus restreint que celui des hommes ?

• **C.L.** Il y a moins de mots, car la fille ou la femme est toujours dépendante. On est la fille ou la femme « de » Et ce n'est pas anodin. C'est la langue qui fournit les matériaux du patriarcat.

***Fille* se déroule dans un milieu social plutôt aisé, où l'on préfère encore avoir un garçon, car avoir une fille n'est pas valorisant. Une scène raconte un recensement durant lequel le père, médecin, ne dit pas « j'ai deux enfants » mais « j'ai deux filles ».**

• **C.L.** Je pense que c'est, au fond, quelque chose qui lui échappe ; c'est son inconscient qui parle à ce moment-là. Cette phrase, que j'ai entendue à l'époque, choque énormément aujourd'hui. Pour un homme, avoir un enfant, c'était avoir un fils parce que c'était la possibilité de transmettre le nom de famille. Ce pouvait être un grand regret pour un homme de se dire que son nom allait s'éteindre parce qu'il n'avait que des filles, marquant un coup d'arrêt à la transmission d'un patrimoine symbolique.

Ce médecin ne va pas les préparer à ce qu'est être une fille, une adolescente, une femme, concrètement à l'arrivée des règles. Même évolué, ce père ne s'occupe pas tellement de ses filles…

• **C.L.** C'est un mélange de puritanisme protestant et de connaissances scientifiques.

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1957

Née à Dijon, Camille Laurens – de son vrai nom Laurence Ruel – a suivi des études de lettres modernes jusqu'à l'agrégation. Passionnée par les questions autour de la langue, elle enseigne notamment à Rouen, au Maroc, ainsi qu'à l'IEP de Paris.
Et c'est en 1991 qu'elle publie son premier roman, *Index*.

2000

Dans ces bras-là reçoit le prix Femina, et obtient un immense succès public. Suivront d'autres romans ou récits comme *Cet Absent-là*, *Ni toi ni moi*, *Romance nerveuse* ou *Celle que vous croyez* – qui sera porté à l'écran par Safy Nebbou, avec Juliette Binoche, dans le rôle principal…

2020

En février, elle intègre le jury Goncourt – en même temps que Pascal Bruckner –, qui choisit d'attendre la réouverture des librairies pour annoncer le lauréat de l'année. Prévu initialement en avril, *Fille* avait été reporté à la rentrée littéraire en raison de la pandémie de Covid. *Lire Magazine littéraire* décerne à cet ouvrage le titre de « livre de l'année » 2020.

Il est en même temps terrifié à l'idée de ce qui pourrait arriver à ses filles. Ils aimeraient leur expliquer scientifiquement le corps féminin, la reproduction sans jamais aucun affect, sans parler d'amour. Il parle de sexualité de façon très technique en faisant des schémas. C'est une façon contradictoire d'envisager l'éducation des filles. Tantôt il les traite comme des copains de régiment, tantôt comme des pensionnaires de couvent. Je vois l'abîme par rapport à maintenant, il y avait une obsession de la virginité, des relations sexuelles avant le mariage. Ce n'est plus un sujet pour les filles d'aujourd'hui.

L'héroïne va être agressée sexuellement à l'âge de 9 ans par un membre de la famille. Un événement tragique qui va être caché et dont on ne parlera pas…

• **C.L.** Dans la scène du conseil de famille, composé uniquement de femmes, il y a une espèce de loi du silence. On considère que les hommes ne peuvent pas faire autrement, qu'ils vont chercher ailleurs ce qu'ils n'ont pas à la maison. On ne parle pas de viol mais de tripotage, de pelotage, on minimise en disant que ce n'est pas bien méchant. C'est une façon de considérer les comportements masculins qui demeure dans ma génération. Les attouchements dans le métro, l'exhibitionnisme dans la rue étaient très fréquents. On était tellement habituées, on relativisait en se disant : *« Oui c'est un peu le sort des filles, on ne va pas en faire une histoire… »* Ça nous faisait presque rire !

Dans ce récit d'apprentissage, Laurence va surmonter le sentiment de ne pas avoir été désirée par ses parents, mais aussi un viol, la mort d'un enfant à la naissance, un divorce. Est-ce grâce à la maternité qu'elle s'en sort ?

• **C.L.** Je ne voulais pas faire quelque chose de victimaire sur une femme accablée par sa condition de femme. Bon an mal an, la vie s'organise. La compréhension qu'une femme n'est pas ce qu'elle pensait être au départ lui vient de sa propre fille. C'est un roman d'apprentissage mais également d'initiation à l'envers puisque, finalement, Laurence est éduquée par sa fille. Généralement, la transmission se fait des parents vers les enfants. Ici, elle se fait dans l'autre sens : c'est l'enfant qui révèle à la mère quelque chose du féminin.

D'où la dernière phrase du livre : *« C'est merveilleux une fille »*, qui fait d'ailleurs écho à la première…

• **C.L.** J'ai vraiment construit ce roman comme un arc entre la première phrase : *« C'est une fille »,* qui est une phrase décevante pour le personnage du père et donc, d'une certaine façon, pour l'héroïne, et puis cette dernière phrase *« c'est merveilleux une fille »,* où il y a juste un adjectif qui s'est intercalé, mais qui change tout. Ce qu'il manquait à Laurence, ce n'était pas, comme elle le croyait au début, l'organe masculin dont Freud dit que toutes les femmes manquent, mais cet adjectif, « merveilleux », qui est un mot positif, laudatif.

FRANCK FERVILLE/AGENCE VU

Et vous, en tant que femme, le fait de boucler ainsi la boucle vous a-t-il confortée dans certaines idées, dans une forme d'acceptation, de contentement ?

• **C.L.** Oui, je pense que même si le parcours de ce personnage n'est pas exactement le même que le mien, toute la partie sur la maternité, avec des liens qui se nouent autour du féminin, du masculin, mais aussi cette petite fille qui dit qu'elle veut être un garçon, tout cela est un apprentissage finalement heureux mais qui ne va pas de soi.

Le combat des femmes, peut-être l'un des événements les plus marquants de la seconde moitié du XXe siècle, a révolutionné le modèle familial, l'amour, le désir… En aviez-vous conscience à l'adolescence ? Sentiez-vous que ce mouvement était déjà à l'œuvre ?

• **C.L.** Oui, je me souviens des premières manifestations, de ce qu'on appelait déjà la « sororité ». Le fait que les femmes se rencontrent, parlent, c'était très important pour moi. Il y avait aussi les films d'Agnès Varda. J'avais conscience qu'il se passait quelque chose d'essentiel avec, aussi, la liberté d'avorter. C'était une révolution. Même s'il y avait des choses qui me faisaient un peu peur dans les années 1970, comme ces femmes qui brûlaient leurs soutiens-gorge, alors qu'enfant je rêvais d'en avoir un…

Vous aviez des modèles au sein de votre famille ? Une mère ? Une grand-mère ?

• **C.L.** Oui et non. Mon arrière-grand-mère était fille-mère, elle a élevé sa fille seule, a tenu une boutique de parfumerie jusqu'à l'âge de 82 ans. C'était déjà un modèle de femme indépendante, forte, qui s'attendrissait très peu sur son sort et encore moins sur celui des autres. À l'inverse, ma grand-mère a connu une ascension sociale par le mariage, et ma mère a travaillé assez tardivement. Elle a vécu à une époque charnière – un peu comme je le raconte dans le livre – entre les femmes qui, dans les années 1960 ne pouvaient rien faire sans l'accord de leurs maris, et celles qui ont commencé à lire des livres sur la condition féminine, certes souvent écrits par des hommes, mais qui montraient le chemin de l'émancipation. Et puis j'ai commencé à lire Benoîte Groult. Même si j'habitais en province où les informations n'arrivaient pas aussi rapidement qu'à Paris, j'entendais aussi parler de Gisèle Halimi. J'évoluais dans des cercles d'amis qui étaient très impliqués dans ces mouvements-là. Je me souviens du MLAC, Mouvement pour la libération, l'avortement et la contraception. C'était une grande époque, j'en ai eu conscience dès l'adolescence.

Vous êtes-vous sentie agressée dans ce monde masculin ou ce n'était pas conscient ?

• **C.L.** J'ai des souvenirs d'agressions réelles dans la rue, quand j'avais 12 ou 13 ans ; •••

••• c'était à chaque fois très violent… Je l'ai déjà raconté dans d'autres livres, mais l'abus sexuel est très traumatisant. Et c'est peut-être paradoxalement à cause de la réaction de ma famille, qui, à l'époque, me disait que ce n'était pas si grave, que je l'ai cru aussi. Ça a banalisé ce qui s'est passé, mais c'était aussi une manière de me dire : *« Ne sois pas démolie par ça »*, et je ne l'ai pas été, en tout cas, pas consciemment. Aussi ai-je voulu raconter la peur, les fantasmes sadomasochistes, qui viennent directement de là, de cette espèce d'association de la violence, de la domination masculine et de la sexualité.

L'antagonisme sexuel entre l'homme et la femme n'implique-t-il pas cette violence, même quand il y a des sentiments, un mariage ?

• **C.L.** Oui, tout à fait. C'est le paradoxe. J'ai le souvenir d'avoir vécu cela comme une grande violence, une effraction, une intrusion, quelque chose d'insupportable. Mais quelques années après, j'ai quand même connu l'irruption du désir. Et je voyais l'homme à la fois comme ennemi, prédateur, mais également comme objet de désir. La compréhension de la violence de la sexualité masculine au moment de l'abus sexuel, c'est comme un arrêt sur images mais cela vaut également pour le désir. Je le décris d'ailleurs dans la scène de la piscine où Laurence voit un garçon torse nu. Elle ressent alors quelque chose

« JE N'AI PAS À DIRE CE QUI EST VRAI ET CE QUI EST FAUX DANS CE QUE J'ÉCRIS »

d'inédit, qui modifie son rapport aux hommes. Ce n'est plus de la peur mais de l'attirance.

Vous avez trouvé dans l'écriture une forme de combat pour parler de la femme, du féminisme…

• **C.L.** Oui, cela a été décisif. Je ne sais pas ce que je serais ou ce que je ferais aujourd'hui si je n'avais pas écrit.

Outre ces traumatismes dont il faut parler pour les évacuer, il y a bien un moment où vous êtes allée naturellement vers l'écriture. Sous quelle impulsion ?

• **C.L.** J'ai toujours eu envie d'écrire, pas dans l'idée de devenir écrivaine, mais pour mettre des mots. C'est venu très tôt, dès l'école primaire où, à l'aide d'une petite imprimerie dans la classe, on pouvait écrire quelques lignes et les imprimer. La pédagogie Freinet préconisait cela. J'étais aussi obsédée par l'orthographe : comme c'était imprimé, il ne fallait pas de fautes. J'avais l'idée d'être l'auteure de mon propre texte et qu'on ne puisse plus l'effacer, ce qui était lié, je pense, à ce qui m'était arrivé. Mes grands-parents avaient aussi une machine à écrire devant laquelle je passais des heures à écrire.

Qu'est-ce qui vous a motivée à envoyer votre premier manuscrit à un éditeur ? Comment est né *Index*, édité par P.O.L, en 1991 ?

• **C.L.** J'avais fait quelques essais infructueux, dont un recueil de poèmes en prose, que j'avais envoyé à Gallimard, d'ailleurs. C'était l'envie d'être publiée, imprimée. J'avais toujours énormément lu, la lecture était ma passion, j'avais fait des études de lettres. Dans *Index,* même s'il s'agit d'une fiction pure, je racontais mon expérience de romancière débutante : comment commencer à écrire avec des modèles littéraires aussi envahissants que Proust ou Chateaubriand?

Étiez-vous, à cette époque, inspirée par un style en particulier ?

• **C.L.** Quand j'ai envoyé *Index* à P.O.L, Paul Otchakovsky-Laurens m'a fait remarquer que le livre contenait des phrases de style proustien un peu dépassé. En dehors de Proust, j'étais alors très inspirée par Georges Perec, Nathalie Sarraute et Marguerite Duras.

LE COUP DE ♥ DE CLAIRE CHAZAL

ÉCHAPPÉE NIPPONNE

Déjà, dans *L'Élégance du hérisson,* l'héroïne, cette gardienne d'immeuble singulière, avait noué des liens particuliers avec un locataire japonais. Cette fois encore, le mélange de raffinement, d'étrangeté et d'une certaine violence contenue propre aux Japonais est au cœur du roman de Muriel Barbery, son cinquième, *Une rose seule.* Le récit nous enveloppe progressivement, l'âpreté laissant insensiblement place à la douceur des situations et des sentiments. Et il agit comme un réconfort sur le lecteur, lui montrant, avec délicatesse, mais sans mièvrerie, que l'amour peut parfois triompher. Rose est née d'une mère française, mais n'a jamais connu son père japonais. Quand celui-ci meurt, elle part pour Kyoto appelée par un certain Paul, lui aussi français, l'exécuteur testamentaire. Rose est mélancolique, un peu rude et fermée ; elle renaît en découvrant les mystères de la ville, selon une mise en scène préétablie par son père, une sorte de cérémonie du thé qui lui révèle, peu à peu, la beauté cachée des temples, des jardins intérieurs et des êtres. Un puzzle minéral et végétal que Muriel Barbery, ancienne résidente de la villa Kujoyama, agence avec beaucoup de poésie. Magnifique. **C.C.**

■ *UNE ROSE SEULE*
MURIEL BARBERY
(ACTES SUD)

FRANCK FERVILLE/AGENCE VU

Au fil des nécessités, la fiction s'est transformée en autofiction. Considérez-vous que vos écrits sont dans cette veine-là ?

• **C.L.** Ce qui m'intéresse, aussi bien comme auteure que comme lectrice, c'est l'écriture inspirée de ce que la réalité a imprimé en nous, pour reprendre la métaphore de Proust. Les artistes ou les écrivains expriment ce que cette réalité imprime, et le rendent public. Je suis persuadée qu'il n'y a pratiquement aucun roman qui ne soit inspiré de la vie vécue. Prendre ses propres expériences, émotions, pour les analyser, voir le rapport qu'elles ont avec le monde environnant m'intéresse beaucoup. Avec une frontière assez tenue entre l'illusion et la réalité. Je n'ai pas à dire ce qui est vrai et ce qui est faux dans ce que j'écris. Je tiens beaucoup au terme de « roman » car, dans mes livres, il s'agit de constructions romanesques avec des personnages fabriqués à partir de plusieurs personnes réelles. C'est ce que font tous les romanciers.

Quand vous recevez le prix Femina et le Renaudot des lycéens pour *Dans ces bras-là* en 2000, vous êtes-vous sentie légitime en tant qu'écrivaine ?

• **C.L.** La question de la légitimité ne s'est pas tellement posée. Quand j'ai reçu le prix Femina, j'ai surtout vu, et à juste titre, que j'allais avoir un peu plus d'indépendance financière et que cela me permettrait d'arrêter l'enseignement pendant un temps, ce que j'ai fait, pour me consacrer à l'écriture. Mais concernant la légitimité, je doute toujours…

L'écriture reste-t-elle toujours un plaisir ?

• **C.L.** Tout dépend du livre… Certains ont été écrits dans la douleur, l'angoisse. Savoir que j'allais m'y remettre le matin m'angoissait déjà la veille. À l'inverse, pour d'autres, savoir que dès le lendemain j'allais me remettre à écrire me procurait beaucoup de bonheur. Tout dépend aussi de ce qui se passe dans ma vie personnelle, du sujet du livre en cours. Je savais, par exemple, que certaines scènes de *Fille* seraient difficiles à écrire.

La discipline de l'écriture permet-elle de contourner cette difficulté ?

• **C.L.** Non. Je n'ai pas de discipline, de rituel, je peux passer plusieurs jours sans écrire, mais jamais très longtemps car l'angoisse me rattrape. Je travaille énormément. Les vacances, le repos, je ne connais pas trop, ce doit être mon côté protestant… Quand on est en train d'écrire un livre, on y pense tout le temps, même quand on fait autre chose.

Pour finir, diriez-vous qu'il existe une littérature de femmes ?

• **C.L.** Je ne dirais pas qu'il y a une littérature de femmes, mais qu'il y a des femmes qui écrivent. L'inégalité entre le jugement qui peut être porté sur des livres écrits par des femmes et celui porté sur ceux écrits par des hommes m'énerve beaucoup. Je crois que les hommes ont tendance à ne pas lire beaucoup les écrits des femmes – les romans surtout – car ils considèrent qu'elles parlent d'elles et que ça ne peut intéresser qu'elles. Alors qu'elles, au contraire, ne font pas du tout ce raisonnement. Elles n'iront pas dire qu'elles ne lisent pas *Madame Bovary* parce qu'il a été écrit par un homme. Idem pour les romans actuels. Les femmes ont tellement été habituées à lire des romans écrits par des hommes qu'elles n'ont conquis le territoire littéraire qu'il y a moins d'un siècle.

Le fait de rentrer dans le jury du prix Goncourt vous a-t-il permis de rééquilibrer un peu la balance ?

• **C.L.** Cela a été une motivation très forte ! Nous sommes trois femmes pour sept hommes, et si l'on regarde les lauréats depuis l'origine du prix, il y a très peu de femmes. On peut donc, aussi, s'interroger là-dessus…

Propos recueillis par Claire Chazal

LE PORTRAIT

Miguel Bonnefoy

Sa vie est un roman

Avec son roman *Héritage*, il a été l'un des auteurs en vue de la rentrée, son charme et son bagou faisant des étincelles partout où il était invité. Portrait d'un grand illusionniste chez qui on ne sait jamais quand s'arrête la vérité et où commence la fiction.

Même François-Henri Désérable, le Fanfan la Tulipe de chez Gallimard, a trouvé son maître en faconde avec Miguel Bonnefoy. Il nous le raconte depuis Venise, où il passe le deuxième confinement : « *J'avais rencontré Miguel à France Culture en janvier 2015. Je publiais* Évariste, *et lui* Le Voyage d'Octavio. *Nous étions les deux invités de l'émission* La Grande Table. *Je passais le premier. À la fin de mon interview, j'étais très content de moi. Puis Miguel a pris la parole. Et là, j'ai revu ma prestation à la baisse… Il n'y a pas à dire : c'est le meilleur.* » Quiconque a déjà vu Miguel à la télévision ou dans un salon du livre se rangera à cet avis : à l'oral, il a du génie. Comment fait-il ? Il arriverait à vendre une andouillette à un végétarien. Ses romans, eux, valent mieux que de la charcuterie. Du réalisme magique à la française, un genre rarissime chez nous – à part Carole Martinez, qu'il apprécie, personne d'autre ne creuse ce sillon.

La magie, hélas, ne fonctionne pas toujours. Le jour où nous avions programmé une session Zoom, distanciation physique

PATRICE NORMAN/RIVAGES

oblige, notre ordinateur tombe en rade. On appelle Miguel pour lui dire qu'on fera l'interview par téléphone, à l'ancienne : *« Quelle déception, mon ami ! Tu ne me vois pas mais je t'attendais depuis deux heures devant mon écran, je m'étais douché et parfumé, j'avais mis une chemise à froufrou, je m'étais fait une mouche sur le visage ! »*

UN AVION POUR CARACAS

Si Bonnefoy aime théâtraliser le quotidien, sa vie est un roman, et il n'a pas eu à inventer grand-chose pour écrire *Héritage*, livre foisonnant qui raconte cent ans d'exil d'une famille française au Chili de 1873 (crise du phylloxéra) à 1973 (coup d'État de Pinochet) : *« Dans* Héritage, *les Lonsonier sont vignerons. Dans la vraie vie, les Bonnefoy étaient taverniers. Mais dans les années 1870, tout le milieu du vin avait été impacté par le phylloxéra – beaucoup de maîtres de chai, d'œnologues et de tonneliers avaient fui vers la Napa Valley, l'Argentine ou le Chili. Puis, comme le Lazare Lonsonier du roman, mon arrière-grand-père, Émile Bonnefoy, était venu faire la Première Guerre mondiale en France. Ses deux frères, Robert et Charles, étaient morts dans les tranchées. Enfin, la dernière partie sur Ilario Da, torturé par le régime de Pinochet, c'est la véritable histoire de mon père. »*

Dans les années 1980, son père est réfugié politique à Paris. Le week-end, au bois de Vincennes, des matches de foot clandestins sont organisés entre les rescapés de différentes dictatures. Monsieur Bonnefoy est le capitaine de l'équipe du Chili. Un jour, en rangeant ses protège-tibias, il croise une diplomate vénézuélienne : ainsi naîtra Miguel en 1986. Bien que français d'origine, c'est donc au droit du sol qu'il doit sa nationalité.

Comme tout ce qui le concerne, son rapport à l'Hexagone est des plus poétiques. Au cours de son enfance, à part des vacances chez sa grand-mère à Passy-sur-Marne, la France est pour lui un pays de Cocagne : *« J'ai vécu au Venezuela, très longtemps à Lisbonne, en Argentine, à Rome… À la maison, on parlait espagnol. Mais j'étais scolarisé dans des lycées français où on chantait* La Marseillaise *et où on apprenait les coutumes. Mon ami, la France était abstraite, lointaine, une sirène ! »*

Après le bac, il s'installe à Paris et s'inscrit en lettres à la Sorbonne. Il vit *dans « une mansarde »* rue de Rennes et travaille pour un bouquiniste le week-end, passant le plus clair de son temps à *« séduire de jeunes touristes américaines »* (on l'imagine très bien faire) : *« Au bout de cinq ans d'études, mon ami, j'étais devenu le pire cliché du Parisien ! Au Venezuela, c'était la Révolution bolivarienne, et je voulais vivre ce moment historique… »* Il prend un avion pour Caracas. Là-bas, il travaille pour la Révolution et donne des cours à l'Alliance française. En mars 2013, nouveau tournant : Chavez meurt et lui remporte le Prix du jeune écrivain pour sa nouvelle « Icare ». Invité au Salon du livre de Paris, il retraverse l'Atlantique, pour de bon cette fois.

> « TANT QU'ON ME DONNE DU TEMPS ET DE LA SOLITUDE, J'ÉCRIS »

Un souvenir de la remise de son prix ? *« Mon ami, je descendais à peine de l'avion qu'on me tend un micro et qu'on me dit : "Parle." Je me lance dans un discours très politique. L'éditrice Émilie Colombani, qui venait de monter sa collection chez Rivages, m'a entendu. À la fin, elle vient me voir et me demande si j'ai un manuscrit dans mon tiroir. Je lui réponds que oui, j'ai un excellent manuscrit, qu'il me faut juste quelques mois pour le corriger. Je n'avais bien sûr pas une ligne ! Je me suis enfermé un an à la BnF pour écrire* Le Voyage d'Octavio, *qu'Émilie a publié chez Rivages. »*

SALADES ET TARTE À LA CRÈME

Quand on écoute le mirobolant Miguel, il est difficile de dire s'il est élu des dieux ou plus simplement mythomane. Tout lui réussit. Il a du succès, plaît aux jurés et se fait draguer par de gros éditeurs, avances auxquelles il ne cède pas : *« Je suis fidèle à Émilie, qui est une femme essentielle dans ma vie. Tu connais les pratiques des éditeurs, ils te posent une main sur le genou, te disent : "Viens à la maison, on dîne chez moi ce soir…" Je n'aspire pas à plus, je suis bien là où je suis. »* Pour écrire *Héritage*, il a d'ailleurs eu droit à un joli bureau : il a été pensionnaire à la villa Médicis de 2018 à 2019. On raconte qu'il est facile d'y sombrer, entre bibine et panne d'inspiration. Miguel bondit derrière son téléphone : *« Être triste à la villa Médicis, mais mon ami, ce n'est pas possible ! Combien d'artistes dans le monde donneraient tout pour être là ! Je n'ai pas tendance à la mélancolie, à la dépression, aux blocages. Tant qu'on me donne du temps et de la solitude, j'écris. »* Le site de la villa Médicis indique que notre homme n'avait pas été choisi pour *Héritage* mais pour *« un roman sur la République de Libertalia, une des premières utopies maritimes, basée sur l'île de Diego-Suarez, au large de Madagascar »*. Qu'est-ce que c'est encore que ces salades, Miguel ? Du pipeau ? *« Mon ami, tu sais bien que 80 % des pensionnaires de la villa Médicis ne rendent pas le projet prévu ! Mais Libertalia, j'y pense toujours, c'est un roman que je ferai dans quinze ans… »*

En attendant, il hésite entre deux livres, une sorte de suite qui ferait d'*Héritage* un diptyque, et un récit sur un scientifique français. S'agira-t-il toujours de réalisme magique ? *« García Márquez est un grand maître, mais le réalisme magique n'est pas le privilège des écrivains latino-américains du XXe siècle : il y en a dans Don Quichotte ou Dorian Gray, chez Gogol ou Kafka. Le réalisme magique, c'est vieux comme le monde ! »*

Avant de raccrocher, on ne peut pas ne pas lui poser la question tarte à la crème : quid de son rapport avec son homonyme, le vénérable Yves Bonnefoy ? Ils n'ont pas de lien de parenté, ce qui n'empêche pas Miguel de se lancer dans une longue digression pleine de rebondissements – il faudrait un hors-série complet pour tout raconter. Une anecdote, quand même. Alors qu'il sortait son premier roman en 2015, Miguel avait rencontré Maylis de Kerangal, qui lui avait dit : *« C'est bien que tu n'aies pas pris de pseudonyme, que tu aies gardé ton vrai nom. Aujourd'hui, on croit que tu es son fils ; mais un jour, c'est à lui qu'on demandera s'il est ton grand-père. »* Le poète s'était éteint un an plus tard. Inutile de demander qui a repris sa couronne : Bonnefoy est mort, vive Bonnefoy !

Louis-Henri de La Rochefoucauld

■ *HÉRITAGE*
MIGUEL BONNEFOY
(RIVAGES)

L'ÉVÉNEMENT

Vanessa Springora

Fini la complaisance !

L'année 2020 a démarré avec le premier roman de l'éditrice. Il a provoqué l'« affaire Matzneff », qui a fait bouger les lignes sur la pédocriminalité et le consentement, bien au-delà de la littérature. Retour sur le phénomène de l'année.

Le 23 juillet dernier, Christophe Girard, annonçait sa démission. L'adjoint historique à la culture de la mairie de Paris réagissait à la révélation de sa proximité avec l'écrivain Gabriel Matzneff, visé par une enquête pour « viols sur mineurs ». Sa chute est l'énième contrecoup de l'« affaire Matzneff » déclenchée par la parution du *Consentement* de Vanessa Springora le 2 janvier 2020.

Dans son premier roman, l'éditrice raconte comment « G.M. », un célèbre écrivain, l'a séduite alors qu'elle n'avait que 14 ans et lui 49. Son livre met au jour le mécanisme d'emprise dont elle a été victime, la mentalité d'une époque et la défaillance des institutions (l'école, l'hôpital, police) qui auraient dû la protéger. Il fustige enfin la complaisance du milieu littéraire envers un auteur pédophile.

UN RETENTISSEMENT INATTENDU

Voilà pourquoi Vanessa Springora se déclare surprise par l'impact du *Consentement*. *« J'ai même cru qu'il paraîtrait dans une relative indifférence, parce que j'étais habituée depuis des années à ce qu'il faut bien appeler une omerta »*, confie-t-elle. Au contraire. Le 26 décembre 2019, quand une séquence vidéo exhumée par l'INA devient virale. Elle montre Bernard Pivot interviewer Gabriel Matzneff, en 1990, dans son émission *Apostrophes*. L'heure est à la franche rigolade autour du *« collectionneur de minettes »* qui a détaillé ses rapports sexuels avec des mineurs dans *Les Moins de seize ans*. La vidéo fait 400 000 vues en quelques heures. Le lendemain, Bernard Pivot explique sur Twitter que *« dans les années 1970-1980, la littérature passait avant la morale »*. Le 29 décembre, le ministre de la Culture Franck Riester demande au Centre national du livre de supprimer l'allocation de l'écrivain. Les associations de défense de l'enfance proposent quant à elles de rouvrir le débat juridique sur la notion de consentement.

Le 2 janvier, les Français se précipitent dans les librairies. Tandis que le roman de Springora se hisse en tête des ventes, les maisons d'édition qui ont publié Gabriel Matzneff annoncent l'arrêt de la commercialisation de ses ouvrages. Puis, la justice prend le relais : une enquête préliminaire pour viols sur mineurs de moins de 15 ans est ouverte. Le siège de Gallimard est perquisitionné. Le domicile parisien et l'hôtel en Italie où l'écrivain s'est réfugié aussi. Un appel à témoins est lancé pour retrouver des victimes de l'écrivain. Le témoignage de Francesca Gee conduira à l'audition de Michèle Barzach, ministre de la Santé (1986-1988) et gynécologue de profession, chez qui l'écrivain l'a emmenée se faire prescrire la pilule.

LE POUVOIR SUBVERSIF DE LA LITTÉRATURE

Mi-mars, Jérôme Garcin démissionne du jury du Renaudot qui avait récompensé l'écrivain en 2013. La distinction avait révolté Vanessa Springora. Cela et d'autres faits extérieurs l'ont encouragée à écrire. Comme l'affaire de la petite Sarah dans le Val-d'Oise en 2017 qui, selon la justice, aurait « consenti » à des rapports sexuels avec un adulte, alors qu'elle n'avait que 11 ans. *« Une affaire qui m'avait à la fois révoltée et bouleversée »*, se souvient-elle.Un an après sa parution,*Le Consentement* s'est vendu à 170 000 exemplaires. Un chiffre faible comparé à ses effets (en comparaison, le dernier Joël Dicker s'est écoulé à près de 600 000 copies). *« Toutes les productions artistiques en général ont pour fonction de provoquer des électrochocs, de faire évoluer les mentalités, d'interroger une époque, un état de la société, de remettre en cause un ordre établi,* affirme Vanessa Springora. *C'est ça, le pouvoir subversif de la littérature. Pas se vanter d'avoir réussi à exploiter sexuellement des enfants et des adolescents sans jamais avoir été en prison. »*

En septembre 2021, Matzneff sera jugé pour « apologie de la pédophilie ». Grasset a déjà cédé les droits de traduction du *Consentement* pour vingt et une langues et l'édition poche paraîtra le 6 janvier 2021. Enfin, l'ouvrage sera adapté au cinéma avec Vanessa Filho à la réalisation.

Gladys Marivat

■ *LE CONSENTEMENT*
VANESSA SPRINGORA
(GRASSET)

J.-F. PAGA/GRASSET

EKATERINA CHESNOKOVA/SPUTNIK/AFP

LA POLÉMIQUE

POUR QUELQUES BOBARDS DE PLUS…

L'autofiction est décidément un terrain miné dont le dernier roman d'Emmanuel Carrère a fait les frais en pleine rentrée littéraire.

C'est l'histoire d'une citation jugée trop longue par les uns, suffisamment courte par les autres. Une citation à l'origine d'une controverse sentimentalo-littéraire, dont le microcosme germanopratin a le secret. L'accusé avançait pourtant masqué, ou plutôt *« vêtu de probité candide et de lin blanc » : Yoga,* qui aurait songé qu'un tel titre viendrait alimenter les rubriques people à coup d' *« ellipse narrative »* ? L'année 2020 nous aura décidément réservé bien des surprises.

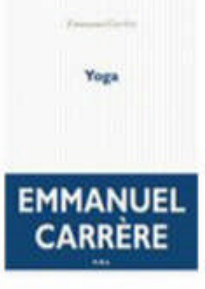
Rappel des faits : la journaliste Hélène Devynck publiait le 29 septembre dernier dans *Vanity Fair* un véhément (mais pour le moins confus) droit de réponse à l'encontre de son ex-conjoint, l'écrivain Emmanuel Carrère, l'accusant de l'avoir *« utilisée »* dans son dernier roman, *Yoga,* une autofiction racontant la dépression que l'écrivain a traversée en 2015, son internement psychiatrique et sa reconstruction, parallèlement à l'évocation de sa pratique du yoga.

En 400 pages, le prénom d'Hélène Devynck n'apparaît que par le biais d'une citation extraite d'un précédent roman de l'écrivain, *D'autres vies que la mienne* (2009). Une citation jugée *« anormalement longue »* par la journaliste, qui accuse son ex-conjoint de *« ruse grossière »* et de n'avoir pas respecté le contrat signé à la suite de leur séparation. Mais si le droit français peut sanctionner des textes susceptibles de porter atteinte à la vie privée, il ne punit pas encore – et c'est heureux – le manque d'élégance.

GONCOURT, LA CONTROVERSE

Une seconde controverse – un brin plus intéressante – s'est ensuite greffée à la première : *Yoga* a-t-il manqué le prix Goncourt en raison de ce déballage médiatique ? En dépit d'une enthousiaste réception publique et critique, l'ouvrage avait peu de chances de l'emporter, l'académie Goncourt récompensant un *« ouvrage d'imagination en prose »*. Ce que *Yoga* n'est pas, malgré le *« recours à une part de fiction »* évoqué par Frédéric Boyer, directeur des éditions P.O.L, en réponse aux accusations d'Hélène Devynck. *« Emmanuel Carrère a été contraint de faire des mensonges par omission »* et donc de recourir à cette fameuse « ellipse narrative ». Le plus cruel, dans cette affaire, réside ainsi dans le fait que, sans cette contrainte, sans ce contrat liant l'écrivain à son ex-épouse, *Yoga,* qui a nécessité un important travail de relecture et le conseil d'un avocat, aurait peut-être été moins profond et moins virtuose sans la menace qui planait sur sa parution.

Laëtitia Favro



■ *YOGA*
EMMANUEL CARRÈRE
(P.O.L)

SUCCÈS

■ *L'ÉNIGME DE LA CHAMBRE 622*
JOËL DICKER
(DE FALLOIS)
Premier roman que le Suisse choisit de camper dans son pays natal, *L'Énigme de la chambre 622* raconte l'enquête d'un auteur à succès prénommé… Joël. En vacances dans un palace des Alpes suisses, il se passionne pour un meurtre non résolu, survenu dans la chambre 622, des années auparavant. Mise en abyme ludique, suspense vaudevillesque sont les ingrédients de ce *whodunit* somme toute classique.

■ *LE PAYS DES AUTRES*
LEÏLA SLIMANI
(GALLIMARD)
RTL aime !
Le Pays des autres inaugure une saga s'appuyant sur les souvenirs de la famille de l'écrivaine. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, en Alsace, Mathilde tombe amoureuse d'un soldat marocain, Amine. Elle l'épouse, et le suit dans son pays. Malgré la naissance de deux enfants, le couple mixte est mal vu par les colons comme par les Marocains. Couvrant dix années, de 1946 à l'indépendance du pays en 1956, le roman met en relation ces deux dissensions.

■ *MIROIR DE NOS PEINES*
PIERRE LEMAITRE
(ALBIN MICHEL)
RTL aime !
Miroir de nos peines referme le cycle des « Enfants du désastre », et se déroule entre avril et juin 1940. L'héroïne est Louise Belmont, personnage secondaire d'*Au revoir là-haut.* Désormais trentenaire, elle habite toujours Paris. À l'est, les bataillons guettent l'invasion allemande en trafiquant diverses denrées rares. Parmi eux, Raoul et Gabriel. Ajoutez un quatrième personnage (que nous tairons ici), et vous irez du front jusque sur les routes de l'exode, tout en côtoyant secrets d'argent et de familles.

Hubert Artus

LA RENCONTRE

Sandrine Collette - Laurent Mauvignier

À la croisée des genres

S'ils comptent à nos yeux comme deux ouvrages importants de l'année 2020, *Histoires de la nuit,* de Laurent Mauvignier, et *Et toujours les Forêts,* de Sandrine Collette – roman salué par le Grand Prix RTL-*Lire* – ont, en apparence, peu en commun. L'un est un thriller écrit de façon remarquablement détaillée, où le temps se manipule comme une glaise, qui conte une terrifiante prise d'otages. L'autre, un roman post-apocalyptique mené par un style bellement elliptique, qui relate, après la fin du monde, sa lente renaissance. Et pourtant, tous deux se centrent sur une ferme, se rattachent à des littératures de genre, et mettent en scène des familles traversées de failles, aux prises avec une violence venue du dehors. Ces reflets subtils, où se lisent les préoccupations de l'époque, valaient bien un entretien croisé.

***Histoires de la nuit* pourrait se décrire comme un roman noir ; *Et toujours les Forêts,* comme un roman post-apocalyptique. Comment en êtes-vous venus à la littérature de genre ?**

• **Laurent Mauvignier.** Au départ, j'ai écrit un scénario pour un projet de film. C'était un *home invasion movie,* sous-genre du thriller. Je me suis demandé quel roman pourrait naître de ces vingt-cinq pages très formatées. J'ai essayé de creuser un espace, de sculpter une durée, un temps propre à la littérature, où chaque geste fait événement, et où chaque personnage ne se réduit jamais à une action. C'est ce processus qui m'a conduit à assumer des phrases longues, serpentines, qui essaient d'épouser ces mouvements.

• **Sandrine Collette.** Pour moi, il n'y a pas de question de genre. J'ai en tête une histoire à raconter et je la raconte. Si elle est intéressante, qu'importe qu'elle soit noire, blanche ou rose. *Et toujours les Forêts* n'est pas tant né d'une préméditation ou de l'influence de mes lectures que d'une angoisse grandissante. Tout ce que j'observe autour de moi de signes et d'alertes, tout ce que j'entends sur l'enclenchement d'une probable sixième extinction de masse exprime que nous sommes à un nouveau carrefour de l'Histoire. Pollueurs, surconsomma-

OLIVIER CULMANN/TENDANCE FLOUE/JC LATTÈS - DR/MINUIT

teurs, destructeurs, égoïstes, agressifs ; et trop nombreux. C'est cette tension du monde qui est à l'origine de mon roman, dans ses plus petites manifestations comme la disparition des insectes de mon jardin ou, à l'inverse, dans ses grands événements comme les changements climatiques en marche ; et plus largement, dans l'absence de sens qui flotte autour de nous.

Vos deux romans ont en commun de se centrer sur une ferme précisément décrite, et de prêter une attention soutenue aux gestes du quotidien. Pourquoi ce soin consacré aux gestes et au décor ?

• **S.C.** La terre, fondamentalement, profondément, c'est la vie. C'est ce qui existe depuis l'origine de la planète, la terre et l'eau, bien avant que l'habitat ou les villes (et l'homme !) n'apparaissent. Quand je vois que des petits citadins ignorent parfois ce qu'est un pétale de fleur, ou qu'un steak provient d'une vache, je me dis que nous avons perdu pied. Perdu nos racines. La ferme d'Augustine est l'occasion d'y revenir, de retrouver les gestes source, ce qui a permis que la vie se développe sur Terre : manger, boire, s'abriter. Peut-être aimer. Sur du macadam, au milieu de tours de béton écroulées, cela me semblait impossible d'assister à une renaissance.

• **L.M.** Le hameau est très décrit au début du livre, car il est important que le lecteur puisse passer d'une maison à l'autre, de la cour à l'étable, etc., en ayant la sensation de connaître parfaitement les lieux. Tout se passe dans l'attente, dans l'incompréhension : le lecteur, comme le personnage, s'attarde à décrypter ce qu'il perçoit. Tout est interrogation, le moindre déplacement d'un lieu à l'autre peut avoir des conséquences ; c'est donc toute une mécanique narrative de l'espace et du temps qui donne ce double mouvement de vitesse et de lenteur, propre à l'attente, la surprise, à la peur, jusqu'à la terreur.

Dans vos deux fermes, le lecteur trouvera des familles traversées de failles. Laurent Mauvignier, pourquoi était-il important d'exposer ces failles d'emblée ?

• **L.M.** Plus nous connaissons les personnages intimement, plus nous entrons dans leur existence, plus la puissance d'effraction des intrus est grande. Et plus ils ouvrent à la lisibilité de ces failles humaines, énigmatiques au début, que leur intrusion va éclairer sans en résoudre les contradictions, mais en donnant plus d'épaisseur, et je l'espère, plus de densité, d'humanité, à chaque personnage.

Sandrine Collette, pourquoi fallait-il que votre couple de survivants ne soit pas uni par un amour réciproque ?

• **S.C.** *Et toujours les Forêts* est un roman qui aborde les conditions extrêmes de la vie humaine, qui questionne la résilience au moment où il n'y a plus rien à quoi s'accrocher. C'est un roman de l'immense solitude. Dans cette situation, comment survit-on ? Est-ce que tout peut se réparer ? Et surtout, jusqu'où l'homme est-il prêt à aller pour continuer à vivre ? Ce serait trop facile si Mathilde et Corentin s'aimaient, il y aurait trop de force au départ. Ce que

« LE BIEN ET LE MAL VONT TOUJOURS DE PAIR. SEUL LE RAPPORT DE FORCE ENTRE LES DEUX VARIE »

je veux explorer, c'est l'infime possibilité d'une renaissance sur une terre vierge, quand on a tout perdu, quand toutes les bouées de sauvetage ont disparu.

Vos deux romans racontent aussi l'irruption de la violence dans le monde de la ferme. Sandrine Collette, s'agit-il d'opposer, par cette violence, deux mondes suscités par l'apocalypse – ceux qui reconstruisent et ceux qui, nihilistes, participent à l'apocalypse à force de pillage ?

• **S.C.** Je suis frappée par le nombre de lecteurs qui, faisant le lien entre la fin du monde de *Et toujours les Forêts* et l'époque très particulière du virus que nous connaissons, me disent : Si seulement cela pouvait ne tuer que les méchants ! Mais nous savons que le bien et le mal vont toujours de pair. Seul le rapport de force entre les deux varie. Je cherche le point d'équilibre du monde, sans pessimisme, sans illusion non plus. Même dans la situation la plus critique, il y aura, à côté des héros ordinaires, des lâches et des barbares. Je ne les oppose pas, je ne les juge pas : je les regarde et je me dis que le monde est ainsi fait. Et que, sans doute, depuis des milliers d'années, l'humanité n'a pas beaucoup progressé en termes éthiques.

Vous, Laurent, c'est une petite fille, Ida, que votre roman *Histoires de la nuit* confronte à la violence. Ida, qui ne connaît que la violence fictive des contes…

• **L.M.** Le titre du livre est aussi le titre du livre de contes que Marion lit à sa fille. Les contes sont des faits divers métaphorisés à l'usage des enfants, pour les prévenir des dangers de la vie. Ida fait ainsi l'expérience de ce que les contes lui exposent. Le roman, pour les adultes, peut avoir une fonction similaire : le conte est un art du roman.

Sandrine Collette, vous faites paraître en janvier *Ces orages-là*, qui raconte une autre renaissance : celle d'une femme, Clémence, rescapée d'une relation hautement toxique. Que doit *Ces orages-là* à *Et toujours les Forêts* ?

• **S.C.** Avant tout, il lui doit d'être en rupture : c'est une toute petite histoire très ordinaire, alors que la fin du monde de *Et toujours les Forêts* était une histoire immense et exceptionnelle. En ce sens, l'univers de *Ces orages-là* est beaucoup plus proche de nous, plus familier. Mais en effet, il s'engouffre dans un thème qui m'est cher, celui de la survie, qui fait surgir des leviers transversaux comme les ressources impensables que nous avons en nous et notre façon, chacun à notre mesure, de faire face à l'adversité. Avec, peut-être, la nécessité de la violence quand elle est la seule réponse possible.

Propos recueillis par Alexis Brocas

RTL aime !

■ ***HISTOIRES DE LA NUIT***
LAURENT MAUVIGNIER
(MINUIT)

RTL aime !

■ ***ET TOUJOURS LES FORÊTS***
SANDRINE COLLETTE
(JC LATTÈS)

À noter aussi la parution de *Ces orages-là* (JC Lattès). En librairies le 6 janvier 2021.

LA TENDANCE

SYMPHONIES PASTORALES

En cette rentrée, c'est le roman rural qui a la cote. Sous la plume de Marie-Hélène Lafon, Serge Joncour ou encore Mathias Énard, la littérature n'a pas fini d'aborder notre rapport à la nature, pour envisager le futur.

On aurait pu s'attendre à voir fleurir des dystopies pandémiques sur la fin du monde, *Le Fléau* de Stephen King version coronavirus. Mais de Chanterelle à Figeac en passant par Aurillac, Marie-Hélène Lafon implante *Histoire du fils* entre son Cantal natal et le Lot, département choisi par Serge Joncour pour raconter *Nature humaine* (salué par le prix Femina). Tandis que l'écriture du *Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs* a aussi permis à Mathias Énard d'associer son enfance dans les Deux-Sèvres aux racines paysannes de la France. Une belle occasion de porter un regard croisé sur ces romans bâtis autour des terroirs.

UNE NÉORURALITÉ HEUREUSE

Les tendances de la littérature rurale évoquée dans le numéro de septembre (à savoir la souffrance et la violence des campagnes d'une part, et la sublimation d'une nature tantôt perdue, tantôt inaccessible d'autre part) ne sont pas absentes de ces textes. La mort du petit Armand ébouillanté par le faitout brûlant, ou le suicide de Jérémie, retrouvé pendu dans sa grange, sont autant d'éléments constitutifs d'un certain « tragique paysan ». Pour autant, la modernité de nos trois romans dépasse cette double logique. Serge Joncour propose une radiographie d'un monde agricole pétri d'enjeux politiques et écologiques, où l'on se demande comment résister à l'élevage intensif, au surendettement des fermes, au nucléaire de Tchernobyl, et aux autoroutes qui défigurent les exploitations. Face au délitement de nos modèles agroéconomiques, Mathias Énard décrit une autre réalité dans laquelle paysans, jeunes rurbains, retraités anglais et maraîchers bio tissent la possibilité d'une néoruralité heureuse. La campagne est aussi le réceptacle mémoriel et sensible de la fresque familiale dépeinte par Marie-Hélène Lafon. Réveiller l'odeur de la confiture de prunes, convoquer les pieds froids des élèves en hiver, répondre aux vides laissés par les familles, dans les lettres jaunies et les stèles des cimetières, c'est s'ancrer dans une terre et se dépasser parfois, sans se couper de son siècle.

LA CULTURE NATURALISÉE

L'espace n'existe que dans son rapport au temps, nos écrivains l'ont bien compris. Les romans de Marie-Hélène Lafon et de Serge Joncour se découpent en chapitres qui marquent le passage des jours ou des années, à l'instar du carnet de thèse rédigé par le protagoniste de Mathias Enard, venu étudier les pratiques modernes des populations rurales. Chaque narration est intimement liée à la construction de la temporalité, rythmée par les errements généalogiques chez Lafon, ou la filiation des âmes, qu'Enard précipite dans la roue des réincarnations. On peut commencer par lire *Histoire du fils* et son tour de siècle amputé par deux guerres, resserrer sa lecture avec *Nature humaine*, qui couvre les mutations du monde paysan de 1970 au nouveau millénaire, et terminer par le roman de Mathias Enard et son modèle réduit d'une histoire de France sans limites. Qu'on ait vécu dans la peau du cheval de Clovis, comme le charcutier, ou dans celle du pendu de La Pierre-Saint-Christophe à l'image d'Agrippa d'Aubigné, de Rabelais à Hugo, des banquets de Platon à ceux qui repoussent la mort, tout transite par la campagne éternelle.

Les avancées sociologiques déconstruisent nos identités, révélant ainsi une culture naturalisée au cœur de ce qu'on appelle la nature humaine. C'est dans cet esprit qu'il faut comprendre le titre du roman de Serge Joncour, rappelant surtout que la nature porte les histoires de tous les fils, jusqu'aux bras du fossoyeur et au-delà.

Camille-Élise Chuquet

RTL aime !

■ *HISTOIRE DU FILS*
MARIE-HÉLÈNE LAFON
(BUCHET-CHASTEL)

■ *NATURE HUMAINE*
SERGE JONCOUR
FLAMMARION)

RTL aime !

■ *LE BANQUET ANNUEL DE LA CONFRÉRIE DES FOSSOYEURS*
MATHIAS ÉNARD (GRASSET)

IAN COOK/AGE FOTOSTOCK

Pole position

Avec *Vie de Gérard Flumard*, Jean Echenoz continue sa course folle vers les hauteurs du roman français. Il était déjà au sommet, il l'est encore davantage. Ce roman-là est virtuose, jouissif, impressionnant.

Le match était plié dès la sortie du livre en janvier : le meilleur écrivain français, en l'occurrence Jean Echenoz, est au meilleur de sa forme et il va falloir s'accrocher pour faire mieux que *Vie de Gérard Fulmard*. Personne n'a fait mieux. L'avis est personnel, mais les classements, les listes, les emballements, les rejets, les choix, les étoiles, les grognements et les applaudissements le sont également. Lancer ici que *Vie de Gérard Fulmard* est au sommet vaut autant que s'il était déclaré en cinquième position ou en dernière. L'important est de le lire, de dire son importance, voire sa nécessité, et de laisser à chacun le loisir d'être d'accord ou pas ; mais c'est mieux si vous êtes d'accord.

UN STYLE QUI SE JOUE DE TOUT

Vie de Gérard Fulmard est tout ce que la littérature espère et désire : un plaisir d'écriture (donc de lecture), un style qui se joue de tout, à la fois soutenu, léger et rieur, une intrigue qui s'amuse d'un genre (le roman de détective) pour en faire l'éloge avec ce qu'il faut de modestie et d'élégance et sans jamais le prendre de haut mais, au contraire, avec l'envie d'y imprimer une marque durable ; une prétention dont Echenoz est largement capable, lui qui a notamment visité le récit d'espionnage avec brio (*Lac, Envoyée spéciale*), la biographie avec virtuosité (*Ravel, Courir*) et l'aventure avec talent (*L'Équipée malaise*).

Mais qui est donc Gérard Fulmard et comment va sa vie ? C'est un ancien steward reconverti en privé, et bientôt engagé par un parti politique douteux, voire franchement à droite, pour enquêter sur la belle-fille de son fondateur. Quant à sa vie, elle serait d'une triste banalité sans l'intervention de Jean Echenoz qui la transforme en une existence rocambolesque et pétillante, partant du principe que si le romancier sert à quelque chose, c'est bien à rendre les choses de la vie plus excitantes, mais aussi plus dangereuses. Au final, Jean Echenoz s'avère plus virtuose que son héros et chacun lui en sait gré ; il manie la virgule comme Fulmard s'empêtre d'un flingue, saute d'une péripétie à l'autre quand Fulmard se prend le tapis, se joue du romanesque à l'instant où Fulmard se figure être le Philip Marlowe de la rue Erlanger. Ainsi se présente le meilleur roman de l'année.

Éric Libiot

■ *VIE DE GÉRARD FULMARD*
JEAN ECHENOZ
(MINUIT)

LE CHOIX DU LIBRAIRE

« Un roman unique en son genre qui n'appartient à aucun genre »

Jade, de la librairie Masséna* à Nice (Alpes-Maritimes), a passé un excellent moment avec Hervé Le Tellier et son *Anomalie.* Elle nous explique pourquoi.

« J'ai adoré *L'Anomalie,* un roman extrêmement riche, unique en son genre parce qu'il n'appartient justement à aucun genre. Le Tellier explore autant le roman policier que le roman psychologique, le roman d'espionnage, et tout un tas d'autres genres auxquels sont rattachés chacun des personnages. Un tueur à gages, un couple en perdition, une avocate… Au départ, on ne voit pas très bien ce qui les relie, jusqu'à ce que l'on comprenne qu'ils ont pris le même vol, un New York-Paris, à la même date. Mais durant ce vol, il y a eu un problème : une anomalie. C'est ce qui les réunit… Le roman tourne autour de cette anomalie, et c'est tout le sel de ce livre fascinant, qui tient en haleine de bout en bout.

Hervé Le Tellier est très drôle, il rend le dramatique réjouissant et inversement. Il parle de sujets très graves et, pourtant, on garde le sourire aux lèvres du début à la fin. Par ailleurs, il fait partie de l'Oulipo et ce n'est guère étonnant vu sa façon de jouer avec la langue. Je n'avais jamais lu cet auteur auparavant, quelle superbe découverte ! C'est la première fois qu'il est publié chez Gallimard. Ce qui est drôle aussi, c'est que, dans *L'Anomalie,* on retrouve l'histoire d'un auteur qui est publié depuis des années mais n'a pas le succès qu'il aimerait avoir ; jusqu'au jour où, d'un seul coup, il décroche tous les prix, il est sur toutes les listes des Goncourt, Renaudot, etc. C'est amusant car, aujourd'hui, Le Tellier, c'est un peu ce qui lui arrive. »

Propos recueillis par Simon Bentolila

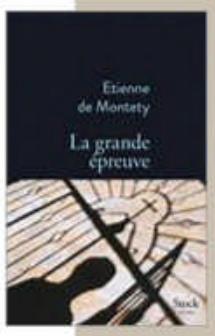
***librairiemassena.com**

■ *L'ANOMALIE*
HERVÉ LE TELLIER
(GALLIMARD)

JEAN-LUC BERTINI/MINUIT

SENS CRITIQUE

DÉCOUVERTES



■ *LA GRANDE ÉPREUVE*
ÉTIENNE DE MONTETY (STOCK)

Si Bernanos était vivant, aucun doute qu'il écrirait sur l'islam radical. Quelle forme choisirait-il ? Le roman, le théâtre ou l'essai ? « Dialogues des salafistes » ou « Les grands cimetières sous les lames » ? Héritier de Bernanos, Étienne de Montety a opté pour le roman en s'inspirant de l'assassinat du père Hamel. Il ne juge pas ses personnages, même les terroristes, mais en sonde les reins et les cœurs – et interroge la société, aussi. Alors que la réalité rejoint la fiction. **Louis-Henri de La Rochefoucauld**

■ *L'HISTORIOGRAPHE DU ROYAUME*
MAËL RENOUARD (GRASSET)

De son propre aveu, Maël Renouard n'a jamais mis les pieds au Maroc et, pourtant, son septième ouvrage, présent sur la dernière liste du prix Goncourt, raconte trente ans de l'histoire de ce royaume, aux débuts du règne d'Hassan II. À travers le récit d'un homme de lettres appelé au service du souverain, pour en devenir le scribe. Commence alors un récit où l'homme note ce qu'il voit et s'adonne à moquer les courtisans, les traitres, les dupes, et… lui-même. Car le personnage du roi devient sa hantise autant que sa raison d'écrire.

Hubert Artus

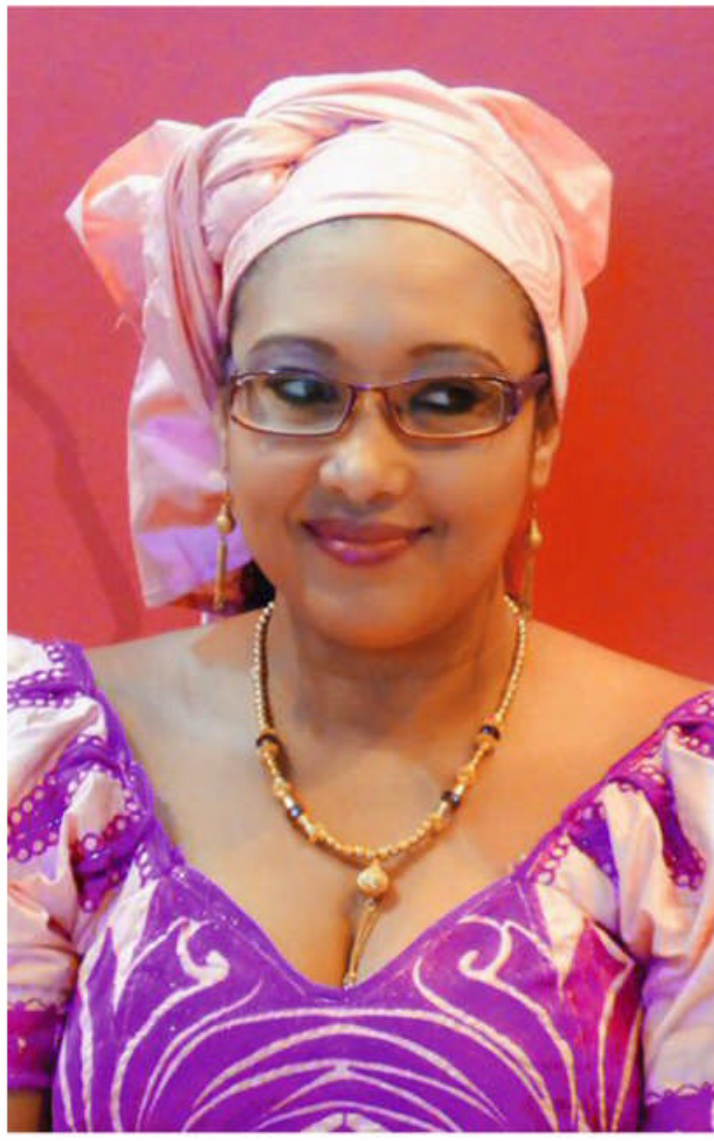
■ *LA TRAJECTOIRE DES CONFETTIS*
MARIE-ÈVE THUOT (SOUS-SOL)

En réponse aux sempiternelles lamentations des réactionnaires désenchantés, la Québécoise Marie-Ève Thuot adresse un premier roman jubilatoire et donne à lire le récit joyeux de l'Apocalypse amoureux. Roman choral qui navigue entre les familles et les époques, fresque sociale et comédie de mœurs corrosive, *La Trajectoire des confettis* est une œuvre foisonnante qui étudie notre rapport biaisé à la sexualité et salue, à rebours du fatalisme ambiant.

Léonard Desbrières

Miroir de leurs drames

Outsider de la saison des prix, l'écrivaine camerounaise Djaïli Amadou Amal est finaliste du Goncourt 2020 avec *Les Impatientes*, son troisième roman. Et le premier publié en France.



La présence de Djaïli Amadou Amal, dans l'ultime sélection du Goncourt, s'impose comme la surprise de cette rentrée qui en a compté de nombreuses. Qui eût cru qu'une romancière de l'Extrême-Nord du Cameroun, publiée pour la première fois en France, et ce dans une petite maison d'édition indépendante –Emmanuelle Collas –, aurait ses chances ? Personne. À commencer par ceux qui donnaient *Yoga* d'Emmanuel Carrère ultra-favori. À l'heure où nous bouclons, l'auteure des *Impatientes* reste la seule femme dans la course pour le prestigieux prix littéraire français, aux côtés de Maël Renouard, Hervé Le Tellier et de Camille de Toledo. Elle le sera – a priori– pour un moment, le prix ayant été reporté *sine die* en raison de la fermeture des librairies décidée par le gouvernement pour lutter contre la pandémie due au coronavirus.

DES VIES DÉROBÉES

Les Impatientes est la nouvelle version du roman *Munyal ou les Larmes de la patience* de Djaïli Amadou Amal, publié en 2019 à Yaoundé aux éditions Proximité, et récompensé par le prix Orange du livre en Afrique. Il dépeint le destin de trois femmes peules et musulmanes qui habitent la région septentrionale du Cameroun. La jeune Ramla, étudiante en pharmacie et amoureuse d'Aminou, est arrachée à ses projets pour être mariée de force au riche époux de Safira. Hindou, la sœur de Ramla, est quant à elle, obligée d'épouser son cousin, Moubarak, alcoolique et violent, qui abuse d'elle le soir de la cérémonie. Enfin, Safira masque son désarroi pour sauvegarder les apparences quand l'homme auquel elle est mariée depuis vingt ans ramène une jeune coépouse à la maison.

Mariage précoce et forcé, viol conjugal, polygamie… La construction du roman est didactique ; la description des violences que le mariage fait subir à ses femmes est crue ; le style simple et direct. Aux narratrices rebelles, battantes ou affligées, l'entourage répond invariablement tel un monolithe : *« Munyal ! »* (« patience ! », en peul). Et Djaïli Amadou Amal d'interroger par ce moyen le fait que l'existence d'une femme vaut moins que le respect du « pulaaku » (le code d'honneur des Peuls, soit l'ensemble des règles morales et sociales qui déterminent la manière d'être peule). Longtemps après avoir refermé son livre résonne le cri de détresse de Ramla : *« Sauvez-moi, je vous en supplie, on m'arrache mes rêves, mes espoirs. On me dérobe ma vie. »*

Gladys Marivat

■ *LES IMPATIENTES*
DJAÏLI AMADOU AMAL
(EMMANUELLE COLLAS)

OLIVIER THIBAUD/ED. EMMANUELLE COLLAS

Mythe de survie

Remonter le fil du temps et des événements, peut-être le moyen, pour Camille de Toledo, de soigner plaies et blessures. Et de se reconstruire.

Un jour le corps ne tient plus : la colonne vertébrale s'affaisse, les dents se déchaussent, les nerfs se paralysent. Ce sont les chocs encodés dans la matière qui se réveillent, la mémoire encapsulée des traumas qui cherche à se faire jour. Alors, il n'est plus d'autre choix que d'écouter ce cri venu des profondeurs, de descendre en soi pour exhumer la blessure et rouvrir, une à une, *« les fenêtres »* verrouillées du temps. À la mort consécutive de son frère, de sa mère et de son père, Camille de Toledo a cru pouvoir rompre le fil maudit de sa lignée en quittant Paris pour Berlin. Mais comme Thésée dans le labyrinthe, il lui a fallu le reprendre pour échapper à son corps, soudain changé en sarcophage.

UNE HISTOIRE DE LA VIOLENCE

Pendant plus de deux ans, il a rouvert les cartons de photographies, relu les lettres des ancêtres et dépoussiéré un vieux manuscrit secret. Méandre après méandre, il a déconstruit les fictions de l'histoire familiale : le mensonge entourant la mort d'un aïeul, les faux-semblants du bonheur parental, mais aussi le mythe des Trente Glorieuses et de la modernité. Hantée par le martèlement des dates et des énigmes insolubles, cette enquête infinie sur la mémoire des siens s'élargit alors en une histoire de la violence héritée du XXe siècle. Pétri de cet au-delà de la langue où le corps et les morts se remettent à parler, *Thésée, sa vie nouvelle* est une prière autopoïétique qui consume autant qu'elle console.

Camille Thomine

■ *THÉSÉE, SA VIE NOUVELLE*
CAMILLE DE TOLEDO
(VERDIER)

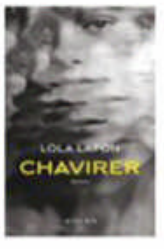
Mécanique de l'emprise

Lola Lafon signe un puissant roman sur la prédation et la libération de la parole.

Chavirer est le récit du piège tendu à Cléo, 13 ans, d'un milieu modeste. En 1984, la collégienne grandit en banlieue parisienne. Seule la danse lui offre « *ce pouvoir de malmener l'ordinaire d'un quotidien flasque qui se traînait* ». Un soir, une riche inconnue l'appâte en lui faisant miroiter un destin superbe grâce à la bourse Galatée. Pour l'obtenir, Cléo doit se rendre dans un appartement des beaux quartiers pour convaincre un jury de sa *« maturité »*.

Chavirer navigue entre les années 1980 et 2019, quand deux réalisatrices recherchent les victimes de Galatée pour un documentaire. Lola Lafon décrypte l'emprise et la manière dont ceux qui détiennent le pouvoir séduisent des adolescentes convaincues qu'elles ne valent pas grand-chose. Le mutisme coupable des parents, la lâcheté des amis et des médecins qui « *ne posent pas les bonnes questions* ».

On lit le roman en apnée, bouleversé par le destin de Cléo, qui participe malgré elle à cette entreprise de prédation. Son corps – musclé par les entraînements, érotisé par les adultes, qui danse sur les plateaux de télévision et les théâtres – raconte les mentalités et les modes changeantes d'un pays, et le coût du silence. **G.M.**



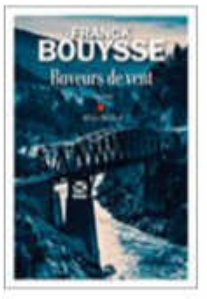
■ *CHAVIRER*
LOLA LAFON
(ACTES SUD)

Tous pour un

Dans cette intrigue sombre, Franck Bouysse met en scène une fratrie attachante. En quête d'une liberté dont il faudra payer le prix.

Dans la vallée du Gour Noir, peuplée d'âmes soumises, quatre frères et sœur en quête de sacré se suspendent avec des cordes le long d'un viaduc. Scrutant l'horizon, ils aspirent à s'évader. L'auteur semble avoir construit *Buveurs de vent* à partir de ce tableau vertigineusement poétique. Qui sont ces drôles de héros ? Marc lit des romans, malgré l'interdiction d'un père qui a la main lourde – y compris sur la bibine. Luc se réfugie quant à lui dans l'univers de Stevenson, quand il ne parle pas aux animaux. Comme lui, fervent défenseur de la nature, Matthieu communique avec les arbres. Enfin, il y a Mabel, la rebelle, qui doit quitter la vallée après avoir été bannie par sa mère. Ses trois frangins aux prénoms d'apôtres ne peuvent alors plus compter que sur la bienveillance d'un grand-père cinglé, qui n'est pas sans rappeler le célèbre pirate de *L'Île au trésor*, Long John Silver. Il boite depuis son accident à la centrale électrique, autour de laquelle gravite la vie du Gour Noir. On raconte d'ailleurs que, dans cette centrale, une araignée géante tisse sa toile : cette légende est en quelque sorte l'ombre du tyran Joyce, qui aspire à tuer dans l'œuf tout esprit de révolte. Mais nos apôtres en culotte courte lui donneront du fil à retordre.

Tout est métaphore, dans le monde de Franck Bouysse où le roman noir se met au vert, et où la fantasmagorie brute laisse désormais poindre une dimension de critique sociale. D'une écriture ciselée à la musicalité de chaque instant, cet insatiable explorateur du mal livre une renversante déclaration d'amour à la littérature. **Simon Bentolila**



■ *BUVEURS DE VENT*
FRANCK BOUYSSE
(ALBIN MICHEL)

TONATIUH AMBROSETTI/VERDIER

L'ENTRETIEN

Salman Rushdie

« Les réseaux sociaux induisent une défiance à l'égard du réel »

Si le héros de Cervantès débarquait dans l'Amérique d'aujourd'hui, contre quels moulins partirait-il en guerre ? Satire aussi grinçante que jubilatoire, *Quichotte* nous entraîne dans un road-trip sur fond d'apocalypse résonnant fortement avec l'actualité. À la veille du résultat de la présidentielle, l'auteur, engagé dans le mouvement « Writers against Trump », évoquait pour *Lire Magazine littéraire* cette Amérique entrée dans une nouvelle réalité, celle des fake news et de la culture trash.

SYRIE MOSKOWITZ/ACTES SUD

Borges, Saramago, Graham Greene, Thomas Mann, Kathy Acker… Vous n'êtes pas le premier à vous frotter au chef-d'œuvre de Cervantès, comment cette idée vous est-elle venue ?

• **Salman Rushdie** Même si j'admire le *Pierre Ménard* de Borges, je n'ai pas vraiment songé à mes prédécesseurs au moment d'écrire mon *Quichotte*. Le lien entre mon voyageur et le célèbre chevalier de Cervantès s'est par ailleurs fait tardivement. Mon idée de départ était de dessiner un panorama des États-Unis sous la forme d'un récit de non-fiction, à la manière de Tocqueville en son temps. L'imagination l'a ensuite emporté. Et lorsqu'on m'a proposé d'écrire un texte sur l'œuvre de Cervantès *[à l'occasion de l'anniversaire de sa mort, en 2016]*, j'ai compris que le périple de Don Quichotte et de Sancho Panza pouvait inspirer celui de mes personnages.

Dans votre *Quichotte*, ce n'est plus La Mancha que l'on traverse mais l'Amérique de Trump…

• **S.R.** Je ne dirais pas que l'Amérique de Trump, ni Trump lui-même, est au cœur de mon livre, mais plutôt la figure d'un homme assez fou pour croire en la bonté, qui traverse un pays encore plus fou que lui et certainement moins innocent, moins disposé à œuvrer pour le bien. Derrière mon roman et le classique de Cervantès se cache un autre classique, le *Candide* de Voltaire, qui confronte lui aussi un héros voyageur à la brutalité du monde. Candide, c'est l'Optimiste, un surnom qui irait très bien à mon voyageur puisqu'il s'attache à

voir le meilleur en chacun, même chez les individus de la pire espèce. Si l'Amérique de Trump n'est pas au cœur de *Quichotte*, l'un de ses corollaires est pourtant omniprésent : les fake news, et le brouillage qu'elles induisent entre mensonge et vérité… C'est un phénomène très dangereux, non pas parce qu'il peut rendre fou un ou deux hurluberlus, mais le monde entier.

Les réseaux sociaux sont accusés d'accentuer ce phénomène. Quel usage en faites-vous ?

• **S.R.** J'utilise un peu Twitter, seulement ou presque pour relayer des informations. Mais je reste persuadé que l'anonymat, le sentiment d'impunité qui en découle et la défiance à l'égard de la vérité auxquels tous les utilisateurs des réseaux sociaux sont confrontés les rendent de plus en plus problématiques, en ce qu'ils induisent une défiance à l'égard du réel.

Cette défiance est au cœur de votre roman, qui oscille entre réalisme et science-fiction. Dire le réel tel qu'il est ne suffit-il plus pour décrire nos sociétés contemporaines ?

• **S.R.** J'ai toujours pensé que le réalisme était né à une époque où l'écrivain et son lecteur avaient en quelque sorte conclu un pacte au sujet de ce que Stendhal nommait « l'âpre vérité ». Son œuvre, tout comme celle de Balzac, repose sur ce pacte tacite. Mais quand ce pacte s'est rompu, l'esthétique réaliste ne suffisait plus pour dire le monde. Les écrivains ont désormais besoin de formes nouvelles pour dire l'étrangeté de notre époque. Comme je l'écris dans mon roman, nous sommes entrés dans l'ère du « Tout-Peut-Arriver », où des changements colossaux peuvent se produire en une nuit. Le coronavirus en est la métaphore plus qu'explicite : son ampleur est telle que le réalisme est insuffisant pour la représenter, seul le « surréel » semble en être capable.

À propos de formes nouvelles, votre roman est tour à tour une épopée, une satire de la société américaine, une parabole sur le changement climatique, une romance… Ce mélange des genres est-il un prérequis pour parler de notre époque ?

• **S.R.** À travers l'écriture de mes trois derniers romans, je me suis efforcé de saisir la réalité mouvante de notre présent. *Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits* interroge ainsi nos modes de vie contemporains sous la forme d'un conte des mille et une nuits dans le New York d'aujourd'hui. *La Maison Golden* est un roman psychologique empreint de naturalisme. Quand le moment est venu d'écrire *Quichotte*, je me suis dit : mélange tous les genres possibles dans un seul livre et vois ce qu'il se passe. Confronte-toi à ce présent qui bouge sans cesse et refuse d'être capturé. Alors, *Quichotte* est devenu un récit de voyage, un roman surréaliste flirtant avec l'absurde, une histoire d'amour, une satire et un roman de science-fiction sur la fin du monde, tout cela en même temps. J'espère que les lecteurs se diront que le voyage en vaut la peine !

> « LES ÉCRIVAINS ONT BESOIN DE FORMES NOUVELLES POUR DIRE L'ÉTRANGETÉ DE NOTRE ÉPOQUE »

Venons-en à votre héros. Ismael Smile est fasciné par la téléréalité au point de tomber amoureux d'une présentatrice star, de la couvrir de lettres d'amour (signées « Quichotte ») et de sillonner les États-Unis pour la conquérir. Vous le décrivez comme un homme bon mais son obsession pour Salma R. a de quoi faire peur, non ?

• **S.R.** Mon Quichotte est un gentilhomme qui a foi en l'amour. Si cette foi vous semble une folie, alors oui, mon Quichotte est fou ! Mais le dénouement laisse entendre que le plus fou, ce n'est peut-être pas lui, qui se révèle au final dangereusement sain d'esprit…

Votre Sancho s'inspire du personnage de Cervantès mais également du Pinocchio de Collodi, puisqu'il aspire à devenir un vrai petit Américain. Comment avez-vous construit ce très beau personnage ?

• **S.R.** Je souhaitais dès le départ parler des relations familiales, entre frères et sœurs, mères et filles, mais surtout entre pères et fils. Le *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes* de Robert M. Pirsig (un road-trip père-fils vers la Californie) fait partie des livres qui m'ont inspiré, mais ce sont les *Aventures de Pinocchio* qui m'ont mis sur la voie d'un enfant tombé du ciel, qui n'émanerait pas d'un désir de procréation. J'aime l'idée que mon Sancho, dont on ignore au début s'il est un mirage avant de le voir affermir ses contours, incarne la fiction dans ce qu'elle a de plus pur tout en étant le personnage le plu investi dans le monde réel. La question de savoir s'il peut mener une vie indépendamment de son créateur est à ses yeux primordiale. À l'inverse, dans la relation père-fils présente dans le récit cadre, le fils semble avoir l'ascendant sur son géniteur. Il me semblait important que ces deux histoires dialoguent.

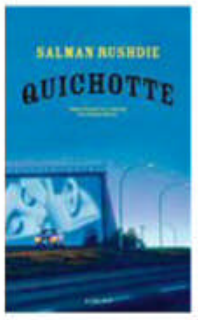
Au cours de leur périple, Quichotte et Sancho font face au racisme, au fondamentalisme, à l'ignorance, bref, au visage le plus sombre de l'Amérique. La promesse d'une Amérique « great again » vous semble-t-elle plausible ?

• **S.R.** La plupart des nations sont tour à tour grandes et faibles. Si l'on regarde l'Amérique sous l'angle de sa production littéraire, artistique, architecturale ou scientifique, alors oui, l'Amérique est grande. Mais le péché originel sur lequel elle s'est construite la hante toujours. Le slogan de la campagne de Trump fait miroiter les mêmes promesses que n'importe quel slogan de droite, à savoir le mythe d'un âge d'or passé, justifiant des dérives autoritaires quant à elles bien présentes.

Cette interview a lieu la veille des élections américaines. Si Donald Trump n'est pas réélu, ne craignez-vous pas que votre roman perde de son actualité – et ne serait-ce pas finalement une bonne nouvelle ?

• **S.R.** J'espère quand même avoir écrit un roman un peu moins évanescent que des fake news ! Si le changement que je souhaite se produit, je serai heureux en tant que citoyen, non en tant qu'écrivain. S'il ne se produit pas, alors il semblerait que nous ayons un gros problème.

Propos recueillis par Laëtitia Favro



■ *QUICHOTTE*
SALMAN RUSHDIE
(ACTES SUD)

LE PORTRAIT

Colum McCann

Un monde en fragments

Plaidoyer pour l'acceptation de l'autre, *Apeirogon*, roman sur le conflit israélo-palestinien, dresse en creux le portrait d'un écrivain citoyen du monde et humaniste militant. L'auteur nous parle de ce livre somme, atypique dans son œuvre.

Si *Apeirogon* est bien un roman, il résulte du désir qu'eut Colum McCann d'honorer l'œuvre de deux hommes de paix bien réels, Rami Elhanan et Bassam Aramin. Deux pères, l'un israélien, l'autre palestinien, engagés de longue date contre l'occupation de la Cisjordanie et de la bande de Gaza lorsque la guerre les priva chacun d'une fille d'une dizaine d'années. Deux patriotes, conscients des limites de leurs dirigeants, que la douleur infinie du deuil ne priva pas de leur lucidité. Deux amis, aussi, attachés à comprendre les drames qui façonnèrent leurs vies respectives, la guerre, la déportation, l'incarcération et la dépossession. Deux conteurs-nés, enfin, aux milliers de bons mots et anecdotes, qui firent le choix de témoigner ensemble de leur parcours et de leurs convictions.

BORGES, BANKSY ET MITTERRAND

« Je voulais m'introduire dans la tête et le cœur de ces personnages admirables », explique l'auteur. *« En mélangeant fiction et non-fiction, j'essaie d'aller au plus profond de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas. »* Il enchaîne : *« Puisque la vérité est confuse, nous devons parfois inventer de nouvelles formes d'expression, et c'est ce que j'ai tenté avec* Apeirogon. » Colum McCann – lauréat du National Book Award et distingué par *Lire* « meilleur livre de l'année » en 2009 pour *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* – est rompu aux romans d'ambition démiurgique. Il a ici compilé 1 001 paragraphes numérotés, d'une ligne à plusieurs pages, alternant témoignages, récits indirects, dialogues, aphorismes, entrées d'encyclopédie, photos et fac-similés, voire retranscriptions de tags lus sur la barrière de séparation israélienne.

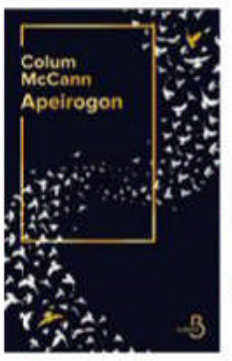
« Une erreur classique est de débattre de façon binaire. Il existe tant de simplifications des deux côtés. Mais rien n'est aussi simple. Un écrivain doit rendre compte d'autant d'aspects de la situation qu'il le peut. Il est à la fois plus gratifiant et infiniment plus difficile de penser autrui à la manière d'un kaléidoscope. » Pour cet archétype d'auteur international, traduit en quarante langues, qui a vécu en Irlande, au Japon et aux États-Unis, il importait de restituer l'infinité des connexions de l'histoire de Bassam et Rami avec celle du reste de l'humanité. Au fil d'une narration toujours fluide, par association d'idées, McCann digresse ainsi vers l'ornithologie, les penseurs juifs et musulmans, les dérivés de la poudre à canon, Borges et Banksy, le funambulisme, et jusqu'à François Mitterrand – chevalier des Arts et des Lettres, ce francophile a d'ailleurs relevé le succès particulier d'*Apeirogon* auprès d'un public dont il *« adore la manière de lire et d'aborder la littérature »*.

« CÉLÉBRATION CULTURELLE »

Le talent de pédagogue de Colum McCann, en bon professeur d'université qui consacra un livre à conseiller les jeunes auteurs, ne consiste évidemment pas à asséner de solution prête à penser au plus emblématique des conflits humains. *« Pessimiste de l'intellect mais optimiste de la volonté »,* au sens de Gramsci, il brûle d'éveiller son lecteur à la multitude des dimensions à appréhender avant de l'inciter à l'empathie et au dialogue.

Ni israélien ni palestinien, McCann ne récuse pas les débats contemporains autour de l'appropriation culturelle, mais défend l'approche employée dans le roman : *« Nous devrions parler de "célébration culturelle" lorsque l'intention est d'apprendre, partager, approfondir, éclairer. On s'engage en disant : "Je ne sais pas, apprenez-moi, s'il vous plaît". On emprunte cette voie parce que l'on se sait incomplet, ou pas assez grand, ou pas assez brillant. Et l'on en sort, au bout du compte, un peu plus sage. »* Soit l'exacte impression laissée par *Apeirogon*.

Antoine Faure



RTL aime !

■ *APEIROGON*
COLUM MCCANN
(BELFOND)

PATRICE NORMAND/OPALE/LEEMAGE/BELFOND

Istanbul au cœur

La ville turque – belle, rebelle, féminine, et aujourd'hui menacée – a inspiré aux écrivaines Asli Erdogan et Elif Shafak deux livres passionnés et nostalgiques.

Revoilà Istanbul plus captivante que jamais sous la plume d'Asli Erdogan. Dans *Requiem pour une ville perdue*, l'écrivaine exilée en Allemagne entre-tisse ses visions de la ville turque aux souvenirs de l'enfant qu'elle fut et de l'écrivaine militante qu'elle est devenue. Le récit se compose de courts chapitres comme une succession de visions et de poèmes. L'auteure le déploie avec lyrisme tandis qu'elle arpente les artères d'Istanbul. *« Ce soir, à cette heure vide et bleue, je passe de l'autre côté de la fenêtre et prends place à mon tour parmi les femmes de la ville. J'enveloppe mon être dans un récit comme du tabac dans une feuille à rouler, et mêlant le tabac remâché, le vin, le bleu et le noir de la nuit, je crache la fumée dans le vide »*, écrit celle qui a passé quatre mois en prison et qui risquait jusqu'en février une condamnation à perpétuité pour « tentative de porter atteinte à l'intégrité de l'État ».

Istanbul fait corps avec Asli Erdogan, sa beauté funeste ne la lâche pas cependant qu'elle mêle ses propres fantômes à ceux des êtres qui ont peuplé le quartier de

Asli Erdogan

Galata qui fut, à chaque épidémie de peste, *« le cimetière de Constantinople »*.

UNE VILLE FÉMININE

De cimetière, il en est également question chez Elif Shafak. L'écrivaine féministe et militante, qui vit aujourd'hui à Londres, a eu l'idée de *10 minutes et 38 secondes dans ce monde étrange* en découvrant le cimetière des Abandonnés. Un endroit à une heure d'Istanbul où l'on enterre ceux qui ont été rejetés par leurs familles. Sans plaque à leur nom ; sans tombes, ni funérailles. S'y côtoient un migrant africain noyé en Méditerranée et des suicidés, des LGBTQI et des morts du sida. Mais aussi une prostituée sauvagement assassinée comme Tequila Leila, l'héroïne du roman.

Pendant dix minutes et trente-huit secondes, son cerveau continue de fonctionner, et remontent les souvenirs. Son enfance en Anatolie, où elle est abusée par un oncle, puis obligée de se marier ; la fuite pour Istanbul où elle travaille dans une maison close du centre historique ; enfin, la famille de cœur qu'elle compose avec d'autres « parias ». Les trajectoires de ces « inadaptés » sont racontées avec brio dans des récits enchâssés. Ils sont l'âme de ce livre dédié *« aux femmes d'Istanbul et à la ville d'Istanbul qui est, qui a toujours été une ville féminine »*.

Gladys Marivat

Elif Shafak

DR/ACTES SUD - LEONARDO CENDAMO/LEEMAGE/FLAMMARION

■ *REQUIEM POUR UNE VILLE PERDUE*
ASLI ERDOGAN (ACTES SUD)

■ *10 MINUTES ET 38 SECONDES DANS CE MONDE ÉTRANGE*
ELIF SHAFAK
(FLAMMARION)

SUCCÈS

■ *IMPOSSIBLE*
ERRI DE LUCA (GALLIMARD)
L'auteur italien préféré des Français touche juste avec *Impossible.* Soit l'interrogatoire d'un militant d'extrême gauche par un juge qui l'accuse d'avoir poussé un homme dans le vide sur un sentier des Dolomites. La conversation se concentre sur l'expérience de la montagne et l'engagement politique. Un roman bref et tendu, véritable ode à la liberté.

■ *LA VIE MENSONGÈRE DES ADULTES*
ELENA FERRANTE
(GALLIMARD)
Très attendu, le nouvel opus de la tétralogie à succès *L'Amie prodigieuse* a envahi les plages françaises cet été. Giovanna, fille unique d'un couple de professeurs, vit sur les hauteurs privilégiées de Naples. Son destin bascule lorsqu'elle découvre l'existence de la *« maléfique »* tante Vittoria, établie dans les bas quartiers de la ville et, avec elle, la cruauté de *« la vie mensongère des adultes »*.

■ *ÉTÉS ANGLAIS*
ELIZABETH JANE HOWARD
(LA TABLE RONDE)
Publié juste avant le confinement, *Étés anglais* a été la surprise de cette année. La romancière britannique a séduit avec ce premier tome de la *Saga des Cazalet.* Dans l'entre-deux-guerres, trois générations d'une famille de la grande bourgeoisie anglaise et leurs domestiques sont au cœur de multiples intrigues. Le tome 2, *À rude épreuve,* a paru en octobre.

■ *LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSES*
DELIA OWENS (SEUIL)
C'était le suspense de janvier : la zoologue américaine allait-elle conquérir la France avec ce premier roman, best-seller aux États-Unis ? Oui. Le récit de l'enfance de Kya Clark, qui vit seule dans un cabanon au cœur d'un marais côtier de Caroline du Nord, s'est installé dès sa sortie dans les meilleures ventes, confirmant le tropisme américain des lecteurs français. **G.M.**

3 QUESTIONS À… KEN FOLLETT

DANS LE *CRÉPUSCULE ET L'AUBE*, L'AUTEUR BRITANNIQUE REVIENT DANS LA VILLE FICTIVE DE KINGSBRIDGE D'AVANT *LES PILIERS DE LA TERRE*, ET AVANT LE PONT QUI LUI DONNE SON NOM.

QU'EST-CE QUI VOUS INTÉRESSE DANS CETTE ÉPOQUE PRÉCÉDANT L'AN MIL ?

C'est un tournant. L'âge des ténèbres s'achève en Angleterre, et c'est le moment du renouveau de la culture européenne. Trois groupes s'affrontent alors pour diriger l'Angleterre : les Anglo-Saxons, les Vikings et les Normands. Une telle bataille génère bien sûr plein de petites histoires.

COMME DANS *LES PILIERS*, L'UN DE VOS PERSONNAGES EST UN ARTISAN. POURQUOI CE GOÛT POUR LES TRAVAILLEURS MANUELS ?

Parce que je m'intéresse aux choses et à ceux qui les fabriquent. C'est en visitant une cathédrale que j'ai eu envie d'écrire sur ceux qui l'avaient élevée, et cela m'a amené à reconstituer leur époque. Aujourd'hui, je m'intéresse aux ponts, aux bateaux, aux canaux et aux gens qui les ont construits… parce qu'ils ont construit l'Angleterre. À mes yeux, ils sont très importants.

ALEXANDRE DUMAS DISAIT QU'IL EST PERMIS DE VIOLER L'HISTOIRE À CONDITION DE LUI FAIRE DE BEAUX ENFANTS. VOUS, IL SEMBLE PLUTÔT QUE VOUS CHERCHIEZ À ÉPOUSER L'HISTOIRE AU PLUS PRÈS ?

Je fais en sorte que tout, dans le roman, soit fondé. Maintenant, il y a des choses que l'on ne sait pas. Quels sous-vêtements portaient les gens de cette époque ? Je n'ai rien trouvé là-dessus. Alors j'ai inventé : lorsque mes personnages montent à cheval, ils utilisent une bande de tissu pliée. Je pense que quiconque ayant déjà pratiqué l'équitation comprendra…

Propos recueillis par Alexis Brocas

RTL aime !

■ *LE CRÉPUSCULE ET L'AUBE*
KEN FOLLETT
(ROBERT LAFFONT)

LA POLÉMIQUE

LE DERNIER CHANT DE KOK

Avec *Fin de combat*, Kark Ove Knausgaard met un terme à son grand œuvre, entamé il y a plus de dix ans. Six volumes à la clé. Un long fleuve pas toujours tranquille…

C'est un paradoxe somme toute très français : alors que l'Hexagone a tendance à plébisciter les écrits autobiographiques – y compris le moindre récit lacrymal, sans angle ni écriture –, le pays de Marcel Proust et d'Annie Ernaux n'a pas réservé, en librairies, un accueil digne de ce nom à celui qui, aujourd'hui, est considéré dans le reste du monde comme la référence de ce domaine – *Aux confins du monde* avait toutefois été désigné « livre de l'année » par la rédaction de *Lire* en 2017 (ex aequo avec *Classé sans suite* de Claudio Magris). Le prix Médicis (de l'essai !) 2020 changera-t-il la donne à son sujet ?

TOUT RACONTER, DANS LE MOINDRE DÉTAIL

Phénomène d'édition dans les pays scandinaves, puis un peu partout ailleurs, le Norvégien Karl Ove Knausgaard a en effet imposé son nom avec les six tomes de son autobiographie, à l'intitulé général sulfureux : *Mon Combat*, référence explicite à *Mein Kampf* d'Adolf Hitler. C'est d'ailleurs dans le dernier volet, paru en cette rentrée – *Fin de combat* –, qu'il nous explique non seulement ce titre scandaleux, mais surtout son projet d'ensemble. Comme une mise en abyme, cette ultime partie s'attarde sur le moment de la publication de *La Mort d'un père,* tout début de cette entreprise littéraire où « KOK » a décidé de tout raconter, dans le moindre détail. Et c'est peu de dire que ses proches – à l'image de son oncle, furibard – n'ont pas forcément été enchantés de voir leurs vies déballées, dans un style très direct.

Mais au-delà de cet événement, Knausgaard fait un parallèle, a priori impossible, entre le Führer et lui-même. Entre le livre programme du Reich et le texte en cours du Norvégien. Il va sans dire que ces développements, entre rapprochements biographiques très précis, analyses historiques, philosophiques et littéraires de *Mein Kampf* et digressions audacieuses, ont suscité bien des controverses lors de la publication initiale de ce tome, en 2011 – qui compte pas moins de 1 400 pages… Quoi qu'il en soit, après la lecture de cet ouvrage extrême, on voit d'un autre œil les passages des précédents volets, où KOK évoquait son enfance, son quotidien avec une compagne bipolaire, sa liaison avec une adolescente lorsqu'il était jeune prof, son penchant pour la bouteille ou bien ses courses, sa vie de père ou, surtout, ses désirs d'écriture. Car, au fond, *Mon combat*, c'est celui d'un auteur pour trouver la vérité à travers la littérature qu'il produit.

Baptiste Liger

■ *FIN DE COMBAT*
KARL OVE KNAUSGAARD
(DENOËL)

MT SLANZI/DENOËL - OLIVIER FAVRE AND WEST STOW ANGLO-SAXON VILLAGE (CROP)/ROBERT LAFFONT

Souvenirs d'enfance

***Mon père et ma mère*, magnifique livre du grand écrivain Aharon Appelfeld, témoigne d'une époque encore épargnée par la Seconde Guerre mondiale et son cortège d'horreurs, mais où pointent ses prémices.**

Prenant place au sein d'une œuvre autofictionnelle riche d'une quarantaine de textes, nourrie des thèmes du déracinement, de la mémoire, de l'enfance, *Mon père et ma mère* trace un nouveau chemin d'écriture vers la *« maison originelle »,* où ressuscite toujours la famille du grand écrivain israélien Aharon Appelfeld, décédé il y a deux ans. Ici, cette maison prend l'apparence de l'isba louée pendant les vacances d'été, et située sur la rive du Pruth près de Czernowitz, alors ville roumaine. Appelfeld raconte le dernier été sur place, en 1938.

LA RUMEUR DE LA GUERRE

Soutenus par des *« visions »* tirées de l'oubli et portés par *« le regard nu de l'enfant »,* les jours défilent, que rythment les nombreuses conversations, les balades équestres dans la montagne, les baignades, les nuits perturbées par les cauchemars. Il y a le scintillement de l'eau, le bon goût de la pastèque et la présence marquée des parents d'Erwin, 10 ans, juifs non pratiquants : une mère curieuse et bienveillante, prompte à s'émerveiller, un père « esthète », sensible, mais plein de sarcasme et de rigueur. Autour d'eux gravitent les autres vacanciers habitués du lieu, juifs également – mais est-ce si important ? Un écrivain, un docteur, la tante Yulia ou Gulia, l'amie d'enfance. Rosa, aussi, qui lit dans les lignes de la main, et le secouriste Slovo, mais surtout *« l'homme à la jambe coupée »,* sévère lorsqu'il prodigue ses conseils, et *« la femme que l'on appellera P. »,* sublime de mélancolie et de vulnérabilité, qui traduisent en duo une humanité des plus belles.

Derrière, si lointaine, si proche, la guerre affleure ; c'est une rumeur, une crainte à peine audible. *« Tout continuera de vivre en se passant de nous »,* souligne le narrateur. Et pourtant, l'œuvre d'Appelfeld a tout d'un abri, d'un refuge qui les retient tous, magnifiquement, sauvés de l'horreur.

Juliette Savard

RTL aime !

■ *MON PÈRE ET MA MÈRE*
AHARON APPELFELD
(L'OLIVIER)

« Un coup de poing littéraire »

LE CHOIX DU LIBRAIRE

Frédéric Tué, gérant de la librairie L'Odyssée* à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), évoque pour nous le roman de Colson Whitehead, l'un de nos titres étrangers préférés cette année.

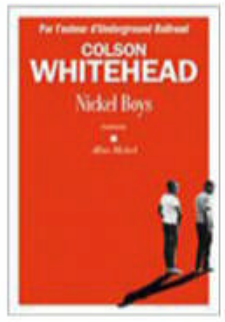
« *Nickel Boys* m'a vraiment sonné, frappé, par la justesse et la qualité de son propos. Tout est dit en quelque deux cent cinquante pages, au sujet des différents problèmes raciaux que traverse (toujours) l'Amérique. C'est un roman remarquablement ciselé. Le propos en devient brillant, à travers cette histoire inspirée de faits réels. J'avais entendu Paul Auster dire, je ne sais plus dans quelle interview, que les États-Unis ne s'en sortiraient jamais tant qu'ils ne résoudraient pas la question mémorielle des Indiens et de l'esclavage des Noirs. Or, une fois qu'on a fini le livre de Whitehead, on sait que l'Amérique ne s'en sortira jamais tant que, justement, elle ne réglera pas ces comptes-là une bonne fois pour toutes. Le racisme envers les Noirs est décrit ici à travers toutes ses facettes : l'humiliation, la violence, le meurtre. C'est extrêmement efficace, comme coup de poing littéraire.

En librairies, le livre marche très bien tout seul. Le côté "auteur deux fois lauréat du prix Pulitzer, ça interpelle" *[rires]*. Le fait qu'il soit inspiré d'une histoire vraie accroche aussi. Les gens qui avaient lu *Underground Railroad* se retrouvent complètement dans *Nickel Boys.* Lequel a « relancé » les ventes du précédent, qui est paru en poche. Pour eux, c'est vraiment la suite logique, chez un auteur extraordinaire. Plus qu'un livre qu'on adore, c'est un de ces livres qui mettent une claque. »

Propos recueillis par Hubert Artus

librairie-odyssee.com

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER - MICHAEL LIONSTAR/ALBIN MICHEL



■ *COLSON WHITEHEAD*
NICKEL BOYS
(ALBIN MICHEL)

SENS CRITIQUE

DÉCOUVERTES

■ *BETTY*
TIFFANY MCDANIEL (GALLMEISTER)

Révélation de la rentrée avec *Betty,* Tiffany McDaniel envoûte et bouleverse en nous embarquant sur les traces de sa mère, née d'une femme blanche et d'un père Cherokee. Pour échapper à la violence des hommes et aux secrets familiaux dont elle est le témoin torturé, la jeune Indienne trouve refuge dans l'écriture et raconte le courage des femmes qui se dressent face aux démons de l'Amérique.

■ *QUI SÈME LE VENT*
MARIEKE LUCAS RIJNEVELD (BUCHET-CHASTEL)

Plus jeune lauréat de l'histoire de l'International Booker Prize, l'auteure néerlandaise offre avec *Qui sème le vent* une réinterprétation sulfureuse et trash du récit d'apprentissage, à travers le regard implacable d'une petite fille de la campagne batave. Un premier roman magistral et dérangeant jusqu'à la nausée autour d'une famille meurtrie par le décès tragique d'un enfant.

■ *LES LIONNES*
LUCY ELLMANN (SEUIL)

Alors qu'une mère au foyer américaine prépare le dîner, elle est soudain assaillie par un flot de pensées intarissable. Débute alors un monologue intérieur émouvant, et corrosif où les considérations sur un monde en déroute se mêlent aux souvenirs intimes. *Les Lionnes,* mille pages où les idées fusent et les phrases s'enchaînent, portées par une écriture à la simplicité désarmante.

■ *OHIO*
STEPHEN MARKLEY (ALBIN MICHEL)

La jeune garde du roman américain déploie depuis quelques années une littérature ultra-noire qui fustige un pays en perdition. Avec *Ohio,* œuvre chorale au vitriol, Stephen Markley dresse le tableau cruel de la génération sacrifiée du 11-Septembre. Un uppercut littéraire étourdissant. **Léonard Desbrières**

Jusqu'où s'arrêtera Tyll ?

L'écrivain prodige Daniel Kehlmann revisite librement l'histoire de Till l'Espiègle. Inventif et trépidant, le résultat est époustouflant.

Oubliez l'Histoire, oubliez la raison : Tyll Ulespiègle – rebelle, bouffon, joker, visionnaire – aurait parfaitement sa place dans la cour des miracles de notre temps. Héraut-bateleur, il traverse, bien après sa naissance « officielle », un XVIIe siècle d'horreurs et de prodiges, marqué par la guerre de Trente Ans, les convulsions du Saint-Empire romain, les déconvenues du roi Frédéric V – le choc des lames et des esprits. Une époque cruelle, absurde, exaltante, dont la bande-son ne pourrait être qu'un air de flûte dissonant, joué avec force contorsions. *« Quand Trump a remporté les élections,* raconte l'auteur, *j'ai été si choqué et inquiet que, pendant un moment, je suis resté incapable d'écrire. Et puis, j'ai pensé à Tyll, à ses capacités de résilience, à la façon qu'il avait de se moquer de tout. Ça a été une expérience révélatrice. Mon personnage m'a aidé à terminer le roman et à affronter cette crise. »*

Dénoncé pour sorcellerie, Claus le meunier érudit – le père de Tyll – a été pendu. Flanqué d'une fillette et d'un âne parlant, l'enfant prend la fuite. *« Mais tu ne peux pas t'en aller comme ça ! »* proteste son acolyte. On parie ? Imprévisible, *« toujours en mouvement »,* le gamin devenu génie promène partout un regard qui consume. Le voici en funambule, vêtu d'un pourpoint bigarré et d'un manteau en peau de veau, sautillant parmi les hommes, orchestrant des fantasmagories baroques, faisant revivre pour eux sorcières impavides et sombres monarques.

Daniel Kehlmann, à qui l'on doit déjà l'étourdissant *Les Arpenteurs du monde,* consacré à Gauss et à Humboldt, maîtrise à la perfection l'art du récit et de la chute. Jouant avec les codes, dansant sur un fil ténu entre Histoire et fantasme (la mort à 17 000 ans, dans la plaine du Holstein, du dernier dragon du Nord, est un bijou de fantasy poétique), il offre accès à un univers neuf, peuplé de fanatiques, de savants, de bourreaux et de déchus. Avec *Le Roman de Tyll Ulespiègle,* on apprend, on s'émerveille, on retient son souffle. À la reine d'hiver, Liz Stuart, notre héros donne des nouvelles de son âne. *« Il écrit un livre. »* Elle lui propose le refuge, la paix, *« même si, un jour, tu ne peux plus te produire en spectacle »*. Sauf que Tyll est le spectacle. Une seconde, elle se retourne, revient à lui – sous les flocons, le fantôme a disparu. **Fabrice Colin**

■ *LE ROMAN DE TYLL ULESPIÈGLE*
DANIEL KEHLMANN (ACTES SUD)

STEVE PAUSTIAN/ACTES SUD

DES NOUVELLES D'AILLEURS

Hors de nos frontières, les histoires courtes ont le vent en poupe. Trois recueils se sont distingués cette année, ciselés par le brillant talent des Américaines Lionel Shriver et Ottessa Moshfegh et de la Polonaise Olga Tokarczuk.

La nouvelle continue de traîner chez nous une réputation de format mineur, ce qui n'empêche pas que le genre se porte bien. Les étrangers n'ont pas les mêmes préventions à son encontre, notamment outre-Atlantique, où la nouvelle occupe une place de choix dans les revues et les ateliers de *nature-writing*. On se rattrape néanmoins en France où parmi les trois recueils très remarqués en cette année 2020 figurent ceux des Américaines Lionel Shriver et Ottessa Moshfegh, ainsi que les *Histoires bizarroïdes* de la Polonaise Olga Tokarczuk.

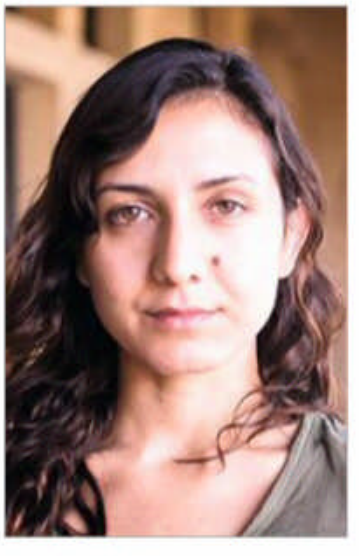
LES PLAISIRS DU TEXTE BREF

Connue pour ses romans, Lionel Shriver prouve que les écrivains habitués aux formats longs peuvent s'adonner avec succès aux plaisirs du texte bref (ou moyen, avec les novellas, ce format intermédiaire d'une centaine de pages). Le titre du recueil, *Propriétés privées*, renvoie à l'omniprésence dans le livre des problèmes immobiliers, loyers qui flambent, maisons qui se déglinguent, voisins qui rendent fous ; il aurait pu s'intituler aussi « Familles dysfonctionnelles » car les textes évoquent souvent les rapports père-fils, mari-épouse, parents-enfants. L'une des meilleures nouvelles raconte justement les efforts désespérés d'un couple pour faire déguerpir le Tanguy qui leur sert de fils, pur spécimen de la génération Y, mou, geignard, flegmatique, accroché au nid comme une moule à son rocher. Le titre de la nouvelle est un gag en soi : « Terrorisme domestique » ! Le style de Shriver est incroyablement percutant, avec un talent singulier pour donner du relief aux phrases et faire ressortir le comique des situations au moyen d'un simple adverbe. Voici un client qui découvre sa chambre avec la directrice de l'hôtel : *« Une fraction de seconde trop tard, il se rendit compte qu'il était censé exprimer son enthousiasme. "C'est génial", dit-il consciencieusement. Quand il devint évident qu'elle en attendait davantage, il enjoliva : "Vraiment, vraiment génial" »*…

EVA VERMANDEL/BELFOND – KRYSTAL GRIFFITHS/FAYARD – DR/NOIR SUR BLANC

UN HUMOUR SARDONIQUE

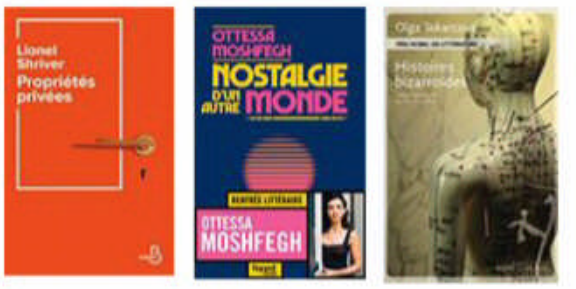
À l'instar de sa prestigieuse aînée, l'auteure américaine Ottessa Moshfegh, qui vit à Boston, a commencé par publier deux romans avant d'expérimenter la nouvelle. Dans *Nostalgie d'un autre monde*, elle met en scène une galerie de personnages qui évoquent le titre d'un film de Scola : affreux, sales et méchants ! Tous sont des ratés, des crapules, des cyniques, résignés à laisser voir le fond boueux de leur âme. Prenez cette prof de lycée incompétente, tellement larguée qu'elle n'essaye même plus de donner le change ; quand ses élèves l'ennuient, elle leur sert des monologues délirants sur des sujets inappropriés. « *La plupart des gens ont essayé la sodomie, leur disais-je. N'ayez pas l'air si surpris.* » L'humour sardonique de l'auteure se mêle à une forme d'indulgence désarmante, comme si elle nous demandait : les humains sont ainsi, pourquoi leur en vouloir ?



LA TRADITION DU CONTE BIZARRE

La nouvelle ne se prête cependant pas qu'au récit réaliste ou humoristique : elle est aussi le support idéal de l'imaginaire, sur le mode du conte philosophique, du récit fantastique, ou de la fable kafkaïenne. Tel est le registre qu'explore Olga Tokarczuk dans *Histoires bizarroïdes*, un recueil de dix textes où la Prix Nobel de littérature 2018 prolonge la tradition du conte bizarre tout en s'emparant de thèmes contemporains tels que l'écologie, la religion, le clonage, les frontières entre l'homme et l'animal, voire le végétal. Jamais à court d'imagination, elle nous transporte dans le futur aussi bien que dans le passé, à l'image de ce brillant conte-pastiche situé en Pologne en 1656, où apparaissent… des enfants à la peau verte, *« d'un vert entre celui des petits pois jeunes et des olives italiennes »*. Nous voici aux lisières de la science-fiction, dans un décor à la Diderot. Qui donc a dit que les petits hommes verts étaient passés de mode ?

Bernard Quiriny



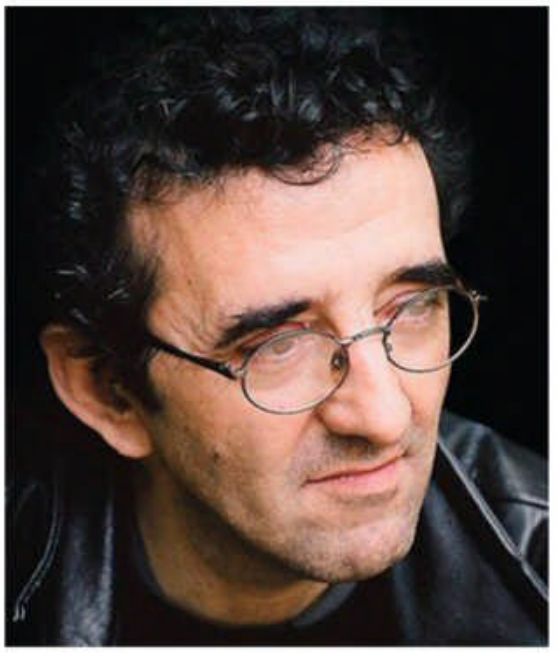
■ *PROPRIÉTÉS PRIVÉES*
LIONEL SHRIVER
(BELFOND)

■ *NOSTALGIE D'UN AUTRE MONDE*
OTTESSA MOSHFEGH
(FAYARD)

■ *HISTOIRES BIZARROÏDES*
OLGA TOKARCZUK
(NOIR SUR BLANC)

Écrivain total

Auteur devenu culte vingt après sa mort, Roberto Bolaño se voit gratifié d'une réédition de l'ensemble de son œuvre en Pléiade, qui fait la part belle à sa veine poétique, peu connue en France.



Dix-sept ans après sa mort, Roberto Bolaño est devenu une sorte de mythe. En France, il a vite bénéficié d'une notoriété à la hauteur de son talent : introduit par Robert Amutio au début des années 2000, il a rencontré un succès croissant et se voit cité aujourd'hui comme une référence incontournable. Voici qu'il entre en Pléiade : une petite Pléiade en six tomes, publiée par les éditions de l'Olivier.

Le point fort de cette édition, c'est qu'elle donne accès à une masse de textes jusqu'alors inédits, notamment des poèmes, qui occupent une grande part du premier des trois premiers volumes parus cette année. Voilà qui pourrait changer le regard des francophones sur le travail de Bolaño : d'embrasser la galaxie entière de ses écrits permet d'en mesurer le caractère hybride, la variété des formes et d'observer les liens entre ses premiers poèmes écrits vers la trentaine, au début des années 1980, et les romans fleuves de la fin des années 1990. Cette « polyphonie » est soulignée à juste titre par Robert Amutio et Jean-Marie Saint-Lu, les maîtres d'œuvre, qui ont renoncé à classer les textes par thèmes ou par genres, préférant une approche « transversale » qui suit à peu près la chronologie.

EXERCICE DE STYLE VIRTUOSE

En plus de la mine des inédits, les volumes donnent l'occasion de relire quelques « classiques » de l'auteur, notamment l'inoubliable *La Littérature nazie en Amérique*, roman composé de notices sur une trentaine d'auteurs sud-américains fictifs, infectés à des degrés divers par des idéologies non recommandables – une méditation sur le thème du mal plus profonde que ne laisse paraître son humour, et un exercice de style virtuose à la façon de Vila-Matas, autre aficionado célèbre de Bolaño. On attend les trois tomes suivants, prévus d'ici à 2022, le chantier devant s'achever avec *2666*, le chef-d'œuvre posthume de l'auteur, point culminant d'une œuvre dont l'influence aujourd'hui est immense.

Bernard Quiriny

■ *ŒUVRES COMPLÈTES*
ROBERTO BOLAÑO
(L'OLIVIER)

Coup de maître

***Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov paraît dans une nouvelle traduction, signée André Markowicz, offrant un regard inédit sur ce classique de la littérature russe.**

Et un jour, le diable dénommé Wotan débarqua dans la Moscou de Staline coiffé d'une casquette de jockey afin de réaffirmer l'existence de Jésus, perturber la vie d'une importante association d'écrivains officiels et de restaurer les amours du maître, écrivain malheureux, et de sa Marguerite. Rédigé douze ans durant par un Boulgakov en disgrâce, *Le Maître et Marguerite* est un classique de la littérature russe, absolument dépourvu d'académisme, comme le souligne avec raison André Markowicz dans la préface à cette nouvelle traduction. Et pour cause : le livre mêle Jésus (pardon, « Ieshoua ») aux baba-yagas de la tradition russe, les motifs faustiens aux réalités soviétiques, et transforme satan (avec une minuscule, comme l'écrit Markowicz et comme cela se faisait au temps de l'URSS athée) en semeur de troubles et de problèmes moraux bienvenus, dans l'austère réalité soviétique.

Mais voilà, comme l'explique Markowicz, les russophones ne lisent pas tout à fait le même livre : l'œuvre de Boulgakov est truffée d'allusions à la littérature russe et de jeux sur les noms qui n'apparaissaient, dans les traductions précédentes, que sous forme de notes en bas de page. La traduction les replace dans le texte. Avec son acolyte, Françoise Morvan, il a aussi reproduit les répétitions et les curiosités de ponctuation propres à l'auteur, comme il l'avait fait naguère en retraduisant Dostoïevski. Cette nouvelle version donne une bonne raison de se replonger dans le foisonnement coloré et minutieusement composé de ce roman sans pareil, qui vous fera regarder Ponce Pilate, les chats noirs et les tramways d'une tout autre façon.

Alexis Brocas

■ *LE MAÎTRE ET MARGUERITE*
MIKHAÏL BOULGAKOV
(INCULTE)

DANI EL MORDZINSKI/ DE L'OLIVIER - DR/INCULTE

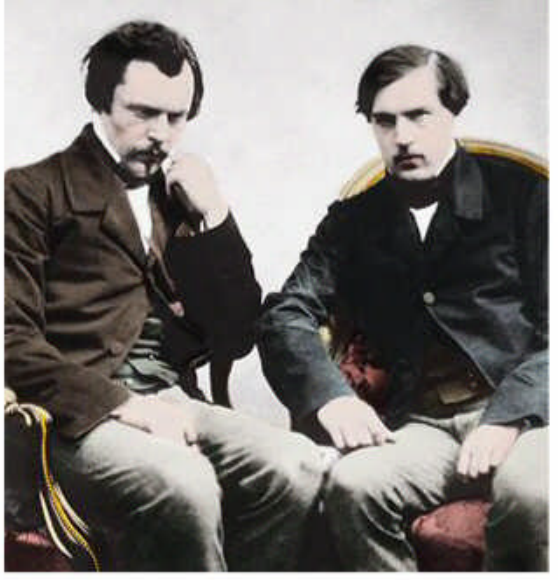
République des lettres

Deux riches biographies, évoquant d'un côté Paul Morand et, de l'autre, les frères Goncourt, révèlent la face cachée non seulement des individus, mais aussi d'une France dont ils sont des émanations, des symboles.

Comment Roger Nimier et les « hussards » ont-ils pu manquer de clairvoyance au point de sortir de son exil un personnage aussi exécrable que Paul Morand ? Le brillant auteur d'*Hécate et ses Chiens* n'était au fond qu'un Rastignac métamorphosé en petit-bourgeois ranci, fasciné par le luxe et angoissé par la peur de manquer ; un fonctionnaire indifférent aux malheurs du monde, doublé d'un mondain haineux, vouant aux gémonies Juifs, « nègres » et homosexuels. Pauline Dreyfus, tordant le cou au mythe de l'écrivain-diplomate, amateur de croisières, voitures de sport, pur-sang et vestes en tweed, publie une biographie exemplaire – la première du genre, simplement intitulée *Paul Morand* – sur celui qui fut à la fois proche de Proust et de Laval. Et qui prenait l'homme de Londres pour un général de gauche. Cette biographie prend encore plus d'ampleur à la lecture du premier tome du *Journal de guerre. Londres, Paris, Vichy. 1939-1943* (Gallimard), témoignage majeur de Morand sur la collaboration d'État.

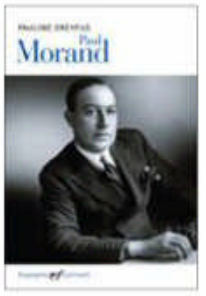
CONSERVATEURS ET NOVATEURS

Dans un registre différent, tout le monde connaît le fameux prix à leur nom. Mais peu connaissent leurs œuvres, encore moins leur vie. Rédigée par deux spécialistes, Jean-Louis Cabanès et Pierre Dufief, cette monumentale biographie d'Edmond et Jules de Goncourt est appelée à faire date. Injustement considérés comme de petits-maîtres, les deux frères ont participé aux principales luttes intellectuelles et artistiques de leur temps. Collectionneurs de japonaiseries, misogynes et ennemis du règne de l'argent ou de la prostitution, ils étaient à la fois



conservateurs et novateurs. Mais s'il est vrai que leurs romans sont généralement oubliés, il y a le fameux *Journal (1851-1896)*, toujours édité et encensé par les amateurs. À la fois témoignage sur une époque et portrait en creux de ses rédacteurs, il restera comme une mine de réflexions et d'anecdotes sur les grands contemporains dont la fréquentation faisait le miel des deux frères : Flaubert, bien sûr, mais aussi Gautier, Renan, Daudet, Zola… Ainsi cette « double vie » nous offre-t-elle une plongée stimulante dans la période de l'histoire littéraire, riche entre toutes, qui va du naturalisme aux ivresses 1900.

Emmanuel Hecht et Serge Sanchez



■ *PAUL MORAND*
PAULINE DREYFUS (GALLIMARD)

■ *LES FRÈRES GONCOURT*
JEAN-LOUIS CABANÈS ET PIERRE DUFIEF (FAYARD)

Poésie

La vérité ne suffit pas

Il faut baisser la garde, s'immerger dans l'opacité de l'énigme sans jamais s'en accommoder tout à fait. Accepter d'être dérouté pour entrer dans l'œuvre majeure de John Ashbery. *« Ma poésie imite ou reproduit la façon dont le savoir et la conscience me parviennent, à savoir par crises, par sursauts et par détours. Je ne pense pas qu'une poésie arrangée en motifs proprets refléterait cela. Ma poésie est disjointe, mais la vie l'est aussi »,* explique dans un entretien au *London Times,* celui que beaucoup considèrent comme l'un des plus grands poètes américains du XX^e^ siècle. Impossible en effet de fixer l'aimantation d'images et d'idées qui se bousculent de vers en vers en une trompeuse fluidité syntaxique. Chez Ashbery, *« toutes les choses semblent leur propre signe »,* et chaque poème a pour sujet la poésie. Marqué par la peinture abstraite expressionniste, son approche du lyrisme méditatif place l'oscillation et l'équivoque en son cœur. *« J'ai tout essayé, seules certaines choses étaient immortelles et libres »,* écrit-il en ouverture dans ce puissant recueil qui est aussi son plus célèbre. Récompensé en 1975 par les trois plus prestigieux prix littéraires américains (le prix Pulitzer, le National Book Award et le National Book Critics Award), présenté ici dans une excellente – nouvelle – traduction, *Autoportrait dans un miroir convexe* donne à sentir la force d'une œuvre radicalement exigeante et originale.

Estelle Lenartowicz

■ *AUTOPORTRAIT DANS UN MIROIR CONVEXE*
JOHN ASHBERY (JOCA SERIA)

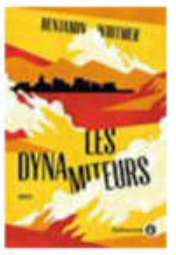
ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET – BIANCHETTI/LEEMAGE – MICHAEL NAGLE/ JOCA SERIA

Bienvenue en enfer

L'envers de l'humanité ici dépeint avec maestria par l'écrivain américain Benjamin Whitmer, très en forme.

« *Lord Byron par-ci, Henry James par-là* […], *ces livres-là ne me parlent pas. Ils ne parlent d'aucun monde que j'aie jamais vu.* » Ainsi s'exprime le jeune narrateur des *Dynamiteurs*. Nous sommes à Denver, en 1895, des fumées se tortillent au loin et, sur l'horizon, se découpent les Rocheuses. L'existence est sale, ingrate, immensément dangereuse. Sam et Cora, deux orphelins, s'occupent d'enfants abandonnés ; ils habitent une usine désaffectée qu'ils doivent protéger contre les assauts de clochards prêts à tout – des Crânes de Nœud puant *« la boue et la fumée de brasero »*. La survie s'organise ; c'est *L'Attrape-cœur* en enfer. Survient John Henry Goodnight, géant défiguré, dynamiteur de coffres-forts hors pair. Cole Stikeleather, son peu recommandable comparse, propriétaire d'un tripot clandestin, offre un boulot à Sam. Voici notre fier héros aux portes d'un univers plus terrible encore, celui des hommes, des vrais, celui des putes, des gangsters, des trafics en tout genre, de la violence endémique et de la misère crasse. *« Je ne pense pas que la plupart des gens veuillent réellement l'amour »*, souffle Sam. Mais lui, si. Reste-t-il de la place pour cette grâce ?

Fabrice Colin



■ *LES DYNAMITEURS*
BENJAMIN WHITMER
(GALLMEISTER)

RTL aime !

LE CHOIX DU LIBRAIRE

« Aucune des trames n'est caricaturale »

Arnaud Chepfer, responsable du rayon polar à la librairie 47 degrés Nord* à Mulhouse (Haut-Rhin), a été enthousiasmé par le polar historico-social d'Hannelore Cayre.

« J'avais lu *La Daronne*, et j'attendais le prochain livre d'Hannelore Cayre. Je voulais voir ce qu'elle pouvait proposer quand elle parle d'autre chose que de son milieu professionnel *[les avocats commis d'office]*. *Richesse oblige* est autant un roman noir qu'un roman historique et un récit social. L'idée d'une famille de capitaines d'industrie au XIXe siècle, dont une branche serait devenue bâtarde et n'aurait pas subi le poids de l'histoire familiale, est traitée avec efficacité. La construction et le langage sont maîtrisés. Le roman joue en deux temps, et mêle deux écritures : l'une propre au XIXe siècle, l'autre au XXIe. Aucune de ces trames n'est caricaturale. À mes clients férus de romans historiques, j'en ai parlé comme d'une fiction historique sociale. À ceux qui aiment le polar, j'en ai parlé comme d'une enquête généalogique. Le 18 septembre dernier, nous avons accueilli Hannelore Cayre, c'était une soirée où nous avons mis son roman en relation avec des ouvrages comme ceux de Thomas Piketty, qui lui avait servi de références. Une belle soirée. »

Propos recueillis par Hubert Artus

*47degresnord.com

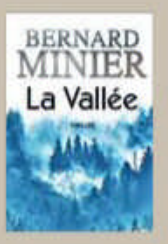
■ *RICHESSE OBLIGE*
HANNELORE CAYRE
(MÉTAILIÉ)

SUCCÈS

■ *RETOUR DE SERVICE*
JOHN LE CARRÉ
(SEUIL)

C'est finalement rassurant : l'immense John Le Carré continue à connaître le succès en France. Prime à la qualité littéraire, au conteur des temps présents, aux personnages de chair et de mots, au style brillant qui s'amuse d'ellipses surprenantes et de rebondissements élégants. *Retour de service* suit le chemin sinueux de Nat, espion revenu à Londres pour s'occuper d'un service de renseignement en sommeil qu'il doit réactiver ; il met toute son énergie à cette mission qu'il pense maîtriser de bout en bout… Mais ce n'est évidemment pas le cas, comme toujours chez Le Carré où les héros sont l'objet de manipulations alors qu'ils tentent de résister aux vents mauvais. L'envie de changer le monde comme illusion, la survie comme mode d'existence. Brillantissime.

Éric Libiot



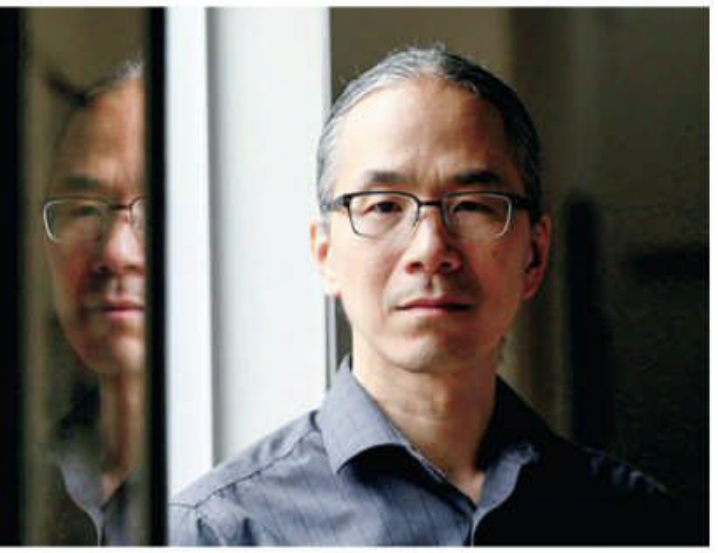
■ *LA VALLÉE*
BERNARD MINIER
(XO ÉDITIONS)

RTL aime !

La Vallée a été l'un des gros succès de l'année, écoulé à près de 200 000 exemplaires. C'est le huitième roman de Bernard Minier, le sixième avec son flic fétiche, Martin Servaz. Commandant de police toulousain, rétrogradé à la fin de *Nuit* (2017), celui-ci est carrément suspendu. Il va néanmoins prêter main-forte à sa collègue et amie Irène Ziegler, reformant le duo de *Glacé* (2011), pour traquer un tueur en série qui sévit dans le coin. Dans cette vallée coupée en deux depuis un éboulement. Au même moment, Servaz reçoit un appel au secours de son ex-compagne. Une enquête officieuse, une autre à titre privé, le tout en attendant de passer devant le conseil de discipline : trio d'enjeux dans la vallée…

H.A.

AMANDA TIPTON/GALLMEISTER

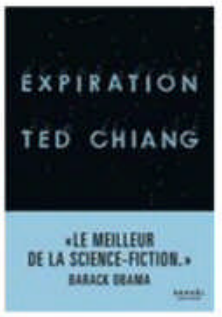


Marchand de fables

Un recueil de neuf nouvelles, aussi intelligentes que brillamment racontées, confirme le génie du trop rare Ted Chiang.

Si la SF est souvent représentée par d'énormes sagas feuilletonesques, elle peut également atteindre l'excellence dans des formes bien plus courtes. Ainsi, dans la lignée de Philip K. Dick, Ray Bradbury ou Clifford D. Simak, l'Américain Ted Chiang s'est distingué dans ce format. Certes, son nom n'est pas forcément connu du grand public, mais il a reçu quatre fois les prix Hugo, Nebula et Locus et son admirable « L'Histoire de ta vie » a été adaptée au cinéma par Denis Villeneuve, sous le titre *Premier contact*. Nul doute que le grand écran (le petit, aussi) trouvera à nouveau matière à avec les neuf nouvelles – écrites entre 2005 et 2019 - réunies dans le recueil *Expiration*.

On trouve ici entre autres une merveilleuse variation sur le voyage dans le temps à la manière d'un conte des *Mille et Une Nuits*, un scientifique robotique qui va chercher à explorer, au sens strict, les mécanismes de son cerveau ou la possibilité offerte aux individus de pouvoir enregistrer le moindre souvenir. La grande force de Ted Chiang repose sur une capacité sidérante à s'emparer d'un concept, d'une loi scientifique ou d'un parti pris philosophique pointu et de transformer cette matière intellectuelle en fable, toujours limpide, grâce à une indéniable maîtrise de narration. Et après avoir lu ce recueil, vous verrez alors les perroquets d'un autre œil – pour ne pas dire d'une autre oreille… **Baptiste Liger**



■ *EXPIRATION*
TED CHIANG
(DENOËL/LUNES D'ENCRE)

Mister Kung-Fu, c'est moi

Un roman original sur la quête d'un rôle idéal, par Charles Yu.

Charles Yu, scénariste pour, entre autres, la série *Westworld*, est un adepte du brouillage de frontières. *Chinatown, intérieur* se présente sous la forme d'un script. Willis Wu, figurant d'origine asiatique, joue dans *Noir et Blanc,* une série policière ringarde qui, comme son nom l'indique, met en scène un couple de flics ethniquement mixte. Mais pour Wu, et pour tous ses semblables, le seul rôle possible semble Asiat' de service, *« Immigré dans la Galère »* ou *« Type qui Entre en Courant et se Prend un Coup de Pied dans la Tronche »*.

Or, comme dans *Un privé à Babylone*, notre anti-héros rêve d'un autre destin : il s'imagine Mister Kung-Fu – le stade ultime –, bondissant tel un démon, *« deux mètres au-dessus du sol »*. Plus dure sera la chute ? Bientôt, on ne sait plus trop si on est dans la série ou dans la vie réelle, trop réelle. *« On est aux États-Unis. L'histoire* […] *n'a jamais eu lieu. »* Fantaisie pamphlétaire, ode à la vie en marge et aux combats perdus d'avance, ce roman unique émeut, désarçonne et enchante. **F.C.**

■ *CHINATOWN, INTÉRIEUR*
CHARLES YU
(AUX FORGES DE VULCAIN)

Âme en perdition

Laurence Peyrin retrace le parcours d'une femme traumatisée qui, pour mieux se retrouver, décide de disparaître.

Modesto, Californie, 1976. Joanne, 36 ans, incarne la femme comblée. Mariée à Thomas, son amour de jeunesse, elle mène une vie bourgeoise épanouie, dans la demeure familiale où elle élève leurs deux enfants. Le tableau idyllique vole en éclats le jour où elle est agressée en sortant de la bibliothèque. Coups, insultes. La violence de l'attaque fracasse les certitudes de Joanne et l'entraîne dans un abîme sans fond. Colère, incompréhension, troubles de la personnalité. Joanne ne se reconnaît plus, plongée dans les ténèbres de délires paranoïaques jusqu'à inspirer la peur à sa famille. C'est le point de non-retour. Joanne décide de partir pour le bien de ceux qu'elle aime.

« Qu'est-ce qui fait qu'un jour quelqu'un décide de disparaître ? » En cherchant à comprendre ce qui pousse certains à tout quitter et à choisir le suicide social, Laurence Peyrin esquisse dans *Les Jours brûlants* un subtil portrait de femme, aux traits délicats et pudiques. Traumatisée, Joanne échoue et se perd à Las Vegas pour mieux se retrouver. Au fil de ses errances dans la ville du péché, elle rencontre d'autres âmes perdues, bouleversantes, qui peinent à refaire surface. Le récit d'une souffrance psychique et d'une résilience. La romancière conclut : *« Alors, s'il faut en tirer un simple vœu, même s'il est cucul la praline, ce sera celui-là : soyons attentifs aux autres, et bienveillants. »*

Marie Lechevalier

■ *LES JOURS BRÛLANTS*
LAURENCE PEYRIN
(CALMANN-LÉVY)

ALAN BERNER/DENOËL – PASCAALE LOURMAND/CALMANN-LEVY

LA POLÉMIQUE

RACONTE-MOI L'ESCLAVAGE

Alma. Le vent se lève est le roman jeunesse de l'année ! Sorti en juin et lauréat de plusieurs distinctions, dont le prix Gulli du roman et le prix France Télévisions du roman jeunesse, le nouveau Timothée de Fombelle s'est inscrit dans le débat actuel sur le racisme. Une belle manière d'éveiller les consciences des jeunes lecteurs.

L'année 2020 marque le retour d'une grande aventure signée Timothée de Fombelle. Juste avant l'été, le romancier – *Tobie Lolness, Vango, Le livre de Perle* – a livré le premier tome de sa nouvelle trilogie. *Alma. Le vent se lève* est déjà une magnifique promesse. Cette fois-ci, l'auteur emporte ses lecteurs dans l'histoire de la traite négrière et du commerce triangulaire.

Le roman s'ouvre en 1786 et l'intrigue est immédiatement portée par son héroïne de 13 ans, Alma. Le lecteur la rencontre au cœur d'une vallée paradisiaque, dont elle arpente les étendues, protégée par l'amour de ses parents et de ses frères. Un jour, Laam, le plus jeune, décide de partir à l'aventure, de quitter *« la forteresse sauvage »* pour découvrir un ailleurs qu'Alma lui a si souvent décrit dans les histoires qu'elle lui invente. Mais elle sait, elle, que derrière les falaises le danger rôde… Tandis qu'elle se lance à sa recherche, au même moment, sur un autre continent, dans le port de Lisbonne, un jeune orphelin, Joseph, s'embarque clandestinement sur un navire. Cette embarcation s'appelle *La Douce Amélie,* du prénom de la fille de l'armateur. Dorénavant, les destins d'Alma, de Joseph et d'Amélie sont liés…

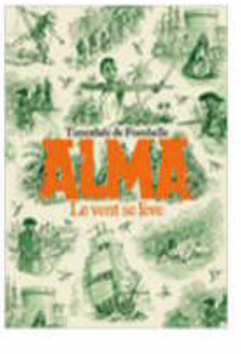
REMONTER LE FIL DE L'HISTOIRE

Timothée de Fombelle attrape son lecteur au collet. Les intrigues se multiplient, les mystères s'épaississent. Pourquoi le père d'Alma a-t-il éloigné sa famille du monde ? Pourquoi semble-t-il si bien connaître le danger ? D'où vient ce jeune Joseph ? Pourquoi embarque-t-il sur ce navire ? Et dans quelle mesure Amélie parviendra-t-elle à ouvrir les yeux sur l'origine de la fortune et de la faillite de son père ? La langue est belle, soutenue et accessible, musicale et rythmée. Elle emporte avec force et conviction le lecteur dans cette page de l'Histoire. Timothée de Fombelle a passé quelques années de son adolescence en Côte d'Ivoire. Il explique avoir pris réellement connaissance de la traite négrière en visitant les forts de la côte ghanéenne, dans lesquels les captifs avaient été entassés avant de prendre le large. Si le sujet ne l'a jamais quitté, il s'est attelé à la tâche plus d'une trentaine d'années plus tard.

Un conséquent travail de documentation confère au texte une grande justesse : les mots sont précis, les bateaux, des copies conformes de bâtiments ayant existé, les récits de captures au plus proches de ce que les historiens ont pu établir… Mais cette œuvre historique s'est aussi fait rattraper par l'actualité et le vif débat sur la quête d'une égalité réelle entre les Noirs et les Blancs. La sortie d'*Alma* (repoussée à cause de l'épidémie de la Covid-19) a percuté le mouvement Black Lives Matter à nouveau sur le devant de la scène après le meurtre de George Floyd. Bien sûr, l'intrigue ne se situe précisément pas là, mais remonter l'histoire de l'esclavage, c'est aussi se replonger au fondement du racisme. Se retrouver au plus près d'Alma dans les caves du bateau négrier, écouter le chant de sa mère à la recherche désespérée des siens, écarquiller les yeux en découvrant la barbarie et le cynisme dont sont capables le capitaine du bateau et ses sbires, c'est appréhender autrement l'ampleur de cette déportation massive. C'est souffrir avec Alma et les autres. La force de ce récit est de mettre des visages, des histoires et des émotions sur ces millions de sacrifiés. Ainsi, le pouvoir romanesque hisse Alma du côté des héroïnes qui murmurent longtemps à l'oreille de leurs lecteurs.

Raphaële Botte

CHLOÉ VOLLMER



RTL aime !

■ *ALMA. LE VENT SE LÈVE*
TIMOTHÉE DE FOMBELLE
ILLUSTRÉ PAR
FRANÇOIS PLACE
(GALLIMARD JEUNESSE)

LE CHOIX DU LIBRAIRE

« Des sourires dans le cœur et des étoiles dans les yeux »

Anahita Ettehadi, de la librairie Chantelivre* à Paris (75), a craqué pour les irrésistibles pandas imaginés par Alex Cousseau.

« King et Kong sont des pandas. Des frères jumeaux. Ils vivent paisiblement au fond d'une grotte. Ils ont peur des fourmis – les sœurs Miette –, adorent les pizzas, les anchois, les pizzas aux anchois, les tartes aux myrtilles. Mais, une nuit, Kong est assailli par les soucis qui lui trottent en tête. Il est heureux mais son cœur le gratouille. Aussi décide-t-il de partir en voyage, sur un coup de tête, sans même prévenir son frère… Le romancier Alex Cousseau offre une aventure burlesque, adorable, cocasse, qui rappelle celle de Pombo l'ours et de son ami Java (*Pombo Courage* d'Émile Cucherousset). *King et Kong* met des sourires dans le cœur et des étoiles dans les yeux ; beaucoup de tendresse aussi, et de poésie amusante. C'est une très jolie histoire de voyage, de frères, de rencontres, de malentendus. L'écriture d'Alex Cousseau est merveilleuse, juste et décalée comme il faut. Les dessins de Clémence Paldacci sont quant à eux emplis de délicatesse et de facétie. Sorti en mars dernier, cet amour de petit roman se savoure comme une délicieuse pizza. »

Propos recueillis par R.B.

*chantelivre.com

■ *KING ET KONG*
ALEX COUSSEAU
ILLUSTRÉ PAR
CLÉMENCE PALDACCI
(LE ROUERGUE)

L'épreuve de force

La dystopie de Kim Liggett nous plonge dans un univers glaçant où une adolescente tente de s'émanciper de son destin tout tracé.

En exergue de son roman *L'Année de grâce,* la romancière américaine Kim Liggett cite William Golding et Margaret Atwood. À l'aune de la lecture de cette déroutante dystopie, on comprend pourquoi ! Ici, l'héroïne, Tierney, vit avec ses parents et ses sœurs dans un bourg angoissant, à une époque indéterminée. Atteignant ses 16 ans, elle s'apprête à vivre son année de grâce. La lecture seule du titre pourrait être la promesse d'un texte romantique et contemplatif. Mais il suffit de repenser à *Sa Majesté des mouches* et à *La Servante écarlate* pour comprendre que ce ne sera pas le cas !

Ici, les femmes sont perçues comme menaçantes, et être désirable est diabolique. Cette communauté s'est organisée pour s'en protéger. Tierney étouffe dans ce carcan rigide, archaïque et violent. Certaines filles sont choisies par un futur mari, d'autres non. Toutes sont envoyées sur une île pour y survivre durant une année, entourées de braconniers pervers et dangereux. L'alliance et l'entraide seront vaines et la désunion entraînera davantage de cruauté encore entre les adolescentes. Ce texte déroutant et puissant offre la force d'un récit haletant ainsi qu'une réflexion subtile sur la place de l'émancipation et… de l'amour. **R.B.**

■ *L'ANNÉE DE GRÂCE*
KIM LIGGETT
(CASTERMAN)

GÉRALDINE ARESTEANU/GLOBULLE

3 QUESTIONS À…

ANTOINE DOLE alias MR TAN

Le tome 17 de *Mortelle Adèle* est numéro un des ventes de BD. Un dessin animé et un album musical sont en préparation… 2020 est-elle l'année de la consécration pour Adèle ?

Notre personnage inspire et aide des enfants à inventer leur place dans le monde qui les entoure. Pour moi, c'est cela, la consécration. Des millions d'enfants ont accueilli Adèle à un endroit précieux de leur enfance.

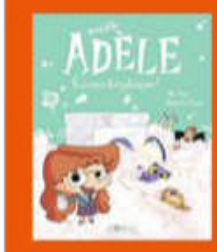
Cette année, Adèle a accompagné les lecteurs pendant le confinement. Veillez-vous à ce qu'elle aide ses fans à prendre leur place dans la société ?

C'est le rôle des héros d'inspirer. Pendant le confinement, nous avons reçu un nombre impressionnant de lettres et de dessins : les enfants ont besoin d'aller plus loin que le livre. L'histoire d'Adèle va bien au-delà de ses bêtises. Elle essaye de se lier au monde comme elle le peut : sa façon de dire non lui sert à provoquer une interaction avec les autres. Je trouve intéressant de montrer aux enfants que c'est aussi à eux de créer leur place. C'est précisément ce qui s'est passé pendant le confinement, ils ont dû se réinventer sans copains, sans école…

Que peut-on lui souhaiter pour 2021 ?

Qu'elle poursuive son chemin ! Nous rencontrons de nombreux enfants qui nous disent ne pas aimer lire. Avec Adèle, on leur a prouvé qu'ils en étaient capables. Nous voulons continuer ! Par ailleurs, elle est impertinente. Alors, pour 2021, je souhaite que notre société autorise encore cette impertinence dans la littérature jeunesse.

Propos recueillis par R.B.



■ *MORTELLE ADÈLE. KARMASTROPHIQUE*
MR TAN ET **DIANE LE FEYER** (TOURBILLON)

L'UNIVERS

Rébecca Dautremer
La vie en rouge

En cette veille de confinement automnal, la très talentueuse illustratrice nous reçoit pour parler d'un lapin et de John Steinbeck. Le premier s'appelle Jacominus, le second a écrit *Des souris et des hommes*, dont elle a sublimé le texte.

Un bol de pelures de crayons. Une assiette de peinture sèche. Un Mickey sous cloche. Des sacoches de la guerre 14-18 d'un arrière-grand-père parti au front à cheval. Et mille autres objets exposés par grand vent dans l'appartement de Rébecca Dautremer. Le café est servi par Monsieur dans des tasses voyageuses venant de tous les coins du monde visités. Il y a des tableaux au mur, mais il ne reste pas beaucoup de mur, sur la table de la cuisine s'étale un long dessin pour un leporello, dont on saura bientôt ce qu'il fait là, et sur le frigo est aimanté le programme du cinéma quotidien que s'imposait la famille lors du premier confinement…

« Oui, la baraque est un peu pleine », lance Rébecca Dautremer en souriant. *« Pourtant, j'aime le vide même si ça ne se voit pas au premier coup d'œil. La semaine prochaine, je vais faire un grand rangement. »* Hélas, on ne pourra pas aller vérifier cette promesse faite la veille de la fermeture des portes ; pas si sûr qu'elle soit tenue… Mais ce débordement d'objets, qu'on suppose décoratifs autant qu'affectifs, va bien à cette artiste dont l'imaginaire illustré marie des lapins vêtus de gilet vert en tricot, des belles au bois dormant et des monstres aimables vivant dans des livres aux formes singulières.

Dernier en date : *Des souris et des hommes* de John Steinbeck, illustré par ses soins, quatre cent vingt pages magnifiques qui portent le texte autant que le dessin – davantage le dessin, en fait. L'atelier de la créatrice, qui manie aussi le coupe-papier et le pinceau car elle fait tout de A à Z et même un peu plus, est niché à l'étage. *« Je peux travailler n'importe où mais ici je suis bien. Je n'ai pas besoin de regarder tous les objets qui y sont, cette photo de ma grand-mère ou ces grandes lettres d'imprimerie piquées aux "Arts Déco", car je sais qu'ils sont là. Cet atelier est aussi ma maison, ce qui est pratique car ma vie et mon travail sont étroitement mêlés. J'ai travaillé sept jours sur sept, pendant des mois, sur* Des souris et des hommes. *Clouée à ma table quatre-vingt-seize heures par semaine. Les illustrateurs et les dessinateurs sont tout le temps confinés. »*

Il faut imaginer Rébecca Dautremer concentrée devant son écran d'ordinateur, là où s'ébauche un travail à venir, œuvrant dans un silence total pour mettre en forme toutes

L'atelier de l'illustratrice, avec sa table à dessin.

ces idées qui l'assaillent – elle dit s'intéresser davantage aux formes de narration et aux formats des livres qu'aux récits eux-mêmes et avoue qu'elle pourrait imaginer des beaux ouvrages sans jamais les réaliser. Ce serait dommage, si on peut se permettre.

STEINBECK EN FACE DE SOI

« Des souris et des hommes *est le prolongement d'une réflexion que je mène depuis longtemps : que signifie illustrer un texte, comment combiner les mots avec les images pour apporter un troisième sens ? Cette fois, je me suis donné les moyens pour un résultat que je voulais extra-ordinaire. Je voulais prendre ma place avec Steinbeck en face de moi. Contre ce grand auteur, il fallait s'imposer avec force. Avant tout, c'est un livre d'image et une mise en scène du texte.* »

Il faut aussi imaginer Rébecca Dautremer à sa table à dessin, crayon à la main – rouge pour livre ?, qu'elle taille souvent laissant tomber les pelures dans le bol –, à remplir ses doubles pages en écoutant tout ce qui lui tombe sous l'oreille, un livre audio de Houellebecq, France Culture ou *Faites entrer l'accusé*. Pas de musique. Mais pour celles et ceux qui bégayent une mine à la main en s'escrimant à placer un nez sous des yeux, il est très agaçant de penser que Rébecca y va *pépouze* tranquille, la pièce pleine de bruits alors que son talent s'éclate sur la feuille. Remarquez que le résultat est là : l'un des plus beaux livres illustrés jamais publiés. *« Le crayon rouge est moins sale que le gris. Il se taille également moins bien donc je dois faire davantage confiance au trait, accepter mes erreurs, être plus directe. Ça m'oblige à être plus spontanée. Je ne fais aucune esquisse, aucun croquis. »*

Sur une table, deux petites fioles se font face. L'une de rouge carmin, l'autre d'outremer clair. Mettons le carmin de côté et gardons l'autre qui n'est pas sans évoquer, façon psychanalyse de comptoir, mais bon, tant pis, le nom de la Dame, quand le prénom, lui, rappelle Daphné du Maurier ou Alfred Hitchcock. *« C'est mon vrai nom, je le trouve beau car il fait un peu rêver. »* Beaucoup, passionnément, à la folie pourrait-on ajouter après s'être imbibé de ses décors, de ses personnages souvent sortis de contes (Alice, La Belle au bois dormant), ensemble de récits qui *« permet aux lecteurs de se reconnaître »*.

Les livres, elle connaît ; sa mère est bibliothécaire. Son père est charpentier, sa grand-mère dessinait des herbiers, son arrière-grand-père a fait les tranchées et le cousin maternel s'appelait Alexis, brillant dessinateur de BD, mort trop jeune à 30 ans, auteur, entre autres, de *Cinémastock*, avec Gotlib, et de *Superdupont*. Rébecca Dautremer est née à Gap, a fait « Arts Déco », s'y est formée à la photo mais pas à l'illustration, genre méprisé par les professeurs d'alors, mais puisqu'elle a commencé à gagner sa vie grâce à son crayon en dessinant des *« trucs modestes comme des albums à colorier »*, elle y est restée. Et a bien fait.

TOUJOURS CRAYON À LA MAIN

Ses livres ont peu à peu fait parler d'eux : *L'Amoureux*, *Soie*, et *Les Riches Heures de Jacominus Gainsborough*, dont le héros lapin au gilet vert est devenu fétiche. Il est d'ailleurs le personnage d'une idée en plein bouillonnement au crayonné visible sur la table de la cuisine : une fresque de 3 mètres, un seul long dessin en une image et une seule histoire. Rébecca prévoit un an de boulot. Et un autre pour une fresque façon Brueghel qu'il faudra regarder en détail pour y déceler toutes les péripéties. Et donc, en 2023, elle s'attaquera à un roman graphique, toujours avec Jacominus, toujours crayon à la main, mais aussi, et c'est nouveau, en utilisant ses phrases et ses mots pour écrire toute l'histoire. Rébecca Dautremer par Rébecca Dautremer en quelque sorte. Ça lui ira très bien.

Éric Libiot

Photos Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

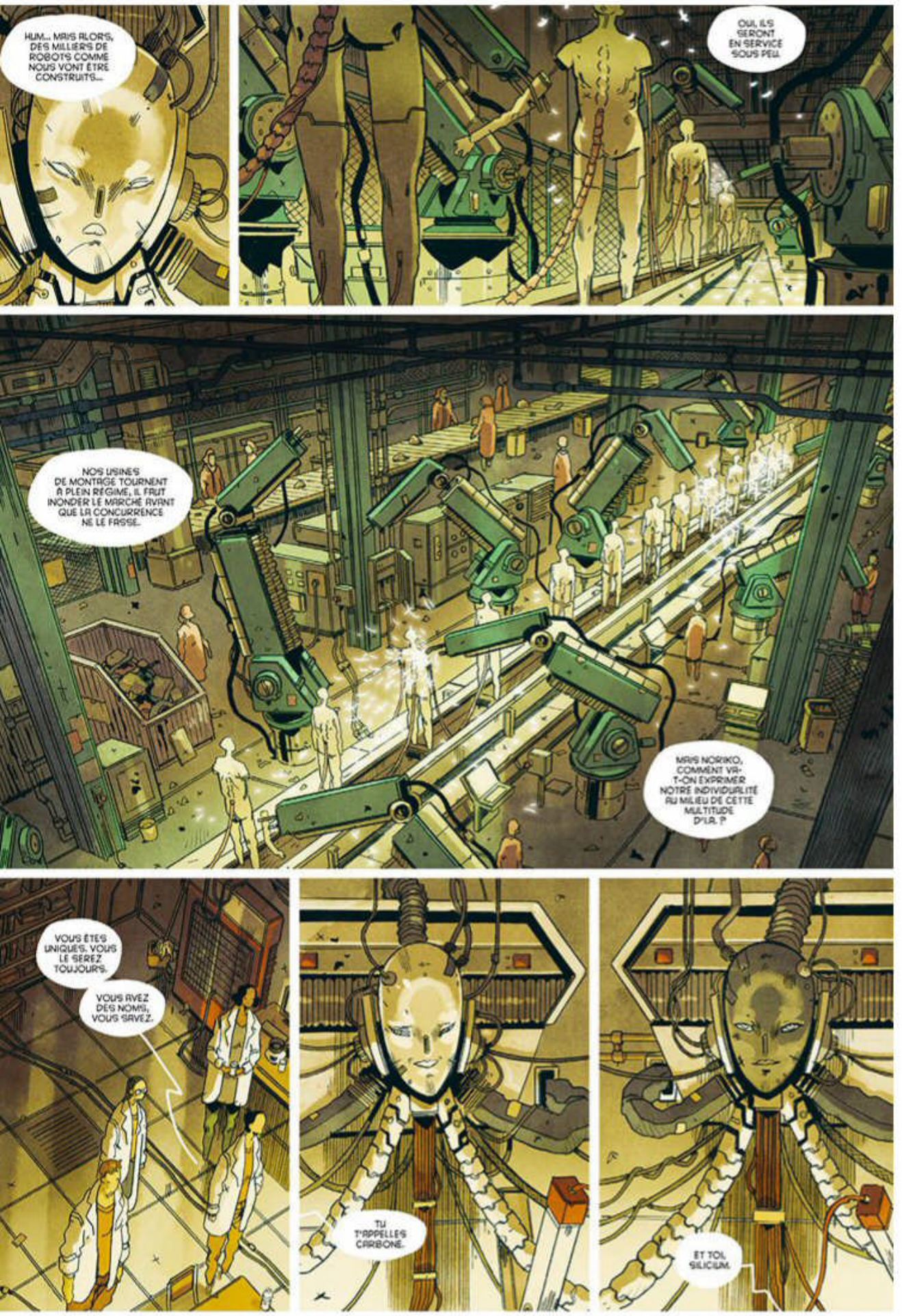
RTL aime !

DES SOURIS ET DES HOMMES
JOHN STEINBECK ET **RÉBECCA DAUTREMER**
(TISHINA)

Pour dessiner, des flacons de rouge carmin et outremer clair.

Traits du monde d'après

Après le succès de *Shangri-La*, Mathieu Bablet explore les limites du transhumanisme dans une fresque dystopique de haut vol sur la condition humaine, sublimée par la grâce de son trait. Du grand art !



La science-fiction française n'a pas dit son dernier mot, loin de là ! Un an après *Les Furtifs* (La Volte, 2019) d'Alain Damasio (qui signe l'excellente postface de l'album), c'est au tour de la bande dessinée de rendre hommage au genre – et de la plus belle des manières – avec *Carbone & Silicium.*

À travers l'histoire de deux androïdes se cherchant aux quatre coins du monde pendant près deux cents ans, Mathieu Bablet dessine une fresque à la fois philosophique, métaphysique mais également politique sur la condition humaine. Suivre des robots pour parler de l'Homme ? C'est le sublime paradoxe de cet album, véritable travail d'orfèvre multipliant les moments de grâce à travers des cases d'une beauté époustouflante, un peu comme si Isaac Asimov avait rencontré Terrence Malick à un drôle d'affluent.

DE LA SF CONTEMPLATIVE

Charriant tout un pan de l'histoire de la science-fiction, *Carbone & Silicium* sonne autant comme un cri d'amour au genre que comme un glaçant cri d'alarme, nous décrivant une humanité allant inlassablement vers sa perte.

Mais au-delà de ses illustres références et de la portée symbolique de son titre l'album subjugue par son incroyable richesse thématique et graphique. Déjà auteur de l'excellent *Shangri-La* (Ankama, 2016), Mathieu Bablet peut s'enorgueillir de signer ici l'une des œuvres les plus ambitieuses et denses de l'année, creusant ses obsessions pour mieux les sublimer, comme si son goût pour la SF contemplative trouvait là sa plus belle illustration. Tour à tour émouvant, effrayant ou tout simplement beau, ce superbe album interpelle par son côté très prophétique mais surtout par la profonde humanité qui s'en dégage. À la fois histoires d'amour et d'amitié, *Carbone & Silicium* est un véritable diamant brut.

Ilan Ferry

■ *CARBONE & SILICIUM*
MATHIEU BABLET
(ANKAMA)

MATHIEU BABLET/ANKAMA

LA POLÉMIQUE

WESTERN RÉALITÉ

Jul et Achdé ont réussi à mettre Lucky Luke dans de beaux draps, de coton. Face à la question de l'esclavagisme.

Sans doute l'un des albums les plus ambitieux du moment. Et il a fallu que ça tombe sur Lucky Luke… Troisième aventure de l'homme qui tire vraiment vite signée du duo Achdé/Jul, *Un Cow-boy dans le coton* transforme Lucky Luke, après un héritage, en propriétaire terrien du sud des États-Unis, devenant, de fait, esclavagiste. Qu'on se rassure : il ne l'accepte pas. Mais il se trouve confronté à une politique ségrégationniste qu'il va combattre. C'est peu dire que cette nouvelle « luckyluckerie », réussie en tout point, résonne avec l'actualité Black Lives Matter. Surtout, il est heureux de constater que ce héros, familial et populaire, peut affronter des sujets aussi importants tout en restant dans le genre aventureux distrayant. Achdé (dessin impeccable) et Jul (scénario vissé à fond) prouvent ainsi qu'il faut toujours considérer le lectorat capable de tout, notamment de considérer cette série mythique à même de brasser tous les thèmes, surtout ceux qui résonnent avec l'époque actuelle. On en redemande.

Éric Libiot

■ *UN COW-BOY DANS LE COTON*
ACHDÉ ET **JUL**
(DARGAUD)

Animal, on est mal

Zidrou et Frank Pé ont visé juste, quand ils ont touché au mythique Marsupilami !

Les mythes de la BD sont faits pour être réinventés – souvenez-vous d'Émile Bravo avec *Spirou*. Même quand ils ont une fourrure jaune tachetée de noir et une queue de huit mètres. Imaginé par Franquin en 1952, le Marsupilami était jusqu'alors surtout associé, chez les amoureux de bandes dessinées, à une certaine fantaisie exotique et un humour accessible aux plus jeunes sur fond de « Houba Houba ». C'était sans compter sur le dessinateur Frank Pé et le scénariste Zidrou (le créateur de *L'Élève Ducobu*) qui se sont emparés de la créature venue de Palombie pour signer une fable noire, dans la Belgique des années 1950 : *La Bête*. Échappé du port d'Anvers, le Marsu, mal en point, est recueilli par un petit garçon, rejeté par les autres car il est le fils d'un soldat allemand. Loin de l'ambiance joviale d'une forêt idyllique, l'atmosphère est ici d'une tristesse étouffante, les couleurs ternies, les traits sombres. Et, soudain, une intense vague d'émotion nous ravage…

Baptiste Liger

■ *LE MARSUPILAMI (T.I). LA BÊTE*
FRANK PÉ ET **ZIDROU**
(DUPUIS)

JUL/DARGAUD

SUCCÈS

■ *L'ACCIDENT DE CHASSE*
DAVID L. CARLSON ET **LANDIS BLAIR**
(SONATINE)
Aveugle, le personnage principal de *L'Accident de chasse* avoue à son rejeton que ce n'est pas dû à un accident de chasse, mais à un braquage qui a mal tourné. Le récit entremêle histoire carcérale et poésie, musique, philosophie et rédemption.Une réussite qui doit beaucoup au dessin hachuré de Blair, qui installe les protagonistes dans cette prison d'eux-mêmes où la fatalité sociale les a enfermés.

■ *PEAU D'HOMME,*
HUBERT ET **ZANZIM**
(GLÉNAT)

L'idée est audacieuse : dans l'univers corseté d'un Moyen Âge finissant, une jeune fille à marier se voit discrètement offrir par sa marraine une peau d'homme. Sa vie en est transformée et, de proche en proche, celle de son entourage puis celle de toute la ville. La fable est jubilatoire, la leçon de liberté des sexes et du sexe démontrée avec brio. Le dessin, entre caricature et enluminure, impose une évidence aimable, en contraste avec la radicalité du propos.

■ *L'HOMME QUI TUA CHRIS KYLE*
FABIEN NURY ET **BRÜNO**
(DARGAUD)
De l'assassinat d'un héros de la guerre d'Irak par un autre vétéran, Clint Eastwood avait tiré un film, centré sur la victime *(American Sniper)* ; ici, les auteurs s'intéressent un peu plus à l'assassin. Le traitement scénaristique de Nury est d'une grande rigueur, tendance Truman Capote. Le rendu graphique de Brüno, sobre et tout en structure, est à la hauteur de l'enjeu. Dans cette histoire bien documentée où la réalité dépasse la fiction, un slogan, imaginé par Kyle, s'inscrit comme une salve : *« Contrairement à ce que ta maman t'a dit, la violence règle bien des problèmes. »*

Pascal Ory

LE PHÉNOMÈNE

Baptiste Morizot
Nature humaine

Ce philosophe de la nature est devenu célèbre avec *Sur la piste animale*, extraordinaire récit à la fois théorique, vivant et poétique sur sa quête amicale avec le monde animal libre, qu'il se refuse à considérer comme une autre entité que la nôtre. Rencontre parisienne, alors que paraît son nouveau livre où, une fois de plus, cet éclaireur atypique de la pensée contemporaine poursuit sa restauration de l'unicité du vivant, par les forêts et par les mots.

Ce jour-là, il a la crève. Une crève carabinée. Il a hésité à venir, mais il est bien là, à l'heure du rendez-vous, chez Actes Sud, présence massive enveloppée d'une chemise « bûcheron », deux yeux d'un noir intense où dansent les petites flammes de la vie, de la passion, des combats. Tâchons donc de raviver les braises du souffrant. Baptiste Morizot guette, concentré, les questions, en fixant l'interlocuteur comme s'il cherchait, précaution légitime, à en savoir plus avant que ne démarre l'entretien destiné à nourrir un portrait. Et c'est justement un exercice vers lequel cet intellectuel de terrain n'aime pas aller. On lui a proposé cent fois de poser dans sa campagne avec, pourquoi pas, des loups en arrière-plan à la manière de ces *success stories* arrangées pour, paraît-il, satisfaire la curiosité du public. Mais cet être pudique chez lequel on perçoit la hantise d'être catalogué en philosophe baroudeur ou d'être réduit à des raccourcis aussi simplistes que sommaires, a toujours refusé l'exercice du portrait. Question d'éthique, sans doute, mais aussi d'humilité par tradition familiale : chez Morizot père (vétérinaire) et mère (infirmière), moins on se dévoile mieux on se porte.

Et puis, *Sur la piste animale* a entraîné dès sa sortie nombre de malentendus, faisant de son auteur une hybridation de penseur bizarre et original, à savoir *« un mélange de Sartre et de Davy Crockett »,*

RENAUD MONFOURNY/ACTESSUD

comme s'amuse à le résumer Morizot qui poursuit : *« On m'a collé dès le départ une étiquette folklorique de l'intello pistant l'ours brun, le grizzly, la panthère des neiges ou le loup* [afin d'essayer de comprendre le comportement d'animaux à partir de signes qu'ils ont laissés et d'en déduire le rôle essentiel du pistage dans le développement de l'intelligence humaine], *et ça ne me plaisait pas. J'ai senti que les médias commençaient à s'intéresser à moi davantage pour mon personnage que pour les idées que je défendais. Ma personne n'a pas d'intérêt, seuls en ont les idées, les projets, les théories, les imaginaires que je défends. Le succès de* Sur la piste animale *m'a fait douter sur les conditions de réception de ce livre. J'ai mis le holà sur des considérations extérieures aux propos eux-mêmes, ce n'était plus possible ! Mais en même temps, je comprenais cet intérêt sur l'homme derrière l'écrivain car c'est un livre dans lequel je parle de moi. Le "je" y est très présent même si c'est un "je" du dedans, un "je" particulier. Il y a une vraie réflexion littéraire sur l'utilisation du "je" dans ce genre de contexte. »*

La martre des pins dans son environnement naturel.

UN CHANGEMENT DE PARADIGME INTELLECTUEL

Avec les livres suivants, publiés à rythme soutenu, *Pister les créatures fabuleuses, Manière d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous,* et jusqu'au tout récent *Raviver les braises du vivant*. Un front commun, Baptiste Morizot a trouvé les moyens de les défendre de manière beaucoup plus spontanée, sans avoir à se mettre en scène ou à parler de sa personne frontalement. Il a fait une exception avec nous car il n'oublie pas que, jeune étudiant, le *Magazine littéraire* lui avait ouvert ses colonnes. *« Mon prof d'agrégation, Maxime Rovère, lui-même pigiste au* Magazine, *m'avait proposé d'écrire un article sur Borges, un auteur qui fait partie de mon panthéon littéraire avec Nabokov et Yourcenar, le plus grand écrivain français du XXe siècle. »* Borges… Peu le savent, mais Baptiste Morizot a commencé sa carrière éditoriale en signant, à 22 ans, un recueil de nouvelles « *complètement borgésien »,* obtenant un prix littéraire à l'École normale supérieure de Lyon où il était élève. Récompense : la publication du recueil mais, raconte l'auteur, « *massacrés par l'éditeur, les cinq cents exemplaires du* Royaume o*nt été envoyés au pilon, ce qui a constitué pour moi une première expérience littéraire complètement traumatique ! ». [rires]* Avis aux éditeurs… Morizot a hérité ce goût pour *« la haute littérature »* d'un père *« autodidacte extraordinaire, d'une intelligence étincelante, s'étant formé seul à la littérature et ayant vécu cette découverte comme une conversion »*. Élevé avec un frère aîné et une sœur jumelle, Baptiste Morizot se souvient d'avoir lu, vers 12 ans, *Ada ou l'Ardeur* de Nabokov, emprunté dans l'immense bibliothèque de la maison varoise, roman qui exige pourtant une certaine maturité de lecteur, mais peu importe…

Je demande à cet auteur de livres mêlant théorie, observations et poésie du regard, s'il n'y a pas un certain malentendu avec les libraires qui le placent, toujours, dans les rayonnages de livres animaliers. Ne se rêve-

> « MA PERSONNE N'A PAS D'INTÉRÊT, SEULS EN ONT LES IDÉES, LES PROJETS QUE JE DÉFENDS »

t-il pas avant tout comme écrivain, c'est-à-dire comme quelqu'un capable de traduire ses pensées par la précision des mots et des images et par la qualité esthétique de la phrase ? Baptiste Morizot acquiesce : *« Oui, j'ai toujours voulu être écrivain. Dès 16 ans, je ne rêvais que de ça : être Rimbaud. Puis Borges, ou Nabokov. Mais après, il faut savoir se libérer des grands maîtres. Très vite, la problématique existentielle a cédé le pas à l'envie de me confronter à la question du sens. J'avais envie d'être utile avec cette question en moi qui me taraudait : qu'est-ce qu'une vie épique ? Que fait-on de l'action dans un monde où il n'y a plus de problématique de cet ordre ? À 25 ans, j'avais fait mon deuil de la philosophie universitaire classique. J'ai vraiment eu le sentiment d'être devenu quelqu'un d'autre en rencontrant la question écologique. »*

L'auteur d'*Éthique de la terre,* le philosophe américain John Baird Callicott, a joué un rôle important dans le changement de paradigme intellectuel de Baptiste Morizot. Le monde a besoin de philosophes, explique en substance Callicott, pour contribuer à mieux définir l'image de la nature, opération nécessaire pour rendre le XXIe siècle plus vivable. *« Quand on est jeune et qu'on a de l'énergie, ce genre de discours parle ! Je me suis dit : "Tiens, mes études pourraient servir à quelque chose !" »* Et voilà comment cet enseignant-chercheur en philosophie, maître de conférences à l'université d'Aix-Marseille, s'est retrouvé sur la piste de la nature, comprise non pas comme une entité exogène de l'être humain mais comme son semblable indissociable.

BÂTIR UN NOUVEAU PROJET DE SOCIÉTÉ

Tâchons maintenant d'expliquer d'une façon concise le discours de Baptiste Morizot : ce « diplomate » de la pensée tente de défendre d'autres rapports du vivant sans être pour autant antimoderne. L'enjeu de son travail philosophique et d'écriture est d'ouvrir un autre espace de relations au sein du monde vivant en considérant comme une impasse stérile le vieux dualisme homme-nature. Pour Morizot, les relations que nous avons mises en place avec la biosphère, que ce soit sous la forme de l'exploitation de ressources inertes d'un côté ou sous la forme de l'amour de la nature romantique d'un autre côté, est d'une grande pauvreté, et, à certains égards, très

PIERRE VERNAY / BIOSPHOTO /VIA AFP

problématique. Selon lui, la richesse des relations possibles avec les autres formes de vie est beaucoup plus vaste qu'on ne l'imagine.

Son discours tient de la nécessité d'explorer les passerelles entre les différentes formes du vivant afin de bâtir un projet de société qui soit à la fois plus vivable et plus prospère pour les humains et pour les autres formes de vie. Pour ce penseur à cheval entre l'anthropologie et la philosophie, la grande question qui agite ses réflexions est celle-ci : quelle est la place de l'humain dans son rapport avec ce qui l'entoure ? Cédons-lui la parole : *« Qui sommes-nous par rapport aux plantes, aux autres animaux, aux étoiles, aux rivières, aux montagnes, aux objets techniques ? Quelle est la place de l'être humain là-dedans ? Selon moi, il faut reprendre de zéro les débuts de réponses sur ces questions élémentaires. Au fond, la question, ce n'est pas de penser que nous sommes méchants et que nous devrions protéger la nature. Ce diagnostic me semble affligeant. Notre conception héliocentrique de la place de l'humain dans son rapport avec le reste du cosmos est fausse. Et cette erreur fondamentale déroute le projet de la modernité qui, à certains égards, pourrait être magnifique. La promesse initiale, c'était quand même l'abondance, la sécurité, la liberté, la prospérité. En fait, ce n'est pas du tout le sens du vecteur actuel, il faut être très clair là-dessus, notamment parce que l'on fragilise les conditions mêmes de l'habitabilité de notre monde au nom d'une certaine conception de la prospérité qui est, à mon sens, perverse. »* Conteste-t-il le fait qu'il faille défendre l'idée de prospérité pour tous ? Non, mais il lui semble nécessaire de considérer un autre projet de société *« dans lequel la prospérité n'impliquerait pas les frigos intelligents ou l'envie de faire dix fois le tour du monde en avion tous les deux jours, toute une série de choses dont on tente de nous persuader qu'elles nous sont nécessaires »*.

Là où certains activistes verts se figent dans les postures d'apôtres parfois violents d'un retour en arrière, Baptiste Morizot veut croire à un autre chemin médian. *« Je ne suis pas l'avocat d'un refus de la prospérité,* poursuit-il, *car il existe des formes de prospérité libérées du culte de la croissance. Il nous faut chercher une forme de prospérité capable de prendre en compte les exigences des autres formes de vie qui cohabitent avec nous. Il y a mille raisons de faire de la philosophie du vivant. Qu'est-ce que s'engager, servir à quelque chose, être utile ? Une fois que j'ai commencé à me poser ces questions, rien n'a été pareil. Entre le campus et les salles de concerts, je vivais dans un écrin extrêmement protégé où l'on me faisait croire que les grands problèmes du monde avaient été résolus. »*

> « JE NE SUIS PAS L'AVOCAT D'UN REFUS DE LA PROSPÉRITÉ »

UN RADICAL DE LA NUANCE

Baptiste Morizot est attentif aux mots qu'il emploie et fixe son interlocuteur avec un mélange de curiosité, d'assurance et de réserve qui masque peut-être aussi de la timidité. Parfois, un bref éclat de rire coupant comme une lame vient jeter un peu de légèreté dans le propos. J'insiste auprès de lui sur un point important : son discours prend à contre-pied les tenants de positions extrêmes face au péril environnemental qui nous enfonce peu à peu dans la destruction et le chaos. Mais non, Morizot n'est pas un radical de la technophobie et du retour à la lampe à huile. C'est un radical de la nuance, comme il le dit si joliment. *« Effectivement, je défends une radicalité absolue de la nuance. Je ne lâcherai rien sur cette idée. C'est une forme de combat que je revendique absolument, surtout dans un temps où la parole et la pensée publique sont polarisées d'une façon frénétique, je dirais même terrifiante. »*

« Vous savez, poursuit cet admirateur du merveilleux Pierre Hadot, *la philosophie considère que la nuance, c'est l'exactitude. Dans le champ de diagnostic du monde contemporain, celle-ci est une petite différence extrêmement discrète qui fait la*

Un loup dans le Mercantour.

VALÉRY HACHE/AFP

grande différence. C'est un détail, mais dans ce détail passe une ligne de rupture majeure entre deux phénomènes et c'est ce que rate toute pensée binaire hyper polarisée. » En somme, pour Morizot, la nuance est le lieu où se joue la différence entre la vérité et l'erreur. Ses livres aux succès qui ne se démentent pas, traduits dans une multitude de langues, seraient-ils des plaidoiries en faveur du compromis, de l'œcuménisme, de l'absence de radicalité ? *« Pas du tout !* s'exclame-t-il avec véhémence. *Il y a une vraie radicalité de la nuance à défendre et à proposer, à rendre désirable, même si ce n'est pas gagné ! La critique nuancée signifie que l'on fait attention au fait que tout est complexe, polymorphe, que l'on peut être en désaccord absolu avec quelque chose sans tomber dans l'anathème. »*

Baptiste Morizot va s'envoler demain pour le Bénin où il ira accompagner dans une réserve naturelle des rangers qui s'inspirent du rite vaudou pour protéger des endroits menacés, et enchaînera avec une mission en mer aux côtés des Sea Sheperd renseignant la marine béninoise sur les incursions illégales de chalutiers chinois. Puis il rentrera chez lui, au pied du Vercors, dans sa petite maison entre forêt et prairie, là où, parfois, les loups viennent se rappeler à son bon souvenir. Son bureau l'attendra, sur lequel ce forçat de l'écriture se lancera sans doute dans l'écriture de son prochain livre. Il faut l'imaginer sûrement se lever au petit jour, avec la femme qui partage sa vie, et partir peut-être pour de nouveaux tours de pistes animales. Baptiste Morizot, sacrée nature.

Fabrice Gaignault

■ *MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT. ENQUÊTES SUR LA VIE À TRAVERS NOUS*
BAPTISTE MORIZOT
(ACTES SUD)

MICHEL CAVALIER / BIOSPHOTO/ VIA AFP

LA PART DE L'HOMME

Les livres d'Hubert Reeves et Roland Lehoucq interrogent également sur la place de l'humain. Et nous font toucher du doigt à quel point nous sommes petits et vulnérables face à une nature encore à découvrir, et qu'il faut aussi protéger.

De tous temps, les hommes se sont interrogés sur cette boule qui donnait de la lumière et de la chaleur. Les Anciens lui attribuaient une origine divine. Avec Galilée commencent les recherches sur la taille, la distance et la nature du Soleil. Copernic ose lui attribuer la place centrale dans notre système. D'où notre étoile tirait-elle son énergie ? Pour les uns, de météorites qui la bombardaient, pour les autres, de sa masse. Roland Lehoucq, astrophysicien au commissariat à l'énergie atomique, retrace, dans *Pourquoi le soleil brille,* les recherches qui, à la fin du XX^e^ siècle, aboutissent. Ce faisant, il raconte la vie des savants qui y ont contribué. C'est une longue affaire, ponctuée d'hypothèses, d'audaces, d'observations et de calculs. Mais aussi d'erreurs et de disputes. Comment calculer l'âge du soleil ? Sa taille et sa température ? Comment expliquer que le soleil brille aussi durablement sans que son apparence soit modifiée ? Peu à peu, on apprend qu'au cœur de notre étoile – comme des autres – fonctionne un fabuleux réacteur nucléaire qui transmet son énergie vers la surface sous forme de lumière. Tous les atomes de nos corps sont passés par un tel réacteur.

DÉFENDRE L'ENVIRONNEMENT

« Le grand et tragique mystère de notre existence » est décrit par l'astrophysicien Hubert Reeves dans *La Fureur de vivre*. Après avoir sondé les débuts de notre cosmos, écrit des best-sellers sur l'Univers, ce grand savant s'est engagé pour la défense de l'environnement. Mais au lieu d'écrire un livre didactique, il a décidé de faire appel à nos émotions. Ce qui l'a motivé : une photo de deux gnous mâles s'affrontant pour une femelle. Preuve d'une volonté de répandre et de perpétuer la vie. Les textes de *La Fureur de vivre,* tour à tour scientifiques et poétiques, invitent à réfléchir sur les photos qui leur font face. Nébuleuses interstellaires, galaxies, foisonnement de fougères, migrations d'oiseaux, tout prouve le cheminement vers la complexité. Mais la vie, nous dit le Québécois, n'est pas seulement biologique. Elle s'exprime aussi par l'esprit. Or cette vie est fragile : la sécheresse qui craquelle la terre, le nucléaire qui menace la planète. Reeves nous invite, par cette méditation, à la protéger.

Françoise Monier

■ *POURQUOI LE SOLEIL BRILLE*
ROLAND LEHOUCQ
(HUMENSCIENCES)

■ *LA FUREUR DE VIVRE*
HUBERT REEVES
(SEUIL)

L'ENTRETIEN

LAURE ADLER

« J'ai conservé mon sentiment de révolte en entrant dans la vieillesse »

La journaliste signe, avec *La Voyageuse de nuit*, l'un des succès de cette année. Un livre touchant et documenté sur *« l'âge certain ou un certain âge »* comme l'écrit l'historienne, qui publie également un très beau livre sur le corps des femmes dans l'art.

Votre *Voyageuse de nuit* connaît un grand succès. Comment l'expliquez-vous ?

• **Laure Adler** Il sort à un moment où nous sommes tous très inquiets pour nos aînés. Ces périodes de confinement sont envahies par des inquiétudes bien réelles et une espèce de certitude perdue. Nous avons cru si longtemps que nous, les hommes, pouvions vaincre la maladie, que les médecins, forts et sachants, savaient conserver notre vie et, maintenant, nous comprenons que l'homme est une petite chose face à un minuscule virus. Nous vivons des heures de grande interrogation métaphysique et spirituelle…

***« Elle écrit ce que nous ressentons »*, disent beaucoup de femmes. Êtes-vous, avec ce livre extrêmement personnel, la porte-parole d'une génération de femmes ?**

• **L.A.** Je n'aurais pas l'outrecuidance d'être porte-parole de qui que ce soit, mais j'ai une grande qualité dans la vie : je suis banale, comme tout le monde. Il y a des gens qui cherchent à se singulariser, moi, j'aime ma banalité. Elle me conduit à ne pas avoir peur de ce que j'éprouve – et c'est nouveau pour moi.

La voix des femmes se fait plus forte depuis quelques années notamment avec MeToo, mais celles des 50-60 ans moins, il est temps de l'entendre également ?

• **L.A.** Oui, c'est un combat de première nécessité car ces femmes sont « invisibilisées », occultées, on ne les entend pas alors qu'elles jouent un rôle considérable. Elles constituent le tissu et le socle fondamental de notre société en s'occupant des autres dans leur cercle familial, professionnel, amical, associatif. Elles sont les « aidants », celles qui vont vers les plus fragiles et les plus vulnérables et de manière désintéressée. Nous aussi, on travaille, mais on ne le dit pas, on le fait.

« NOUS GARDONS BEAUCOUP D'ENFANCE ET D'ADOLESCENCE EN NOUS »

Votre livre exprime comme un tiraillement intérieur, une oscillation entre l'acceptation de ce que l'on appelle « la vieillesse » et une certaine révolte…

• **L.A.** C'est vrai, je suis exactement écartelée entre les deux ! Un ami de 93 ans m'a dit hier après avoir lu mon bouquin : mais tu n'es pas vieille, tu commences seulement à être vieille ! Ce qui est vrai. La vieillesse n'est qu'un sentiment. Dans une même journée, vous pouvez avoir différents âges. Je sais très bien que je suis vieille, je ne vais pas faire semblant d'être plus jeune que je ne le suis, je ne triche plus mais, en revanche, je ne me sens pas aussi vieille que l'âge inscrit sur mon état civil et surtout de ce qu'il sous-entend : rester chez soi, fermer sa porte et ne pas troubler l'ordre familial et sociétal !

Comment définir le *« sentiment de l'âge »* ? Le plus difficile, écrivez-vous, est *« de se ranger dans la catégorie des vieux »*. Est-ce notre

UWE UMSTÄTTER/ WWW.PLAINPICTURE.COM

regard ou celui de l'autre qui nous range dans cette catégorie ?

• **L.A.** Marcel Proust l'a décrit génialement dans *Le Temps retrouvé*. Le narrateur rencontre M. de Norpois, et trouve que ce dernier a de la bedaine et des rides. Il voit des femmes qu'il trouve flétries et tout d'un coup se dit : *« Je suis pareil qu'eux dans leur propre regard et peut-être pire »,* mais il fait d'abord l'expérience des autres. Nous gardons beaucoup d'enfance et d'adolescence en nous. On n'a pas quitté, sous prétexte que l'on a un certain âge, ce que nous avons été dans les cycles précédents de notre existence. Je fais partie d'une génération qui a milité contre les vieux en 68 et qui a conservé ce sentiment de révolte en entrant dans la vieillesse. Nous n'avons pas du tout envie de nous laisser faire comme nos parents ou grands-parents.

Votre livre est une somme de rencontres entre Duras, qui s'est toujours sentie vieille, et George Sand, qui s'épanouit avec l'âge ? Qu'est-ce qui fait la différence ?

• **L.A.** George Sand célébrait le présent, ce qui est très important. Moi, j'ai passé ma vie, dès l'adolescence, à anticiper ce qui pourrait m'arriver ou à vouloir essayer de faire correspondre mes désirs dans le futur à ma vie réelle. Je n'ai pas de manuel pour être heureux, mais je sais qu'il ne faut pas passer son temps à se pencher sur son passé ni sombrer dans la nostalgie. Pour cela, il faut essayer de comprendre, de célébrer l'intensité du présent et se situer, comme l'aurait dit Gainsbourg, *« exactement sous le soleil exactement »,* mais ce n'est pas si facile.

On croise dans votre livre, et c'est réjouissant, Edgar Morin, Mona Ozouf, Annie Ernaux. Prendre de l'âge, c'est aussi faire de beaux compagnonnages…

• **L.A.** Oui, c'est vrai : vous cimentez des relations qui, avec le temps, vous aident comme des garde-fous, comme des lumières dans le noir ; et, pour cela, il faut avoir un certain nombre d'années…

***« Prendre des années est une fatalité, savoir vieillir est une possibilité et peut même devenir un art »*, écrivez-vous. Il faut être, en « surplomb », selon votre expression. Mais comment faire ?**

• **L.A.** Déjà : essayer, et c'est difficile en ce qui me concerne, mais sans doute pour tous, de ne pas avoir honte de soi-même et de se contenter de ce qu'on est. Et puis, s'il y a beaucoup de choses que vous ne pouvez plus faire, il en existe que vous ne saviez pas faire à 40 ans. Un champ des possibles s'ouvre, des plaisirs comme la beauté dans un musée, le partage des générations avec ses petits-enfants, la marche, etc. Se contenter du très peu qui est en fait beaucoup ! Quand j'étais jeune, je voulais l'impossible voire le toujours plus…

« IL FAUT ESSAYER DE COMPRENDRE, DE CÉLÉBRER L'INTENSITÉ DU PRÉSENT »

Le début de la sagesse ?

• **L.A.** Non ! Conserver l'espoir des possibles tout en raccourcissant un peu ses ailes idéales ! On a toujours l'impression que l'on peut s'envoler comme Icare… Bon, on peut moins s'envoler mais cela ne veut pas dire que l'on ne peut pas planer non plus !

Beauvoir a écrit *La Vieillesse* pour *« briser la conspiration du silence »* et vous, vous appelez à la neutralité de la vieillesse, c'est-à-dire ?

• **L.A.** En faire un âge comme les autres, le banaliser ! Ni stigmatisés, ni célébrés, il faut que les vieilles et les vieux soient partout. Les États-Unis, qui ne sont pourtant pas notre exemple de société, ont réussi à ne pas imposer une retraite quand les personnes veulent continuer à travailler, et à intégrer les représentations de la vieillesse dans le quotidien y compris dans son imaginaire. Il n'y a pas de série sans personne âgée. Ici, on en a peur. Nous avons peur de la peur qu'ils peuvent provoquer.

Vous sortez un très beau livre sur le corps des femmes et l'art. La femme dans l'âge est peu représentée…

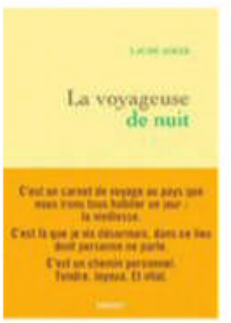
• **L.A.** Elle est inexistante, c'est un corps qui n'existe pas ou, quand il existe, c'est dans la noirceur de certains tableaux, indistinct… Je pense au tableau de Goya, *Les Vieilles*. Même les artistes femmes ont très peu montré leur âge. Kiki Smith le fait un peu en ce moment ; Louise Bourgeois aussi n'avait pas peur de sa vieillesse.

JF PAGA/GRASSET

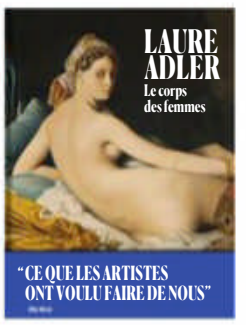
Finalement, la question du corps des femmes, de sa représentation, reste centrale dans nos sociétés.

• **L.A.** Cette vision du corps s'est profondément modifiée dans les trente dernières années. Des artistes femmes ont décidé d'être solidaires entre elles, d'exister – même si elles sont toujours systématiquement sous-cotées sur le marché de l'art. Aujourd'hui, en plus des femmes auxquelles s'identifier, qui nous donnent de la force comme Louise Bourgeois ou Nicky de Saint Phalle, qui ont conquis leur notoriété il y a une bonne vingtaine d'années, il existe une jeune génération d'artistes qui commence une révolution artistique. Quelque chose se passe aussi dans le champ historique avec les historiennes qui abordent des sujets comme les règles, les seins, etc. Dans le monde artistique, les filles abordent frontalement le sujet du temps, du corps, de la métamorphose de ce corps, de ce qu'il devient. Une forme de beauté y compris dans un âge certain existe et commence à être revendiquée, y compris par des jeunes artistes. Cette représentation du corps féminin âgé va, je pense, s'amplifier.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



■ *LA VOYAGEUSE DE NUIT*
LAURE ADLER
(GRASSET)



■ *LE CORPS DES FEMMES*
LAURE ADLER
(ALBIN MICHEL)

SUCCÈS

■ *URGENCE SANITAIRE*
ÉRIC CAUMES (ROBERT LAFFONT)
Dans ce témoignage pédagogique et cinglant, le chef des maladies infectieuses de la Pitié-Salpêtrière n'épargne ni le gouvernement, ni les antisystèmes comme Didier Raoult, ni les « rassuristes ». Pour Éric Caumes, les leçons des précédentes épidémies n'ont pas été tirées. Seuls certains pays d'Asie ont su appliquer la stratégie du « tester, tracer, isoler ». Il dénonce un déconfinement raté et prévient : il y aura d'autres vagues.

■ *LES TERRITOIRES CONQUIS DE L'ISLAMISME*
BERNARD ROUGIER (PUF)
Constatant l'emprise de l'islamisme sur l'islam mondial, une équipe de chercheurs livre une enquête rigoureuse sur son influence en France. Ils décrivent la manière dont les *« entrepreneurs religieux »* assoient leur mainmise sur certains territoires en imposant la *« salafisation de la littérature »* ou la domestication des corps. Un livre indispensable pour comprendre le présent.

■ *LES IMPOSTEURS DU BIO*
CHRISTOPHE BRUSSET (FLAMMARION)
Christophe Brusset révèle dans ce livre coup de poing la face cachée du bio : escroqueries, manques de contrôles, marges abusives. L'auteur estime qu'entre 15 % et 20 % des produits bio vendus en France sont frauduleux. Il appelle les consommateurs à faire pression pour davantage d'encadrement et de sanctions face à cette industrie en plein essor.

■ *FLIC. UN JOURNALISTE A INFILTRÉ LA POLICE*
VALENTIN GENDROT (GOUTTE D'OR)
Les éditeurs préviennent d'emblée : jamais un journaliste n'a noyauté la police. Valentin Gendrot a réussi à intégrer le commissariat du 19e arrondissement de Paris. Il en tire un récit ciselé, à la première personne, qui oscille entre violences policières, racisme et le suicide d'un collègue. *Flic* plonge le lecteur dans l'intimité d'une profession mal aimée, dévaluée, à la dérive. **A.L.**

Son cadeau d'adieu

Dans ce livre confession devenu testament, Gisèle Halimi raconte sa vie à Annick Cojean. À la fois intime et politique, cet ouvrage permet de mieux comprendre l'œuvre de la soprano du barreau. L'héritage qu'elle laisse aux femmes est immense.

Cela devait être un livre de confession, c'est finalement un testament. En 2020, l'avocate Gisèle Halimi se confie sur son parcours à son amie, la journaliste Annick Cojean. Il suffit de quelques heures pour lire cet ouvrage, sans parvenir à le reposer, afin de traverser la vie de cette grande dame. Tout commence en Tunisie, dans sa modeste famille. « *C'est pas juste !* » Depuis l'enfance, la révolte gronde en elle. C'est pas juste d'être une fille et d'être moins aimée que son frère. C'est pas juste d'être une fille et de devoir se battre pour se faire respecter. C'est pas juste d'être une fille et d'être moins libre que les garçons. Le sentiment d'injustice sera le moteur de Gisèle.

« CONTINUEZ À VOUS BATTRE ! »

Le concours du barreau en poche, elle défend les condamnés de la guerre d'Algérie et se retrouve à plaider dans le bureau du président de la République française pour obtenir leur grâce. À ceux qui lui demandent « *mademoiselle ou madame ?* » en la saluant, elle répond « *maître* ». Une jeune avocate avec tant d'aplomb, cela déconcerte. Évidemment, si elle gagne ses procès, c'est parce qu'elle est une femme ; si elle perd, c'est parce qu'elle est une femme. La soprano du barreau se souvient encore du regard condescendant des messieurs de la cour sur elle. Elle s'enlaidit alors volontairement pour se donner une apparence plus sérieuse. Jolie et intelligente ? Inadmissible dans les années 1960 ! Son premier fait d'armes est le procès médiatisé de Djamila Boupacha, une militante du FLN (Front de libération national algérien). L'avocate comprend que les grands procès se gagnent à la fois au tribunal et dans l'opinion.

Femme libre et indépendante, Gisèle Halimi met toute son énergie à défendre la cause des femmes. Le procès du viol et le procès de Bobigny la font entrer dans l'Histoire aux côtés de ses amies Simone de Beauvoir et Simone Veil, mais aussi avec les 343 salopes du Manifeste. Elle a contribué à préparer l'opinion publique à la loi Veil sur l'avortement et au reclassement du viol en crime plutôt qu'en délit.

Le message qu'elle laisse aux femmes à travers ce livre est clair : continuez à vous battre pour l'égalité, dans la joie de vivre et sans haine. Mais surtout, soyez indépendantes financièrement, c'est la seule clé de la liberté. Alors, on se met au travail et on lui dit : « *Merci madame !* » **Virginie Girod**

■ *UNE FAROUCHE LIBERTÉ*
GISÈLE HALIMI
AVEC **ANNICK COJEAN**
(GRASSET)

JANINE NIEPCE/ROGER-VIOLET

LA TENDANCE

DES POLITIQUES À L'AFFICHE

Comme le démontrent les succès des livres de Nicolas Sarkozy, Jean-Pierre Jouyet ou encore Alain Juppé, les mémoires de personnalités retirées des affaires de la Cité révèlent l'attrait des lecteurs pour les coulisses du pouvoir.

Écrire un livre est une figure imposée pour un politique. Emmanuel Macron s'était appuyé sur la sortie de *Révolutions* pour lancer sa conquête. Mais, entre les 58 exemplaires vendus par Christine Boutin de *Qu'est-ce que le Parti chrétien-démocrate* et les 250 000 de *Passions* écoulés par Nicolas Sarkozy, il y a un monde : celui du carton d'édition. Sur ce terrain, l'ancien président fait jeu égal avec Houellebecq, Nothomb et Levy. En réalité, les ouvrages de Boutin et de Sarkozy sont d'un genre bien différent : un livre programmatique pour l'une et les mémoires d'une figure politique pour l'autre. Jérôme Fourquet, politologue à l'Ifop, explique : « *Les ouvrages politiques en forme de manifeste ne font pas recette à l'inverse des livres perçus comme historiques*. »

UNE STRATÉGIE POUR L'AVENIR

En cette fin d'année, trois ouvrages s'inscrivent dans cette veine. Dans *Le Temps des tempêtes*, 245 000 exemplaires vendus, selon sa maison d'édition, Nicolas Sarkozy revient sur ses premières années de présidence. Avec *L'Envers du décor. Dans l'intimité de nos présidents*, Jean-Pierre Jouyet, qui servit Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy et François Hollande avant d'être le mentor d'Emmanuel Macron, règle ses comptes avec le jeune président. Dans *Mon Chirac. Une amitié singulière*, Alain Juppé raconte le « *couple politique original* » formé avec Jacques Chirac. « *Ce livre fait pour lui office de mémoire* », précise Isabelle Bouche, directrice de la communication de Tallandier. « *Le mémoire laisse une trace, on est dans l'histoire contemporaine* », observe Muriel Boyer, des éditions de L'Observatoire.

« *Annoncé comme condamné, le livre politique est paradoxalement devenu un élément central de communication pour des politiques comme François Fillon, François Hollande et Nicolas Sarkozy* », ajoute Alexandre Wickham, directeur éditorial chez Albin Michel et éditeur de Jean-Pierre Jouyet. « *Le livre est aujourd'hui le support de base du storytelling politique, le moyen de décrypter le passé et de faire une stratégie pour l'avenir.* » En 2016, Nicolas Sarkozy et son équipe s'appuient sur ses chiffres de « serial vendeur » pour se lancer dans la primaire de droite. « *Ses succès en librairies ont été perçus comme la persistance d'un lien fort avec l'électorat de droite* », raconte Jérôme Fourquet. À tort : l'ancien président, battu en 2012, finira troisième du premier tour de la primaire derrière François Fillon et Alain Juppé.

DES QUINQUENNATS RICHES EN CRISES

Les livres politiques qui marchent sont écrits par des « ex ». Ici : un ex-président, l'ex-tête pensante du château et l'ancien bras droit loyal. « *Les derniers quinquennats ont été riches en crises variées, les lecteurs sont curieux de comprendre comment elles ont été gérées depuis l'intérieur* », analyse Jérôme Fourquet. La crise économique de 2008 pour Sarkozy, le terrorisme sous Hollande, les rebondissements des quinquennats Chirac. « *Les lecteurs veulent percer le mystère des coulisses du pouvoir, lire des témoignages d'hommes ayant vécu des tragédies* », appuie Muriel Beyer. « *Ce genre de livre intéresse toujours le public, mais il est de plus en plus difficile de les faire et de les lancer,* nuance Alexandre Wickham. *La tolérance du milieu politique à la transparence, à la restitution d'une expérience originale diminue. C'est un milieu effrayé par la moindre autocritique, toute confidence, même anodine.* »

Malgré leurs succès divers, ces ouvrages sont loin de détrôner le record de Valérie Trierweiler pour *Merci pour ce moment*, avec plus de 600 000 exemplaires vendus.

Anne Laffeter

■ *LE TEMPS DES TEMPÊTES (T. 1)*
NICOLAS SARKOZY
(L'OBSERVATOIRE)

■ *L'ENVERS DU DÉCOR. DANS L'INTIMITÉ DE NOS PRÉSIDENTS*
JEAN-PIERRE JOUYET
(L'OBSERVATOIRE)

■ *MON CHIRAC. UNE AMITIÉ SINGULIÈRE*
ALAIN JUPPÉ
(TALLANDIER)

DR

LE PORTRAIT

François Sureau

Le jeune homme vert

L'élection de l'écrivain et avocat à l'Académie française consacre un esprit libre estimé de tous, à droite comme à gauche. Qui est donc ce sage qui semble planer au-dessus de la mêlée ?

Le 15 octobre, François Sureau a été élu à l'Académie française dans un fauteuil (c'est le cas de la dire). C'est dès le premier tour, avec 19 voix sur 27 et sans aucun bulletin blanc ni aucune croix, chose rare, que les immortels l'ont accueilli parmi eux. Sa place n'a-t-elle pas toujours été Quai Conti ?

DE VIEUX ANARCHISTES

Rappelons qu'en 1989 il publiait *Garçon, de quoi écrire,* un savoureux livre d'entretiens avec Jean d'Ormesson – peut-être celui où s'exprime le mieux l'esprit très XVIIIe siècle de d'Ormesson. Jean d'O avait alors pris le jeune Sureau sous son aile. En 1991, âgé de 34 ans, il recevait le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *L'Infortune.* En 2004, il s'était présenté au fauteuil de Maurice Rheims : il avait été battu par Robbe-Grillet. Sans doute par dandysme, il avait alors fait sienne la célèbre maxime de l'un de ses maîtres, Bernanos : *« Quand je n'aurai plus qu'une paire de fesses pour penser, j'irai l'asseoir à l'Académie. »*

Il faut croire que les années ont fait évoluer cet esprit pascalien qui accorde plus de crédit aux grandeurs naturelles qu'aux grandeurs d'établissement. En mai dernier, alors que nous l'interviewions pour l'impressionnant *L'Or du temps,* Sureau ne nous cachait pas que l'Académie le titillait. Son copain Marc Lambron a vendu la mèche dans *Le Figaro,* révélant qu'il lui avait *« inculqué la fièvre verte »* dès décembre 2019 : « *François était très partagé entre une forme d'intégrité solitaire et l'idée que, dans un temps de désintégration symbolique, il y a de vieilles institutions honorables qu'il faut sauvegarder. Il a compris que l'Académie, c'est une bande de vieux anarchistes qui se déguisent en vert et qu'il y a sa place ; mais aussi que, ce qui serait immodeste, au fond, ce serait de se placer au-dessus en le refusant.* »

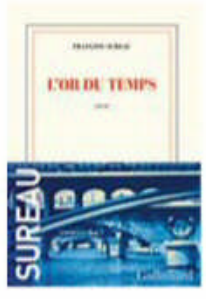
UN LOOK D'ARISTO ANGLAIS

On ne le dit jamais : François Sureau a un côté… Édouard Baer. Tous les deux sont des fils spirituels de Jean d'Ormesson (qui fut le meilleur ami du père de Baer). Qu'ils viennent de la plus haute bourgeoisie parisienne pourrait agacer, mais leur élégance, leur humour et leur maîtrise du verbe leur permettent d'êtres aimés par des gens de tous horizons. Avec sa pipe et son look d'aristo anglais, Sureau a l'estime des membres du Bottin mondain, dans lequel il figure (comme son plus ancien camarade de jeunesse, Emmanuel de Waresquiel).

Ses années de service dans la Légion étrangère et son catholicisme revendiqué lui valent l'admiration de la jeune droite, des portraits élogieux signés Eugénie Bastié dans *Le Figaro.* Par sa xénophilie, sa défense des libertés publiques et l'association d'aide aux demandeurs d'asile qu'il a ouverte avec sa femme, il arrive en même temps à être une vigie pour la gauche (Yann Barthès le reçoit souvent dans *Quotidien,* Léa Salamé et Nicolas Demorand l'invitent tout le temps à la matinale de France Inter).

L'UN DES INTELLECTUELS PRÉFÉRÉS DES FRANÇAIS

Bref, il est devenu ces dernières années l'un des intellectuels préférés des Français. Et la littérature dans tout ça ? Sureau lance chez Gallimard la collection « Ma vie avec… », qu'il inaugure avec *Ma vie avec Apollinaire* (dont la sortie est prévue pour 2021), un récit lumineux, très personnel, sur le poète trépané emporté par la grippe espagnole de 1918. Il avait écrit le livre pendant le premier confinement. D'un virus l'autre, il y a des choses immuables. Sous le pont Mirabeau et aux pieds de l'Académie française coule la Seine. **Louis-Henri de La Rochefoucauld**



RTL aime !

■ *L'OR DU TEMPS*
FRANÇOIS SUREAU
(GALLIMARD)

■ *MA VIE AVEC APOLLINAIRE*
FRANÇOIS SUREAU
(GALLIMARD)

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Discours de Churchill au Royal Albert Hall, 1944.

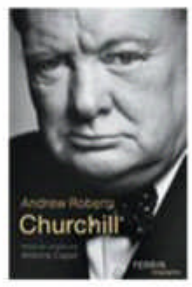
La sagesse du lion

L'historien Andrew Roberts livre une somme magistrale sur l'un des personnages les plus emblématiques du XXe siècle.

Churchill aurait dit qu'on écrivait trop sur lui. C'était en… 1915 ! Heureusement la biographie conçue d'une main de maître par Andrew Roberts a toutes les chances d'être définitive. Mais il ne suffit pas de mettre la main sur des archives inédites et d'en faire son miel. L'historien anglais est parvenu à établir la biographie intégrale d'un homme aux facettes aussi multiples que déroutantes, endurci par les succès et les *« erreurs, pour certaines graves »*.

C'est ce portrait équilibré, dans les grandes profondeurs, développé dans *Churchill,* qui soulève l'enthousiasme. Décideur politique confronté aux trois crises majeures du XXe siècle (la Première Guerre mondiale, la lutte contre le nazisme, et les débuts de la guerre froide contre l'URSS, l'allié d'hier), il a construit sa réussite sur un art consommé de l'humour quand l'heure était grave. Son tempérament de battant face aux épreuves s'était solidifié dans la boue des tranchées quand il écrivait à son épouse Clementine : *« À mesure que sa bonne fortune se réduit, il faut développer son mental pour combler le vide. »* De nos jours, Churchill est un modèle de vie et d'action, à cause de la longévité de sa présence sur la scène géopolitique mondiale. En période de crise, les accents churchilliens résonnent plus que jamais. Les dirigeants actuels, démunis, ne se privent pas de lui emprunter ses formules. Alors, autant aller à la source et lire Andrew Roberts.

Olivier Cariguel



RTL aime !

■ *CHURCHILL*
ANDREW ROBERTS
(PERRIN)

Ulysse en enfer

Un témoignage terrifiant de Iakovos Kambanellis sur le camp de Mauthausen.

Kambanellis, grand dramaturge grec contemporain, a été envoyé au camp de concentration de Mauthausen, en 1943, à l'âge de 21 ans, pour avoir tenté de rejoindre clandestinement la Suisse. C'est l'un des camps les plus durs, réservés aux *« irrécupérables et asociaux »,* prisonniers politiques et de droit commun, mais aussi soldats russes et homosexuels… Les détenus meurent de maladie ou de malnutrition, d'une balle ou de coups, gazés… Kambanellis rédige un millier de pages l'hiver de sa libération, puis les range dans un tiroir. Il les ressortira au plus fort de la guerre froide et des tensions en Grèce (assassinat du député Lambrakis), parce qu'il redoute la fin de ses *« espérances »* en un monde meilleur. *Mauthausen* sort d'abord en feuilleton dans un journal grec en 1963, puis sous la forme d'un livre deux ans plus tard. En 1995, le dramaturge de plus de 70 ans en publie une version corrigée. Ce témoignage est digne de *La Trêve* de Primo Levi et du *Grand Voyage* de Jorge Semprún. *« C'est Mauthausen qui m'a défini comme homme,* écrit-il, *je suis un homme du camp. »*

Emmanuel Hecht

Libération de Mauthausen en mai 1945.

■ *MAUTHAUSEN*
IAKOVOS KAMBANELLIS
(ALBIN MICHEL)

3 QUESTIONS À…

JOHANN CHAPOUTOT

SELON VOUS, DANS QUELLE MESURE LE IIIe REICH A-T-IL ÉTÉ L'UNE DES MATRICES DU MANAGEMENT MODERNE ?

Les nazis étaient obsédés par la question de la gestion du personnel. Ils voulaient régner sur d'immenses espaces, mais leurs ressources en hommes étaient limitées. Pour obtenir adhésion et motivation, ils laissèrent une grande autonomie à leurs équipes.Contre la *Verwaltung* française (l'administration verticale et centralisée), ils exaltaient la *Menschenführung* allemande, qui renvoie à l'expérience « proactive » du groupe de combat où le chef conduit *(Führen)* non des subordonnés, mais des compagnons *(Genossen).*

N'EST CE PAS JUSTEMENT CE MODE DE GESTION AUTONOME ET DÉCENTRALISÉE QUI A PROVOQUÉ LE CHAOS AU SEIN DE L'ÉTAT NAZI ?

Oui, et c'était voulu ! Les nazis détestaient l'État. Pour eux, cette institution artificielle et figée entravait l'esprit d'entreprise et la nature conquérante de la « race germanique ». Dès le début du IIIe Reich, ils la mirent en concurrence avec une multitude d'agences gérées par les *Gauleiter* et les ministres du Reich, dans une lutte darwinienne théorisée par Hitler et les hauts fonctionnaires du régime, comme le juriste Reinhard Höhn.

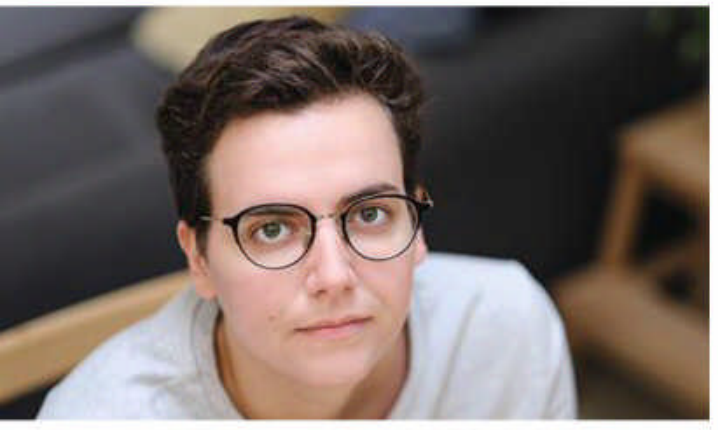
L'OUVRAGE DE HÖHN, *LE PAIN QUOTIDIEN DU MANAGEMENT,* A EU UN ÉNORME SUCCÈS APRÈS-GUERRE. COMMENT L'EXPLIQUEZ-VOUS ?

Ex-général de la SS, Höhn crée en 1956 l'Akademie für Führungskräfte, une école de management destinée à faciliter la participation de la RFA au plan Marshall. Pédagogue brillant, il y élabore un modèle de management dans le droit fil de ce qu'il prônait avant 1945: le « management par délégation de responsabilité ». Le succès sera effectivement immense.

Propos recueillis par Jean-François Paillard

■ *LIBRES D'OBÉIR. LE MANAGEMENT, DU NAZISME À AUJOURD'HUI*
JOHANN CHAPOUTOT
(GALLIMARD)

UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE/UIG/BRIDGEMAN IMAGES – TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES – F. MANTOVANI/GALLIMARD



LA POLÉMIQUE

LES NOUVELLES AMAZONES

Pauline Harmange et Alice Coffin, deux militantes dont les ouvrages n'ont pas laissé indifférent. C'est peu de le dire au regard du déchaînement médiatique qu'ils ont tous deux entraîné.

Il faut lire Alice Coffin et Pauline Harmange. Pas seulement parce que ce sont des succès de cette fin d'année et que les polémiques ont été vives, mais parce qu'ils sont bien plus intéressants que les caricatures faites ici ou là. Le livre d'Alice Coffin a failli s'appeler *Misandre*, celui de Pauline Harmange affiche clairement cette misandrie. C'est même à ce titre, *Moi les hommes, je les déteste,* que la blogueuse doit une partie de ce succès. La menace de censure par un fonctionnaire du ministère chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes, revendiquant n'avoir lu que le titre et la quatrième de couverture pour se faire un avis, a mis un coup de projecteur sur le livre. Finalement, les éditions du Seuil ont repris sa publication et s'apprêtent à le traduire dans de nombreuses langues. Alice Coffin a, elle, été placée sous protection policière après des menaces sur les réseaux sociaux. Entre ses actions contre Christophe Girard, l'ex-adjoint à la mairie de Paris, et certaines déclarations, la journaliste militante s'est retrouvée au cœur d'une tempête médiatique.

MISANDRIE CONTRE MISOGYNIE

Mais que disent ces livres ? Que le virilisme, le patriarcat est un problème pour nos sociétés. Que les violences sont plus que majoritairement exercées par des hommes et que la déconstruction de nos schémas est loin d'être achevée. Que la misandrie est une réaction à la misogynie, et qu'elle *« totalise l'intolérable forfait d'exactement zéro mort et zéro blessé »* pour la blogueuse, qui rappelle que brandir cette accusation permet surtout de réduire au silence. Des constats que l'on peut facilement partager. Ces deux essais bousculent aussi en interrogeant l'hétérosexualité comme construction sociale (à l'instar de Virginie Despentes ou Ovidie avant elles), un *« piège »* pour Pauline Harmange. Alice Coffin nous interpelle sur l'*« invisibilisation »* des lesbiennes, ce mot qui fait encore peur. Alors oui, Alice

Coffin ne veut plus lire de livres écrits par des hommes, oui Pauline Harmange, 25 ans, écrit que *« Les hommes »* sont des *« égoïstes et des lâches »*. Mais, son livre fait surtout l'éloge d'une sororité libératrice quand Alice Coffin, dans *Le Génie lesbien,* met en avant les nécessaires évolutions pour changer le regard sur les personnes LGBT. Certains passages sont durs voire excessifs, mais ce sont des ouvrages de colère et il en fallu du temps pour que cette colère trouve sa place.

Aurélie Marcireau

■ *MOI LES HOMMES, JE LES DÉTESTE*
PAULINE HARMANGE
(SEUIL)

■ *LE GÉNIE LESBIEN*
ALICE COFFIN
(GRASSET)

Ras le Blanc

Pascal Bruckner vole au secours de l'homme occidental, attaqué dans sa légitimité.

Depuis ses bastions implantés à l'université et dans les médias, une nouvelle idéologie venue d'Amérique s'acharne sur le bouc émissaire des temps modernes : le mâle blanc hétérosexuel occidental. L'offensive de ce *« fascisme de gauche »,* développé dans *Un coupable presque parfait,* se déploie sur trois fronts : la race, le genre et l'identité. Son dessein : imposer une nouvelle hiérarchie de valeurs avec, au sommet, la femme noire, arabe, indienne…, si possible lesbienne ou *queer.* À la base de cette société pyramidale, le nouvel *« intouchable »* doit payer *ad aeternam* l'esclavage, le colonialisme et l'impérialisme de ses ancêtres. Dans cette réécriture de l'Histoire, l'esclavage perpétré par des tribus africaines et des marchands musulmans, tout autant que les droits accordés aux minorités dans les démocraties, ont disparu. Avec courage, l'essayiste, auteur du *Sanglot de l'homme blanc* dénonce cette « doxa » délirante et mortifère.

Emmanuel Hecht

■ *UN COUPABLE PRESQUE PARFAIT*
PASCAL BRUCKNER
(GRASSET)

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL – J.-F. PAGA/GRASSET (X 2)

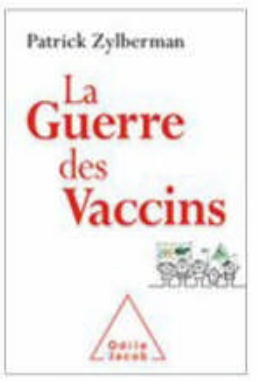
Plus de peur que de mal

Devant la multiplicité des idées fausses se répandant sur les vaccins, l'historien de la santé Patrick Zylberman monte au créneau pour démontrer leur nécessité évidente.

Alors que l'épidémie de Covid-19 est en pleine explosion, voici un livre à méditer sur le conflit entre liberté individuelle et sécurité. Très documenté, *La Guerre des vaccins* décrypte la manière dont les mouvements d'opposition à la vaccination se sont construits, leurs moyens d'action et la façon dont ils ont bâti une idéologie. Or, si la variole a disparu, si on ne meurt plus de la diphtérie ou de la coqueluche, c'est bien grâce aux vaccins. Aujourd'hui, onze sont devenus obligatoires pour les petits.

Patrick Zylberman montre comment ces opposants sont devenus de plus en plus puissants, invoquant de prétendus liens entre vaccins et autisme. Comment ils profitent de la faiblesse de l'État pour se rattacher à la théorie du complot. C'est un véritable champ de bataille où les tenants de la sécurité collective ont du mal à se faire entendre. Et l'auteur de tirer la sonnette d'alarme : la guerre des vaccins est un carburant pour le populisme. Un danger pour la démocratie.

Françoise Monier



■ *LA GUERRE DES VACCINS*
PATRICK ZYLBERMAN (ODILE JACOB)

Hégémonie sans partage

La dynamique du capitalisme et ses deux grandes déclinaisons, tel est le sujet de Branko Milanovic.

Pour l'économiste serbo-américain Branko Milanovic, il n'y a plus qu'un seul système dans le monde : à l'ouest règne un capitalisme *« méritocratique libéral »* ; en Chine, au Vietnam et à Singapour, un capitalisme *« politique »*. Le premier est libéral au sens américain, encore (un peu) social- démocrate, et permet la réussite au mérite d'outsiders. Dans le second, le marché règle tout, mais sous la coupe d'une bureaucratie politique dont il ne peut enfreindre les décisions. Lequel de ces deux capitalismes a le plus d'avenir ? Dans *Le Capitalisme, sans rival*, Milanovic ne tranche pas : le nôtre, plus libre, frise l'amoralité et, de plus en plus inégalitaire, tend vers une oligarchie, avec une classe autoreproduite d'hyper-riches qui s'érige en caste ; le chinois est plus efficace et travaille pour le bien commun national, mais, sans état de droit, secrète une corruption endémique. Et le hic, c'est qu'on n'arrive plus à concevoir d'alternative à l'organisation capitaliste. Et si, partant de ces sombres constats, c'était la réflexion à reprendre ?

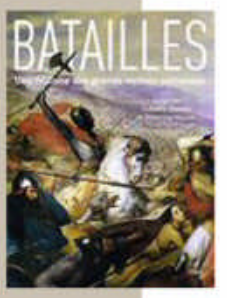
Patrice Bollon

■ *LE CAPITALISME, SANS RIVAL. L'AVENIR DU SYSTÈME QUI DOMINE LE MONDE*
BRANKO MILANOVIC (SEUIL)

PATRICK KOVARIK/AFP

SENS CRITIQUE

DÉCOUVERTES



■ *BATAILLE. UNE HISTOIRE DES GRANDS MYTHES NATIONAUX*
ISABELLE DAVION ET **BÉATRICE HEUSER** (BELIN)
La bataille de Cannes entre Rome et Carthage, en 216 av. J.-C., est toujours étudiée dans les écoles de guerre. Le « Marignan 1515 » est quasiment devenu une comptine, quand Alésia fait partie des mythes nationaux. Pourquoi une bataille devient-elle légende ? Pourquoi certaines défaites marquent-elles autant les récits nationaux ? Les réponses dans ce fascinant ouvrage.

■ *À SON OMBRE*
CLAUDE ASKOLOVITCH (GRASSET)
Parfois de l'impudeur naît un beau livre. Le journaliste Claude Askolovitch raconte un deuil – celui de sa femme – et l'amour d'après – auprès de la jeune Kathleen. Il se malmène, analysant les soubresauts de son cœur, ses errements et ceux qu'il aime. Un récit bouleversant.

■ *LES VERTUS DE LA BÊTISE*
PAUL VACCA (L'OBSERVATOIRE)
Voici l'un des livres les plus décoiffants de l'année ! L'insupportable bêtise serait partout et en augmentation à l'heure des réseaux sociaux. A contrario, l'intelligence serait la panacée, et un QI élevé, forcément un atout. Dans cet essai vif et documenté, Paul Vacca nous prouve le contraire, mais aussi qu'un monde sans bêtise serait d'un grand ennui et qu'il faut vivre en bonne intelligence… avec la bêtise.

■ *GÉNÉRATION OFFENSÉE*
CAROLINE FOUREST (GRASSET)
La *« cancel culture »*, venue des États-Unis, ne pénètre-t-elle la société française et, d'abord, les universités ? Oui, répond la journaliste Caroline Fourest dans cet essai au cœur des thèmes actuels sur les identités brandies en étendard qui, excluantes, peuvent conduire à une privation de parole. *« Cette tyrannie de l'offense nous étouffe. Il est temps de respirer, de réapprendre à défendre l'égalité sans nuire aux libertés. »*

A.M.

La puissance du langage

La philosophe et académicienne Barbara Cassin nous livre une autobiographie construite à partir de phrases qui ont résonné autour d'elle. Un livre lumineux, qui rappelle la force des mots.

Heidegger résumait ainsi la vie d'Aristote : *« Il est né, il a travaillé, il est mort. »* Il ne se passe pas grand-chose dans la vie d'un philosophe, surtout quand il siège dans des jurys, écrit des livres et reçoit des médailles. En publiant son autobiographie philosophique, la grande helléniste Barbara Cassin a déjoué tous les pièges du genre, et d'abord celui de l'ennui. Si sa vie n'est pas plus passionnante qu'une autre, elle saute brillamment de l'anecdote à l'idée. Pas question pour autant de se confesser comme Rousseau, une main sur le cœur, la perruque dans l'autre *(« Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature »)*. Au lieu de prendre à témoin l'humanité en guise d'ouverture, Barbara s'adresse à son fils : *« Toi, tu pues, tu as fait dans ta culotte. »* Incipit très direct qui indique, non pas le niveau du livre – côté culotte, rappelons que Rousseau n'avait pas son pareil pour disserter sur la fessée –, mais sa réjouissante impertinence. La spécialiste des présocratiques nous avait habitués à ces turpitudes : une manière d'étudier la Grèce par les marges, en particulier les sophistes – ces coupeurs de vérités en quatre qu'elle réhabilita. Convaincue que la Vérité, l'Un ou l'Être n'existe pas, elle rabote la langue pour lui arracher des éclats de sens.

UNE PENSÉE QUI MORD LE DISCOURS

Peu importe les événements (enfance, amours, deuil, voyages…), peu importe les cadors croisés (Heidegger, Char, Lacan), c'est le style qui compte : ses sauts, ses ruptures, ses anicroches, ses anacoluthes, comme si la pensée mordait le discours. Rarement on a vu la philosophie s'exposer ainsi, avec cette liberté d'écriture : une pensée-mots, qui interroge, fait rire, surprend. Le bandeau « Rentrée littéraire » apposé par l'éditeur n'était pas usurpé. Les mots, elle

les aime, elle les écoute, elle les bichonne, depuis son émerveillement d'écolière face à l'*Iliade,* jusqu'au monumental *Vocabulaire européen des philosophies* qu'elle dirigea en 2004, saluant les concepts intraduisibles, ceux qui refusent de se perdre dans le « globish ». *Le Bonheur, sa dent douce à la mort* invente une mystérieuse langue, à la fois moderne et classique, qui ne cesse de faire sursauter le lecteur : rugueuse et verticale comme la syntaxe grecque (*« Pas ça pas moi »,* répète-t-elle comme un mantra), mais libre comme Barbara sur la scène de son petit théâtre philosophique.

Philippe Chevallier

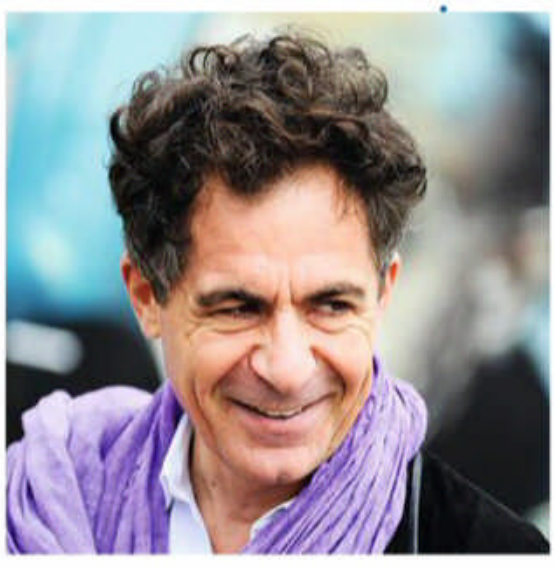
RTL aime !

■ *LE BONHEUR, SA DENT DOUCE À LA MORT. AUTOBIOGRAPHIE PHILOSOPHIQUE*
BARBARA CASSIN
(FAYARD)

« Penser est une fête et le savoir est savoureux »

LE CHOIX DU LIBRAIRE

Éric Tosolini, de la librairie Sauramps en Cévennes* à Alès (Gard), recommande avec ferveur le texte d'Étienne Klein pour la défense de la science.



« Un tract dit l'urgence et doit frapper fort ! Urgence il y a devant le mépris affiché, parfois très bruyamment et au plus haut niveau des États ou en chaire, pour la science et le long et patient travail de la raison dont se nourrit son développement. Et Étienne Klein frappe fort, avec son verbe vif et précis. Le philosophe des sciences détricote méthodiquement (et non sans jubilation) les sophismes des démagogues pressés qui se bousculent sur la scène médiatique pour, toujours avec aplomb, demander à la science d'en finir avec sa prétention au savoir et de redevenir une opinion comme une autre. Cette paresse de l'esprit, si commune, confortable et bien entretenue, cache peut-être une peur plus profonde… car c'est "contre son cerveau" toujours qu'il faut penser et rien n'est moins facile. Mais surtout, elle prive d'une source de joie abondante et vitale. Car "penser est une fête" et le savoir est savoureux ! Une même racine les lie à jamais et l'oubli de cette commune nature ouvre la carrière des tristes Trissotins et des tribuns. Ce Tract n° 17 est un vrai régal ! Lisez-le et distribuez-le partout autour de vous ! »

Propos recueillis par Jean-François Paillard

** sauramps.com*

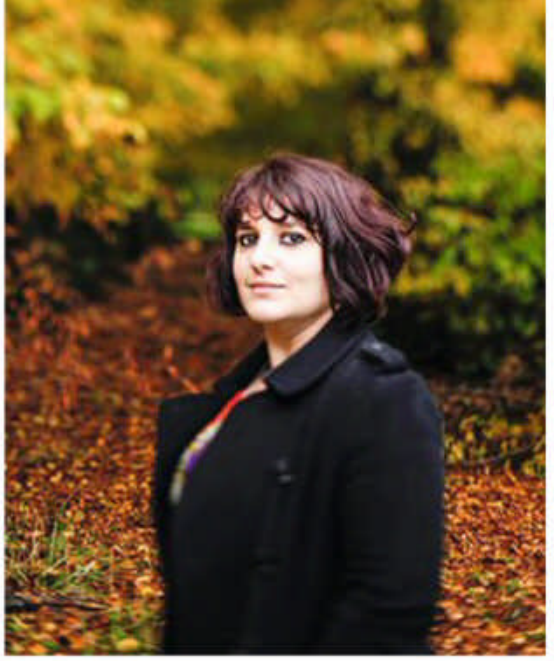
■ *LE GOÛT DU VRAI*
ÉTIENNE KLEIN
(GALLIMARD/TRACT N° 17)

JOHN FOLEY/OPALE/LEEMAGE/FAYARD – LAURENCE GODART/GALLIMARD

Les enfants de Darwin

Docteure en philosophie des sciences, Peggy Sastre nous rappelle que nous sommes aussi des créatures biologiques et, si les autres sont l'enfer, c'est parce qu'ils sont différents. La connaissance de notre nature est un moyen de gagner en tolérance.

N'en déplaise aux thuriféraires du tout-culturel qui veulent nous déconstruire comme on démolit de vieux bâtiments à la masse, nous sommes aussi des êtres biologiques avec des corps, des hormones et des cerveaux plastiques. Dans *La Haine orpheline*, sous-titré *Comprendre la nature de nos conflits pour rester serein dans un monde en colère*, Peggy Sastre donne à son lecteur des outils pour être plus tolérant dans un monde clivé par des idéologies délétères. Ainsi, si les gens de droite et de gauche se détestent par nature, ils peuvent rétablir un dialogue sain avec un peu de bonne volonté.



La philosophe expose aussi la théorie de la lutte intrasexuelle. Non, les femmes ne sont pas de petites choses fragiles. Elles se crêpent le chignon pour plaire à ces messieurs, la première ressource à laquelle elles veulent accéder car, au fond de leur cerveau, elles sont programmées pour stabiliser leurs partenaires et faire des bébés. Encore une fois, intellectualiser ces comportements permet de minorer l'expression de nos instincts. Réfléchir rationnellement est le propre de l'humain. Penser l'Autre dans sa différence permet de mieux l'accepter. Et si c'était ça, le bonheur ? **Virginie Girod**

■ *LA HAINE ORPHELINE*
PEGGY SASTRE
(ANNE CARRIÈRE)

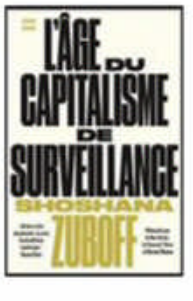
Sous l'emprise du numérique

La cruelle réalité des Gafam décrite par Shoshana Zuboff.

La thèse de l'universitaire américaine Shoshana Zuboff est implacable. Nous ne sommes pas seulement pris comme des moucherons dans les rets gluants de *World Wide Web*. Reliés *ad libitum* à nos outils connectés, *« depuis les iPhones jusqu'aux milliers d'entreprises, d'applications et de dispositifs en ligne »*, nous sommes les *« victimes consentantes »* d'un contrôle numérique généralisé. Inventé par les géants Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft (Gafam), mais aussi les opérateurs de téléphonie et les concepteurs d'objets « connectés », un capitalisme d'un nouveau type traque désormais sans relâche nos conduites pour mieux les manipuler et/ou les vendre au plus offrant.

L'année 2001 fut à cet égard cruciale, quand, confronté à l'éclatement de la « bulle Internet », Google décida pour la première fois de commercialiser les données personnelles de ses usagers. Pionnière dans l'étude des bouleversements managériaux induits par la numérisation, Zuboff s'était félicitée il y a trente ans de l'avènement du PC et de l'Internet, y voyant une *« nouvelle économie capable de renforcer le pouvoir des consommateurs »* (*In the Age of the Smart Machine. The Future of Work and Power*). Aujourd'hui, cette psychologue à la Harvard Business School déchante, montrant à quel point ce *« contrat faustien »* avec les Gafam nous a *« instrumentalisés »*.

J.-F. P.



■ *L'ÂGE DU CAPITALISME DE SURVEILLANCE*
SHOSHANA ZUBOFF
(ZULMA)

L'esprit libre

Cynthia Fleury et Hartmut Rosa cherchent les clés permettant de rendre notre vie plus facile.

Cynthia Fleury

Ces deux essais analysent les menaces qui pèsent sur nos existences quand elles ne se traduisent pas par un *taedium vitae*, un dégoût de la vie. Entre psychanalyse et philosophie politique, Cynthia Fleury propose, dans *Ci-gît l'amer*, une archéologie philosophique de l'amertume et du mécontentement et interroge : Pourquoi certains individus ou groupes cèdent-ils au ressentiment ? La psychanalyste cherche les clés pour lutter contre le *« mouvement ressentimiste »* qu'elle observe dans nos sociétés.

LE SENS DE L'INDISPONIBILITÉ

L'essai de sociologie critique d'Hartmut Rosa complète le précédent. Si l'élément moteur de la « vie moderne » est l'idée de mise à disposition du monde (croissance économique, accélération technique, etc.), l'auteur montre, dans *Rendre le monde disponible*, que cette volonté de maîtrise se retourne dialectiquement contre elle-même laissant à nouveau le monde apparaître comme indisponible sous des formes négatives (dysfonctionnements, burn out, etc.). Dès lors, pour pouvoir à nouveau entrer en résonnance avec lui, il faut retrouver le sens de l'indisponibilité constitutive des êtres et des choses et résister au devenir marchandise de toute forme de vie aussi bien qu'aux techniques de contrôle rendues possibles par la numérisation de l'existence. Deux essais importants pour comprendre et se libérer des multiples confinements qui aliènent nos vies mutilées. **Jean Montenot**

■ *CI-GÎT L'AMER. GUÉRIR DU RESSENTIMENT*
CYNTHIA FLEURY
(GALLIMARD)

■ *RENDRE LE MONDE INDISPONIBLE*
HARTMUT ROSA
(LA DÉCOUVERTE)

NATACHA NIKOULINE/ANNE CARRIÈRE – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

SUCCÈS

■ *LA VIE ORDINAIRE,*
ADÈLE VAN REETH (GALLIMARD)
Cette enquête philosophique menée par l'animatrice des *Chemins de la philosophie* sur France Culture est une expérience en soi. Mêlant dialogues, scènes du quotidien et réflexions personnelles, la narratrice s'interroge : comment faire quelque chose de la vie ordinaire ? Comment s'y ancrer ? L'écriture est une clé, tout comme ces moments anodins qui, parfois, nous propulsent hors du monde. **Aurélie Marcireau**

■ *ONE LIFE*
MEGAN RAPINOE (STOCK)
Partout, la footballeuse Megan Rapinoe mène farouchement ses combats. Son premier fait d'armes remonte à 2016, lorsque, pour protester contre les violences policières, elle s'agenouille pendant l'hymne américain. Devenue une figure de la lutte LGBT et du mouvement Black Lives Matter, elle revient sur son parcours avec le franc-parler qui la caractérise : droit au but. **E.B.**

■ *DEVENIR BEAUVOIR*
KATE KIRKPATRICK (FLAMMARION)
Et si nous parlions de Simone de Beauvoir non comme de la compagne de Sartre, la féministe ou la femme engagée, mais comme de la philosophe ? C'est le pari réussi, et avec talent, de *Devenir Beauvoir.* Loin d'être simplement la disciple de Sartre, elle trouve ici sa place dans la cour des grands philosophes du siècle dernier. **A.M.**

■ *LES FEMMES SAVANTES*
LAURE DE CHANTAL (DIR.)
(LES BELLES LETTRES)
Cet ouvrage propose douze portraits, depuis Marguerite de Navarre, la sœur de François Ier, jusqu'à Jacqueline de Romilly. Avant la seconde moitié du xxe siècle, les intellectuelles sont marginales. Pourtant, l'Histoire prouve que les plus téméraires, les plus brillantes, ont brisé le pesant carcan social pour coucher, à l'égal des hommes, leur pensée sur le papier et la diffuser. **Virginie Girod**

Je t'aime, moi non plus

La sociologue Eva Illouz montre ici combien le capitalisme a transformé les relations amoureuses, ravalées au rang de simple marchandise, et où la femme se trouve constamment en situation d'évaluation.

Avant de s'engager financièrement, l'acteur économique fait face à un dilemme rapidement démêlé : s'il a plus à perdre qu'à gagner, il se rétracte. Dans *La Fin de l'amour*, forte d'une petite centaine de témoignages, Eva Illouz montre que les relations affectives (sur un modèle hétéronormé) suivent désormais le même raisonnement – pardonnez tous ces anglicismes. *Fast love* (l'amour consommé rapidement, à l'instar du *fast-food* ou de la *fast-fashion*), *benchmarking* (soit l'analyse comparative) sexuel, *ghosting* (rupture sans explication), *casual sex* (sexe occasionnel, sans lendemain)…, autant de phénomènes qui dénotent cette fluidité de liens avant tout sexuels. Si la séparation est l'exemple type du désir de se désengager, Eva Illouz aborde surtout l'évitement antérieur d'une relation dont la nature est maintenue floue au présent et au futur, et où prime la liberté de se quitter, premier aspect de ce qu'elle nomme des *« relations du troisième type »*. En se réclamant de la pensée tardive de Foucault, la sociologue explique que nos émotions, même si elles se réclament d'une libre subjectivité, restent contraintes par des normes culturelles implicites relevant du capitalisme technologique.

L'AUTRE, UN CORPS INTERCHANGEABLE

L'existence d'un « marché sexuel » – aux industries massivement possédées par des hommes – occasionne une sexualisation très forte des corps (d'abord féminins), des rencontres et des attentes centrées sur l'image. Les applications qui, à l'heure où les confinements nous isolent physiquement, battent des records d'utilisation, renforcent cette dimension : en un regard, l'individu décide unilatéralement de valider ou non sa rencontre au milieu d'un grand nombre de choix possibles. L'autre est avant tout vu comme un corps interchangeable. Et souhaiter plus que du sexe s'avoue difficilement, car cela constitue un risque personnel au regard de son intériorité, de sa confiance en soi… *« Ce que nous appelons "non-amour" résulte pour une grande part de la manière dont le moi se positionne dans les sociétés capitalistes, devant se débattre seul pour déterminer lui-même ce qu'il vaut. »* Palliant des analyses psychologiques qui se concentrent uniquement sur l'individu, *La Fin de l'amour* étudie, en une enquête très efficace, notre liberté de désirer face aux dérives de la marchandisation sexuelle et émotionnelle. **Eugénie Bourlet**

EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL

■ *LA FIN DE L'AMOUR. ENQUÊTE SUR UN DÉSARROI CONTEMPORAIN*
EVA ILLOUZ
(SEUIL)

FABRICE D'ALMEIDA

ANNUS HORRIBILIS

COMMENT LES HISTORIENS DU FUTUR QUALIFIERONT-ILS NOTRE ÉPOQUE ?

Question simple dans cette année qui s'achève : comment appellera-t-on 2020 ? L'année des disparus ? Plus largement, comment les historiens du futur qualifieront-ils notre époque ? L'enjeu est crucial, car la façon dont on parle d'une période induit une vision du devenir de la société. Telle est la grande leçon d'un historien mort cette année, Dominique Kalifa. Dans un livre sous sa direction paru au mois de janvier, *Les Noms d'époque*, il abordait les chrononymes, les noms donnés aux époques. Certains apparaissent après coup, comme « l'entre-deux-guerres » évoqué après 1939. D'autres, comme la Restauration, sont nés avant même de s'imposer par le retour de la monarchie sous Louis XVIII.

2020 est déjà l'année de tous les dangers et de toutes les surprises. La Covid-19 a changé l'humanité : apprendre à vivre avec le virus, découvrir le confinement à échelle mondiale, la quête des vaccins… Rétrospectivement, les historiens verront cette année comme un tournant. La fermeture des frontières, l'arrêt des voyages, les entraves mises à la circulation des marchandises reflètent plus profondément un autre cours pris par l'histoire du monde voici quelques années. Lors de la crise de 2008, le commerce international a baissé au point de ne jamais retrouver son niveau antérieur. Alors que, depuis 1945, la planète se décloisonnait, se mondialisait, voici que la démondialisation s'avance. 2020 symbolise ce retournement. Derrière les raisons sanitaires se perçoit la volonté des peuples d'arrêter le libre-échange qui menace aujourd'hui leur prospérité.

Or, ce mouvement a une expression en politique : le populisme, fait de protectionnisme et de haine des élites. L'ère du populisme, une expression qui s'impose en 2016 quand le Brexit et l'élection de Donald Trump à la présidence américaine changent le regard sur le monde.

Le populisme remet en question la classification par les régimes politiques, comme la Ve République dont le style et les institutions façonnent nos vies. Depuis 1958, tout le comput temporel français repose sur la succession des présidents. Nous sommes dans les années Macron, comme on a parlé des années de Gaulle ou Mitterrand. « Génération Mitterrand », même, pour reprendre la belle expression de Jacques Séguéla, en 1988. Pourtant, les années Sarkozy et les années Hollande semblent moins saillantes. Mitterrand disait être le dernier « *grand président* » et qu'après lui viendraient « *des financiers et des comptables* », de petits présidents. L'époque des petits présidents. Nous y sommes encore.

Les médias soulignent le virage provoqué par le numérique, les réseaux sociaux et les chaînes d'information continue : le direct. Mais, nous ressentons que notre époque connaît de plus graves mouvements. Radicalisation des minorités, victimisation, terrorisme, émancipation des femmes, écologie… Tant de dimensions si humanocentrées. En prenant de la distance, depuis 2012, climatologues, chimistes, géologues et anthropologues montrent que l'ère des humains, l'anthropocène, imprime sa trace sur les temps géologiques.

En fait, la question des désignants historiques nous invite à penser notre postérité. Il faut trouver le mot pour subsumer nos particularités et livrer à nos descendants un principe en héritage. Et si c'était « Lire » ? Notre époque intellectuelle est celle du livre, un objet pour lequel il faut toujours se mobiliser.

■ ***LES NOMS D'ÉPOQUE. DE « RESTAURATION » À « ANNÉES DE PLOMB »***
DOMINIQUE KALIFA (DIR.)
(GALLIMARD/BIBLIOTHÈQUE DES HISTOIRES)

AUDREY SOVIGNET

BEAUX LIVRES

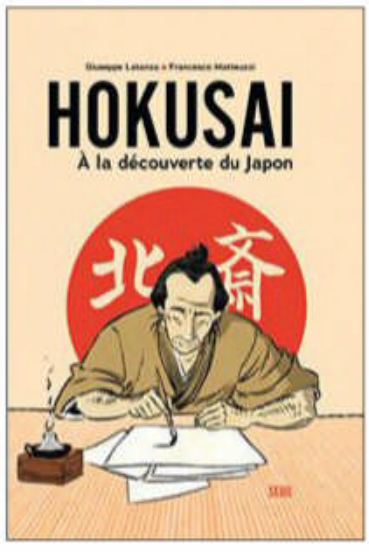
À l'approche des fêtes de fin d'année, pourquoi ne pas faire plaisir, ou se faire plaisir, en parcourant ces volumes magnifiques et richement illustrés. Petite sélection établie par la rédaction.

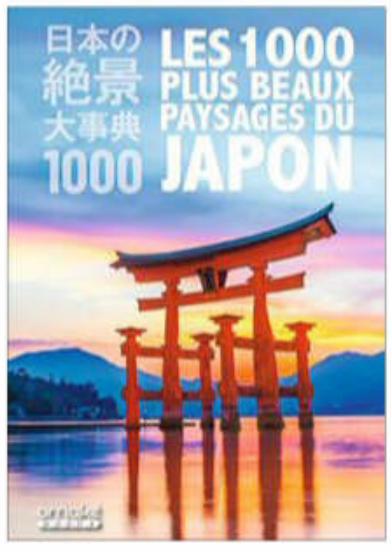
ÉVASION Quand le Japon fantasmé rencontre le réel ! Tel que nous l'imaginons, ce pays doit beaucoup à Hokusai, devenu le symbole même de l'art japonais. L'artiste, mondialement connu pour sa vague de Kanagawa (1830), est le héros d'un sublime roman graphique, *Hokusai. À la découverte du Japon,* qui raconte la vie du peintre en apportant des éclairages sur la culture et les traditions japonaises. *« Hokusai et le Japon, les deux faces de la même réalité »,* écrit l'auteur. Né à Edo (ancien nom de Tokyo) en 1760, Hokusai intègre une grande école de peinture dans une période de bouillonnement artistique. Comme d'autres artistes de cette époque, il rompt avec les représentations traditionnelles et décide de se passer de maître. S'inspirant des productions européennes, il continuera à étudier les techniques et à travailler une grande variété de genres toute sa vie, laissant comme œuvre la plus marquante ses 36 vues du mont Fuji.

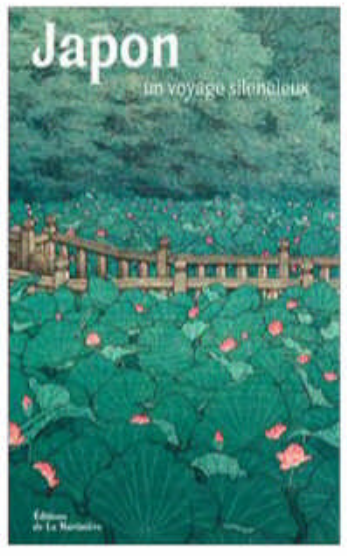
Dans *Japon, un voyage silencieux,* les sommets enneigés mais aussi les fleurs de cerisiers ou les oiseaux délicats qui peuplent nos images mentales nippones sont omniprésents. En 180 images, l'ouvrage livre un Japon d'une beauté saisissante autour de thèmes forts déclinés notamment en dessins à l'encre de Chine, peintures sur rouleaux ou photographies. Des plus traditionnelles aux plus modernes, on découvre des œuvres magnifiques, agrémentées de textes sensibles ou de haikus. Où l'on retrouve Hokusai, mais aussi Toko Shinoda, le camélia rouge de Hidetoshi Mito ou les photos de Nadia Anemiche.

Les mêmes images et tant d'autres se retrouvent dans le Japon bien réel des *1 000 plus beaux paysages du Japon*. Des cascades sublimes à la mer de nuages à Hokkaido ou encore à des scènes de la vie quotidienne, ce beau livre rassemble des photos surprenantes d'un pays que l'on croit connaître.

Aurélie Marcireau







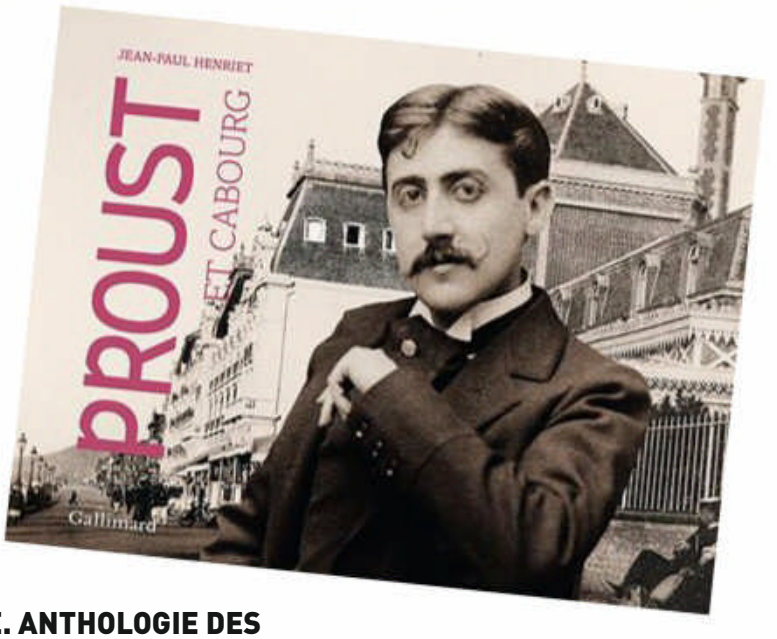
HOKUSAI. À LA DÉCOUVERTE DU JAPON, Giuseppe Latanza, Francesco Matteuzzi,
traduit du japonais par Jérôme Nicolas
128 p., Seuil, 19 €

LES 1 000 PLUS BEAUX PAYSAGES DU JAPON, photos tirées du journal *Asahi Shimbun,*
516 p., Omaké Books, 39 €

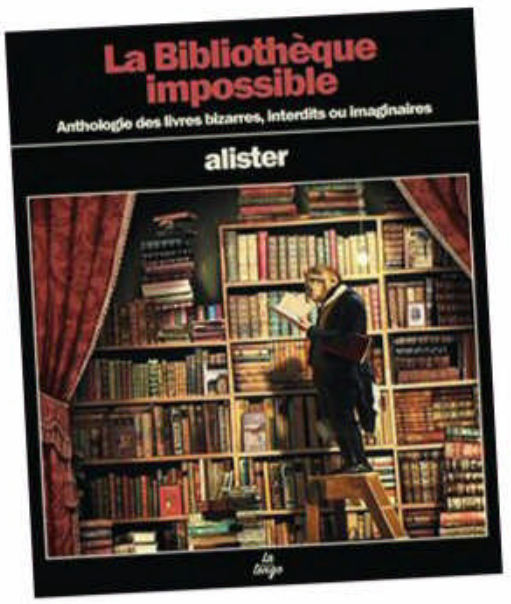
JAPON, UN VOYAGE SILENCIEUX, Sandrine Bailly
256 p., La Martinière, 39 €

METROPOLITAN MUSEUM OF ART/ROGERS FUND

PROUST ET CABOURG,
Jean-Paul Henriet, 224 p., Gallimard, 35 €



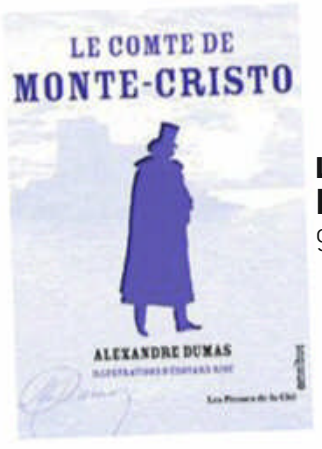
TOURISME LITTÉRAIRE Voici un beau livre indispensable à toute bibliothèque proustienne : ancien maire de Cabourg, féru d'histoire locale et spécialiste de la correspondance de Proust, Jean-Paul Henriet a rassemblé des dizaines de documents sur les séjours de Proust à Cabourg, de la première crise d'asthme en 1881 aux vacances au Grand Hôtel reconstruit, à partir de 1907. C'est là que Proust rencontre Alfred Agostinelli et Odilon Albaret, qu'il visite l'atelier de Vuillard, qu'il découvre le nom de Swann… Cette enquête richement illustrée est une mine, où même les Proustiens les mieux informés feront des découvertes. **Bernard Quiriny**



LA BIBLIOTHÈQUE IMPOSSIBLE. ANTHOLOGIE DES LIVRES BIZARRES, INTERDITS OU IMAGINAIRES,
Alister, 168 p., La Tengo, 24 €

BIBLIOPHILIE Dans la vie d'un bibliophile, il n'y a pas que la collection « Blanche » de Gallimard et les étagères bien rangées. Chiner livres interdits, titres obscurs et autres ovnis kitsch est l'une des joies de l'honnête homme. Chanteur et meneur de revue (*Schnock*), Alister a réuni le meilleur de ces incongruités dans un beau livre qui aurait réjoui à la fois Borges et le professeur Choron. Que trouve-t-on dans sa *Bibliothèque impossible* ? Quelques ouvrages sulfureux (*Mein Kampf* côtoie ici *Les Meilleures Histoires drôles de Carlos !*), mais aussi l'intégrale de Léon Zitrone, les livres les plus chers de l'histoire, les manuels PUF des années 1990 et leurs couvertures improbables, des essais aux titres poétiques – *De Gaulle et le Sexe, Faut-il brûler Sardou* ?, etc. Ce vice impuni, la lecture, ajoute ici quelques plaisantes perversions à son arc. **Louis-Henri de La Rochefoucauld**

LES MÉTAMORPHOSES. LES PLUS BELLES HISTOIRES ILLUSTRÉES PAR LA PEINTURE BAROQUE, Ovide,
372 p., Diane de Selliers, 49 €



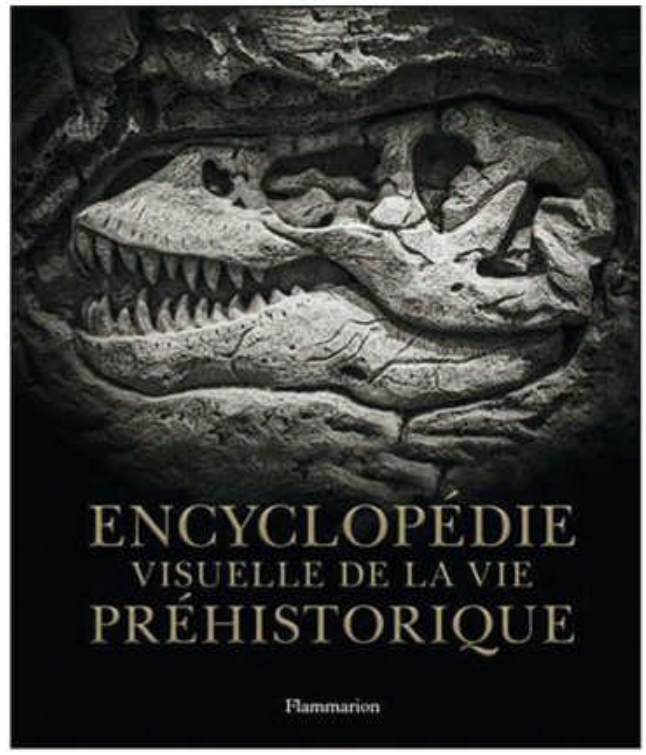
LE COMTE DE MONTE-CRISTO, Alexandre Dumas, illustré par Édouard Riou,
904 p., Presses de la Cité/Omnibus, 39 €

GRANDS CLASSIQUES Avant de devenir l'illustrateur des romans de Jules Verne dans la célèbre collection Hetzel et de donner des traits définitifs au Ned Land et au professeur Aronnax de *Vingt mille lieues sous les mers*, le dessinateur Édouard Riou avait enrichi de ses gravures une édition du *Comte de Monte-Cristo* de Dumas parue en 1844, puis rééditée en 1887. Les Presses de la Cité ont eu la bonne idée de se fonder sur ce volume plus que centenaire pour produire ce beau livre. Réalisées dans l'esprit de Gustave Doré, les gravures de Riou tendent parfois vers la caricature, mais il faut dire que l'œuvre de Dumas s'y prête. Elles ajoutent en tout cas à cette édition, augmentée d'un dictionnaire Monte-Cristo, un délicieux parfum d'époque.

Autre classique illustré, *Les Métamorphoses* d'Ovide au regard d'œuvres – et souvent de chefs-d'œuvre – de la peinture baroque : 160 peintures de 115 artistes inspirés par le poète romain (Titien, Caravage, Rubens, Poussin), de la fin du XVI^e^ au début du XVII^e^. L'occasion de découvrir les visages des figures mythologiques célèbres (celui du roi Midas ou du Phénix) ou oubliées (Lycaon, premier loup-garou de l'Histoire) par l'image et par la langue magnifique d'Ovide, ici traduite en prose par Georges Lafaye.

Enfin, signalons, dans un style tout à fait différent, l'édition grand format d'une autre *Métamorphose* : celle de Kafka, illustrée par le peintre contemporain Miquel Barceló, lequel a parsemé d'explosions colorées et d'arthropodes d'encre la terrible aventure de Gregor Samsa… **Alexis Brocas**

LA MÉTAMORPHOSE, Franz Kafka, illustrée par Miquel Barcelo,
160 p., Gallimard, 45 €



ENCYCLOPÉDIE VISUELLE DE LA VIE PRÉHISTORIQUE (DINOSAURS AND PREHISTORIC LIFE), Collectif, traduit de l'anglais par Denis-Armand Canal, 440 p., Flammarion, 29,90 €

PALÉONTOLOGIE Tout ce que vous rêvez de savoir sur l'histoire de la Terre est contenu dans ces quelque 400 pages. Une magnifique encyclopédie qui nous mène des premiers temps – l'archéen – au quaternaire, notre époque. On voit les continents se séparer ou se rassembler sur les mers, les premiers balbutiements de la vie dans les océans, la succession des invertébrés et des vertébrés puis celle des plantes. Durant le jurassique, les dinosaures dominent la planète. Au crétacé apparaît une petite souris, notre ancêtre. Tout est beau, les images de bêtes inconnues ou d'arbres extraordinaires. Tout est juste dans les cartes et les graphiques. Un livre à offrir à tous ceux qui s'interrogent sur la vie.

Françoise Monier

LES MYSTÈRES DE L'ILLUSION (SPECTACLE OF ILLUSION). MAGIE, PHÉNOMÈNES PARANORMAUX ET PSYCHOLOGIE DE LA PERCEPTION, Matthew L. Tompkins, traduit de l'anglais par Anne Lévine, 224 p., La Martinière, 24,90 €

PARANORMAL Notre cerveau et nos yeux nous trompent. Les prétendus sorciers, voyants et mediums spirites ont joué sur les étrangetés de la perception, de la mémoire et de la cognition. Les magiciens professionnels les ont combattus. Matthew L. Tompkins, magicien et expert en psychologie cognitive, connaît toutes les techniques ingénieuses des charlatans de l'illusion. Son enquête, abondamment illustrée, démonte les phénomènes extraordinaires produits grâce à la tricherie et à l'illusion. Lévitation, photographies de fantômes et d'âmes spirites ont perdu leurs secrets de fabrication. Un livre splendide et bluffant qui étanche notre soif de merveilleux.

Olivier Cariguel

LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE. L'ESPACE, Nicolas Martin, 154 p., E/P/A, 24,95 €

SCIENCES Le plus beau livre sur le cosmos et le plus passionnant. Nicolas Martin, producteur à France Culture, a réuni cinq scientifiques pour raconter l'histoire de l'Univers depuis le big bang jusqu'aux futurs voyages interplanétaires. On y apprend les projets d'installation sur la Lune, les écueils d'une station sur Mars, les recherches sur les traces de vie dans le système solaire, les cogitations sur la possibilité d'envoyer une navette au-delà de notre monde. Ces textes sont accompagnés de sublimes photos de nébuleuses et de dessins d'artistes montrant des engins fabuleux frôlant de lointaines planètes.

F.M.

EINE GEISTERSOIREE: ILLUSTRIERTES PRACHTWERK; 10LICHTDRUCKE NACH ORIGNAL-AUFNAHMEDES HERRN F.A.DAHLSTRÖM, JACOBY-HARMS, DORN & MERFELD, 1886 - THE ECLIPSE, OR THE COURTSHIP OF THE SUN AND MOON,GEORGES MÉLIÈS, 1907

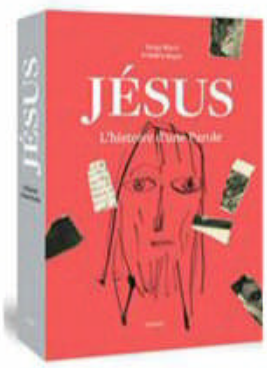
APRÈS JÉSUS. L'INVENTION DU CHRISTIANISME,
Roselyne Dupont-Roc et Antoine Guggenheim, 720 p., Albin Michel, 49 €

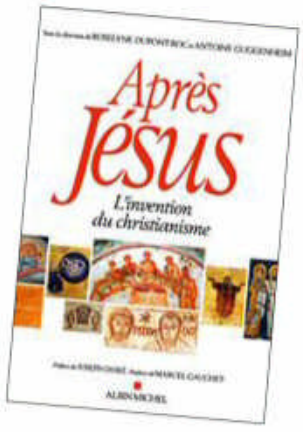
JÉSUS. L'HISTOIRE D'UNE PAROLE, Serge Bloch et Frédéric Boyer,
304 p., Bayard, 27,90 €

THÉOLOGIE Après le succès de *Jésus. L'Encyclopédie*, voici une tout aussi impressionnante somme sur *L'Invention du christianisme*. Jésus n'a en effet laissé ni religion, ni credo, ni rite. Alors, comment ses disciples ont-ils mis en pratique leur foi en lui ? Communiqué entre eux, et avec les peuples qui les entouraient ? Et ceci, pendant plus de deux siècles, avant qu'une Église unifiée ne se constitue autour d'une orthodoxie ? C'est à ces temps mystérieux des commencements que répondent 80 des meilleurs spécialistes du Ier siècle.

Étrange écho de l'actualité : le Jésus de Serge Bloch – l'un des grands dessinateurs de presse – est crayonné, méconnaissable, iconoclaste par le trait qui rompt la pose et l'emporte comme l'Esprit. Le sujet de *Jésus. L'histoire d'une Parole* n'est pas le visage du Nazaréen, mais sa Parole, illustrée par Bloch et expliquée avec douceur par le romancier Frédéric Boyer. Difficile de saisir à qui est destiné ce livre graphique (aux petits ? aux grands ?), mais les dessins sont superbes, dignes par moments de Miró, si riches en inventions et en rythmes. Un Miró capable de raconter des histoires de violence et de pardon.

Emmanuel Hecht et Philippe Chevallier





LA PAROLE EST AUX ACCUSÉS. HISTOIRE D'UNE JEUNESSE SOUS SURVEILLANCE (1950-1960),
Véronique Blanchard et Mathias Gardet,
192 p., Textuel, 35 €

SOCIÉTÉ Dans les années 1950, des centres d'observation fleurissent pour suivre des « J.V », « jeunes à vérifier », enfermés plusieurs mois après avoir été arrêtés pour homosexualité, vagabondage, vol de voiture… ou tout simplement pour « mauvais comportement » signalé par leurs parents. Âgés de 15 à 18 ans dans l'immédiate après-guerre, douze d'entre eux témoignent ici, touchants et parfois drôles dans des lettres et dessins. Leurs désirs, loisirs, difficultés… se dévoilent aux côtés des rapports de police, de tribunaux ou de psychiatres dont l'écriture sévère et froide, l'idéologie intolérante laissent médusé. Au hasard : *« Décidément "accroché" aux autres pour en tirer profit, ayant l'excuse d'une enfance désabusée et malheureuse* [...]. *Restera inadapté. Irrécupérable à notre avis. »* Un livre aux archives riches et fascinantes sur le fossé béant qui sépare la jeunesse des institutions.

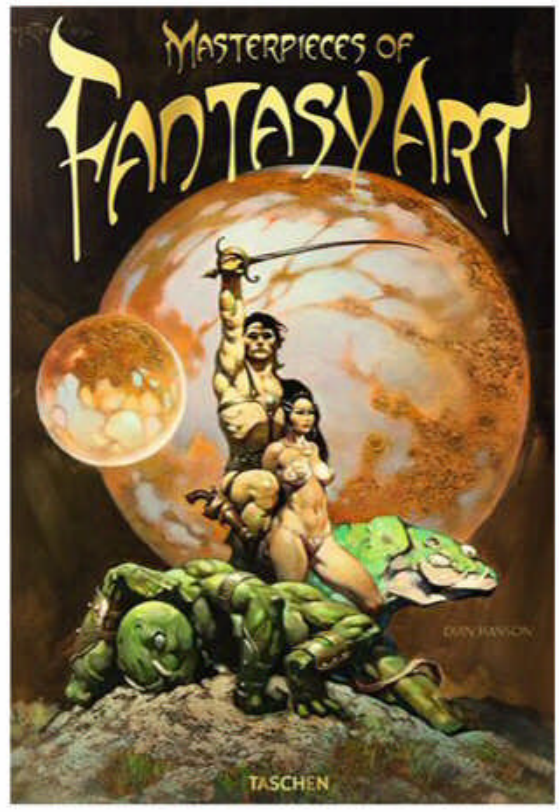
Eugénie Bourlet

UNE HISTOIRE MONDIALE DES FEMMES PHOTOGRAPHES, Luce Lebart et Marie Robert,
504 p., Textuel, 69 €

PHOTOGRAPHIE Il ne s'agit pas d'exclure les hommes, mais de continuer de remédier au « *vide historiographique* » autour de la pratique de la photographie par les femmes. Elles sont ici 300 : photographes de diverses origines, nées entre 1799 et 1981, réunies dans ce livre sublime et essentiel dirigé par les historiennes françaises Luce Lebart et Marie Robert, et dont l'écriture a été confiée à près de 160 auteures de tous pays. Une image et un texte disent le parcours singulier, amateur ou professionnel, de chacune – certaines reconnues en leur temps puis oubliées, d'autres discréditées ou exclues, toutes impliquées et talentueuses. Une constellation inspirante agrémentée de quatre portfolios, qui souligne à quel point ce médium *« a été un moyen d'expression et un outil d'émancipation »* pour nombre d'entre elles.

Juliette Savard

SERGE BLOCH - ERIC VANDEVILLE / AKG-IMAGES/ALBIN MICHEL - GHIGO ROLI/AKG-IMAGES/ALBIN-MICHEL



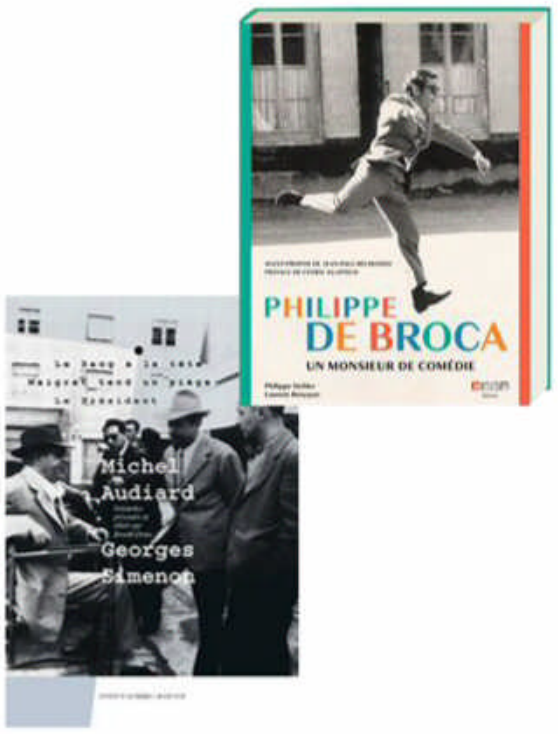
MASTERPIECES OF FANTASY ART, Dian Hanson (dir.),
ed. multilingue, 532 p., Taschen, 150 €

CYBERPUNK. HISTOIRE(S) D'UN FUTUR IMMINENT,
Jean Zeid, Stéphanie Chaptal et Sylvain Nawrocki, 256 p., Ynnis, 29,90 €

POP CULTURE Un énorme volume en grand format, dirigé par Dian Hanson, nous fait découvrir l'univers de la fantasy à travers tout un pan de l'histoire de l'art de Van Eyck, Bosch, Gustave Moreau à la pop culture. Réunissant aussi bien des couvertures de revues de BD que des toiles majestueuses, illustrations d'albums ou affiches de films, *Masterpieces of Fantasy Art* rend hommage à ces grands artistes que sont Philippe Druillet, Moebius ou Frank Frazetta – dont on peut notamment apprécier certaines œuvres, imprimées en pages détachables, entre érotisme et imaginaire débridé.

Dans un tout autre registre, un volume vous permet de tous savoir, comme son titre l'indique, sur le cyberpunk. Sous-titré *Histoire(s) d'un futur imminent,* ce beau livre analyse cette « excroissance » de la SF ayant donné lieu à des chefs-d'œuvre aussi fascinants qu'inquiétants. Cet ouvrage richement illustré propose une radiographie très complète du genre. De ses prémices avec les romans d'Alfred Bester au très récent jeu vidéo *Cyberpunk 2077* en passant par les mangas *Gunnm* et *Akira,* vous saurez tout sur ce genre protéiforme et subversif qui a su réconcilier tous les fans de SF et investir tous les médias.

Baptiste Liger et Ilan Ferry



IL ÉTAIT UNE FOIS PEAU D'ÂNE, Rosalie Varda-Demy et Emmanuel Pierrat, 276 p., La Martinière, 35 €

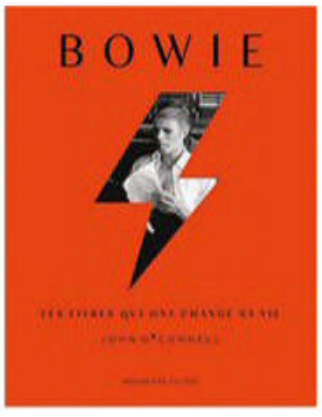
MICHEL AUDIARD- GEORGES SIMENON,
924 p., Actes Sud/Institut Lumière, 35,50 €

PHILIPPE DE BROCA. UN MONSIEUR DE COMÉDIE, Philippe Sichler et Laurent Benyayer, 400 p., Neva, 69 €

CINÉMA Un film, un scénariste, un réalisateur. En trois livres. Le film, c'est *Peau d'âne* de Jacques Demy, conte musical enchanté et en couleurs raconté dans *Il était une fois Peau d'âne,* bel album épuisé depuis 2014, remis au goût du jour avec quelques textes et dessins. Des photos à foison et des interventions de ceux qui ont mis en images et en musique ce film hors norme.

Le scénariste, c'est Michel Audiard, dont les trois adaptations de romans de Georges Simenon sont analysées, expliquées, commentées dans *Audiard-Simenon*; travail titanesque sous l'égide de L'Institut Lumière. Chaque scénario est publié, annoté – un bonheur en soi – avant d'être replacé dans le contexte de l'époque. Érudition et plaisir.

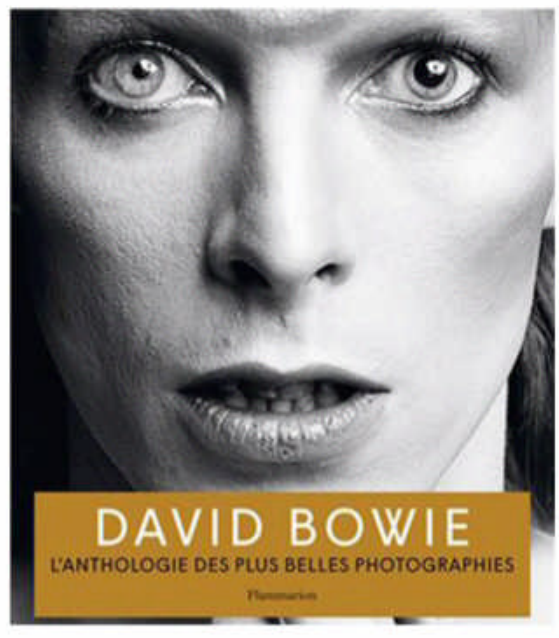
Le réalisateur, c'est Philippe de Broca, artiste trop souvent méconnu – il a tout de même réalisé *Cartouche, L'Homme de Rio, Le Magnifique… Philippe de Broca. Un monsieur de comédie* a réuni collaborateurs et journalistes qui défendent avec passion un cinéaste qui faisait son métier en artisan, heureux de faire plaisir à son public. **Éric Libiot**



BOWIE. LES LIVRES QUI ONT CHANGÉ SA VIE (BOWIES'S BOOKS), John O'Connell, traduit de l'anglais par Mickey Gaboriau,
320 p., Presses de la Cité, 21 €

DAVID BOWIE. *L'ANTHOLOGIE DES PLUS BELLES PHOTOGRAPHIES*, Collectif,
368 p., Flammarion, 65 €

MUSIQUE Deux beaux ouvrages sur celui qui nous quitta il y a bientôt cinq ans. D'une part, *Bowie. Les livres qui ont changé sa vie,* par le journaliste anglais John O'Connell. L'auteur les égrène un à un. Montrant leur lien avec un titre, une période ou une anecdote de la vie de Bowie. Des *Chants de Maldoror* à *Orange mécanique* en passant par Dos Passos, Flaubert, Fitzgerald, Boulgakov, DeLillo, et de la poésie ou de la spiritualité, ce livre retranscrit l'ADN d'un esprit si pluriel. Quant à *L'Anthologie des plus belles photographies,* elle rassemble 330 photographies inédites de celui qui fut l'un des artistes le plus stylés de son temps. Une autre traversée. **Hubert Artus**



1 livre acheté = 4 repas distribués

Des auteurs s'engagent :

Tonino Benacquista

Philippe Besson

Françoise Bourdin

Maxime Chattam

François d'Epenoux

Jean-Paul Dubois

Éric Giacometti

Alexandra Lapierre

Agnès Martin-Lugand

Véronique Ovaldé

Romain Puértolas

Jacques Ravenne

Olivia Ruiz

Leïla Slimani

Franck Thilliez

5€

Illustration de couverture :
Riad Sattouf

Depuis 6 ans, plus de 4 millions de repas ont été distribués

LES RESTAURANTS DU CŒUR
LES RELAIS DU CŒUR

POCKET

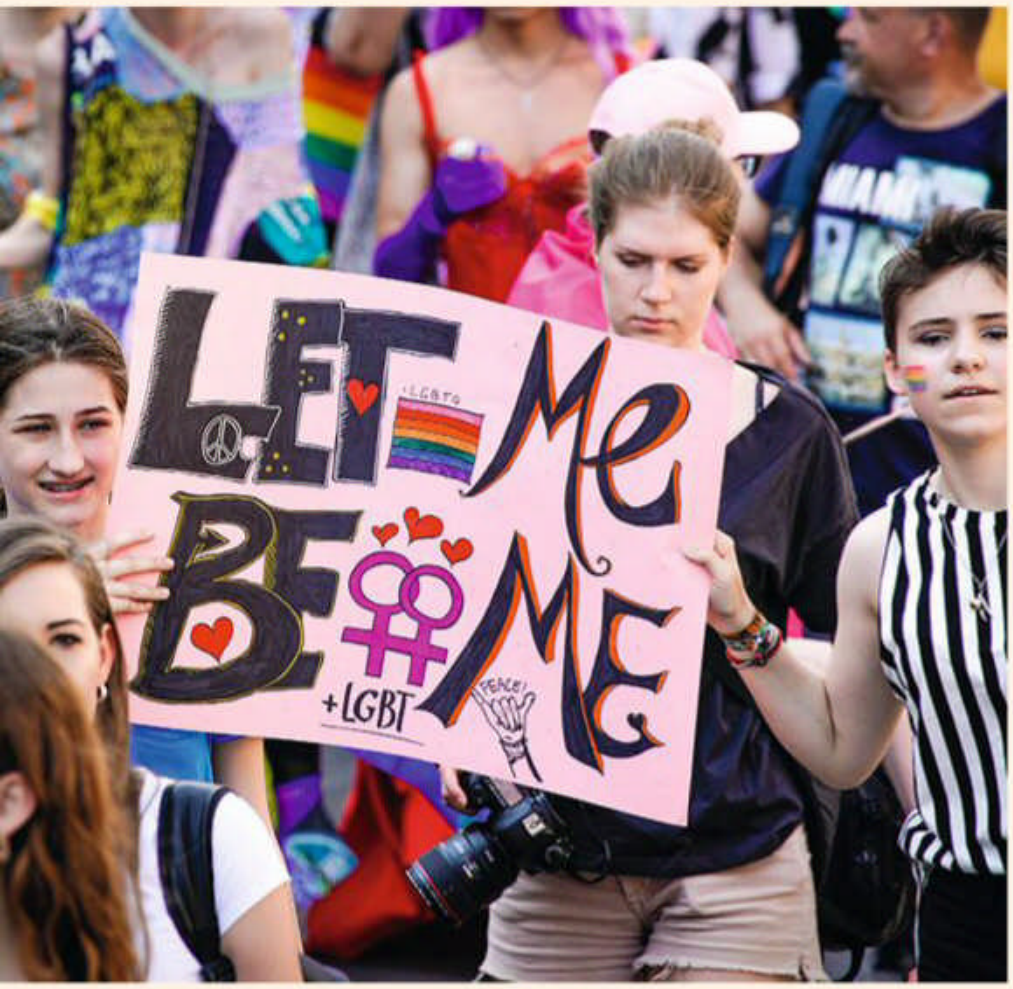
LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE SOUTIENT LES RESTOS DU CŒUR

LE SACRE DES IDENTITÉS

Le débat dit « identitaire » prend une tournure de plus en plus fermée et conflictuelle, certains allant jusqu'à évoquer le spectre d'une guerre civile. Et si réexaminer la notion même d'« identité », avec ses équivoques et ses pièges, permettait d'y voir plus clair et de lui offrir une issue plus positive ?

Dans les années 1980, le thème de l'identité occupait une place marginale dans notre discours politique. La question n'était pas inconnue, mais elle butait sur des réflexes historiques et idéologiques. L'idée d'une « identité de la France », que le dernier ouvrage posthume de Braudel avait remise en 1986 sur le tapis, était jugée, d'une façon générale, dangereuse, car pouvant réarmer les nationalismes. Et, face aux problèmes engendrés par la coexistence avec ceux qu'on appelait encore des « immigrés », de première ou de seconde génération, une certaine présence du marxisme dans les esprits amenait à privilégier les causes et les réponses d'ordre économique et social. Sur ce point, le maître mot s'énonçait « intégration », même s'il passait par les voies opposées, pour les uns de l'assimilation, pour les autres du métissage.

Cette époque paraît révolue. Chacun s'accroche aujourd'hui à son identité, réelle ou fantasmée, « islamique », non ou anti-telle, « de souche », ainsi de suite. Les positions, de part et d'autre, en bref s'exacerbent et se raidissent. L'enjeu des identités et de leur reconnaissance tend à évincer tous les autres. Et le thème se décline presque à l'infini. Après les identités culturelles, ethniques et religieuses, place à celles liées aux pratiques sexuelles, au genre, au physique, etc. Et on en voit désormais partout, dans les quartiers, les arts, la cuisine même ! Une extension du terme qui fait qu'on ne sait plus trop ce qu'il recouvre. Surtout, les tensions qui surgissent de cette floraison d'identités en tout genre semblent n'avoir pas de solutions, hors d'un choc frontal entre elles et d'une « archipellisation » de nos sociétés.



La Gay Pride à Varsovie, en Pologne, le 8 juin 2019.

JAAP ARRIENS/NURPHOTO/AFP

UN CONCEPT D'UNE COMPLEXITÉ REDOUTABLE

Dans ces conditions, il peut s'avérer utile de faire retour à la notion abstraite d'identité, afin d'en examiner les difficultés de définition, d'application et les contradictions qu'elles génèrent. C'est le parti qu'ont pris les auteurs d'un *Dictionnaire encyclopédique* sur le sujet, dont les entrées ne se limitent pas au domaine politique – celui-ci est même quasi absent –, mais font le point sur les significations et les usages de l'idée en philosophie, en psychologie, dans les sciences, la biologie, la littérature, etc.

Sous son apparente clarté, le concept d'identité est d'une complexité redoutable. Il s'entend en plusieurs sens, comme ce qui identifie, individualise ou qualifie un objet ou un être – une ambivalence qui prête aux malentendus. Et il s'est construit dans deux domaines où ses attendus diffèrent. Sa première source est notre logique. L'identité en fonde le premier principe, selon lequel une entité A est identique à elle-même : A = A. Mais qu'advient-il lorsque cet objet ou cet être évolue tout en restant pour notre perception et/ou dans sa dénomination identique ? Les penseurs de l'Antiquité prenaient l'exemple du bateau de Thésée : après avoir servi à ce dernier pour son expédition contre le Minotaure, il est demeuré plusieurs siècles à quai dans le port d'Athènes. On a donc dû en remplacer peu à peu, à des fins d'entretien, toutes les pièces. Ce navire est-il resté le même ou devenu au final un autre ? C'est la question que soulève, par exemple, l'idée d'« identité nationale ». Toute culture est vivante, se renouvelle sans cesse. Comment, dès lors, rendre compte du fait qu'elle puisse conserver avec le temps son identité au sens plein du terme ? Il y a des façons de surmonter cet embarras. On peut recourir à l'idée d'une « substance » ou « essence », à la manière d'un substrat stable de cette identité, sur laquelle se greffent des « accidents » qui la modifient sans la transformer de manière fondamentale. Mais cette solution suppose des jugements qui menacent de ruiner l'objectivité du concept d'« identité », et donc son utilité. On peut aussi raisonner par degrés :

Marche contre l'islamophobie à Paris, le 10 novembre 2019.

MARIE MAGNIN / HANS LUCAS/VIA AFP

les objets, dont on assure qu'ils ont une identité, l'auraient plus ou moins. Mais à quoi bon, alors, en maintenir l'idée ?

À ces questions épineuses se rajoutent celles provenant de sa seconde source, la psychologie. Dans ce domaine, l'impulsion est venue de la notion récente de « crise d'identité ». Chaque individu traverse des phases où il se sent perdu car devant s'adapter à un état de choses inédit pour lui et dont il ne possède pas les codes. C'est le cas, notamment, lors de l'adolescence. Or l'idée d'identité qui en résulte a des liens de ressemblance mais aussi de dissemblance avec celle venue de la logique. On parle bien également ici d'équivalence de l'individu à soi, mais ce dernier soi est une représentation subjective, qui ne coïncide pas forcément avec sa réalité. Faudrait-il donc, dans le champ politique, parler de sentiment d'appartenance plus que d'identité strictement dite ? Cela change tout, car le premier est plastique, non la seconde. Et vient une autre interrogation : le passage d'une identité du niveau individuel à un niveau collectif est-il neutre, ou bouleverse-t-il son mode de fonctionnement ?

UNE APPROCHE PLUS APPROPRIÉE DE LA QUESTION

Où mène donc ce raisonnement tournant ? Il permet d'éliminer de fausses solutions. Le cliché contemporain des « identités plurielles » que posséderait chacun allège la question, mais au prix d'un flou problématique. De même, la critique de l'« essentialisation » des identités, de leur caractère posé comme fixe, est pertinente. Sauf qu'elle ne sert à rien si elle ne s'accompagne pas de la proposition d'une voie d'approche plus appropriée de la question. Le *Dictionnaire encyclopédique* en indique une, mais qu'il faut chercher dans plusieurs notules. Dans celles traitant de la physique quantique, les auteurs rappellent ainsi que les particules élémentaires n'ont, contrairement aux atomes, plus de propriétés bien définies à tout moment. Celles-ci dépendent de l'observation qu'on en fait ; et, collectivement, certaines de ces particules sont « indiscernables » – comme si elles n'avaient d'identité voire d'existence que face à d'autres ! Une nature « relationnelle » que confirment, selon le sociologue Cyril Lemieux, les sciences sociales. À rebours d'un certain kantisme, les identités individuelles ne sont pas « autoréférentielles », créées en toute liberté par des sujets autonomes, mais sociales et se structurant, par mimétisme ou par réaction, en lien avec celles qui les environnent. Le maître d'œuvre de la partie philosophique du livre, Vincent Descombes, semble écarter cette autre logique de l'identité, qui a, elle aussi, ses contradictions potentielles. Voilà pourtant une piste qui mériterait d'être creusée. Sous ce regard, il est regrettable que ce dictionnaire ne comporte pas d'entrée sur la logique ou, plutôt, *les logiques possibles*. En adopter une autre, moins strictement binaire que la nôtre, pourrait aider à forger un nouveau cadre intellectuel à la question et, à partir de lui, une alternative viable à l'affrontement programmé mortifère des identités entre elles. Comme on dit, le pire n'est jamais sûr. Mais un effort d'imagination est parfois nécessaire pour qu'il ne le devienne pas.

Patrice Bollon

CULTURELLES, ETHNIQUES, RELIGIEUSES, SEXUELLES… ELLES SE DÉCLINENT PRESQUE À L'INFINI

L'IDENTITÉ. DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, **JEAN GAYON** (DIR.), 846 P., GALLIMARD/FOLIO ESSAIS, 12,90 €

L'IDENTITÉ, POUR QUOI FAIRE ?, **JEAN BIRNBAUM** (DIR.), 240 P., GALLIMARD/FOLIO ESSAIS, 7,50 €

RÉGIS DEBRAY

« C'EST LA FIN DE L'ILLUSION HISTORIQUE »

Avec *D'un siècle l'autre*, l'écrivain et philosophe analyse le chemin qui a été le sien et les transformations d'une société qui a vu naître un monde nouveau. En ayant toujours à l'esprit les thèmes majeurs pour lui que sont la politique, la transmission et le religieux.

« Comment vivre ensemble ? » est une question majeure de votre livre, dont la réponse se trouve, à vos yeux, dans la transcendance. *« La République s'exprime par la bouche de Clemenceau,* écrivez-vous, *le prolétariat mondial par celle de Lénine, et la France éternelle par celle de de Gaulle. »* Aujourd'hui, quelle pourrait être cette autorité symbolique ?

• **Régis Debray.** Je m'en voudrais d'avoir fait un livre sur l'actualité politique, je ne fréquente pas Sciences-Po, et je n'aborde la question, en passant, que sous un angle philosophique. Vous répondre en quelques mots serait ridicule. Je n'emploie pas le terme de « transcendance » au sens des religions révélées. Parlons d'un point sublime, ou d'une idée régulatrice, disons un englobant. On parle beaucoup de la déesse Gaïa. Je doute qu'elle puisse satisfaire notre besoin de dépassement. Je crains qu'elle ne soit un nouveau leurre. Le catalyseur qui force un groupe humain à se transcender est en général un ennemi.

L'islamisme ?

• **R.D.** Ne tombons pas dans la facilité polémique. L'islam n'est pas un bloc, pas plus que ne l'était la chrétienté. Mais s'il faut se battre contre le fanatisme, il va nous falloir changer de braquet face à des gens qui acceptent de mourir, mieux, qui veulent mourir. Or l'un des changements majeurs d'« un siècle à l'autre », c'est notre relation à la mort. Celle-ci est devenue scandaleuse, outrageante, impensable. Notre drame, ou notre bonheur, si vous préférez, c'est qu'il n'y a plus d'outre-monde : la fin de la vie est la fin de tout. Alors, saurons-nous combattre des individus pour qui, à l'inverse, la mort est pleine de promesses ? Malgré tout, je ne vois pas dans l'islamisme – ou l'islam politique – une civilisation de rechange. Qu'a-t-il à offrir ? Il n'a ni musique, ni films, ni machines-outils. Quant aux algorithmes, ils sont en Californie. Nous sommes une civilisation devenue féminine, et le féminin finira par l'emporter sur le viril, trop vieux jeu, trop en retard.

Autre ennemi potentiel : la Chine. Vous inquiète-t-elle ?

• **R.D.** *« La Chine m'inquiète »*, disait Mme de Guermantes, dont c'était un gros souci, comme vous le savez. J'ai des préoccupations moins exotiques et ne suis pas sinologue. Je note seulement que la Chine n'est pas monothéiste. Elle n'en veut pas à notre âme. Piquer des usines et des secrets de fabrication, c'est dans ses intentions et ses actes, mais savoir ce qu'on pense ou ce qu'on sent lui est égal. C'est la différence avec l'Amérique, qui, elle, est convaincue que Dieu l'a élue pour faire régner son système de valeur et sa vision du monde sur toute la Terre. Les Chinois, eux, n'ont pas de message à délivrer au monde. Ce qui nous laisse de la marge.

Votre livre contient un éloge de la géographie. Pourquoi celle-ci est-elle « plus importante » que la philosophie ?

• **R.D.** Quand je lis une page de Julien Gracq, qui m'a initié à la géographie, je prends plaisir à l'intelligence de son regard, qui puise dans des disciplines aussi riches que la géologie, la climatologie, la botanique… Si elle revient en grâce, c'est que l'Histoire, comme lieu du Salut, est au bout de son parcours. L'idée qu'il y ait dans le collectif une voie de rédemption nous est devenue étrangère. La fin de l'illusion historique fait découvrir le génie des lieux. Si nous ne sommes pas le centre du monde, le monde devient notre propre centre. Au fond, la géographie est la punition de l'historicisme, de *l'ubris* industrialo-historique selon laquelle il est en notre pouvoir de recommencer le monde. Quitte à faire abstraction du sol, des fleurs, du ciel et des océans, tel Adam flambant neuf. Cet idéal a été le nôtre pendant plus de deux siècles : c'était celui des révolutionnaires, depuis Thomas Paine. Dans la géographie, il y a la défaite de l'Absolu. Cela me semble, certes, une chose salutaire, mais un peu vexante. Au fond, la géographie est une leçon d'humilité.

Vous revenez sur les épisodes de votre vie, autant de chapitres où vous vous arrêtez sur la figure du mandarin, du combattant, de l'intellectuel en politique… Aucune d'elles ne semble trouver grâce à vos yeux. Seule exception : Diderot. Pourquoi ?

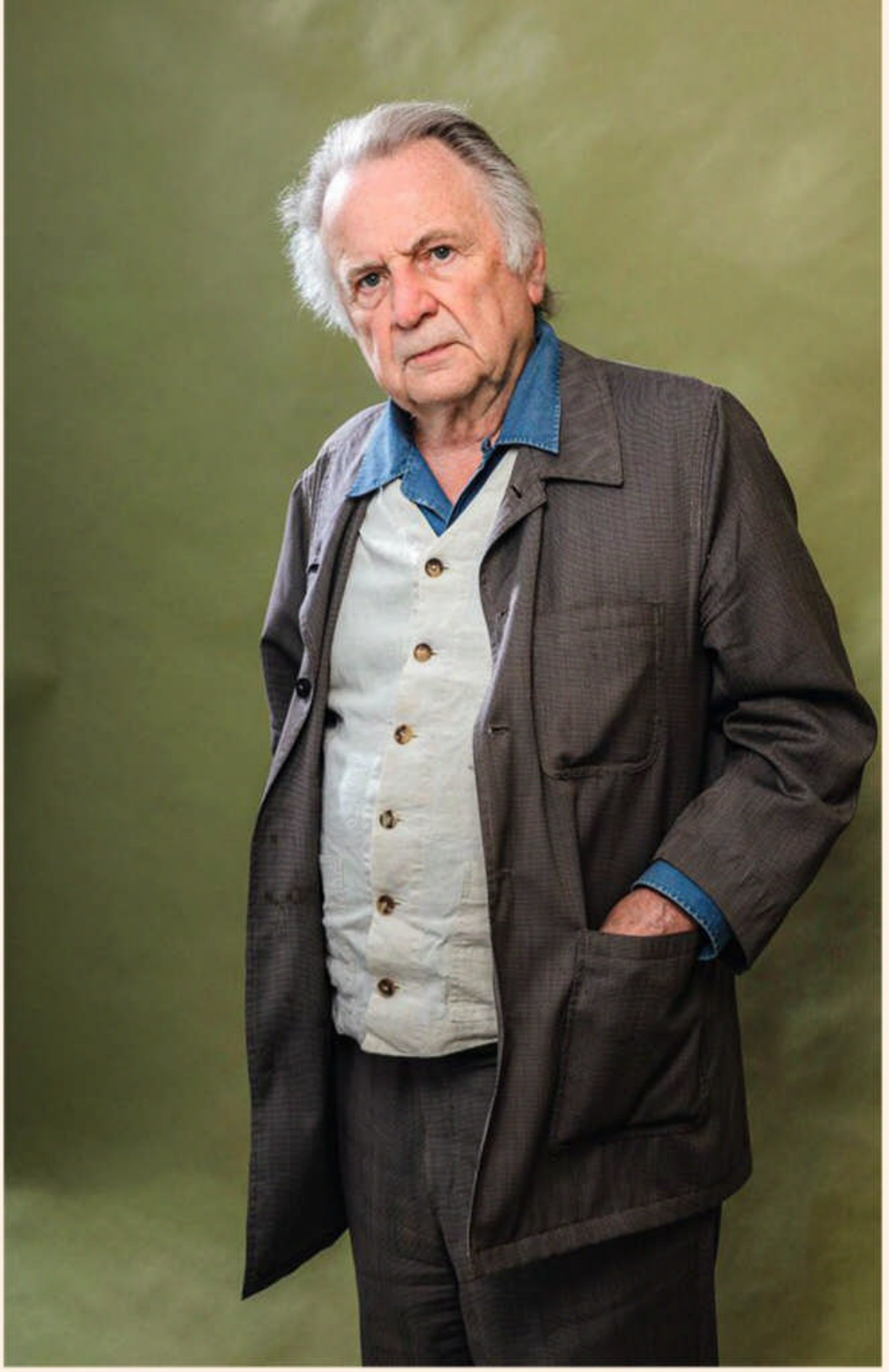
• **R.D.** Je suis polythéiste… Dans chaque petite case de mon panthéon, je mets du yin et du yang, du blanc et du noir, du chaud et du froid. En littérature, d'un côté Valéry, de l'autre, Céline. Au cinéma, Visconti et Chris Marker. En politique, de Gaulle et Trotski. Diderot, c'est l'alliance de la rigueur et de l'imaginaire, du sublime et du rigolo, du moralisme et de l'ironie. C'est un personnage, un puits de science, qui fait aussi des cabrioles. Il est jeté en prison, puis il part faire du coude à Catherine II de Russie.

Il est à la fois rebelle et courtisan. C'est ce tohu-bohu qui m'intéresse. Il suppose un certain humour. Complètement étranger à notre monde où le deuxième degré devient impossible.

Que signifie l'auto-dissolution de la revue *Le Débat* : *« la mise au placard des Humanités »*, la victoire des *« informés »* sur les généralistes ?

• **R.D.** Encore une fois, *D'un siècle l'autre* est très loin de la chronique intellectuelle du moment, mais je dirais ceci. L'idée de Nora et de son équipe, Marcel Gauchet, Krzysztof Pomian…, à la création de la revue, en 1980, était de rendre nos gouvernants intelligents. De mettre à leur disposition des idées générales sur le cours des choses. La fin du *Débat* consacre la coupure entre le monde de la pensée et celui des décideurs, la fin de la circulation de l'un à l'autre. Nos élites ont besoin de chiffres, d'« éléments de langage » et de communicants. L'analyse sur la longue durée d'un anthropologue ou d'un sociologue ne les intéresse plus. On assiste à la déculturation du milieu politique et à la dépolitisation du milieu culturel. C'est la fin de la génération des généralistes, y compris chez les médecins : tous les étudiants veulent être des « spécialistes ». C'est, enfin, la défaite de la transmission – le transport de l'information dans le temps – face à la communication : son transport dans l'espace. Malgré ces constats, Pierre Nora est peut-être exagérément pessimiste. La France n'arrêtera pas de débattre parce que *Le Débat* s'arrête ; ni de penser parce qu'une bonne revue met la clé sous la porte. Il y en aura d'autres, sur d'autres supports, sur un autre ton. Espérons-le, en tout cas.

Propos recueillis par Emmanuel Hecht



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

SOLDE DE TOUT COMPTE

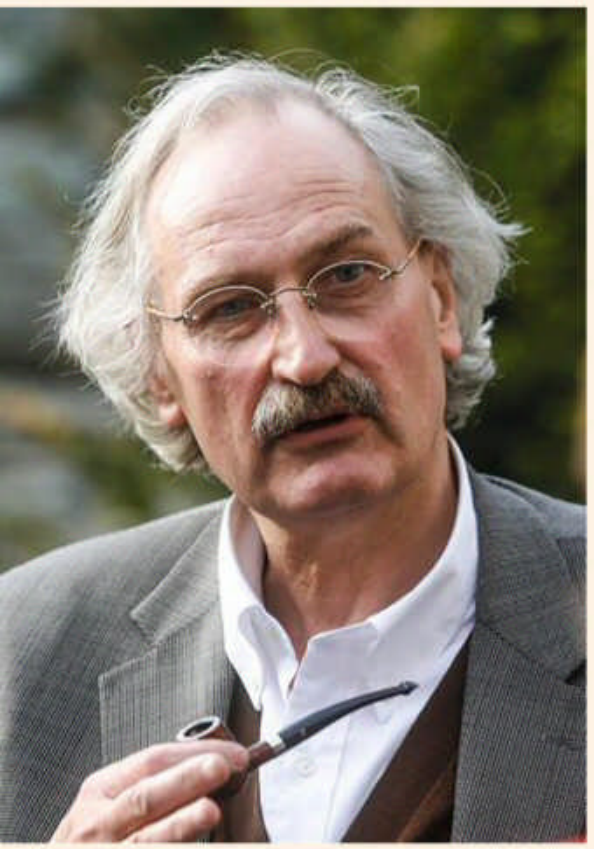
C'est un livre hybride que publie Régis Debray : cinq chapitres en forme de retour sur soi, aux moments forts de sa vie, et trois autres sur les questions qui se posent au monde : comment *« unir »*, *« transmettre »*, *« croire »* ? D'*Un siècle l'autre*, c'est *« soixante années de survol »* d'une *« chouette fatiguée »*, c'est à la fois un journal intérieur et *« extime »*, nous confie l'auteur, le témoignage d'une génération *« qui s'en va »* : celle de la culture de l'imprimé, en quête d'un Graal politique. Cette *« mémoire subjective »* a, au fond, pour dessein d'éclairer *« une histoire objective »*. Ce livre *« égotiste »* a vocation à être *« nationalisable »* : à refléter l'évolution d'un demi-siècle *« dans un coin de l'Europe »*, la France. L'auteur se prête avec grâce à cet exercice de haute voltige. Mêlant érudition et humour, politique et métaphysique, géographie et littérature, Debray n'échappe pas aux afféteries du mandarin, qu'il n'a pourtant jamais été. Mais le fils (très) spirituel de Diderot a hérité du maître de l'art de la pirouette. Aussi retombe-t-il toujours sur ses pieds : à bonne distance de son sujet. **E.H.**

D'UN SIÈCLE L'AUTRE,
RÉGIS DEBRAY,
300 P., GALLIMARD, 20 €

AXEL HONNETH

AUX ORIGINES DE LA RECONNAISSANCE

Le grand philosophe et sociologue allemand, chantre depuis des décennies du concept de reconnaissance, revient dans son dernier livre sur les origines de cette idée, aujourd'hui essentielle au débat philosophique et politique.



Sans doute parce que l'enseignement de la philosophie s'y est développé en opposition à cette discipline, l'histoire des idées n'a pas bonne presse en France. C'est pourtant à cet exercice périlleux que se livre Axel Honneth, dernier grand représentant de la théorie critique de l'École de Francfort, en retraçant *« l'histoire européenne de l'idée de reconnaissance »*. Il est vrai que sa notoriété de philosophe et de sociologue critique tient au travail substantiel qu'il a fourni depuis trente ans pour mettre en lumière l'importance de la reconnaissance dans la construction des identités individuelles et politiques.

L'HOMME ÉGOÏSTE ET SES DEVOIRS MORAUX

Dans cet essai tiré d'une série de conférences, il s'attache à montrer les différentes formes que prend cette « idée » dans les cultures nationales française, anglaise et allemande, limitation justifiée par diverses raisons *« pragmatiques »* liées au fait que ces traditions sont mieux connues et qu'à de rares exceptions (Spinoza, Suarez) les classiques de la philosophie politique moderne sont issus de ces aires linguistiques où se sont développées les idéologies des sociétés bourgeoises de l'Europe moderne. Aussi est-ce au prisme de *« l'histoire comparée des idées »* et de ces trois paradigmes qu'est conduite l'analyse de l'idée de reconnaissance.

La Reconnaissance montre, chemin faisant, que le concept d'« amour-propre » tel qu'il est développé chez les moralistes français et surtout, à leur suite, par Jean-Jacques Rousseau, est à l'origine de la théorie moderne de la reconnaissance : l'amour-propre fait qu'on essaye de se montrer sous son jour le plus avantageux au risque de perdre son naturel, son authenticité et son originalité. Ce risque culmine chez Sartre (influencé par Husserl et Heidegger) avec l'idée du regard d'autrui qui chosifie le sujet en le réduisant à ses apparences et en le privant de sa liberté en le reconnaissant, une tendance qu'on retrouve chez les structuralistes, Althusser ou Lacan. La tradition britannique a été influencée par l'apparition d'un nouveau type d'homme mu exclusivement par son intérêt économique égoïste. Elle s'est exprimée chez les Écossais Hume et Adam Smith. Hume insiste sur le rôle de la *« sympathy »* dans le procès de reconnaissance interhumaine et sur celui joué par *« l'observateur idéal »* dans la formation du jugement moral. Dans le sillage de Hume, Adam Smith reprend la métaphore de « l'homme intérieur » et du « juge impartial » (sorte de préfiguration du Surmoi freudien) pour qualifier l'instance qui, de l'intérieur, rappelle l'homme égoïste à ses devoirs moraux.

VIVRE DANS UN « MONDE DE L'ESPRIT »

La tradition allemande commencée par Fichte et Hegel, qui ont introduit le concept de « reconnaissance » *(Anerkennung)* en philosophie, sert de socle théorique pour intégrer les trois modèles tout en se nourrissant de la dynamique de leurs différences. Il s'agit pour Hegel et Fichte d'expliquer comment les hommes en viennent, grâce à la reconnaissance mutuelle, à vivre dans un *« monde de l'esprit »* où ils peuvent partager des normes communes. La supériorité théorique de Hegel sur Fichte tient à ce qu'il pense ce processus concrètement dans son déroulement historique. Ainsi Hegel mesure combien les relations de reconnaissance sont susceptibles de susciter et de cristalliser des conflits sans fin tant qu'ils ne sont pas endigués par des institutions, source de normativité. Cela n'est possible qu'à condition que tous les participants reconnaissent l'interprétation de la norme et admettent la délimitation de son champ d'application. L'idée de reconnaissance, trouvant dès lors sa place au centre de la régulation des conflits sociaux, peut jouer pleinement son rôle de lieu et de matrice de leur résolution.

Jean Montenot

LA RECONNAISSANCE. HISTOIRE EUROPÉENNE D'UNE IDÉE (EINE EUROPAÏSCHE IDEENGESCHICHTE), **AXEL HONNETH,** TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR JULIA CHRIST ET PIERRE RUSCH, 224 P., GALLIMARD/ESSAIS, 21 €

COLUMBIA UNIVERSITY

MARYLIN MAESO

QUAND LE SAGE MONTRE LA LUNE...

DU VIEUX DÉBAT INTERROGEANT LES LIMITES DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION

La projection des caricatures du prophète Mahomet sur plusieurs hôtels de régions français, à la suite de l'assassinat de Samuel Paty, professeur d'histoire-géographie qui les avait montrées à ses élèves dans le cadre d'un cours sur la liberté d'expression, a relancé le vieux débat interrogeant les limites de cette dernière. Plusieurs voix, intellectuelles, politiques et journalistiques, se sont élevées pour dénoncer la republication de ces dessins en raison de leur caractère *« inutilement blessant »*. C'est donc au nom du troisième principe de notre devise nationale qu'ils nous exhortent à faire de l'empathie le garde-fou de nos paroles.

Une telle injonction laisse songeur. Car l'empathie requiert la capacité, sinon de ressentir les émotions d'autrui, du moins de les comprendre. Elle suppose donc une intelligence, la reconnaissance d'une certaine communauté affective. Mais ce terrain d'entente, dont on peut caresser l'idéal, n'en reste pas moins, dans les faits, miné de contradictions et d'incompréhensions. Quand la décapitation d'un enseignant devient l'occasion d'une controverse internationale sur le caractère « provocateur » des caricatures, pendant que les mêmes meurtriers assassinent des élèves au Cameroun, des étudiants à Kaboul, des badauds à Vienne et plus d'une cinquantaine de civils au Mozambique, sans l'ombre d'une « provocation », c'est que notre boussole éthique a perdu le nord.

Quand la réaffirmation de principes républicains par le Président, lors de l'hommage à ce hussard noir de la République, suscite des appels au boycott émanant notamment de pays qui, comme le Koweït ou le Qatar, ont approuvé la politique de persécution des Ouïghours par la Chine, c'est que le cynisme et l'opportunisme politiques ont plus de poids que la compassion pour le calvaire de leurs coreligionnaires. Et quand on voit un effet de l'insensibilité de la France dans les marches anti-caricatures blasphématoires qui se produisent dans des pays comme le Pakistan et le Bangladesh où des personnes accusées de blasphème sont lynchées, c'est que nous avons basculé dans une logique où le respect de la dignité et de la vie humaines a été inconditionnellement sacrifié à la sacralité de la croyance.

Que devient l'empathie, quand le sage qui caricature les intégristes et qui rit des religions en montrant les milliers d'êtres humains persécutés, emprisonnés, torturés et assassinés en raison de leurs convictions est accusé de semer la discorde et d'être sourd à la blessure qu'il cause par une foule d'idiots qui regardent obstinément des dessins ? Le cœur du fanatique n'a cure du sort de son prochain, comme l'avait si justement relevé Péguy: *« Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu. »*

Ce terreau propice à l'empathie, où le désaccord n'empêche pas la compréhension, Samuel Paty le cultivait. Il croyait, comme tant de ses collègues, en la capacité de ses élèves à dépasser leurs appréhensions, à saisir l'histoire et le sens des caricatures dans un monde où l'on a fait et l'on continue de faire tant de mal au nom des religions, et à distinguer la résistance aux oppressions et pouvoirs religieux de l'attaque personnelle envers leur foi. Les terroristes ne s'y sont pas trompés, qui ont fait des enseignants l'une de leurs cibles privilégiées. Lieu de dialogue et d'exercice de l'esprit critique par excellence, l'école demeure le meilleur rempart contre ce dolorisme artificiel et politiquement instrumentalisé, et le lieu où l'on apprend à distinguer le culte de la susceptibilité du véritable souci de l'autre.

AUDREY SOVIGNET

TOUS LES HORS-SÉRIES LiRE magazine littéraire SONT EN VENTE SUR

www.lire.fr

Suivez-nous sur

La passion des livres et des écrivains

LES EXTRAITS DE LIRE magazine littéraire :

Rentrée hivernale 2021

JUDITH PERRIGNON **p. 106**
Là où nous dansions (Rivages)

ANDREÏ MAKINE **p. 110**
L'Ami arménien (Grasset)

SYLVAIN PRUDHOMME **p. 114**
Les Orages (Gallimard)

MARTIN AMIS **p. 118**
Inside Story (Calmann-Lévy)

Judith Perrignon
LÀ OÙ NOUS DANSIONS

On se souvient des images de Détroit, ville fantôme. Ses pavillons à vendre, ses centres commerciaux déserts, ses usines éventrées. Les vitres brisées, la rouille partout. Inspirés par les stigmates de la crise de 2008, des street artistes du monde entier ont déferlé dans l'ancienne « Motor City », capitale de l'automobile et de la soul. Parmi eux, un graffeur français connu sous le nom de Zoo Project. En 2013, il a été tué par balles dans le Brewster-Douglass Project, une cité HLM désaffectée. Il avait 23 ans. *Là où nous dansions* s'ouvre par la destruction à la pelleteuse de cette cité « *paradis des criminels* » alors que Détroit vient d'être déclarée en faillite. La scène est décrite par Ira, « *vieux flic d'élite de la ville* », grand lecteur et ornithophile, originaire du quartier. Le voilà qui se souvient : 1935, l'année de l'inauguration du Brewster-Douglass Project, sa grand-mère qui les emmène vivre dans ces habitations dignes, symbole d'espoir pour les Afro-Américains. Le lecteur remonte le fil du temps à ses côtés, et écoute. « *Chapitre I : Trois filles du Project* ». Diane, Flo, Mary qui deviendront bientôt The Supremes. Pendant ce temps, l'enquête d'une médecin légiste se poursuit. À qui appartient le corps sans vie retrouvé dans les décombres du Brewster-Douglass Project ? Et le roman de s'interroger : qu'avons-nous fait du miracle économique des années 1960, de toutes ces jeunes vies pleines de talent, de toutes ces familles d'ouvriers ? Pourquoi les dirigeants et le capitalisme ont-ils choisi de les abandonner ? Judith Perrignon entre-tisse leurs destins dans un roman polyphonique et musical à la lisière de l'enquête et du polar.

LE LIVRE

LÀ OÙ NOUS DANSIONS,
JUDITH PERRIGNON,
352 P., 19 €.
COPYRIGHT RIVAGES.
EN LIBRAIRIES LE 6 JANVIER.

PATRICK SWIRC/PAYOT-RIVAGES

Bio express

2007
Elle quitte *Libération* après seize ans de collaboration au service politique, puis pour la page « Portrait ». Devenue journaliste indépendante, elle publie son troisième livre *La Nuit du Fouquet's*, écrit avec Ariane Chemin, sur la nuit de l'élection du président Nicolas Sarkozy.

2015
Cinq ans après son premier roman *Les Chagrins*, elle obtient le prix Révélation de la SGDL pour *Victor Hugo vient de mourir*. En 2013, elle avait déjà connu le succès avec *Les Faibles et les Forts*, fiction inspirée d'un fait divers : la noyade de six adolescents noirs en Louisiane.

2018
L'Amour après est son second récit avec Marceline Loridan-Ivens. C'est aussi l'un des nombreux livres que Judith Perrignon a écrits à quatre mains avec des artistes ou des personnalités tels le peintre Gérard Garouste, la styliste Sonia Rykiel ou l'ex-députée européenne Eva Joly.

L'ÉTÉ

8 août 2013

J'ai vu l'aigle à tête blanche tourner au-dessus du Project, l'autre jour. L'immeuble où j'ai grandi est devenu l'abri des rapaces. Il y a tout ce qu'il faut là-haut, dans les étages, vêtements déchirés, fauteuils défoncés, cloisons affaissées, fils arrachés, télés renversées, capotes usées, tout le reliquat, toutes les fibres de nos vies pour tisser le nid de notre emblème national.

Mâle et femelle le fabriquent ensemble.

C'est écrit dans cette vieille encyclopédie que j'ai entre les mains.

Ils l'installent près d'une étendue d'eau, sur une falaise, un buisson ou dans un arbre. Faudrait peut-être ajouter qu'une bonne vieille dalle de béton à l'abandon près d'une rivière peut aussi faire l'affaire.

Mais ce livre est trop ancien pour avoir envisagé notre déclin.

C'est pour ça que je viens ici, chez John King. Des étagères de bois remplies jusqu'à la gueule, des bouquins d'occasion à l'infini sur quatre étages, écrits par de plus optimistes que nous. D'ordinaire, je fréquente le rayon des polars, c'est plein d'histoires plus compliquées à résoudre que les miennes, mais aujourd'hui j'ai pris la travée d'en face, la numéro 7, j'ai tiré la ficelle du néon au plafond, et j'ai regardé les titres sur les tranches : *Oiseaux du monde, Oiseaux du désert, Oiseaux des villes et des villages, Oiseaux américains en couleur, Oiseaux du Canada et du nord des États-Unis.* J'ai choisi celui-là.

Reprenons.

La reproduction se déroule d'avril à août. Les couples se reforment chaque année pour la parade nuptiale, ils s'accrochent par les serres, ils tournoient en plein ciel, se laissent tomber et se séparent juste avant de toucher le sol. Les deux partenaires sont fidèles l'un à l'autre tout au long de leur vie.

Tout au long de leur vie !

Valent mieux que nous, les aigles.

Je me rappelle des cris qui s'échappaient de la cour, de maman qui soupirait.

Le point faible ici, c'est les pères.

Le mien compris. On habitait au deuxième étage de la tour 303. Appartement 2046.

Ça n'a plus beaucoup d'importance, les numéros. Comme les fenêtres d'ailleurs, il n'y en a plus depuis longtemps. Les oiseaux entrent sans se demander si c'était là une cuisine ou une chambre, c'est chez eux, c'est l'été, ils pondent. Pendant que d'autres tuent. On a trouvé un corps, là-bas, au pied des tours, la semaine dernière. Une balle en pleine tête.

Et moi, vieux flic d'élite de la ville, je suis là, le cul posé sur des caisses entre deux étagères de chez John King, à traquer les habitudes de l'aigle à tête blanche dans un bouquin poussiéreux. Il n'a pourtant commis aucun crime, à part s'être posé chez nous quand tout le monde a fini par partir.

Ce matin, le maire a enfilé son costume, puis son long manteau tout droit sorti des années 1950. Étrange, cette façon qu'il a de vouloir ressembler à un lieutenant de Luther King. Il est trop tard. Un conseiller d'Obama était à ses côtés. C'est pas si mal. Le gouvernement fédéral lâche six millions de dollars pour raser le Brewster Project. Alors « 3, 2, 1, *let's go* ! » ont décompté le maire et le type de Washington dans le micro. Les mauvaises herbes caressaient doucement les ourlets de leur pantalon. J'ai vu ça à la télé. Puis la mâchoire d'une pelleteuse s'est abattue sur le toit d'un vieux condo de deux étages qui semblait en carton. Quelques journalistes filmaient avec leur téléphone. Le maire a dit,

— C'en est fini du Brewster Project, paradis des criminels.

Il n'a pas mentionné le corps retrouvé l'autre jour. Les journalistes ne l'ont pas évoqué. Ça ne nous surprend plus. Nos habitudes nous rongent. Moi le premier. J'ai envoyé en taule trop de copains d'enfance. J'ai pensé à Tim en regardant la pelleteuse. Il a grandi au-dessus de chez moi. Est-ce qu'il a vu la démolition depuis sa cellule ? Il me le racontera peut-être un de ces jours dans une de ses lettres. Il m'écrit. Il ne m'en veut pas de l'avoir coincé, il me remercierait presque.

Tim, quoi. Devenu tueur à gages. Alors, moi, je surveille les oiseaux

Ça a été tellement simple ce jour-là. Avec les collègues, il niait tout en bloc, se murait dans le silence. Moi, il m'a tout de suite reconnu, même s'il y avait un moment qu'on s'était perdus de vue.

Ira ! il a dit.

Ouais, Tim, ça fait un bail. J'aurais préféré te revoir ailleurs.

Je lui ai parlé du bon vieux temps au Project, on a ri de nos virées, de l'ascenseur qui tombait en panne, on s'est remémoré quelques noms, et je ne sais pas pourquoi il s'est rappelé cette fois où ma mère l'avait embarqué avec nous à la bibliothèque municipale sur Woodward Avenue. Elle nous y conduisait tous les dimanches, moi et mes frangins, à l'heure des enfants. Ça faisait une bonne marche depuis le Project, deux *miles* pas plus, mais qui semblait contenir des siècles, nous mener vers d'étranges faveurs. Une fois arrivés, c'était comme si un château nous ouvrait ses lourdes portes cuivrées, laissait des gosses noirs et minuscules traîner leurs pieds sur son marbre et grimper ses massifs escaliers de pierre. Tim s'en est souvenu dans mon bureau trente ans plus tard. Au bout d'un quart d'heure à discuter, je lui ai tendu une cigarette.

Tu veux me dire la vérité ? je lui ai demandé.

Oui. Parce que ta mère m'a traité comme un être humain.

Et je l'ai revu dans la bibliothèque qui se baladait la nuque en arrière, ce n'était pas les livres qu'il regardait, c'était les plafonds sculptés, les fresques et les fenêtres si hautes, les colonnes que nos deux bras ne pouvaient pas enlacer, et qui soutenaient l'autre versant du monde.

Il m'a avoué dix-huit meurtres. Dix-huit. Avec dans le regard quelque chose de familier. Tim, quoi. Devenu tueur à gages. Alors, moi, je surveille les oiseaux.

Le livre dit que l'aigle recherche les zones les plus sauvages, qu'il ne vit pas à moins d'un kilomètre des zones les plus faiblement peuplées par l'homme. C'est dire l'ambiance par ici.

Aux infos ce matin encore, c'était comme un chœur d'église. Ou comme le lancement de je ne sais quelle guerre dont notre grand pays a le secret. *Bankruptcy* ! Ils n'ont plus que ce mot-là à la bouche. Detroit vient d'être déclarée en faillite, ça fait les titres dans tout le pays, même à l'étranger. La belle affaire ! Oh, mon Dieu, ça y est ! Le frisson de la crise, de la rouille, du crime, de l'effondrement. Mais quoi ? Tout ça c'est bon pour ceux qui vivent loin d'ici. Nous autres, toutes races confondues je veux dire hommes et animaux, ça fait longtemps qu'on l'a compris. C'est sauvage, Detroit. L'aigle à tête blanche est en ville. On a aussi repéré un félin bien trop grand pour être un chat dans les quartiers est, la semaine dernière. *Bankruptcy*, ça alors ! Quelle surprise ! C'est un mot d'ordre ou une prière ? Cette ville, depuis qu'elle respire mal, c'est comme un corps malade mis en quarantaine, un héros national qui a mal tourné et s'en va sans avoir remboursé ses dettes. Ils veulent récupérer leur fric. C'est ça leur mise en faillite. Récupérer la ville surtout. Ils ont nommé un manager. Quant au maire et au gouvernement, c'est-à-dire ceux qu'on a élus, ils n'ont qu'à se charger des ruines et du nettoyage.

Peut-être bien que cette ville n'est plus qu'une vieille histoire, un roman américain démodé, et je suis dedans, prêt à être écrasé

Il a du temps, l'oiseau. Qu'il ponde. La démolition va être longue. La pelleteuse a commencé par les immeubles de deux étages, après ce sera la tranche des trois étages. Pour nos tours, il faudra de l'explosif. Elles vont donc nous narguer encore quelques mois. Elles seront toujours là, quand l'aigle, sa femelle et leur portée migreront vers le sud. Toujours là, sous la neige de février. Elles sont têtues. Un vrai distributeur à incendies et à junkies. Le maire a dit, Nous n'oublierons jamais ce que le Brewster Project a représenté pour tant de gens ici. Moi, ça me laisse de marbre. Et je suis bien content que ma mère ne soit plus de ce monde.

Elle aurait pleuré.

Mais elle serait heureuse de me voir chez John King, parmi les bouquins. C'est bien ici, c'est même mieux que la bibliothèque municipale sur Woodward, il n'y a rien qui t'écrase, rien de savant, c'est nous, notre poussière, nos parquets usés, nos vieilles bibles, nos grands et nos mauvais écrivains, nos musiciens, nos vedettes, nos stars, nos animaux, nos recettes de cuisine. 15 dollars, l'encyclopédie des oiseaux d'Amérique du Nord. Je la prends, elle est belle, avec son tissu délavé et ses gravures à chaque page. Je redescends. Les livres débordent jusque dans l'escalier. Y a aussi quelques croûtes, des peintres du dimanche qui ont tenté un portrait de Hendrix ou de Kennedy. C'est notre grenier, John King. Aucun système informatique n'a répertorié ce qui est ici. Faut chercher, suivre les étiquettes, les genres, les tranches alphabétiques, tout est écrit à la main. Nos vies, nos rêves, nos cauchemars sont dans ces milliers de livres.

Pietro est derrière la caisse aujourd'hui. Il m'offre son sourire réservé aux habitués. Il me fait l'effet d'une marguerite, tant il est grand, fin, pâle. J'ai déjà mon billet de 20 dollars en main que j'aperçois les beaux visages de Diane, Mary et Flo sur la pile des livres fraîchement arrivés et pas encore triés, à côté de lui. Elles n'ont pas vingt ans. Le regard brillant. Elles sourient, l'air de me dire, Ira, ne t'en va pas sans nous, Ira, emporte-nous ! Surtout Flo. Elle demande toujours plus, Flo. Diane regarde ailleurs. Mary est assise entre elles deux comme toujours. Je feuillette les premières pages. Chapitre I : Trois filles du Project.

O.K., les filles ! Je vous embarque, on a grandi ensemble. Je prends les oiseaux et vous. Que le meilleur gagne ! Mais promettez-moi de me faire rire, pas de me faire chialer. Nous n'avons pas vu nos parents en pleine parade amoureuse tournoyer dans le ciel, nous les avons même rarement vus ensemble et nos appartements n'étaient pas les plus beaux nids d'Amérique du Nord, mais vous êtes devenues des stars et moi un flic couvert de récompenses. Dans sa dernière lettre, Tim m'a écrit, Les copains sont fiers de toi.

Je lâche 32 dollars à Pietro qui semble plutôt surpris de mes choix mais se passe de commentaire. C'est trop long à expliquer, il le sait bien. Je sors. L'immense gant peint sur la façade extérieure s'écaille sans disparaître. Ici, il y a bien longtemps, on fabriquait des protections industrielles, des tenues d'ouvrier et de pompier. Maintenant on lit. Peut-être bien que cette ville n'est plus qu'une vieille histoire, un roman américain démodé, et je suis dedans, prêt à être écrasé quand on le refermera. CLAC !

9 septembre 1935

Il est presque 7 heures et demie ce matin-là quand le train ralentit en gare de Detroit. Il fait déjà grand jour. Le manteau mou que Josephine Gomon a enfilé sur sa longue robe couleur crème lui glisse sur les épaules, ne demandant qu'à tomber, trop lourd, trop chaud, mais elle le rajuste quand le train freine devant elle. Qu'il lui semble nu, terne comme une salle de spectacle un jour de fermeture. C'est le train du président mais sans le président, sans fanion, sans but électoral, sans fanfare pour l'accueillir. Un ruban délavé et poussiéreux court le long de la plateforme arrière. La portière s'ouvre, Eleanor Roosevelt apparaît, souriante,

elle fait signe à Josephine Gomon de la rejoindre, laquelle s'exécute, saluant à peine les trois collaborateurs qui l'ont accompagnée. Et le train redémarre aussitôt, train fantôme, inscrit sur aucun panneau, deux wagons noirs derrière une locomotive crachant sa fumée présidentielle, ni plus blanche ni plus épaisse qu'une autre, abritant la première dame et la responsable du logement public de la ville. On dirait que deux bonnes femmes viennent de détourner la diligence.

— C'est enfin le grand jour, se réjouit Josephine en se débarrassant de son manteau sur le dossier d'un fauteuil. C'est formidable que vous puissiez utiliser ce train pour venir, je le revois passer par ici il y a trois ans, quel succès ! Quelle foule !

— Eh oui, chère Josephine ! Franklin et sa petite équipe de conseillers feraient n'importe quoi pour ne pas m'avoir dans leurs pattes à Washington. Je veux le train ? J'ai le train ! Jusqu'en Chine si je veux ! Pourvu que je sois loin ! Installez-vous et prenez un peu de thé.

— Appelez-moi Jo, comme tout le monde.

— Pour être franche, je préfère Josephine. Cette façon qu'on a de tout raccourcir… Et puis le jour ou vous serez élue maire de cette ville, il faut que l'on entende clairement sonner votre nom. Jo-sephi-ne. Que l'on sache qu'une femme a été élue maire d'une des plus belles et des plus grandes villes américaines.

— Ne vous faites aucune illusion sur mon destin politique !

— Ce que nous allons faire aujourd'hui portera ses fruits et vous pourrez vous en prévaloir à l'avenir !

— Ce sera pire encore ! J'aurai contre moi la sainte alliance des Églises et des propriétaires fonciers ! Vous savez d'ailleurs que le juge fédéral a choisi de statuer aujourd'hui sur la réquisition des terrains ? Les propriétaires et leurs avocats sont déchaînés alors qu'on leur a proposé plus que ça ne vaut !

– Nous aurions doublé la mise que ça n'aurait rien changé. C'est la nature même des logements que nous voulons construire qu'ils n'acceptent pas. Mais on va tenir.

Elles rient, moins sûres de leurs prédictions que de leurs beaux rôles, tandis que leur chignon se relâche doucement dans leur nuque. Sans qu'elles s'en aperçoivent, leurs visages face à face se répètent dans un miroir accroché de l'autre côté du wagon, ainsi que la théière, les deux tasses au bord argenté, et quelques pages de notes posées entre elles. Elles rient du haut de cet âge qui ne vous commande plus de séduire, ni de vous faire épouser, puis d'enfanter. C'est fait, c'est derrière elles, avec beaucoup d'enfants et plus ou moins de bonheur. Elles n'ignorent rien de la vie, de la société, elles n'en détestent pas les obstacles, au contraire, ils décuplent leur énergie, l'ampleur de leurs mouvements.

— Et tous ces gens dont on va raser les maisons, comment les relogerez-vous en attendant ? demande la première dame

— Nous y travaillons, ce sera du provisoire, mais de toute façon plus confortable que leurs taudis actuels. Vous verrez, Eleanor, comme la foule est impatiente de vous entendre annoncer la construction de ces nouveaux appartements.

— Hall ne cesse de me dire la même chose !

— Votre frère nous est d'un précieux concours. Il n'est pas comme tous ces contrôleurs de gestion ordinaires. Il est tellement… comme vous en somme ! Audacieux ! Progressiste !

— Nous sommes pourtant les enfants d'une vieille famille, soupire la première dame évasive.

Josephine Gomon la regarde qui réduit en morceaux un gâteau dont elle ne picore que quelques miettes. Eleanor est née Roosevelt. Elle forme depuis longtemps, avec son mari qui est aussi son cousin, un attelage plus politique que conjugal. Elle écrit, elle parle, elle aime qu'on dise qu'elle en fait trop, qu'on s'offusque de ses pantalons et de ses knickers, comme pour perpétuer le trouble qu'elle devina très jeune dans le regard de sa mère qui ne la trouvait pas belle. Elle s'en fit un compagnon plutôt qu'un ennemi. Sans le dégoût maternel, elle ne serait sans doute pas dans ce train qui traverse discrètement les plaines du Michigan juste après le lever du jour.

Une heure plus tard, il ralentit en gare de Jackson sous l'œil de quelques badauds abasourdis. Les deux femmes en descendent et s'engouffrent dans une voiture direction Grass Lake. Après quelques kilomètres de route aux courbes douces et bordées d'arbres, les voilà devant un cottage de bois blanc. Hall est en short devant le portail pour accueillir les visiteuses. Il embrasse sa sœur Eleanor sans faire de manière, et, sans prêter attention aux quelques journalistes et photographes qui rôdent depuis l'aube, entraîne ses invitées vers l'intérieur. Les volets sont à peine entrouverts, sans doute pour préserver la fraîcheur, mais Eleanor ne peut s'empêcher d'y voir les signes d'une maison moins habitée, désertée par les fêtes et les soirées que Hall aimait tant donner. Son deuxième mariage bat de l'aile à son tour. Et les petits vaisseaux sanguins qui rampent dans les yeux de Hall trahissent la compagnie de l'alcool. Eleanor l'observe sous ses paupières tombantes. Cela fait si longtemps maintenant qu'ils forment une fratrie d'orphelins, depuis toujours presque, puisqu'elle avait dix ans et lui trois quand leur père est mort, deux ans après leur mère. Il avait fait jurer à sa fille aînée de veiller sur son petit frère.

L'INFO EN PLUS

Ils ne sont pas si nombreux, les auteurs mettant leur plume au service des autres et rencontrant le succès en librairies, devenant des valeurs sûres des livres dits « en collaboration ». Ainsi, au-delà de son œuvre romanesque à son nom seul, Judith Perrignon porte chance à ceux dont elle restitue la voix et le destin : plus de 150 000 exemplaires pour *Et tu n'es pas revenu* de Marceline Loridan-Ivens (sans compter les 60 000 de *L'Amour après*), 120 000 pour *L'Intranquille* de Gérard Garouste et, dans une moindre mesure, aux alentours de 10 000 (ou un peu plus) pour les livres coécrits avec Eva Joly, Marianne Denicourt ou René Frydman.

Andreï Makine

L'AMI ARMÉNIEN

En Sibérie centrale, deux adolescents réunis par les aléas de l'Histoire se lient d'amitié dans un Empire soviétique déclinant. Orphelin, le narrateur découvre en Vardan le frère qu'il n'a pas eu, et dans la communauté arménienne dont Vardan est issu, la famille qu'il aurait aimé avoir. Chamiram, la mère, Gulizar à la beauté incandescente, et Sarven, le vieux sage, sont autant de figures qui le marqueront à jamais, ayant choisi l'exil pour soutenir leurs proches accusés d'antisoviétisme et déportés dans des camps à 5 000 kilomètres de leur Caucase natal. C'est à la lisière de ces camps, dans des paysages de neige et de barbelés, que les deux amis font les quatre cents coups, découvrent la bonté et la cruauté dont les hommes sont capables. Rattrapé par sa santé fragile et bientôt alité, Vardan demande à son ami de déterrer le trésor que tous deux pensent avoir repéré, ce qui vaudra au narrateur d'être soupçonné de participation active à une tentative d'évasion, et un bref séjour dans les geôles staliniennes. Bien des années plus tard, le narrateur reviendra sur les lieux de *« cette fugace parenthèse, lumineuse et tragique »* et se souviendra que le véritable trésor offert par cet ami d'enfance est de lui avoir appris à être *« celui qu'il n'était pas »*. À travers l'évocation de cette poignante histoire d'amitié, *L'Ami arménien* revient sur l'un des épisodes les plus marquants de la jeunesse d'Andreï Makine.

LE LIVRE

L'AMI ARMÉNIEN,
ANDREÏ MAKINE,
216 P., 18 €.
COPYRIGHT GRASSET.
EN LIBRAIRIES LE 6 JANVIER.

J.F. PAGA/GRASSET

Bio express

1957
Andreï Makine voit le jour en Sibérie. Orphelin, il apprend dès l'enfance le français au contact de Charlotte Lemonnier, une vieille dame émigrée en Russie qu'il considère comme sa grand-mère et qui deviendra l'héroïne du *Testament français.*

1995
Le Testament français reçoit le prix Goncourt, le Goncourt des lycéens et le prix Médicis. Installé clandestinement à Paris depuis 1987 en tant qu'exilé politique, l'écrivain obtient en 1996 la nationalité française, après avoir essuyé plusieurs refus.

2016
Andreï Makine est élu membre de l'Académie française, dont il est le benjamin. Dans son discours de réception, il rappelle la force des liens historiques et littéraires entre la France et la Russie. L'ensemble de son œuvre est écrit en français.

I

« Il m'a appris à être celui que je n'étais pas. »

Dans ma jeunesse, j'exprimais ainsi ce que la rencontre avec Vardan m'avait fait découvrir de mystérieux et de paradoxal derrière le manège du monde.

À présent, j'y vois non pas d'obscures énigmes et d'étonnants paradoxes, mais cette vérité simple que, grâce à lui, j'avais fini par comprendre : nous nous résignons à ne pas chercher cet autre que nous sommes, et cela nous tue bien avant la mort – dans un jeu d'ombres, agité et verbeux, considéré comme unique vie possible. Notre vie.

Ce soir-là, il parlait d'une voix calme et lente, tel un écho affaibli par une très grande distance. Sa voix habituelle. Pourtant, ce qu'il disait semblait friser la folie. Ou bien voulait-il se moquer de moi ? J'avais eu parfois cette impression au début de notre amitié.

« Tu veux que je touche le ciel ? Comme ça, avec mes doigts… »

Je secouai la tête, laissant entendre un esclaffement de défi. Vardan leva sa main et se figea pendant quelques secondes, le temps que je puisse apprivoiser sa vérité. Voyant que je ne comprenais toujours pas, il expliqua sans réussir à dissimuler sa propre sidération tant le fait lui paraissait incroyable :

« Là, à notre hauteur, c'est le même air qu'au milieu des nuages, n'est-ce pas ? Donc, le ciel commence à partir d'ici, et même plus bas, tout près de la terre – en fait, sous nos semelles ! »

Désemparé par son raisonnement, je faillis plaider la différence entre les couches d'atmosphère, leurs multiples strates ordonnées selon un étagement dont nous étudiions la graduation dans nos cours de sciences naturelles. Tous ces cirrus, nimbus et autres altocumulus…

Heureusement, je me retins de le contredire et grâce à notre bref silence, ces minutes allaient demeurer intactes dans ma mémoire, à l'abri des finasseries verbales de l'érudition. Ce soleil bas, la sérénité des dernières journées d'août, la dorure transparente des feuillages, un ciel gardant encore sa tiédeur velouteuse d'été tardif – et cette main d'adolescent, ces doigts minces qui planaient dans le bleu, entre les tracés blancs laissés par un avion. Et nos jeunes souffles suspendus à la frontière d'une humble et vertigineuse révélation.

En grandissant, je devinerais la vraie signification de ce geste. Vardan me faisait découvrir bien davantage que s'il avait voulu me surprendre par une amusante curiosité atmosphérique. Il parlait, sans pouvoir vraiment la définir, d'une existence nouvelle où notre pensée échappait à l'ordre de ce monde et nous offrait une autre manière de vivre et de voir. Notre raison s'y opposait, avec tout son brutal réalisme, mais une volonté mystérieuse, en nous, ne demandait qu'à pouvoir explorer la légèreté de ce ciel qui venait de s'ouvrir sous nos pas.

En tout cas, ce ciel qui frôlait le sol couvert de mégots, de traces boueuses et de crachats me frappa autant que les fulgurances d'un Copernic ou d'un Galilée. Plus encore, c'est le haut divinisé, célébré dans toutes les religions, qui en perdit son arrogance de monde supérieur, se mêlant à notre respiration de mortels. Désormais, en pensant à Dieu, j'imaginerais sa présence infiniment plus proche de nous – si différente de la lévitation hautaine des divinités adorées et craintes par les hommes.

Dans mon souvenir, l'instant de notre contemplation silencieuse, un soir d'août, formerait un vitrail aérien, à la fois fugace et pérenne, et qui résisterait à l'opiniâtre travail de l'oubli auquel nous finissons toujours par nous résigner.

Je me rendrais compte également, de longues années plus tard, qu'inconsciemment, grâce à ce geste de Vardan, à son fin bras d'adolescent, je saurais comprendre la fragilité des femmes que j'aimerais. Oui, ces corps menacés par l'âge, ces âmes encerclées par la vulgarité, les aveux condamnés à rester muets devant les monolithiques certitudes de l'existence.

Cette main touchant le ciel deviendrait une secrète raison d'espérer.

Cette main touchant le ciel deviendrait une secrète raison d'espérer

Une autre découverte que je devais à Vardan fut infiniment plus troublante. Et pourtant, toujours semblable, en un sens, à la descente, vers nous, de l'orgueilleuse voûte céleste, devenue accessible au toucher de nos mains…

Une femme ivre traversait les voies d'un chemin de fer, un lacis de rails qui s'entremêlaient, bifurquaient, se perdaient dans la bruine d'une journée venteuse et maussade. Assommée d'alcool, elle trébucha, exécuta un balancement d'équilibriste, cherchant à ne pas perdre la face dans ce tangage comique et, enfin, comme si tout lui avait semblé finalement égal, s'affala sur une traverse maculée de goudron, se courba, se tassa, prenant la pose d'un gros oiseau désarticulé par la douleur.

Deux hommes qui nous devançaient, marchant sur un passage à niveau, la dévisagèrent, poussèrent un ricanement et l'un d'eux cria :

« Hé, Anna Karénine, fais gaffe ! L'express Moscou-Irkoutsk va bientôt passer ! »

L'autre lâcha avec un dédain persifleur :

« Mais non, elle aura le temps de dessoûler avant de lever son cul ! Il arrive dans trois heures, l'express… »

Ils reprirent leur route – quelques commentaires scabreux résonnèrent, mêlés à des éclats de rire et aux sifflets que les deux compères lançaient pour imiter l'entrée en gare d'un train. Une bribe de leurs moqueries se glissa dans les propos échangés sur un ton plus sourd – j'y perçus non plus seulement du mépris mais l'expression d'un désir entravé, l'hésitation entre l'attirance que ce corps féminin suscitait et les embûches qu'ils énumérèrent à mots couverts et dont je fus incapable de saisir le sous-entendu. Enfin, la dernière réplique, plus excitée et étrangement coléreuse, évoqua la bouche de cette femme – ces lèvres maquillées

d'un rouge épais qui débordait outrageusement leur contour, tel un emplâtre de peinture ou de sang.

La grossièreté ordurière de ce que disaient les deux hommes m'empêcha de comprendre à quoi ils faisaient véritablement allusion. Je devinai seulement que cette bouche entrouverte était associée à leur désir, âpre mais incommodé.

J'avais treize ans à l'époque. Vardan, plus petit de taille, était mon aîné d'un an. Nous ne devions pas être, je crois, particulièrement ignorants au sujet des rapports entre les deux sexes. D'autant que, vivant dans un orphelinat, je côtoyais des jeunes mâles et des jeunes filles plus âgés que moi et qui commençaient à pratiquer des rapports charnels, évidemment clandestins mais sans trop de complexes. Ils en parlaient avec une vantardise graveleuse et souvent stupidement hyperbolique, faisant beaucoup fantasmer les élèves de mon âge.

Et pourtant, l'univers amoureux gardait encore pour moi une résonance archaïque et pure, faite de visions ineffables, emplie d'une frémissante sentimentalité de ferveurs et de rêveries – celle surtout de la future épiphanie du premier baiser…

Ce qui me frappa, ce jour-là, sur les planches mouillées du passage à niveau, ce fut l'immédiate réduction

La tentation de renaître dans cette nouvelle identité de mâle me tordit le diaphragme d'une convoitise enfiévrée et honteuse

de l'amour – et de la chaste prémonition de ce « premier baiser » – à un usage brut, une physiologie qui me blessa par sa mécanique hideuse et fruste. Les deux hommes semblaient considérer cette façon de jouir comme légitime et, somme toute, routinière, bien que liée à quelques désagréments, vu la saleté et les probables maladies auxquelles on s'exposait, d'après eux, en abordant une femme de cette espèce. Un brusque dévoilement attestait donc que sa bouche grassement maquillée pouvait servir à une technique sexuelle et devenir un orifice utilitaire, un réceptacle de lubricité masculine.

Je sentis en moi, simultanément, la mort de celui que j'avais été et la gestation de celui qui allait naître : un futur homme se réveillait en étirant ses muscles, en bombant son torse et l'enfant rêveur devait lui céder la place, se renier, se mépriser pour la pureté ridicule de ses rêves. Et disparaître. Un violent supplice de remords me comprima la respiration. J'allais ressembler à l'un de ces deux passants, grands, très sûrs de leur force et de leur droit de poser sur les femmes – oui, cette femme affalée près des rails – un regard de prédateur, de conquérant auquel rien ne devait être refusé. La tentation de renaître dans cette nouvelle identité de mâle me tordit le diaphragme d'une convoitise enfiévrée et honteuse.

Les hommes s'éloignèrent en ricanant, et nous allions leur emboîter le pas quand, soudain, Vardan s'arrêta et observa la femme avec une insistance qui me sembla incongrue. Nous étions assez grands pour savoir de quelle sorte de femme il s'agissait. Plus d'une fois, nous l'avions aperçue faisant les cent pas entre la station ferroviaire et un dépôt de bus, puis se glissant dans le buffet de la gare, s'attablant dans un coin, face au comptoir. Toujours ce maquillage copieux, ces paupières charbonneuses de mascara et une chevelure moussante en écume de bière… À présent, assise sur une traverse, le menton serré dans sa main comme pour soulager un mal de dents, elle écartait ses jambes, découvrant des bas aux mailles défilées et des cuisses maigres sous une jupe de satin, trop colorée et festonnée, trop légère pour un après-midi frais et humide…

Certes, nous pouvions déjà imaginer ce que son corps offrait aux hommes et, comme tous les adolescents de notre âge, nous cachions à peine la hâte de devenir ces hommes-là. La femme égarée au milieu des rails condensait toute notre soif de virilité mûrissante. Mais aussi notre dégoût : elle compromettait nos aspirations charnelles, exhibant une féminité usée, inapte à susciter la moindre projection amoureuse. C'est cela, une grande mouette sale, hagarde et brisée. Un collier de petites perles de verre, d'un violet pâle, avait comiquement glissé de côté, sur son épaule dénudée…

Je n'eus pas le temps d'adresser un avertissement ou un mot de désapprobation à Vardan. Il avança, s'inclina et fit ce que je n'aurais jamais cru possible. Avec une fermeté précautionneuse, il soutint le coude de la femme, le haussa lentement et, attendant qu'elle comprenne son intention, l'aida à se relever…

Sans rien m'expliquer, il allait accompagner cette inconnue qui trébuchait sur ses talons, la guider vers un lotissement de maisons en préfabriqué derrière les voies ferrées, vers une entrée où, confusément, elle donnait l'impression de vouloir se diriger.

Je les suivis et, au moment où Vardan l'aida à ouvrir la porte, la femme tourna la tête et, sur son visage défait par l'ivresse et l'abrutissante mimique que son métier lui imposait, je vis un regard étonnamment conscient, facetté de larmes, un reflet de tendresse incrédule.

Non, je n'aurais jamais eu le courage d'agir comme lui. Plus que la honte d'approcher cette prostituée éméchée, c'est un réflexe de répugnance qui m'aurait détourné d'elle. Le refus physique d'être en contact avec « tout ça » – ses vêtements tachés de boue, l'aigreur de son souffle, sa peau qui, selon les deux hommes, devait être malpropre, dangereuse à toucher, suspecte de contagions… Et cette bouche dont ils venaient de commenter l'usage sexuel. Jamais, auparavant, je n'aurais supposé qu'une telle femme pouvait mériter la plus infime manifestation de bonté et de douceur. Ou seulement cette main qui l'aida à se redresser.

Il m'a fallu côtoyer les corps des grands blessés et des morts, dans l'indifférente cruauté des guerres, pour vaincre ce rejet. Oui, il m'a fallu, à plusieurs reprises,

être moi-même réduit à « tout ça », une chair meurtrie, embourbée et qui suscitait des grimaces de pitié ou – plus souvent – d'aversion.

Or, Vardan avait agi sans hésiter et avec une résolution déjà adulte, celle d'un homme ne prêtant pas attention aux réticences mesquines qu'une pareille femme aurait pu provoquer. Comme si, depuis longtemps, il avait appris ce qui pouvait persister d'essentiel et de sublime au-delà de nos enveloppes charnelles. Comme si, venant parmi nous, il avait gardé en lui le reflet d'un monde infiniment étranger à ce que les hommes vivaient sur cette terre.

Quelques jours plus tard, quand nous traversions le même passage à niveau, désert cette fois, il murmura très bas – je l'entendis à peine :

« Si on peut faire ça à une femme… enfin, accepter qu'elle n'ait que cela à vivre, alors pourquoi continuer tout ce cirque ? »

C'était la première fois de ma vie qu'un pareil jugement, inouï dans sa force radicale, s'exprimait : la douleur d'une femme, sa souffrance – admise et tolérée par les autres –, condamnait la totalité de notre monde !

Nous étions habitués, dans notre jeunesse, à réfléchir au moyen de grandes généralités, divisant l'humanité en classes, en races, en populations de pauvres ou de nantis et faisant la différence entre les sociétés qui avançaient vers un avenir radieux et celles, rétrogrades, qui se mettaient en travers de la route menant vers ce lumineux progrès. Or, ce que disait Vardan allait bien au-delà de ce jeu d'antithèses sociales. Le malheur et la déchéance d'un être rendaient inacceptable toute la fourmilière humaine. Oui, tout entière !

Cette façon de penser m'abasourdit par son intransigeance folle et, pourtant, refuser d'admettre la noyade dans la détresse vécue par une seule personne allait m'apparaître, avec l'âge, comme l'unique critère véritable pour évaluer la justesse et la sincérité des plus belles professions de foi humanistes. Une pierre de touche pour chaque projet messianique, pour chaque parole évoquant, « en général », la fraternité et le partage.

L'étrangeté de Vardan fut très vite remarquée – et traquée – par son nouvel entourage, les élèves de notre école, cette autre fourmilière régie par des lois de rivalité féroce et le mépris pour les faibles.

Le jour de son arrivée, à la fin des cours, on l'encercla dans l'atelier où nous apprenions la menuiserie. N'allant pas vraiment jusqu'à l'agresser, on le harcela de railleries, d'injures et de rapides torgnoles, plus dédaigneuses que méchantes : sa petite taille et sa complexion malingre ne méritaient pas une vraie bagarre. On se serait comporté ainsi face à une bête sans défense, trop délicate pour résister et dont l'aspect insolite eût provoqué l'envie de la secouer, de lui pincer les oreilles, de lui faire peur…

Vardan restait immobile, presque absent – posant sur ses persécuteurs un regard songeur de ses grands yeux sombres, ne rajustant même pas sa chemise que les autres tiraient en couinant leur plaisir d'effrayer et en savourant le sentiment d'impunité. Je devinais ce qui excitait leur hargne : l'étrangeté de ce visage, sa finesse ciselée, et ses yeux – « trop grands, devaient-ils penser en le bizutant, aux cils trop longs, au dessin trop beau pour un garçon. Des yeux de fille ! »

Son manque de réaction finit par les exaspérer, ils le poussaient maintenant en essayant de le faire trébucher et tomber, lui donnaient des claques suivies par des ordres :

« Vas-y, parle-nous, baragouine un peu dans ton putain de sabir ! Comment on dit déjà en arménien "une sale petite gueule de femmelette" ? Tu as avalé ta langue ou quoi ? »

Je m'interposai quand l'un des agresseurs se racla la gorge et lui cracha au visage – l'intention de dégrader la rectitude de ses traits, sa gracilité « féminine », était facile à percevoir. Je hurlai un juron, bousculai le cracheur et, alors, ce qu'ils ne parvenaient pas à faire subir à cet adolescent indolent – un tabassage en règle – se retourna contre moi, avec une explosion de sauvagerie auparavant contenue.

Les rixes dans le quartier où se trouvait notre orphelinat étaient fréquentes et enragées, j'en avais l'habitude. L'année dernière, un gars était mort, atrocement molesté, le cou percé par le fouettement d'un tronçon d'armature rouillée… Le commentaire d'un des grands élèves, son ricanement lâché avec des postillons de miettes de tabac, m'étonna surtout par son côté « conseil pratique », presque bienveillant : « Il aurait dû baisser le menton, cet enfoiré, il s'en serait sorti avec une écorchure… » Une telle indifférence vis-à-vis de la mort pouvait certainement s'expliquer par la longue et sanglante histoire de révolutions, de répressions et de déchirements civils. Et aussi par les horreurs de la dernière guerre qui avait habitué le pays à l'idée que la vie humaine ne valait pas grand-chose. Notre adolescence, je m'en rends compte à présent, se déroulait sur fond d'une très grande accoutumance aux souffrances subies ou imposées.

Cette mort-là était la toute première à laquelle j'avais assisté et, plus encore que le ton badin du commentaire, c'est l'empreinte de l'armature sur la peau du garçon tué qui m'avait frappé : les aspérités du métal rouillé s'étaient imprimées dans sa gorge tel un mot indéchiffrable, en lettres de sang…

L'INFO EN PLUS

Double lauréat des prix Goncourt et Médicis en 1995, Andreï Makine choisit, afin de *« continuer à cheminer librement »* et de ne pas rester *« dans la posture d'un nanti de la littérature »*, d'écrire sous le pseudonyme de Gabriel Osmonde. Quatre ouvrages subversifs, explorant les misères du jeu social contemporain, paraissent entre 2001 et 2011, l'année où Osmonde tombe le masque. Entre-temps, Makine fait paraître en 2007 *Le Monde selon Gabriel*, une pièce de théâtre qui serait le portrait « fictionnalisé » de Gabriel Osmonde… Vous suivez ?

Sylvain Prudhomme

LES ORAGES

Les Orages rassemble treize nouvelles écrites entre mai et septembre dernier. Nous menant de la Casamance à… une simple baignoire, en passant par un service d'urgences pédiatriques, un appartement, ou même un film. À cette diversité d'espaces s'ajoute celle des nombreuses émotions que ce livre nous fait ressentir. Celle de la souffrance d'un père qui veille son enfant de 5 mois dans une chambre d'hôpital (*Souvenir de la lumière,* dont nous proposons un extrait ci-contre), celle d'une sœur qui se mobilise pour que son frère puisse être opéré comme il se doit (*Awa Beauté*). On y mesure ce qui se passe pendant que le temps, justement, passe (*L'Appartement et Balzac*). Dans une autre histoire, on rira pour des questions de voisinage. On assistera au dialogue renoué entre un homme et ses parents, le tout à l'occasion d'une cérémonie d'enterrement qui entraîne une discussion aussi grave que cocasse. Un tel recueil permet d'apprécier la manière avec laquelle son auteur varie les voix, les mises en scène, les débuts et les chutes. Chaque nouvelle raconte une bribe de vie, en cherchant la substantifique moelle d'un destin. Qui passe par la certitude de « *se trouver au bon endroit comme jamais jusqu'alors* ». Et ce « *sentiment d'être utile. D'être fort. D'agir comme il fallait* ». *Les Orages* donne ainsi de bonnes nouvelles de Sylvain Prudhomme.

LE LIVRE

LES ORAGES,
SYLVAIN PRUDHOMME,
186 P., 19 €.
COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 7 JANVIER.

Bio express

1979
Naissance à La Seyne-sur-Mer (Var). Sylvain Prudhomme passe son enfance dans différents pays d'Afrique avant de venir étudier à Paris. Il dirigera l'Alliance franco-sénégalaise de Ziguinchor (Sénégal) de 2010 à 2012.

2012
Il reçoit le prix Louis-Guilloux pour son quatrième roman, *Là, avait dit Bahi.* En 2016, *Légende* sera finaliste du Grand Prix de l'Académie française. L'écrivain publie aussi des reportages, des récits et des tribunes (*Libération, America*).

2019
La rentrée littéraire est un succès pour Sylvain Prudhomme. *Par les routes* se voit décerner le prix Femina ainsi que le prix Landerneau des lecteurs. Son œuvre en cours étant ainsi reconnue.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

SOUVENIR DE LA LUMIÈRE

C'est le 20 septembre 2013 qu'il fut donné à Ehlmann de vivre la scène qu'il me raconta la seule fois où je le vis, et dont il m'affirma d'emblée qu'elle avait changé sa vie – qu'elle allait la changer à jamais désormais, c'était du moins le serment qu'il se faisait à lui-même, qu'il venait de se faire, puisqu'elle s'était déroulée quelques jours à peine avant notre rencontre.

J'ai visité il y a peu la pièce où tout s'est passé. Une petite chambre d'un service d'urgences pédiatriques, au huitième étage d'un hôpital ultramoderne, sur les hauteurs d'une petite ville sans éclat. Une pièce exiguë, aux murs blancs, au sol en linoléum, à la fenêtre scellée, au lit-cage à barreaux. J'ai été étonné de penser que tout avait eu lieu là. Que la résolution d'Ehlmann lui était venue après deux semaines d'enfermement à cet endroit précis, entre ces quatre murs.

J'ai pensé que c'était d'avoir presque perdu son enfant. D'avoir tenu ce gamin de cinq mois dans ses bras et senti que la mort allait le lui arracher, d'avoir un instant cru basculer de l'autre côté, de n'avoir eu d'autre choix, un moment, que d'en accepter l'insupportable idée.

Lui dit que ce n'est rien de tout cela. Que simplement, pour la première fois, de se retrouver là, forcé pendant quinze jours de dormir sur cet étroit lit d'hôpital, à un mètre de son enfant entre la vie et la mort, il eut du temps. Il eut du calme. Il n'eut rien d'autre à faire qu'être là, près de son fils. Il se sentit uni comme jamais à la femme qui partageait sa vie. Il dit que pour la première fois depuis longtemps il eut le sentiment d'être utile. D'être fort. D'agir comme il fallait. *De se trouver au bon endroit,* ce sont ses propres mots. Au bon endroit comme jamais jusqu'alors.

En arrivant à l'hôpital j'ai demandé si certains membres du service étaient déjà là sept ans plus tôt. Si quelqu'un dans l'équipe se souvenait d'Ehlmann et de sa compagne, dont il ne m'avait le jour de notre rencontre dit que le prénom : A. Ou plutôt, puisque je savais à peu près nulles les chances que qui que ce soit se rappelle encore le nom d'Ehlmann ou de A., j'ai demandé si quelqu'un gardait le souvenir d'un tout mince enfant blond qui n'avait dû sa survie qu'à un miracle.

L'infirmière à laquelle j'ai posé ces questions était jeune, j'ai pensé que sept ans plus tôt elle devait à peine avoir fini ses études. Il y a beaucoup de mouvement dans les services vous savez, a-t-elle dit doucement pour atténuer ma déception, les médecins changent, les infirmiers et les infirmières basculent d'un étage à un autre, parfois d'un bâtiment à un autre, quand ils ne déménagent pas purement et simplement dans une autre ville ou une autre région.

J'ai essayé de décrire Ehlmann. La jeune infirmière et d'autres membres du service qui l'avaient rejointe ont hoché la tête mais j'ai vu qu'ils ne se rappelaient pas, que leurs acquiescements étaient de pure politesse, que ce qu'ils voulaient c'était surtout faire bon accueil à mon histoire.

Ce qu'ils voulaient c'était surtout faire bon accueil à mon histoire

Vous savez c'est un moment très fort qu'on vit chaque fois, avec chaque enfant, s'est excusée d'une voix calme une infirmière plus âgée que les autres. Pendant tout le temps que dure la crise on tremble, on attend, on guette, chaque jour on observe les courbes, on tente de comprendre ce qu'elles annoncent, on regarde le gamin écrasé de fièvre et on prie pour qu'enfin la température tombe. Il y a des enfants qu'on sauve, a dit la femme, et alors dans tout le service c'est une fête, pendant plusieurs jours l'étage entier vibre de l'euphorie des parents et de l'équipe, tout le service est fier, dans ces moments il n'y a pas de métier qui procure le centième de l'émotion que procure le nôtre. Et puis il y a des enfants qu'on perd et vous ne pouvez imaginer ce que ça fait, le désespoir qu'on en éprouve, la colère contre la vie entière, contre la saloperie du monde, la tristesse, la rage, l'infinie envie de tout envoyer paître. Alors pour se protéger on coupe. On rentre chez soi et je ne sais pas comment vous dire, c'est de la survie, on ne veut plus penser à rien qui ait trait à cet étage et à son odeur de biseptine et de gel hydroalcoolique, à son éclairage de néons blafards, on ne veut plus rien se rappeler, plus revoir le visage d'aucun gamin sauvé ou perdu. On veut être dans la vie. Dans sa vie à soi. Parler à ses gamins.

La femme qui disait tout ça parlait d'une voix calme. Elle parlait en collant des étiquettes sur une feuille de soins, ses gestes étaient précis, posés, on pouvait voir que ses mains les savaient par cœur, qu'ils ne nécessitaient même plus depuis longtemps la mobilisation de la moindre de ses pensées.

Je ne me souviens pas de votre Ehlmann ni de sa compagne, a repris la femme après un moment, sans cesser d'effeuiller une à une, de la pulpe de l'index et du pouce, les minuscules étiquettes. Mais je suis contente que tout se soit bien terminé pour leur enfant. Tout ce que je peux vous dire c'est que ça s'est passé ici. À cet étage. Entre ces murs qui sont exactement tels qu'ils étaient alors, nous n'avons pas même refait les peintures. Dans une des chambres que vous voyez de part et d'autre de ce couloir.

Dans la 817, je n'ai pu m'empêcher de dire, et la femme a souri, à son tour elle n'a pu se retenir de me demander qui j'étais, pourquoi c'était moi qui venais et non Ehlmann ou sa compagne, à quoi je me suis contenté de répondre qu'à mon grand regret j'avais perdu la trace d'Ehlmann, que je n'avais jamais eu la chance de rencontrer A., et que de toute façon ni A. ni Ehlmann n'étaient à ma connaissance du genre à revenir sur les lieux de leur passé, au contraire de moi, qui en étais presque fétichiste, moi qui ne pouvais tout simplement pas laisser le passé en paix, ni le mien ni celui des autres, et celui d'Ehlmann moins encore que celui de personne, aveu qui a eu le mérite de faire rire l'infirmière et m'a probablement fait gagner sa confiance, ou au moins son indulgence.

Je l'ai suivie sans plus rien dire jusqu'à la 817, l'avant-dernière de l'étage. Je suis entré. J'ai regardé la lumière qui s'engouffrait par l'ouverture dépourvue de vis-à-vis, un grand flot de soleil tombé tout droit du ciel

qui découpait sur le linoléum la forme exacte de la fenêtre, un rectangle blanc un peu déformé seulement par l'angle des rayons.

La femme ne disait rien, me regardait simplement promener mes yeux dans la pièce, comme si elle aussi voulait comprendre à présent ce que je cherchais. J'ai marché jusqu'au lit d'enfant, éprouvé la résistance des barreaux, posé la main sur le drap de coton fin où avait reposé le fils d'Ehlmann. J'ai ouvert la porte logée dans le mur de droite, inspecté la minuscule salle de bains, la douche presque collée à la cuvette des chiottes, le dérisoire lavabo.

Ainsi c'est là qu'Ehlmann est resté enfermé pendant quinze jours, j'ai dit après un moment.

S'il était dans la 817, en effet. Dans ces dix mètres carrés.

Dix, j'ai répété en tentant machinalement d'évaluer les dimensions des murs et de la pièce. J'ai demandé où dormaient les parents lorsqu'ils passaient la nuit au chevet de leur enfant. La femme m'a montré le pan de mur pris entre l'angle et la porte de la salle de bains.

En général on les installe là.

Elle a vu que je regardais les deux mètres carrés de linoléum d'un air perplexe.

C'est là qu'on leur met le lit, je veux dire. Elle a souri. Vous ne connaissez vraiment rien à la vie des hôpitaux.

J'ai souri et dit non.

Vous avez eu jusqu'ici de la chance, tant mieux pour vous.

Elle a fait un geste de la main pour bien me dessiner l'emplacement du lit.

On le met là. Le long du mur. Un petit lit très étroit, pour encombrer le moins possible.

Tous les deux nous sommes restés encore un moment à attendre je ne sais quoi. Nous avons regardé la chambre vide, le coin de ciel bleu dans le petit rectangle de la fenêtre, tenté d'imaginer le père et le fils allongés l'un près de l'autre pendant deux semaines dans cette minuscule pièce, proches comme jamais il ne leur avait été donné de l'être jusque-là, de l'aveu d'Ehlmann lui-même.

Alors la femme s'est mise à parler.

Vous avez raison ça me revient.

Je l'ai regardée qui acquiesçait à présent. Je l'ai écoutée me décrire un couple avec un petit enfant très pâle. Un tout petit enfant inexplicablement atone, arrivé presque inconscient déjà aux urgences, où une interne à demi endormie avait failli le laisser mourir pour de bon en demeurant pendant trois heures aveugle aux symptômes, se méprenant totalement sur la gravité du cas, manquant conclure à une banale fièvre sans importance – jusqu'au moment où une pédiatre plus expérimentée était entrée dans la pièce et avait vu la bombure énorme à la fontanelle.

La femme se rappelait le coup de fil au bloc qui avait immédiatement suivi. La tension dans tout le service sitôt le bébé surgi de l'ascenseur sur le lit poussé à présent par trois aides-soignants, d'un pas rapide. Les recommandations polies mais sèches du médecin de garde sur le chemin de la salle d'opération. La parfaite conscience qu'elle avait sentie chez lui que tout était à présent entre ses mains, la vie de l'enfant *dans ses mains* au sens propre, sauvée ou perdue selon qu'il ferait ou non les bons gestes, parviendrait à soulager ou non la pression du liquide céphalique sur le cerveau. La tension de savoir que le moment à venir était de ceux qu'il avait pendant toutes ses années d'études et de formation appelés de ses vœux, de ces moments qui donnent rétrospectivement sens à tout ce que vous avez cherché, justifient une vocation, placent enfin l'enjeu à une intensité maximale – que c'était maintenant.

L'infirmière debout avec moi dans la chambre avait fait partie de la dizaine de soignants groupés autour du nourrisson. Elle se rappelait la léthargie de l'enfant devenu comme insensible, à tel point prostré de douleur que plus rien ne semblait l'atteindre. Le sang-froid avec lequel le jeune médecin avait plongé l'interminable aiguille entre la troisième et la quatrième lombaire, vainquant la résistance de la colonne, relevant lentement le piston de la seringue pour la remplir d'un liquide jaune et rouge que tous avaient d'abord été soulagés de découvrir moins troublé qu'ils n'avaient craint.

Puis le froid qu'avaient jeté, sitôt connus, les résultats de la ponction lombaire : un taux d'infection si élevé que dans tout le service les yeux s'étaient baissés, comme à l'énoncé d'un arrêt de mort. Le coup de fil qu'avait passé le médecin au chef de service pour lui décrire le cas. La rapidité avec laquelle le responsable, malgré l'heure tardive, était apparu à l'étage. L'émotion dans sa voix, dans chacun des gestes qu'il avait eus pour décrire à son équipe le protocole qu'allaient désormais suivre les soins.

Il avait d'abord fait installer le lit de l'enfant dans cette petite chambre où l'infirmière et moi nous trouvions à présent. Il avait attendu qu'on perfuse le bébé de toutes les substances devenues indispensables à son maintien en vie, qu'on suspende au-dessus de lui toutes les poches de sérum et d'antibiotiques et d'antalgiques requises, qu'on appareille ses frêles membres et son torse d'électrodes et de ventouses, qu'on neutralise les alarmes des appareils affolés – attendu en un mot que le décor ait été rendu un peu moins insoutenable.

Puis il les avait fait appeler.

C'était elle, l'infirmière, qui était allée les chercher dans le couloir où ils étaient pendant tout ce temps restés à attendre, assis sur les petits sièges en bois scellés contre la paroi en isorel, dévorés d'inquiétude, précipités à l'évidence dans l'anticipation déjà de mauvaises nouvelles, mais très loin encore d'imaginer celle qui s'apprêtait à les dévaster, eux et toute la foi qu'ils avaient eue jusque-là en l'existence.

La femme se rappelait l'impression qu'ils lui avaient faite à l'instant où elle les avait vus, mains nerveusement mêlées, visages s'efforçant de garder le sourire, comme si cela devait jouer en leur faveur, comme s'il n'était pas concevable qu'en face de tant de confiance le sort persévère dans son acharnement à les détruire.

Elle leur avait demandé d'une voix douce de la suivre.

Incroyablement jeunes je me rappelle, avait dit la femme en s'arrêtant une dernière fois dans son récit, comme si peu à peu les détails lui revenaient et lui imposaient de ralentir pour leur faire une place – incroyablement innocents et jeunes, ou était-ce l'amour qui les liait, était-ce la pensée de ce bébé minuscule que je venais de voir

allongé dans la chambre et dont la jeunesse rejaillissait en quelque sorte sur eux, les faisait paraître plus neufs qu'ils n'étaient en réalité, comme font toujours les bébés, donnant invariablement à leurs parents l'air d'être le premier couple de parents de l'humanité, la première mère et le premier père, penchés sur le premier bébé, à jamais.

Était-ce surtout la bouleversante inconscience dans laquelle ils m'avaient semblé se tenir, épargnés pour quelques minutes encore, avait continué la femme, si inquiets fussent-ils, assis côte à côte sur leurs petits sièges en bois, venus là sans un pyjama ni une affaire de rechange, certains il y a une heure encore de s'en retourner tous les trois chez eux avant le soir – le vertigineux contraste entre notre sidération à tous alentour et leur ignorance de premiers concernés pourtant, de premiers détruits en puissance, miraculeusement intouchés encore, quoique sur le point de voir leur vie à jamais ravagée.

L'infirmière les avait conduits à l'enfant, les avait regardés entrer dans la chambre plongée dans la pénombre, avait vu la façon dont ils s'efforçaient de rester calmes, de contenir leur émotion. Elle les avait regardés effleurer du bout des doigts les épaules et les joues du petit être inerte, prendre entre le pouce et l'index ses mains minuscules pour les étreindre. Elle avait dû intervenir, leur demander le plus doucement qu'elle avait pu de résister à l'envie de le toucher, de l'embrasser, de le serrer, malheureusement ça lui fait mal, avait-elle expliqué, je suis désolée, la douleur dans tout son corps est telle que même la plus douce caresse lui fait mal.

Alors le chef de service était entré, suivi de son cortège de blouses blanches, et le père et la mère s'étaient immédiatement raidis, avaient instinctivement senti ou plutôt *entendu* l'approche du drame, avait raconté l'infirmière, pour ma part c'était surtout l'irruption du bruit qui m'avait fait soudain violence, avait-elle dit, j'avais comme eux regardé la petite chambre se remplir en quelques secondes de toutes ces silhouettes habillées de blanc et plus encore que par l'invasion visuelle je m'étais sentie agressée par l'invasion sonore, j'avais été frappée du vacarme que faisaient les pas de toutes ces chaussures et le froissement de toutes ces blouses, de la sauvagerie avec laquelle tout ce bruit déchirait le silence qui avait été jusque-là le nôtre dans la pièce étroite, je me rappelle qu'en moi aussi l'angoisse était montée, mon cœur s'était mis à battre très fort, comme si la catastrophe en personne venait d'entrer dans la chambre, la catastrophe devenue blouses et bruits de chaussures et envahissement de l'espace jusqu'à l'étouffement, avais-je pensé, comme je suis certaine qu'avaient pensé les parents immobiles près du lit, comme aurait pensé n'importe qui à notre place, toutes ces blouses à la fois dans cette dérisoire chambre ce n'était simplement pas possible, il fallait que quelque chose d'insoutenable soit en train d'arriver, pas seulement d'insoutenable mais de contre nature, de monstrueux.

Plus personne n'avait bougé dans la pièce et Ehlmann et sa compagne avaient pris leur respiration et s'étaient préparés à encaisser le choc de l'annonce, s'étaient efforcés de se préparer au pire comme font toujours en pareil cas les parents, c'est-à-dire le pire qu'ils sont capables d'anticiper, c'est-à-dire jamais encore le pire, puisque nul n'est jamais capable d'anticiper le pire, même dans les circonstances où il est le plus certain, cela, je l'ai maintes fois constaté, le pire est tout simplement impossible à concevoir pour un être normalement constitué comme vous et moi, je veux dire un être non suicidaire, un être un tant soit peu attaché à la vie, comme le sont tout de même la plupart des êtres.

Le chef de service avait parlé, exposé la situation en des termes aussi simples que précis. Je me rappelle l'impression qu'il m'avait faite, avait dit l'infirmière, à la fois de tact et de franchise, je m'étais dit que c'était un type bien, il m'avait semblé que pour la première fois je l'observais en plein test, puisque c'est à peu près ce que sont toujours ces situations, des sortes d'épreuves de vérité, des tests d'humanité, pour ainsi dire, je l'avais observé et j'avais trouvé qu'il s'en tirait bien. Il n'avait pas caché la gravité du cas, avait expliqué que toute l'équipe s'était d'abord refusée à croire à ce diagnostic, se raccrochant aux statistiques, s'efforçant de rester optimiste, écartant a priori l'éventualité d'un scénario qui survenait dans moins d'un pour cent des cas, quelques centaines à peine chaque année dans toute la France, un cas par an grand maximum dans ce service, avait raconté le chef. Jusqu'au moment où les analyses de la ponction étaient tombées et avaient d'un coup forcé l'équipe à admettre une situation autrement grave, précisément celle que les pédiatres avaient dès le début redoutée par-dessus tout.

Il avait dit qu'à présent il n'y avait plus qu'à attendre.

En moi aussi l'angoisse était montée, mon cœur s'était mis à battre très fort, comme si la catastrophe en personne venait d'entrer dans la chambre

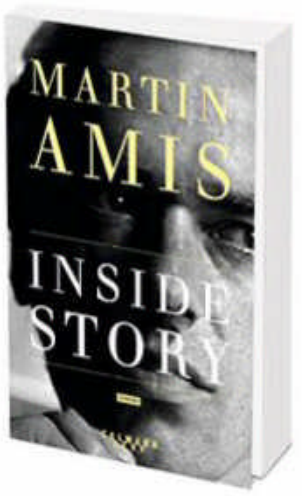
L'INFO EN PLUS

Depuis 2014, Sylvain Prudhomme se confronte à d'autres disciplines artistiques. Entre 2016 et 2018, il a conçu et interprété *It's a Match,* joute verbale et scénique avec la chorégraphe Raphaëlle Delaunay. Peu avant, il avait travaillé avec le joueur de oud Fayçal Salhi, la violoncelliste Maëva Le Berre, le photographe Lionel Roux ou encore les musiciens du Super Mama Djombo, Malan Mané et Djon Motta.

Martin Amis

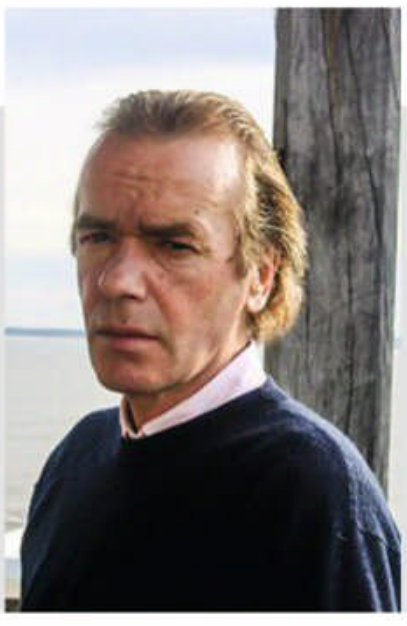
INSIDE STORY

Inside Story pourrait être décrit comme la suite d'*Expérience,* les Mémoires de Martin Amis parus en 2000, mais ce serait ignorer son statut hybride. Amis parle d'une « *autobiographie qui se présente comme un roman* » : le héros s'appelle Martin Amis et tous les personnages sont réels, désignés par leur vrai nom – Julian Barnes, Phoebe Phelps, Kingsley Amis – ou sous des noms d'emprunt, comme Isabel Fonseca, l'épouse de l'auteur, rebaptisée Elena. Pourquoi avoir déguisé ce livre en roman, dès lors qu'Amis n'y parle que de lui, et mobilise ses souvenirs ? Parce qu'un roman, assure-t-il, en dit plus long sur son auteur qu'un essai, tout en offrant plus de liberté, en particulier celle d'écrire des dialogues, sa grande marotte. Rempli de personnages célèbres – dès le début, Amis s'excuse pour le « *name-dropping* » (la version anglaise comporte même un index, absent ici) –, *Inside Story* est surtout dominé par trois figures d'écrivains : le poète Philip Larkin, camarade de son père ; le romancier Saul Bellow, son mentor ; et l'essayiste Christopher Hitchens, collègue au *New Statesman* et ami indéfectible. Le premier est mort en 1985, le deuxième en 2005, le troisième en 2011 ; ces dates scandent une réflexion sur le passage du temps, à côté d'autres dont la résonance est plus collective, comme le 11 septembre 2001. Parfois irritant, toujours brillant – du Martin Amis, quoi ! –, ce vrai faux roman récapitulatif sonne comme le *memento mori* d'un septuagénaire fringant et mélancolique à la fois.



LE LIVRE

INSIDE STORY (ID.),
MARTIN AMIS, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR BERNARD TURLE, 730 P., 23,60 €. COPYRIGHT CALMANN-LÉVY. EN LIBRAIRIES LE 6 JANVIER.



ISABEL FONSECA/CALMANN-LÉVY

Bio express

1973
Fils du célèbre romancier Kingsley Amis, beau-fils de la romancière Elizabeth Jane Howard, Martin Amis se lance à son tour en littérature à 23 ans avec *Le Dossier Rachel*, couronné par le prix Somerset-Maugham, coup d'envoi d'une longue carrière.

1995
Dernier volet de sa « trilogie londonienne », *L'information* est l'un des événements littéraires de la décennie en Grande-Bretagne. On parle d'une avance d'un demi-million de livres ! Martin Amis change d'agent, se brouille avec Julian Barnes, et affole la presse *people.*

2002
Homme de polémiques, Amis monte au front avec *Koba la terreur*, dénonciation de l'aveuglement des intellectuels occidentaux – dont son vieil ami Christopher Hitchens, que l'auteur ne ménage pas – face aux crimes de Lénine et Staline.

EN FORME DE PRÉLUDE

Bienvenue ! Prenez la peine d'entrer… Tout le plaisir et le privilège sont pour moi. Laissez-moi vous débarrasser. Donnez-moi votre manteau, je vais le pendre ici (ah, au fait, les toilettes sont là-bas). Asseyez-vous donc sur le canapé, voulez-vous ? De cette manière, vous pourrez choisir de vous installer plus ou moins loin de la cheminée.

Que puis-je vous servir ? Un whisky ? Ça tombe sous le sens, par ce froid. J'ai anticipé, j'ai deviné vos besoins… Un blend, un single malt ? Douze ou dix-huit ans d'âge ? Comment le prenez-vous… soda, glace ? Je vais vous apporter un plateau d'amuse-gueules. Pour vous faire patienter jusqu'au dîner.

… Voilà. Bonne année 2016 !

Ma femme, Elena, rentrera vers sept heures et demie. Inez nous rejoindra. Oui, c'est ça… Inez, avec l'accent sur la seconde syllabe. Elle aura dix-sept ans en juin. À présent, il ne nous en reste plus qu'une sous notre toit. Eliza, sa sœur, qui est à peine plus âgée… Eliza passe son année sabbatique à Londres, d'où elle est originaire, après tout. (Elle y est née. Comme Inez.) Bref, il se trouve qu'Eliza a prévu de nous rendre visite… Elle vient d'atterrir à JFK. Nous serons donc cinq.

Elena et moi, nous n'y sommes pas tout à fait encore, mais la phase suivante de notre existence se profile déjà. Je veux dire : le nid déserté par les oisillons. Il n'y a qu'une demi-douzaine de véritables périodes charnières dans une existence ordinaire, et celle du nid déserté par les oisillons me semble être l'une d'elles. Et, voyez-vous, j'ignore à quel point je devrais m'inquiéter.

Plusieurs de nos contemporains, après avoir vu leur dernier oisillon voleter au loin, ont, en l'affaire de quelques minutes, été la proie d'ardentes dépressions nerveuses. Pour le moins, ma femme et moi commencerons à nous sentir comme le couple de *Pnine*, seuls dans une vieille maison trop grande, parcourue de courants d'air, qui « désormais semblait pendre sur eux telle la peau flasque et les habits trop lâches d'un bouffon diminué du tiers de son poids »… Ainsi Nabokov (l'un de mes héros, et l'un des vôtres, m'avez-vous dit) décrivait cela en 1953.

Vladimir Nabokov – voilà quelqu'un qui était doté de tous les droits et mérites requis pour s'attaquer à un roman autobiographique. Ce n'est pas que, dans sa vie, « la réalité a[it] dépassé la fiction » (l'expression est quasiment vide de sens), mais elle fut diablement riche en événements et empreinte de glamour géohistorique.

Fuir la Russie bolchevique, trouver refuge dans le Berlin de la république de Weimar, fuir l'Allemagne nazie et ne trouver refuge en France que pour la voir envahie bientôt par Hitler, échapper à la Wehrmacht, chercher – et trouver – un havre en Amérique (« terre d'asile », comme elle se définissait alors). Oui, Nabokov fut un cas très rare : un écrivain dont la vie fut riche en péripéties.

Je dois signaler que j'aurai quelques petites choses à dire sur Hitler dans ces pages, et sur Staline. À ma naissance, en 1949, Le type à la Petite Moustache était mort depuis quatre ans et celui à la Grosse (que le quotidien *Daily Mirror* des chaumières appelle encore « L'Oncle Joe ») en avait encore quatre à vivre. J'ai écrit deux livres sur chacun des deux, et déjà passé huit années de ma vie en leur compagnie. De mon point de vue, il est difficile de leur échapper.

Je n'ai jamais eu le plaisir (sans nul doute terrifiant) de rencontrer V. N. en personne, mais j'ai passé une journée en compagnie de sa veuve, Véra, une belle Juive à la peau dorée, est-il utile de préciser ; et j'ai bien connu son fils, Dmitri Vladimirovich (flamboyant prodige et prodigue). Ma tristesse fut double quand Dmitri mourut, sans descendance, il y a trois ou quatre ans. C'était en effet le fils unique des Nabokov, né à Berlin en 1934, un *Mischling*, un « métis », pour l'administration… Lors de notre déjeuner à Montreux, Véra et Dmitri se montrèrent très affectueux et tendres l'un envers l'autre. Mais je reparlerai d'eux plus tard, dans la partie intitulée *Oktober*. J'ai envoyé à Véra une photo de mon premier fils, et en retour j'ai reçu une charmante réponse, que, bien sûr, j'ai perdue…

Dans l'ensemble ? Oh, je suis un parent loufoquement laxiste

Dans l'ensemble ? Oh, je suis un parent loufoquement laxiste – ainsi que mes enfants ont eu maintes fois l'occasion de le souligner. « Tu es un très bon père, papa, décréta Eliza quand elle avait huit ou neuf ans, un jour où j'étais seul à m'occuper d'elle. Maman aussi est une très bonne mère. Même si parfois elle est un tout petit peu *sévère*. »

Impossible de me tromper sur la signification de sa remarque. Je suis incapable d'incarner la sévérité, et encore moins d'être sévère. Pour cela on a besoin d'éprouver de la colère, or je n'en éprouve quasiment jamais. Il m'est arrivé d'essayer d'être un père en colère, mais une seule fois et seulement pendant six ou sept secondes. Pas avec mes filles mais avec mes fils, Nat et Gus (qui ont aujourd'hui la trentaine). Un jour – ils avaient huit ou neuf ans –, leur mère, ma première épouse Julia, déboula dans mon bureau, désespérée, et s'exclama : « Aujourd'hui, ils sont impossibles, plus que jamais. J'ai tout essayé. Maintenant à ton tour, vas-y, toi ! » La suggestion étant que je fasse usage d'une certaine poigne masculine.

Je carrai donc dûment les épaules et, me ruant dans leur chambre, m'enquis, d'une grosse voix :

« *Alors*. Qu'est-ce qui se passe ici, *bon Dieu* ?

— … Oh, fit Nat, avec un haussement indolent de sourcils. Redoutez l'ire de papa. » Et ma colère fit *pfffft* !

La vérité est que je n'apprécie pas la colère. On devrait revoir et actualiser la liste des sept péchés capitaux mais, pour l'instant, en tout cas, rappelons-nous que la colère appartient à juste titre au traditionnel septuor. La colère :

cui bono, à qui profite-t-elle ? Plaignez la colère et les coléreux autant que ceux qui les subissent. Le mot anglais, *anger*, vient du vieux norrois *angre*, « fâcher », et *angr*, « chagrin ». C'est précisément cela : la colère, c'est du chagrin. Elle est presque aussi clairement autopunitive que l'envie.

Dans la sphère parentale, je plaide donc non coupable en matière de colère, mais je reconnais avoir péché du côté de la paresse – la paresse morale. Imposant ainsi à la mère un surcroît de travail… J'avais prévenu Elena, d'un ton légèrement implorant (après tout, j'avais déjà cinquante ans à la naissance d'Inez…) : « Je vais être un parent émérite, à la retraite mais autorisé à conserver son statut à titre honorifique. » Donc, en gros, un père paresseux, même si je suis prompt – et reconnaissant – d'en accepter l'honneur.

Il y a trois ans, j'ai donné une conférence dans l'école de ma fille (ma fille Eliza, celle du milieu, qui se situe entre ses deux frères aînés et la benjamine), ici, à Brooklyn, à St Ann's (dont Inez est également élève). Eliza avait quinze ans.

« Ça aurait pu être gênant, p'pa », objecta Gus (mon second fils), alors que je m'apprêtais à raconter ce moment. Et Nat renchérit : « Ouais, mille raisons d'être gênant.

— Tout à fait d'accord, acquiesçai-je. Mais ça ne l'a pas été, en fin de compte. Eliza n'a pas été gênée. Je peux le prouver. Écoutez. »

La salle choisie par l'école était un lieu de culte voisin ou peut-être attenant – un temple (protestant), bois ciré et vitraux. Je me tins à la chaire, face à une vaste assemblée de jeunes visages embués (je crois que la présence était obligatoire pour tous les élèves de troisième) ; ils prirent un « air d'une délicate expectative » (ainsi que D.H. Lawrence décrit Gudrun et Ursula dans les premières pages de *Femmes amoureuses*) quand, après avoir tapoté le micro, je les saluai, je me présentai et leur demandai : « Bon. Combien d'entre vous ont déjà envisagé de devenir écrivain ? » J'indiquerai dans un instant le nombre de mains qui se levèrent alors.

Je continuai : « Il se trouve que vous êtes fort bien placés pour savoir à peu près exactement ce à quoi ça ressemble, la vie d'écrivain. Vous êtes dans la première phase de l'adolescence. L'âge où l'on parvient à un nouveau niveau de conscience de soi. Ou un nouveau niveau de communion avec soi. Comme si on entendait une voix, qui est vous mais ne semble pas vous ressembler. Ou pas tout à fait : elle n'est pas ce à quoi vous êtes habitués, elle paraît s'exprimer mieux, être plus clairvoyante, plus réfléchie et en même temps plus ludique, plus critique, voire autocritique, et aussi plus généreuse, plus indulgente. Vous aimez cette voix plus évoluée et, dans le but de l'entretenir, vous vous retrouvez à écrire des poèmes, peut-être tenez-vous un journal intime, et vous vous mettez à noircir les pages d'un carnet. Dans une solitude bienvenue, vous méditez sur vos pensées et sur vos sentiments, et parfois vous méditez sur les pensées et les sentiments des autres. En toute solitude.

« Eh bien, telle est la vie de l'écrivain. L'aspiration commence maintenant, à votre âge, vers quinze ans, et pour ceux qui deviennent effectivement écrivains, leur vie ne change plus, je vous l'assure, plus jamais. C'est ce que je fais encore un demi-siècle plus tard, toute la journée. Les écrivains sont des adolescents attardés, mais contents de l'être ; ils apprécient leur assignation à résidence. Le monde vous paraît étrange : le monde adulte que vous avez commencé à entrevoir, avec une inquiétude inéluctable mais encore, pour l'instant, depuis une distance sécurisante. Comme les histoires qu'Othello raconte à Desdémone, celles qui ont conquis son cœur, le monde adulte semble "étrange, plus qu'étrange" ; et aussi "déchirant, sublimement déchirant". Un auteur ne s'éloigne jamais de cette prémisse. N'oubliez pas que l'adolescent est encore un enfant ; or, un enfant voit tout sans présupposés, sans le soutien de l'expérience. »

Les écrivains sont des adolescents attardés, mais contents de l'être ; ils apprécient leur assignation à résidence

En conclusion, j'exposai l'idée suivant laquelle la littérature traitait avant tout de l'amour et de la mort. Je m'abstins néanmoins de la développer. À quinze ans, que connaît-on de l'amour, de l'amour érotique ? À quinze ans, que connaît-on de la mort ? On sait qu'elle arrive aux perruches et aux gerbilles ; il est possible qu'on sache déjà qu'elle atteint nos proches les plus âgés, comme les parents de nos parents. Mais on ne sait pas encore qu'elle va aussi nous arriver à nous, et on l'ignore encore pendant une trentaine d'années. Une trentaine d'autres et seulement alors on est confronté en personne à l'épineux problème ; alors seulement doit-on assumer la position la plus ardue.

« P'pa, comment peux-tu être certain, s'enquit Nat en temps voulu, qu'Eliza ne s'est pas sentie gênée ?

— Exact, demanda Gus, et comment peux-tu le prouver ?

— Parce que, lorsque la parole a été donnée à mon jeune public, elle n'a pas été la première à parler mais elle n'a pas non plus été la dernière. Elle s'est exprimée, clairement et intelligemment… Elle ne m'a pas renié. Elle a reconnu notre parenté, et j'en suis fier. Elle a revendiqué, et j'en suis fier, notre lien. »

Ah, pour revenir à ma question de départ, combien de présents avaient un jour envisagé de devenir écrivain… Quelle proportion a levé la main ? Les deux tiers, je dirais. M'amenant à supposer, pour la toute première fois, que la velléité d'écrire n'est pas loin d'être universelle. Et il est juste qu'il en soit ainsi, ne trouvez-vous pas ? Comment, sinon, envisager d'accepter la réalité de notre existence sur Terre ?

Bien, vous êtes un lecteur attentif, et vous êtes encore très jeune. Ce qui signifie que vous aussi avez songé à devenir écrivain. Et que sans nul doute, vous êtes déjà en train de plancher sur un projet. C'est un sujet délicat, et qui mérite de l'être. (En temps normal, je n'emploierais pas l'adjectif « délicat » plus d'une fois dans un chapitre, et encore moins dans des pages consécutives, mais la première fois, c'était une citation, alors… Quoi qu'il en soit, « délicat » n'est pas vraiment le mot que je cherche.) L'écriture d'un roman, surtout, est « délicate », car on y révèle ce que l'on est vraiment. Aucune autre forme écrite ne fait ça, pas même un recueil de poésies complètes, certainement pas une autobiographie ou même des mémoires impressionnistes comme *Parle, Mémoire !* de Nabokov. Si vous avez lu mes romans, vous savez déjà absolument tout de moi. De sorte que ce livre n'est qu'un supplément – mais les détails, après tout, sont souvent bienvenus.

Kingsley avait une bonne formule introductive sur les sujets délicats : « Parlez-en autant que vous voulez ou aussi peu que vous voulez. » Voilà qui est très civilisé, et oui, très délicat. Peut-être aurez-vous envie de parler de ce qui vous tient à cœur, peut-être pas. Mettez votre timidité de côté. Dans votre lettre remarquablement incisive, vous avez écrit : « Je ne veux pas que cela tourne autour de moi. » Eh bien, moi je ne veux pas que ces pages tournent autour de moi ; mais c'est pourtant la tâche qui m'est échue.

Quoi qu'il en soit, je vous fournirai quelques bons tuyaux techniques – par exemple, sur l'art de composer une phrase qui sonnera comme de la musique à l'oreille du lecteur. Mais prenez avec des pincettes tout conseil que je pourrai vous donner. D'ailleurs, prenez avec des pincettes tout conseil qu'on vous donnerait en matière d'écriture. C'est ce qu'on attend de vous. Les écrivains doivent trouver leur propre voie, leur voix.

J'ai entamé la rédaction de ce livre il y a plus de dix ans. À cette époque, j'avais dû renoncer. Je l'avais intitulé de façon provisoire : *Une vie* (affectation aggravée par le sous-titre « Roman »). Un week-end de 2005, en Uruguay, je décidai de me relire, du premier au dernier mot, dans les cent mille. *Une vie* était sans vie.

Le pire n'était pas d'avoir de toute évidence perdu deux ans et demi – deux ans et demi à patauger dans un cimetière boueux. C'était que je me croyais *fini*. Je vous assure. Nous vivions dans un village de l'Uruguay, José Ignacio, près de Maldonado. Pour chercher une confirmation du terrible verdict, je descendis jusqu'au rivage et m'assis sur un rocher avec mon carnet, comme je le faisais assez souvent : le flux de l'Atlantique sud, les rochers de la taille et de la forme de dinosaures assoupis, le phare massif se détachant sur fond de ciel bleu layette. Pas un mot, je ne réussis pas à écrire une seule syllabe. Le spectacle ne m'inspira rien. J'ai vraiment cru que j'étais *fini*.

Un sentiment effroyablement insolite, une sorte d'anti-inspiration.

Quand l'idée d'un roman s'impose, on éprouve une sensation calorique familière, même si elle surprend toujours ; on se sent béni des dieux, vivifié, fabuleusement rassuré. Mais voilà que le flux refluait, quelque chose se retirait de moi, portant une main aux lèvres, et me faisait ses adieux…

Naturellement, j'avouai à Elena le trépas d'*Une vie : Roman*. Mais à personne que j'étais *fini*. D'ailleurs, je n'étais pas *fini*. C'est simplement *Une vie* que je n'arrivais pas à écrire. N'empêche. Je n'oublierai jamais ce sentiment : le jusant de l'essence. Les écrivains meurent deux fois. Sur la grève, je me suis dit : *Ah, la voici. La première mort*.

Dans un instant, je vous raconterai un passage mental tortueux que j'ai traversé au début de l'âge mûr. Je me demande souvent s'il avait un rapport avec ce moment critique, ce nadir sur la grève, ce plongeon vertigineux dans la perte de confiance en soi. Je ne crois pas. Car la tortuosité l'avait précédé, et lui a survécu. Ces choses-là mettent du temps à venir, et elles prennent leur temps pour repartir.

L'INFO EN PLUS

Michel Houellebecq se serait-il inspiré des romans de jeunesse de Martin Amis – parus dans les années 1970 outre-Manche, mais seulement traduits dans l'Hexagone au début des années 2000 – pour *Les Particules élémentaires* ? Hasard ou pas, difficile de ne pas y songer lorsqu'on découvre la critique féroce de la libération sexuelle présente dans *Poupées crevées* (1975). C'est encore plus troublant lorsqu'on se plonge dans *Réussir* (1978) ou les destins croisés de deux frères, dont l'un symbolise la frustration sexuelle. Ça vous rappelle quelque chose ?

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'académie Goncourt

CHOISIR UN SUJET

Rien de pire que la volonté en art. Quelques individus, pas artistes du tout, se proclament créateurs et s'imaginent qu'un concept accompagné de labeur remplace l'inspiration. D'autres, pourtant plus artistes, se fixent froidement un but déterminé par des considérations intellectuelles, savantes, médiatiques ou commerciales ; en société et face à leur éditeur, ils jubilent de brandir « le sujet ». Hélas, les produits de telles démarches se « pitchent » bien, mais se lisent mal. Chez les bipèdes, il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir.

RIEN DE PIRE QUE LA VOLONTÉ EN ART, SINON L'OBSTINATION

Rien de pire que la volonté en art, sinon l'obstination. À l'occasion, des romanciers engagent leur puissance créative dans un projet qui ne leur correspond pas profondément, dans lequel, par acharnement, ils se gâchent, ils s'épuisent, achevant, exsangues, un livre exsangue. Ces malheureux ne se sont pas assez méfiés de la « bonne idée » ! Ils ont cru qu'elle leur insufflerait sa force, alors qu'ils devaient, eux, lui donner toutes leurs forces. Ils manquent d'avoir cerné leur adéquation au sujet. Ce dernier ne péchait pas : simplement, il n'était pas pour eux, il était pour un autre.

Mon cerveau fut maintes fois, durant mon existence, traversé par des thèmes de pièces, de romans, de nouvelles, d'essais. Salutairement, une sorte d'inertie me retenait ; immobile, je me vivais comme un chêne sur lequel se posent les oiseaux, certains passant, certains restant, et j'attendais que l'un d'eux s'y installât et y fabriquât son nid pour commencer à écrire. Et les autres, ces beaux oiseaux furtifs qui constituaient aussi d'excellents sujets ? Je percevais qu'ils profiteraient mieux d'un arbre, pardon, d'un auteur différent. Une année où mes branches furent particulièrement visitées, j'avais même songé ouvrir une boutique d'idées dont l'enseigne afficherait « Tout pour l'inspiration », où je proposerais à mes clients, des romanciers ou des dramaturges en panne, un catalogue de sujets.

Car un bon sujet n'existe pas en soi. Il s'avère un bon sujet pour tel ou tel. L'anecdote qui fonde Madame Bovary se montre juteuse chez Flaubert, mais repousserait Chateaubriand. L'attente infinie narrée par Dino Buzzati dans Le Désert des Tartares ne ferait pas ciller Dumas. Un sujet se révèle bon pour moi s'il trouve des attaches dans ma philosophie, des retentissements dans mon vécu, des échos dans mes émotions, des racines dans mes obsessions, s'il accomplit, de jour en jour, de mois en mois, une percée fondamentale, se fore une place au creux de mon esprit et finit par produire une nécessité. Bref, il faut que l'idée vire à l'idée fixe ! Et surtout sans que je comprenne pourquoi… Seul l'inconscient fournit des fondations solides à un livre ; sitôt qu'il éprouve le besoin de se glisser dans une histoire, il la soutient, la stabilise, l'étaie et l'étançonne. Généralement, le volume achevé, je découvre les mille mobiles personnels qui l'ont investi, parfois en rougissant, troublé de n'avoir pas saisi sur le moment ce que j'y insérais d'intime, puis finalement heureux d'avoir cédé.

Conseil : ne choisissez pas un sujet, laissez-vous choisir par lui.

Dilatez vos branches, rendez-vous disponibles, recevez tous les oiseaux, demeurez passifs et observateurs. Prenez le temps de repérer quel volatile vous devient familier, lequel s'incruste en estimant que vous lui offrez le meilleur support au monde. Ensuite, cette vérification effectuée, mettez votre plume au service de l'oiseau.

AUDREY SOVIGNET

DES RENCONTRES RÉINVENTÉES

Lors de leur rendez-vous avec les écrivains, les jeunes jurés du prix Goncourt des lycéens*, cette déclinaison junior de la plus célèbre distinction littéraire française, ont dû s'adapter aux mesures sanitaires. Nous avons suivi le cours d'une classe de terminale.

Le jeune jury Goncourt du lycée Fénelon, lors d'une rencontre à distance avec l'auteure Sarah Chiche.

SIMON BENTOLILA

Vendredi 6 novembre, lycée Fénelon (Paris 6e). Dans la classe d'Anne Langlois, professeure de français, les élèves de terminale en spécialité humanité, littérature et philosophie reviennent ce jour-là, en leur qualité de jurés, sur leur rencontre de la veille avec des écrivains concourant au prix Goncourt des lycéens. Tel un inspecteur académique tout droit sorti d'un vieux roman de science-fiction, on écoute leurs échanges passionnés derrière un écran d'ordinateur, connecté à une caméra placée devant eux. Mesures sanitaires oblige. Une telle pratique ne les surprend guère, car les rencontres régionales – lesquelles se déroulent habituellement dans de grands amphithéâtres – sont cette fois virtuelles. Projetés par un rétroprojecteur sur le tableau de classe, les écrivains avaient répondu à leurs questions et celles de quelques-uns des deux mille autres jurés, pendant un peu plus de trente minutes.

LA PERSONNALITÉ, UN ASPECT IMPORTANT

L'enseignante à l'enthousiasme contagieux demande d'emblée le sentiment de ses élèves sur la personnalité des auteurs, susceptible d'influencer leur appréciation, jusqu'ici fixée au seul regard du texte. Concernant Sarah Chiche, l'auteure de *Saturne* (Seuil), Marie s'enflamme : *« Son roman est excessivement bien écrit. En plus, elle est très sympathique, ce qui m'a confortée dans mon idée. »* D'autres jurés, au contraire, ont moins apprécié la prose et l'intervention d'un homologue de Sarah Chiche, auteur d'une autobiographie méditative, et dont ils jugent la personnalité trop narcissique (à vous de deviner…). Quant à Madeleine, elle a bien accroché avec Jean-Pierre Martin, *Mes fous* (L'Olivier), *« sympathique et intéressant »*. Son apparition n'était pourtant pas à la hauteur de ce que son écriture lui avait laissé présager.

HEUREUX TEMPS DU PRÉSENTIEL

Dans l'estime de nos jeunes jurés, Tobie Nathan n'est pas en reste. Ainsi Irina, n'ayant encore ouvert *La Société des Belles Personnes* (Stock), a trouvé l'écrivain et psychologue vivement intéressé par ses questionneurs. C'est ce qui l'a poussée à le lire. La veille, en sortant du studio aménagé par la Fnac – organisatrice de l'événement –, Nathan nous avait confié trouver le dispositif technique *« très au point »*, même s'il regrettait de n'avoir qu'aperçu les jeunes jurés. *« On les voit trop peu »*, regrette celui qui avait déjà participé à l'aventure en présentiel en 2018. En effet, la plupart du temps, leurs questions étaient lues par un journaliste.

Hervé Le Tellier, lui aussi, a apprécié l'expérience. Fidèle à son décalage oulipien, l'auteur de *L'Anomalie* (Gallimard) estime le dispositif technique *« plutôt sympa et efficace »*, même s'il ne permet pas de voir les élèves. Loin de paraître artificiel à ses yeux, l'échange s'est bien prêté au jeu de son imaginaire. *« Cela fait écho à l'aspect virtuel de mon bouquin, un truc dystopique ! »* Comme une sorte de miroir sans teint amélioré ? *« Avec des fils derrière, c'est ça »*, nous répond-il en riant.

De nombreux élèves se trouvent quelque peu déçus qu'un voyage à Rennes, prévu après la finale, toujours dans le cadre du Goncourt 2020, se trouve compromis par l'actualité pandémique. Espérons en tout cas que cette crise n'aura pas de trop lourdes répercussions sur le sérieux coup de pouce que constituent les prix littéraires pour leurs lauréats. Alors que le prix Goncourt promet environ 350 000 exemplaires, rappelons que son petit frère le suit de près, en seconde position. Alors, qui succédera à Karine Tuil au palmarès ?

Simon Bentolila

***education.gouv.fr/le-prix-goncourt-des-lyceens**

POURQUOI FAIRE SIMPLE...

Des experts débattent sur le plateau de *C'est dans l'air*, sur France 5.

... Quand on peut faire compliqué ? C'est la question que l'on se pose, dans son apparent paradoxe, en entendant, quasi chaque jour, ce qui se dit dès que se tend un micro. Enfin… c'est le *questionnement* que l'on se pose, pour rester fidèle au jargon que se croit obligé d'adopter tout expert appelé à « causer dans le poste ». Vous ne voudriez pas que l'on y jacte comme le premier entré au café du Commerce ?

Eh bien, parlons-en, de ce *questionnement* lourdingue et inesthétique. Non pour l'excommunier : il fait après tout partie des évangiles selon saint Robert et sainte Larousse. Mais bien plutôt pour le confiner (lui aussi !) dans ses strictes attributions : celles que l'on se doit de reconnaître à un « ensemble de questions », comme au fait de les poser dans le cadre d'un processus global et mûrement réfléchi. Pour être tout à fait net, un questionnement ne se pose pas : il s'élabore, avant de se conduire. Mais le moyen de renoncer, aux étranges lucarnes surtout, à un mot qui en impose

LE MOYEN DE RENONCER À UN MOT QUI EN IMPOSE ?

et vous vaudra, à lui seul, le respect teinté d'admiration des foules panurgiennes ?

Car c'est bien là qu'est le problème. Enfin… le *souci*, celui-ci a aussi remplacé celui-là, au point d'ailleurs d'être « posé » comme lui (*« ça me pose un souci »*, je vous demande un peu : vous le posez là, sur la table, comme rêvait de le faire Bécaud dans *Un peu d'amour et d'amitié* ?). Bon, passons. Le hic, on va dire, c'est qu'à côté de la propension du vulgaire à tout raccourcir, décrite par le linguiste Bernard Cerquiglini dans son ouvrage sur l'apocope, *Parlez-vous tronqué ?* (Larousse), il en est une autre qui prétend tout rallonger car, au risque de paraphraser Molière, « du côté du barbant est la toute-puissance » : plus indigeste c'est, plus profond cela paraît !

C'est ainsi que le problème que nous évoquions s'est effacé devant la *problématique*. Cela fait plus riche, non ? Et aussi plus long, dans les dissertations de nos chères têtes présumées blondes, promptes par nature à tirer à la ligne. Que, de même, et jusque dans nos classes du second cycle des lycées, il n'est plus question que de *méthodologie*, là où souvent une simple *méthode* eût suffi à nos (modestes) ambitions. Dussions-nous ne pas en avoir (de méthode), que le mot, par son volume au moins, nous fasse sentir ce que nous perdons ! Et tant pis si cette *méthodologie*-là, « étude des méthodes » comme le rappelle le suffixe *-logie* (« discours, science »), a un tout autre sens. Se retourne-t-on encore sur ceux qui, des trémolos dans la voix, nous vendent leurs *nouvelles technologies* ? Que nenni, et c'est bien dommage : il n'est pas impossible que de nouvelles techniques, pour impressionner moins, nous eussent coûté moins cher.

Las ! il en va des mots comme des choses : le papier vaut autant, sinon plus, que ce qu'il emballe… **Bruno Dewaele**

À LIRE

PARLEZ-VOUS (LES) FRANÇAIS ?

Si ça tombe, vous en avez votre coufle, de cette année 2020, au point d'en être malaucœureux ? Qu'est-ce que vous bouinez à vous contempler ainsi la boudine, rien ne vous empêche de scapper en courant : à peine ce livre sorti de la poche qui l'emballait, envoyez le monde entier aux pives et barrez votre porte. Comme ça, vous ne craindrez plus dégun ! Ne prenez pas même le temps de vous mettre à cacasson pour trouver vos schlaps, ce n'est pas le moment de jouer les cagouilles : y a hòrt de mots et expressions qui vous attendent dans ce beau livre, vous ne seriez pas rendu(e) ! N'allons pas pourtant nous raconter de carabistouilles : il ne s'agit pas ici d'aller au maille, ce serait plutôt la ducasse : Mathieu Avanzi et Aurore Vincenti, avec la complicité de notre cher Alain Rey, qui nous a quittés le 28 octobre dernier, nous disent seulement quoi, pour que nous ne nous empiergions plus dans le bourrier d'une langue qui, bouducon ! est tout sauf une et indivisible...

Mais assez tcharé, bon bout d'an et enjaillez-vous : après tout ce cheni où l'on ne se sera guère entruché de rire, plus question d'avoir la goule fine. **B.D.**

COMME ON DIT CHEZ NOUS. LE GRAND LIVRE DU FRANÇAIS DE NOS RÉGIONS,
MATHIEU AVANZI, ALAIN REY ET **AURORE VINCENTI,**
240 P., LE ROBERT, 24,90 €

CAPTURE D'ÉCRAN FRANCE 5

LE VOCABLE DU MOIS

« REVOYURE »

C'est à cette fichue covid 19 qu'il nous tarde de lancer un ironique « À la revoyure ! » aux allures d'adieu. Mais le mot n'a pas attendu, ces derniers temps, la découverte hypothétique d'un vaccin pour envahir le champ de notre quotidien. C'est ainsi que beaucoup ont découvert, dans la bouche d'ordinaire aseptisée et politiquement correcte de leurs dirigeants, une « clause de revoyure » chaque fois qu'il importait de laisser croire à des citoyens déboussolés qu'une décision contestée était susceptible de rester lettre morte, pour peu que les vents se fissent moins contraires une semaine plus tard. Stupéfaction pour plus d'un : ce n'est pas tous les jours qu'un mot familier, populaire, voire argotique, se fait une place au soleil, entendez au sein même du lexique le plus guindé qui soit, celui du droit, plus coutumier de *« révision »* ou *« de sauvegarde »* ! Ne fait-il pas plus volontiers son miel, d'habitude, de *dépens* et *d'affidavits* ? Et de s'interroger sur cette version linguistique d'un ascenseur social que l'on sait à d'autres égards bien poussif : peut-être, avancent d'aucuns, que les syndicats d'hier y furent pour quelque chose et que, faute de faire toujours valoir leurs vues dans les négociations, ils sont parvenus à imposer, sur ce point-là du moins, leur vocabulaire ? On l'a déjà dit dans ces pages : quand on n'a que les mots à offrir…

B. D.

Le Premier ministre, Jean Castex, et le ministre de la Santé, Olivier Véran, lors d'une conférence de presse le 22 octobre.

LUDOVIC MARIN/AFP

QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

« CENSÉ » OU « SENSÉ » ?

Il n'est que de jeter un coup d'œil sur la Toile pour constater que cette question-là n'est pas réglée dans toutes les têtes, il s'en faut d'ailleurs de beaucoup ! *A priori*, pourtant, aucun rapport entre ces deux homophones. Nul besoin d'être grand clerc pour deviner que le second, de loin le plus populaire à l'applaudimètre de nos concitoyens, est à rapprocher du mot *sens* : est du reste qualifiée de *sensée* une personne douée d'un solide bon sens, qui met de la raison dans chacune de ses actions. Celui-là doit tout au verbe latin *sentire*, « percevoir par les sens », justement, ou « par l'intelligence ». Le premier descend en revanche du verbe latin *censere*, lequel signifiait à l'origine… « évaluer la fortune ». Qui ne se souvient du rôle que joua dans notre histoire le *cens*, redevance due au seigneur du fief, mais aussi quotité d'imposition nécessaire pour être électeur ou éligible avant que le suffrage universel ne vînt remplacer celui que l'on appelait précisément… *censitaire* ? Notre actuel *censé* ne remue plus, lui, d'espèces sonnantes et trébuchantes, mais ressortit plutôt à l'acception figurée de l'ancien verbe *censer* : « estimer, juger, considérer comme ».

On aura dès lors compris que toute personne *sensée* se doit d'écrire : « Nul n'est *censé* ignorer la loi. » La loi orthographique, au premier chef !

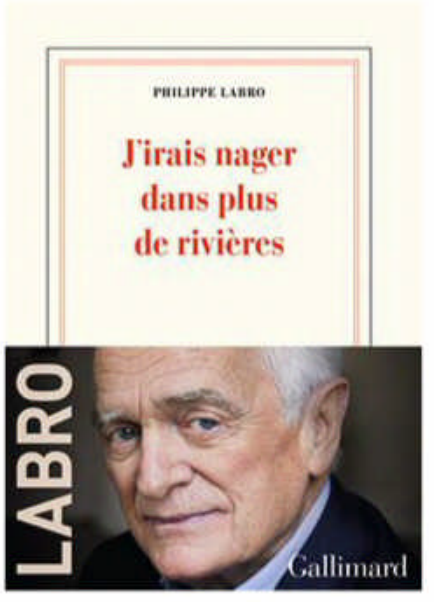
B. D.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE… PHILIPPE LABRO*

RIVIÈRE

« Un mot qui rime avec "lumière" et reflète le mouvement perpétuel qui fut celui de mon existence. De la Garonne au Colorado, l'eau qui s'écoule est un hymne à la nature, et peut-être la meilleure métaphore de l'écriture. En remontant le cours de la rivière, comme je le fais dans mon dernier livre, je retrouve ceux qui m'ont marqué, à l'image de ce contremaître américain qui, au cœur d'un été aussi romanesque qu'instructif, m'avait dit en désignant la souche d'un arbre : *"Assieds-toi ici et attends, la nature viendra à toi."* Il avait raison. *J'irais nager dans plus de rivières* lui rend hommage, ainsi qu'à tous ceux que j'ai aimés et qui m'attendent au bord de la rivière. Son titre est inspiré d'un vers de Borges, en écho à la conditionnelle *"Si je pouvais revivre ma vie"* ».

Propos recueillis par Laëtitia Favro



*Vient de paraître : ***J'irais nager dans plus de rivières*** (Gallimard)

UNE BONNE CORRECTION

Il y a cent ans paraissait le roman de Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*. Repérerez-vous sans coup férir les neuf coquilles qui se sont malencontreusement glissées dans l'extrait qui suit ?

Seulement il y a aussi des supressions du bruit qui ne sont pas momentanées. Celui qui est devenu entièrement sourd ne peut même pas faire chauffer auprès de lui une bouillote de lait sans devoir guetter des yeux, sur le couvercle ouvert, le reflet blanc, hyperboréen, pareil à celui d'une tempête de neige et qui est le signe prémonitoire auquel il est sage d'obéïr en retirant, comme le seigneur arrêtant les flots, les prises électriques ; car déjà l'œuf ascendant et spasmodique du lait qui bout accomplit sa crue en quelques soulévements obliques, enfle, arrondit quelques voiles à demi-chavirées qu'avaient plissées la crème, en lance dans la tempête une en nâcre et que l'interruption des courants, si l'orage électrique est conjuré à temps, fera toutes tournoyer sur elles-même et jettera à la dérive, changées en pétales de magnolia.

LE MOT MYSTÈRE

Si la plupart des dictionnaires ne m'accueillent plus dans leur pays des merveilles, c'est peut-être que j'ai un « l » de trop ? Je n'en continue pas moins de séduire, ce qui est ma vocation première, les amoureux des vieilles choses… et tous ceux qui adorent frimer dans les salons !

VIVE LA FÊTE !

La covid 19 la mît-elle à l'index, la fête nous est indispensable : en témoigne le nombre de mots dont nous disposons pour la désigner. Mais, au fait, d'où viennent-ils ?

A. bamboche	1. allemand
B. bamboula	2. arabe
C. bringue	3. espagnol
D. fiesta	4. guinéen
E. nouba	5. italien

L'ADDITION, S'IL VOUS PLAÎT !

Quantité de romans renferment dans leur titre un nombre. Sans autre aide que le nom de leur auteur, retrouverez-vous les douze qui, additionnés, totalisent 50 000 ?

Georges Simenon, Alfred de Vigny, Agatha Christie, Gabriel García Márquez, marquis de Sade, Ray Bradbury, Jules Romains, George Orwell, Louis Sébastien Mercier, Jules Verne, Guillaume Apollinaire, Maurice Genevoix. *(À noter que les auteurs sont cités en fonction de l'importance du nombre à retenir, du plus petit au plus grand.)*

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

VIVE LA FÊTE !

A5 ; B4 ; C1 ; D3 ; E2.

LE MOT MYSTÈRE

Il s'agissait du verbe **allécir** (ou de l'adjectif **allécinant**), « attirer, séduire, charmer », qui n'est plus même, c'est dire, valide au Scrabble ! Il eut pourtant les honneurs de *l'Encyclopédie* de Diderot, fût-ce au rayon cuisine : il y était question d'« allécier le goût »…

L'ADDITION, S'IL VOUS PLAÎT !

L'Écluse n° **1**, **Cinq**-Mars, *Ils étaient* **dix**, **Cent** ans de solitude, *Les* **Cent** **Vingt** *Journées de Sodome, Fahrenheit* **451**, *L'an* **Mil**. **1984**, *L'An* **2440**, *La journée d'un journaliste américain en* **2889**, *Les* **Onze Mille** *Verges*, ***Trente mille** jours*. 1 + 5 + 10 + 100 + 120 + 451 + 1 000 + 1 984 + 2 440 + 2 889 + 11 000 + 30 000 = 50 000 !

UNE BONNE CORRECTION

suppressions – **bouillotte** – **obéir** (jamais de tréma sur le groupe « *éi* ») – **Seigneur** (s'agissant ici de Jésus-Christ) – **soulèvements** – à **demi chavirées** (la locution *à demi* n'est jamais suivie d'un trait d'union quand elle précède un adjectif ou un participe passé) – qu'**avait** plissées la crème (accord de l'auxiliaire avec le sujet inversé) – **nacre** (pas d'accent circonflexe) – elles-**mêmes** (joint à un pronom personnel, *même* est adjectif et s'accorde en nombre avec celui-ci).

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	S	C	R	I	B	A	N	S
12	N	I	E	■	O	R	E	E
11	E	V	I	A	N	■	I	C
10	I	■	T	■	S	A	R	I
9	R	O	U	E	■	C	A	R
8	O	D	O	R	A	T	■	T
7	T	A	R	A	T	A	T	A
6	S	F	■	■	H	■	■	R
5	I	■	E	O	I	S	O	
4	H	A	B	I	T	U	E	L
3	E	C	O	■	O	■	L	P
2	R	M	I	■	C	E	U	X
1	P	E	N	D	E	R	I	E

Des anagrammes et des livres **par Jacques Perry-Salkow**

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».

« Symbole de la profondeur, la mer est dépositaire de l'essentiel. »

Jean-Pierre Luminet
La mer jupitérienne

L'Écume de l'espace-temps,
Odile Jacob, 2020

L'Étreinte
L'éternité

Flavie Flament, JC Lattès, 2020

Qui est-elle ? Que fait-elle ?

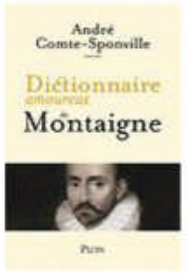
La Mère Noël
Elle ramone

Geneviève Brisac & Alice Butaud,
L'École des loisirs, 2012

Les hackers, Robin des bois d'Internet

C'est arrivé la nuit
Écrans, virtualité

Marc Levy, Robert Laffont/Versilio, 2020



Michel de Montaigne
Homme digne et câlin

André Comte-Sponville,
Dictionnaire amoureux de Montaigne,
Plon, 2020

« J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond, Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font »

Le Misanthrope
L'atmosphérien

Molière, Petits Classiques
Larousse, 2011

Les mots croisés **par Jean-Pierre Colignon**

Horizontalement

1. Rendez-vous d'affaires. **2.** Allocation. Démonstratif. **3.** Chef d'œuvres italien. Morceaux de lapin. **4.** Pas original. **5.** Cardinaux. Marque d'égalité. **6.** S'est éloignée du réalisme. **7.** Manifeste un gros doute à propos de ce qui vient d'être dit. **8.** Met au parfum. **9.** Participe à la parade. Mot d'explication. **10.** Se passe en Inde. **11.** Cité de source sûre. En texto : tirer vers le haut. **12.** Pas reconnu. À la lisière du bois. **13.** Secrétaires particuliers.

Verticalement

1. Étudient notre passé. **2.** Sommet vu d'en bas. S'entend plus à Porto qu'à Oslo. Municipalité espagnole. **3.** Son père fut condamné à un supplice. Marin des autoroutes. **4.** Toutes les voyelles du dico. Pré carré. **5.** Division d'addition. En un certain sens, sise en Belgique. Passe son temps à bêcher. **6.** Note. Dû à B.B. Signa de bas en haut. Huile solaire. **7.** Vers à pieds. Adepte d'une certaine doctrine. **8.** Femmes curieuses.

ITINÉRAIRE D'UN GONCOURT POTENTIEL

Avant d'être finaliste du prestigieux prix littéraire, *Les Impatientes* de Djaïli Amadou Amal a connu une première vie au Cameroun, sous un autre titre. Petite histoire d'un grand succès.

Djaïli Amadou Amal est l'une des quatre finalistes du Goncourt avec *Les Impatientes,* son premier roman traduit à Paris aux éditions Emmanuelle Collas. Quasiment inconnue en France jusqu'à cette sélection, l'écrivaine camerounaise est une star dans son pays où elle a publié trois livres.

Son premier ouvrage, *Walaande, l'art de partager un mari,* paru en 2010 aux éditions Ifrikiya, est au programme des élèves de première et de terminale au Cameroun francophone. Traduit en arabe, il a également attiré un large public entre 2012 et 2015 au salon du livre d'Alger. Originaire de l'Extrême-Nord du Cameroun, Djaïli Amadou Amal séduit le lectorat de son pays en lui racontant une vision du monde et une réalité inaccessibles : le quotidien d'un mariage peul et musulman dans cette région septentrionale où l'on ne parle pas, et où la coutume prône la retenue. Pour François Nkémé, son éditeur à Yaoundé depuis ses débuts, elle est *« la plus grande auteur camerounaise qui vit au Cameroun »*. Elle est aussi la première femme écrivain de sa région, et l'une des rares auteurs du pays à faire de l'écriture son métier.

UN COMBAT À MENER

En 2017, François Nkémé publie son troisième roman *Munyal, les larmes de la patience* aux éditions Proximité. Le destin de trois femmes marquées par la polygamie, les violences conjugales et le mariage précoce et forcé. Ces thèmes sont au cœur du combat que la romancière – ayant aussi vécu un mariage forcé – mène dans son association. François Nkémé avoue ne pouvoir tirer qu'un millier d'exemplaires à la fois du livre malgré son succès. À cause du secteur du livre au Cameroun et en Afrique centrale, marqué par des problèmes de distribution et par un prix du livre trop cher pour le lecteur moyen.

Les choses changent en 2019. *Munyal* bénéficie d'une coédition solidaire grâce à l'Alliance internationale des éditeurs indépendants. Le livre est ainsi distribué dans huit pays au prix abordable de 3000 FCFA (4,50 euros). Puis, le roman est retenu pour participer au premier prix Orange du livre en Afrique, qu'il remportera. Désireuse d'offrir une plus grande visibilité au livre, la Fondation Orange met Djaïli Amadou Amal en contact avec la petite maison d'édition indépendante, Emmanuelle Collas. Ensemble, l'écrivaine et l'éditrice travaillent le texte pour le rendre accessible au lectorat français, sans insérer de notes de bas de page et en conservant les expressions en peul. Ainsi naît *Les Impatientes*.

Depuis Yaoundé, François Nkémé se réjouit de la réussite de son auteur en France, et assure que leur collaboration n'est pas finie. *« Aucune maison africaine n'a gagné l'un de ces grands prix littéraires, elle a donc sans doute bien fait d'aller à Paris pour acquérir une aura internationale. »* Les éditions Proximité devraient de toute façon tirer profit de la sélection Goncourt, ainsi que du prix en cas de victoire de Djaïli Amadou Amal. En effet, en Afrique subsaharienne, seul *Munyal* sera vendu, l'éditeur ayant conservé les droits sur le continent. **Gladys Marivat**

LA CAMEROUNAISE HEMLEY BOUM, PRIX KOUROUMA 2020

Avec son quatrième livre, l'écrivaine a remporté le 30 octobre dernier le prestigieux prix Kourouma remis chaque année au Salon du livre de Genève. *Les jours viennent et passent,* paru aux éditions Gallimard, relate les vies d'Anna, née au Cameroun avant l'indépendance, et de sa fille unique, Abi, journaliste à Paris. Elles se retrouvent à l'hôpital où Abi veille sa mère en phase terminale d'un cancer. Le texte rejoue leur dialogue impossible dans un mouvement de va-et-vient entre passé et présent, entre l'école des religieuses françaises, la terrible guerre du Cameroun (1955-1962) et le foyer rassurant qu'Abi croyait avoir fondé en banlieue parisienne avant de réaliser combien elle s'est fourvoyée dans un quotidien terne. La voix d'une rescapée de Boko Haram achève d'enrichir ce magnifique roman qui dépeint le Cameroun contemporain à travers trois portraits de femmes touchants et complexes. **G.M.**

DR

PHILIPPE DELERM

JE VEUX BIEN, AVEC LE FROMAGE

Comme c'est dur, d'avoir bonne conscience ! La morale s'instille partout, la moindre situation sociale provoque la justification, aux yeux des autres et à ses propres yeux. Ainsi, cette proposition débonnaire d'un verre de vin rouge. Le geste de l'inviteur le propose comme une évidence, la bouteille déjà brandie au-dessus de votre verre. Vous n'avez pas fait tant de manières devant l'offrande d'un verre de volnay, à l'attaque de l'épaule d'agneau. Mais là, malgré un léger début d'hébétude confortable, vous avez senti se lever un scrupule. Si la suite du scénario implique un trajet automobile, vous aurez la fermeté d'âme d'opposer une main tendue catégorique, non, il est excellent, mais ça ne serait pas raisonnable.

Ce jour-là, toutefois, vous êtes à vingt minutes à pied, il ne pleut pas, bref, pas de diktat de renoncement. Le dilemme est entier, la balle dans votre camp. C'est là que c'est intéressant. Craignez-vous de jouer les rabat-joie, de bémoliser d'une note d'austérité la partition d'une soirée qui commence à être chaleureuse ? Non, franchement, la conversation est devenue si enjouée que votre refus passerait inaperçu.

Il y a bien en vous une petite crispation interrogative cependant. Votre hôte l'a sentie, et son bras généreux marque un léger suspense. Ces scènes-là sont toujours jouées à l'avance, mais on préserve de son mieux son quant-à-soi. L'essentiel est de bien marquer par une infime et délicate hésitation le conflit qui vous dévore. Mais déjà il se dissipe, votre posture se détend, vous avez équitablement pesé le pour et le contre, et votre assentiment exquisément tardif s'accompagne d'une oscillation du chef tout à fait libérée, tout à fait délibérée :

— Je veux bien, avec le fromage !

Ah, ce « vouloir bien » avec le fromage ! C'est le sommet de la duplicité conviviale. Vous ne venez pas d'accepter un verre de cet excellent volnay, mais un verre de volnay avec le fromage, ce qui n'a rien à voir. Vous vous rangez dans la pratique d'un code presque obligatoire. Vous n'avez pas voulu vexer le vin, ni le fromage, ni la nécessité, surtout, de les associer. Vous savez bien que certains critiques gastronomiques iconoclastes remettent en question ce mariage de deux excès, déplorent que soient toujours liés ces deux produits de caractère, trop impétueux et fiers pour s'affadir ou se dissoudre dans la conjugalité.

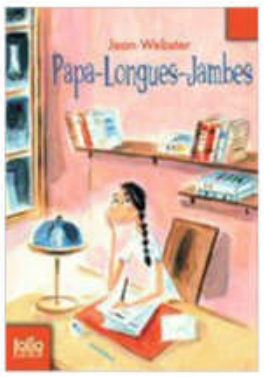
VOUS N'AVEZ PAS VOULU VEXER LE VIN, NI LE FROMAGE, NI LA NÉCESSITÉ, SURTOUT, DE LES ASSOCIER

Mais vous, ça vous va plutôt bien qu'il faille adouber cette union. Vous n'êtes pas un sybarite, votre goût du plaisir ne s'est livré qu'après une lutte intérieure d'une incontestable équité, dont les autres, sans appuyer, ont lu clairement en vous la manifestation. Vous ne renoncez pas à être épicurien, mais il faut que les choses vous prient. Vous voulez toujours bien, mais avec le fromage.

AUDREY SOVIGNET

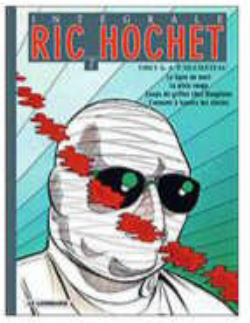
Éric Naulleau

AVANT DE DEVENIR LE POPULAIRE CHRONIQUEUR ET ANIMATEUR TÉLÉ, CELUI QU'ON ASSOCIE SOUVENT À L'AUTRE ÉRIC (ZEMMOUR) ÉTAIT ÉDITEUR, SPÉCIALISÉ DANS LA LITTÉRATURE D'EUROPE DE L'EST. IL SE MET AUJOURD'HUI DANS LA PEAU DU ROMANCIER AVEC *RUSE,* UN PUR POLAR GOÛT BULGARE. À CETTE OCCASION, IL NOUS CONFIE QUELQUES SOUVENIRS DE LECTURE ESSENTIELS POUR LUI.



VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE ?

« *Papa faucheux* de Jean Webster, déniché chez mes grands-parents. Je ne me lassais pas de relire l'histoire de cette orpheline dont un mystérieux bienfaiteur anonyme finance les études universitaires, à la seule condition qu'elle lui envoie régulièrement des lettres auxquelles il est entendu qu'aucune réponse ne sera donnée (nul doute que ce résumé serait accueilli avec suspicion si l'ouvrage paraissait aujourd'hui). J'ai appris bien plus tard avec surprise qu'il s'agissait d'un classique pour jeunes filles américaines. »



VOS BANDES DESSINÉES PRÉFÉRÉES ?

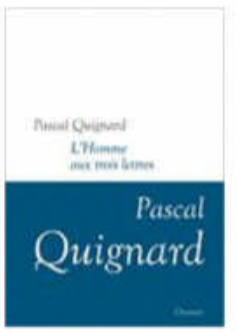
« Je m'intéresse à la BD contemporaine – Daniel Clowes ou Nick Drnaso –, mais reste très attaché à celle de mon enfance. J'ai consacré des textes à deux de mes idoles, Ric Hochet et Taka Takata. Le premier était dessiné par feu Tibet, dont j'ai édité un récit autobiographique, le second par Azara, devenu un ami. Le journal *Pilote* a joué un rôle décisif pour ma génération, il est à notre humour ce que la Révolution française est à notre histoire, nous vivons sur son héritage, de Cabu à Goscinny, de Gotlib à Mandryka, de Lauzier à Fred. J'aime aussi les strips : *Dilbert* de Scott Adams fait mon délice et je suis un inconditionnel de *Calvin & Hobbes*. »

LE GRAND CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS ?

« Sans conteste *La Condition humaine*, de Malraux, en dépit de plusieurs tentatives, alors même que j'apprécie cet auteur de manière générale. Rien à faire, le livre me tombe à chaque fois des mains et des yeux, je n'ai jamais dépassé la page 60, l'impression de participer à une séance d'hypnose, mes paupières deviennent lourdes, lourdes… Je ferai bientôt une nouvelle tentative, car le temps commence à presser. Par ailleurs, il m'a fallu mobiliser toutes les forces de mon surmoi pour ne pas lâcher en cours de route *Le Docteur Jivago* de Pasternak. Est-ce un problème personnel ou serait-ce le film tiré du livre qu'on admire en vérité ? »

VOTRE PLAISIR COUPABLE LITTÉRAIRE ?

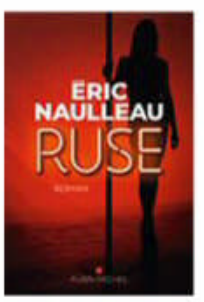
« Il fut un temps où lire Frédéric Dard ou même Simenon relevait pour moi, comme pour beaucoup d'autres lecteurs, du plaisir coupable littéraire par excellence – une certaine intelligentsia se pinçait le nez à la seule mention de leurs noms. Tous deux sont à présent panthéonisés, l'un dans la collection « Bouquins », l'autre, mieux encore, dans la Pléiade. J'aime qu'on les considère désormais à leur juste valeur, deux géants des lettres, l'un écrivait à l'os, l'autre s'intéressait plutôt à la chair qui l'entoure, belle complémentarité, mais je regrette un peu le temps de la culpabilité. Je crois, comme Valéry Larbaud, à la lecture considérée comme un "vice impuni". »



ENFIN, VOS TROIS COUPS DE CŒUR DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE ?

« *L'Homme aux trois lettres* de Pascal Quignard (Grasset), méditation d'une profondeur poétique rare sur l'acte même de lire. *La Demoiselle à cœur ouvert* de Lise Charles (P.O.L), qui commence à la manière d'une satire de la villa Médicis et devient un vertigineux tour de force littéraire frotté d'humour. *Le Nouveau Nom de l'amour* de Belinda Cannone (Stock) où l'essayiste travaille le concept de "polygamie lente" et promeut un féminisme avec, plutôt que contre, les hommes ; ce qui fait un bien fou par les mauvais temps qui courent. »

Propos recueillis par Baptiste Liger



***RUSE,* ÉRIC NAULLEAU,**
208 P., ALBIN MICHEL, 18 €

RENDEZ-VOUS SUR SON BLOG : BOOKEMISSAIRE.FR

PIERRE-OLIVIER/ALBIN MICHEL

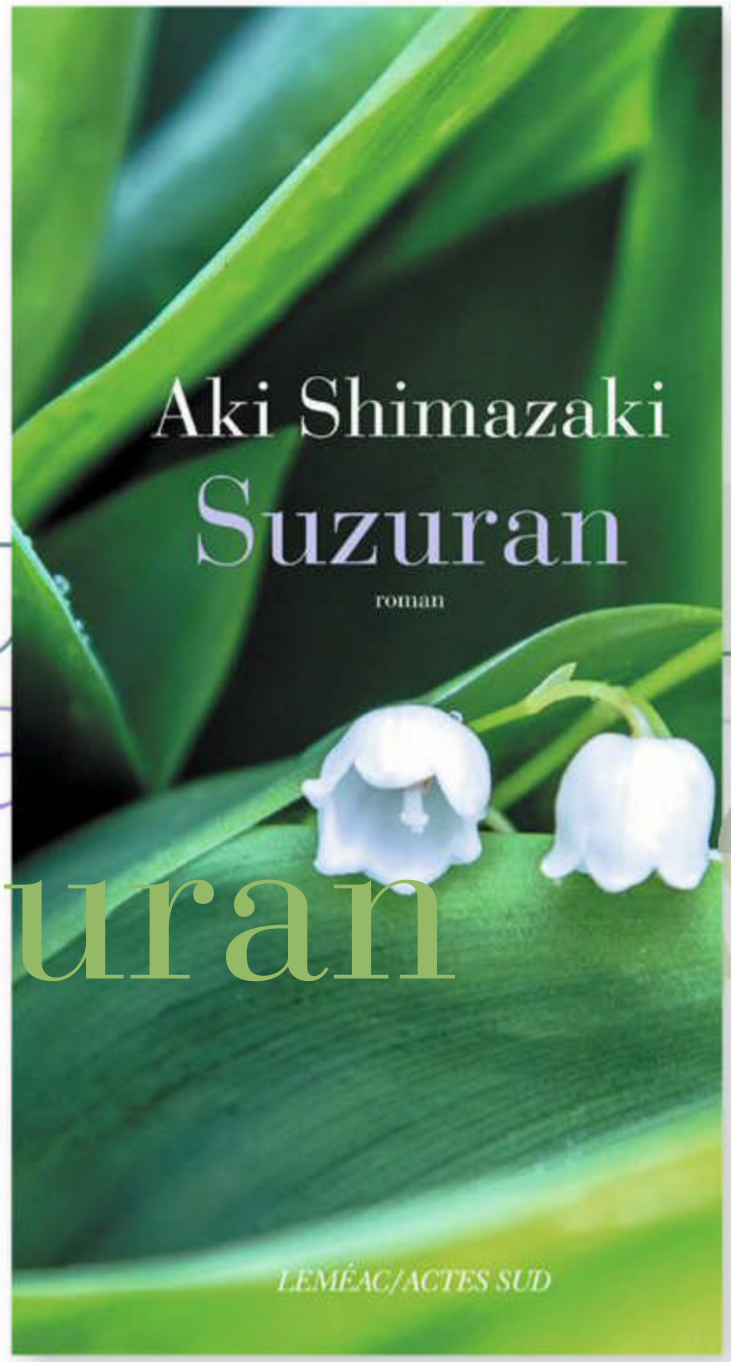
LAISSEZ-VOUS TENTER

DU LUNDI AU VENDREDI DE 9H À 9H30

RTL TOUJOURS AVEC VOUS

M6 GROUPE

Aki Shimazaki



“Un tour de force tout en surprises et en finesse par l’auteure de trois pentalogies mémorables.”

Alexandre Fillon, *Lire*

“Un livre très sensuel !”

Virginie Bloch-Lainé, *Libération*

“Avec sa simplicité et sa subtilité habituelles, faite de non-dits ou de presque-pas dits, Aki Shimazaki nous captive, une fois de plus et mine de rien.”

Gilles Chenaille, *Marie Claire*

ACTES SUD